





Hommage respectueux
de l'auteur
Mai 1913
P. Dubois

VICTOR HUGO

SES IDÉES RELIGIEUSES

1802-1825

VICTOR HUGO

SES IDÉES RELIGIEUSES

DE 1802 A 1825

PAR

L'ABBÉ PIERRE DUBOIS

DOCTEUR ÈS-LETTRES



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS, 5

—

1913

PRÉFACE

La première idée du travail que nous publions aujourd'hui nous a été aimablement suggérée par M. l'abbé Guibert, Supérieur du Séminaire de l'Institut Catholique et par M. Alfred Rébelliau. Ils ont fait plus : ils nous ont encouragé, aidé, réconforté au milieu des difficultés que nous avons rencontrées. Qu'ils daignent recevoir au début de cette préface, l'hommage de notre respectueuse reconnaissance et de notre sincère attachement.

Ils nous avaient dit : Etudiez, mais de près, les idées religieuses de Victor Hugo ; voyez si vraiment il fut un chrétien, un catholique, ou s'il n'en eut que les apparences, même aux heures rayonnantes de son printemps, alors qu'élève de Chateaubriand il montait, à sa suite, vers les « voûtes immortelles », et que ses chants semblaient une prière au Dieu qui réjouissait sa jeunesse.

Le sujet était-il neuf ? Edmond Biré, dans *Victor Hugo avant 1830*, semblait avoir résolu la question. Pour lui, Victor Hugo fut royaliste et catholique sous la Restauration, quoiqu'il ait ensuite tourné le dos et au trône et à l'autel. M. Ernest Dubedout, au cours de son ouvrage *Le Sentiment chrétien dans la poésie romantique*, sans être aussi catégorique que Biré, a cependant cherché à prouver que le sentiment religieux a vivifié l'œuvre de Victor Hugo. M. Claudius Gillet (1), convaincu de la conversion du poète par Lamennais, parle de la ferveur du néophyte, dont l'imagination et la sensibilité vibrent, croit-il, aux appels de la foi et gardent l'ébranlement des méditations sur les fins dernières que lui a certai-

(1) *La Bible dans Victor Hugo*, in-8. Vitte, Lyon 1910.

nement imposées son confesseur. Mais un autre témoignage, contraire, nous arrivait du passé, celui toujours considérable de Sainte-Beuve. Leurs relations s'étaient ébauchées à cette époque où Victor Hugo recevait encore l'encens des royalistes et des catholiques. Or, qu'a prétendu Sainte-Beuve ? Son ami, d'après lui, ne fut jamais qu'un « chrétien littéraire ».

On avait donc grandement raison de nous conseiller d'étudier une question qui était loin d'être résolue et dont plusieurs aspects n'étaient pas encore suffisamment éclairés. Si Victor Hugo était allé de l'incrédulité à la foi, quels chemins avait-il suivis ? quel guide lui avait pris la main pour l'introduire dans l'Eglise, quelles raisons avaient dessillé ses yeux ? quelles causes avaient produit en lui ces évolutions successives dont les critiques et les biographes parlaient à l'envi ? Nous sommes donc parti à la poursuite de la vérité, assez confiant, nous devons l'avouer, dans les assertions de Biré, et cependant avec cette arrière-pensée que Sainte-Beuve pouvait peut-être n'avoir pas tort. Nous avons consciencieusement cherché l'évolution religieuse de Victor Hugo et les raisons qui l'avaient provoquée. Peu à peu les résultats inattendus, qui se dressaient devant nous, nous ont étonné ; nous étions en présence d'une apparente conversion et d'une évolution qui n'avait rien de réel et de sérieux. Il nous a fallu reconnaître en définitive que Sainte-Beuve avait vu clair dans l'âme de son ami et que, une fois de plus, le malin critique avait raison.

Comment sommes-nous arrivé à cette conclusion et quels ont été nos procédés dans la conduite de notre enquête ? Avouons-le : nous avons employé une méthode très positive, terre à terre, celle qui force l'auteur à marcher pas à pas avec toute la lenteur d'un éclaireur d'armée avançant avec précaution sur un terrain qu'il soupçonne couvert d'embûches : il fouille tous les bouquets d'arbres, tous les buissons, tous les replis du sol pour ne laisser derrière lui aucun ennemi qui puisse le prendre à revers.

Pour être plus sûr de ne pas nous tromper, nous sommes remonté jusqu'aux ascendants de Victor Hugo, racontant ainsi « la préhistoire de son génie », comme nous le disaient nos conseillers. Nous avons fait des trouvailles intéressantes, qui nous ont renseigné sur les ancêtres maternels du poète. La famille Liberge, de Nantes, Mlle Claire Trébuchet, fille d'Adolphe Trébuchet, le cousin germain du poète, nous ont permis de consulter les papiers qu'elles conservaient pieusement. Qu'elles reçoivent ici l'expression de notre vive reconnaissance.

A la Bibliothèque municipale de Nantes, M. Giraud-Mangin, obligeamment a guidé nos recherches dans la collection de l'érudit vendéen Dugast-Matifeux. Aux Archives départementales nous n'avons pas été moins heureux.

Nous avons pu ainsi consulter une abondante correspondance inédite, des documents manuscrits qui nous ont permis de mieux connaître Sophie Trébuchet et sa famille et de la présenter au lecteur sous un jour tout nouveau.

Nous avons lu avec un soin scrupuleux les *Mémoires* et les lettres du général Hugo, nous demandant quelle part il avait eue dans la formation des idées religieuses de son fils. Nous n'avons négligé ni les biographies, ni les livres de critique littéraire, ni les articles de journaux ou de revues qui, surtout depuis la mort du poète, ont été publiés. Les énumérer serait long et fastidieux : d'ailleurs, si quelques-uns sont le fruit d'un travail sérieux, beaucoup d'autres, des articles de revue en particulier, ont été écrits sans le moindre souci de l'exactitude scientifique : louange exagérée, blâme inconsidéré, voilà surtout ce que l'on y trouve.

Le travail nécessité par la lecture de tous ces ouvrages a été pour nous moins fructueux que l'étude des documents contemporains de Victor Hugo. Nous avons parcouru les journaux et les revues auxquels il a collaboré, qu'il a pu lire, pour voir en quelle atmosphère il a vécu, quelles idées étaient à la mode au moment de

sa formation. Nous avons tenu à voir tout ce qu'il écrivit à cette époque : essais précoces, articles de critique, odes, romans, lettres, nous avons tout fouillé, nous osons le dire, tout analysé. Grâce à M. Gustave Simon, qui, par sa bienveillance libérale, nous a rendu de grands services, nous avons pu voir la plupart des manuscrits des odes, connaître les variantes inédites dont il a enrichi l'édition des *Odes et Ballades* de l'Imprimerie Nationale. Victor Hugo, on le sait, a très souvent remanié ses vers ; c'est en consultant les textes primitifs, en les confrontant avec les réimpressions successives, que l'on peut se rendre un compte exact des variations de sa pensée. De ce labeur pénible nous avons été amplement récompensé. Nous avons pu aussi reconstituer des articles de critique qu'il n'a pas réédités, en trouver quelques-uns dont le souvenir était perdu. De telles recherches permettent seules de constater à travers cette œuvre variée les résultats de l'éducation intellectuelle et morale de Victor Hugo.

Notre attention s'est portée avant tout sur ce qui avait rapport à l'état de ses idées religieuses. Ses parents lui en ont-ils légué ? En avait-il aux débuts de sa carrière ? Ses œuvres de jeunesse en renferment-elles ? Par quel canal sont-elles venues jusqu'à lui, quels courants les ont agitées à la surface de son âme, sans les déposer au plus intime de son être ? Ce sont là des questions intéressantes auxquelles nous avons essayé de répondre. C'était là le vif du sujet.

Nous nous sommes arrêté à l'année 1825 et cette date n'est pas arbitraire. Nous ne voulons pas dire qu'après cette époque Victor Hugo ait cessé d'étudier la Bible et la religion. Il l'a fait toute sa vie, croyons-nous. Mais, à ce moment, au mouvement, qui depuis deux ou trois ans semblait le porter vers le catholicisme, il a résisté. Vers 1830 seulement, ses contemporains apercevront cette espèce de volte-face, mais c'est dès 1824 que les premières hésitations, le premier recul sont appréciables pour l'observateur attentif. Soit par amour

de la liberté, soit par crainte d'une emprise qu'il redoute, soit par orgueil ou vanité d'un chef d'école, Victor Hugo s'écarte alors du christianisme; ceci n'entrait plus dans le plan de notre travail et nous n'avions pas à nous demander, — pour le moment, — les raisons qui l'ont porté à s'éloigner d'une religion dont il avait chanté la poésie.

Fidèle à notre propos délibéré d'équité et de prudence nous n'avons point non plus voulu établir tout ce que Victor Hugo ignorait des dogmes catholiques. Parce qu'il ne parle point de telle ou telle vérité, il serait erroné de prétendre qu'il n'en était pas instruit ; cependant ce qu'il ne connaît pas nous paraît l'emporter de beaucoup sur ce qu'il connaît.

Et ainsi menée cette étude a pu nous conduire à des conclusions assez précises sur la formation des idées religieuses de Victor Hugo. A quelles conclusions ? Nous montre-t-elle chez le poète une forte dose de sentiment chrétien ? Il ne nous a point paru. Victor Hugo, tout le monde le reconnaît, fut un déiste, un croyant à l'immortalité de l'âme. Dans ses *Odes et Ballades*, il a chanté, à la suite de Chateaubriand, la Trinité, le péché originel, la Rédemption, la divinité du Christ, mais ce sont là purement et simplement des thèmes littéraires qu'il lui plaît de développer. On peut admettre qu'il y ait de sa part une adhésion « sentimentale » à une religion qui berce nos douleurs, ennoblit notre vie, élève notre idéal; une adhésion « esthétique » à une religion qui inspire tous les arts, crée les plus beaux monuments, tous ces trésors, objets de l'admiration de nos yeux; une adhésion « sociale » à une religion qui a fait la France grande et belle, a renouvelé sans cesse à travers les siècles l'énergie morale, la vigueur nationale. Tout cela ne vaut pas un atome de cette foi qui vivifie tous les actes du chrétien et qui ne semble point avoir inspiré sa muse.

Pour s'en convaincre, que l'on compare ses meilleures odes avec les chœurs d'*Athalie*. Les différences sautent

aux yeux. Victor Hugo ignore le Dieu bon, miséricordieux, le Dieu d'amour dont les vierges d'Israël chantent les bienfaits, célèbrent « la loi sainte ». Il n'a pas goûté « la douceur extrême » qu'on ressent à lui « engager son amour et sa foi ». Ce Dieu « se donne lui-même ». Victor Hugo a-t-il jamais parlé de l'Eucharistie, ce pain divin dont la manducation console, fortifie, encourage au milieu des peines et des luttes d'ici-bas, ce dogme, *générateur de la piété catholique*, suivant l'expression d'un autre romantique, l'abbé Gerbet. Les vierges d'Israël, prosternées à l'intérieur du Temple, chantèrent les louanges de Jéhovah; Victor Hugo, pour accorder sa lyre, s'est arrêté au parvis des Gentils. Racine était catholique; il ne nous a point semblé que Victor Hugo le fût, même par le désir. Il n'a point quitté le bercail, puisqu'il n'y entra jamais; ajoutons même que s'il ne fit point le pas décisif pour franchir la porte, il est possible de plaider en sa faveur les circonstances atténuantes.

Cette conclusion, que le présent livre a pour objet de soumettre au public, plaira-t-elle à tout le monde? Quelques-uns regretteront qu'en devenant libre-penseur, le poète n'ait pas eu à revenir de plus loin. D'autres, d'un point de vue différent, convaincus que le Romantisme, au moins à son début, fut religieux, regretteront que Victor Hugo, dans notre étude, ne paraisse pas attaché aux idées, aux sentiments qui leur sont chers. Certains nous en voudront d'arracher à Victor Hugo son auréole de poète catholique. Nous les comprenons, mais nous avons cherché la vérité avant tout.

***

Quand nous citons les œuvres de Victor Hugo, nos références renvoient toujours à l'édition *ne varietur*, in-8; pour les *Lettres à la Fiancée*, nous avons emprunté nos citations à l'édition in-12. L'abréviation B. F. indique le *Journal de la Librairie* ou *Bibliographie de la France.*

CHAPITRE PREMIER

l'Influence Maternelle

Quelle a été l'influence religieuse exercée sur V. Hugo par sa mère ? Nous la connaîtrons en étudiant ce que fut Sophie Trébuchet. Si nous écoutons V. Hugo parler de sa mère, si nous lisons le portrait qu'il en fait dans ses œuvres à maintes reprises, nous nous trouvons en présence d'une femme parfois un peu autoritaire qui désire avant tout pour ses fils un brillant avenir.

Ailleurs, c'est une sainte, une Vendéenne qui chassée par la Révolution fuit dans le Bocage ou la Bretagne. « La mère de l'auteur, pauvre fille de quinze ans, en fuite à travers le Bocage, a été une brigande, comme Mme de Bonchamp et Mme de la Rochejaquelein (1). » Mais V. Hugo, à propos de sa mère, a commis des erreurs nombreuses et il n'est point inutile de rectifier ses dires d'après des documents authentiques dont la plupart sont inédits.

Née le 19 juin 1772, Sophie Trébuchet fut baptisée le jour même dans l'église St-Laurent de Nantes, sa paroisse (2). Son père, Jean-François Trébuchet, capitaine de navire, était absent, comme l'indique l'acte lui-même. Sa mère, Renée-Louise Lenormand, fille d'un procureur au présidial de Nantes, habitait chez celui-ci ou du moins tout près.

(1) *Feuilles d'automne. Préface*, p. 246 et 247.

(2) Son acte de baptême nous a été donné par M. Léon Séché dans les *Annales Romantiques* (tome 1, fasc. 2, p. 152).

Sophie Trébuchet n'avait que huit ans quand elle perdit sa mère, le 13 août 1780. Deux ans après (juin 1782) son père partait pour son dernier voyage et le 1er septembre 1783 il mourait à l'île de France (1).

Sophie avait deux sœurs : Renée-Rose, née le 6 juillet 1768 et Madeleine-Françoise, née le 16 novembre 1769, et cinq frères : Jean-Louis, né le 30 octobre 1773, mort en 1794 ; Auguste, né le 7 mai 1775, mort le 6 décembre 1792 ; Charles-Marie, né le 4 juillet 1777, mort le 24 juin 1778 ; Marie-Joseph, né le 1er décembre 1778, mort en 1828, Etienne-Constant, né le 21 juillet 1780, décédé le 13 août de la même année. Sophie fut donc orpheline de bonne heure avec deux sœurs et trois frères.

Si l'on se rapporte à la correspondance échangée entre Jean-François Trébuchet et Renée-Louise Lenormand, son épouse, il semble qu'ils avaient l'un et l'autre des sentiments religieux. Le capitaine Trébuchet écrit le 29 décembre 1773 : « Dieu veille répendre ses bénédictions « sur nos enfants et qu'ils puissent être par la suitte nos « consolateurs. » Mais ses nombreux voyages, ses soucis d'argent ne lui permirent guère de s'occuper de l'éducation et surtout de l'instruction religieuse de ses enfants. Ce marin n'était-il pas préoccupé avant tout de trouver un embarquement qui lui permit de faire face aux charges pesant sur lui. L'influence paternelle fut donc presque nulle sur Sophie Trébuchet. Renée-Louise Lenormand, née dans un pays chrétien, élevée chrétiennement, dut chercher à inculquer des principes religieux à ses enfants : malheureusement Sophie la perdit trop vite pour que l'influence maternelle put mettre une forte empreinte religieuse en son âme.

Après le départ de son père pour son voyage sur le

(1) Le fait nous est attesté par le mémoire que Me Lenormand-Dubuisson, son beau-père, produisit dans un procès qu'il intenta à MM. Du Collet et Paimparay, armateurs du navire *Le Comte de Grasse*, sur lequel s'était embarqué J.-F. Trébuchet. Le lecteur trouvera des détails inédits et intéressants sur le capitaine Trébuchet et sa famille dans notre article sur *La famille maternelle de Victor Hugo* (*Revue d'Histoire littéraire de la France*, janvier-mars 1908.)

Comte de Grasse (juin 1782) Sophie fut placée dans le pensionnat de Mme Menant-Dugué. Quel était l'esprit de cette institution, nous l'ignorons absolument ; Sophie d'ailleurs n'y resta pas longtemps ; après la mort de son père, elle rentra chez son grand-père maternel, Me Lenormand-Dubuisson. Celui-ci, qui avait sur les bras les cinq enfants du capitaine Trébuchet, confia de bonne heure Sophie à Mme Robin, qui était sa tante et en même temps sa marraine (1). Ses deux sœurs, Renée-Rose et Madeleine-Françoise, qui avaient trois et quatre ans de plus qu'elle, furent recueillies par leur tante Trébuchet ; leur oncle, René-Pierre Lenormand, procureur au Parlement de Rennes, paya leur pension (2). Elles étaient très pieuses, comme l'affirment les papiers de la famille Trébuchet et un journal inédit composé par une cousine de V. Hugo, Joséphine Allory, en religion sœur St-Stanislas, ursuline à Nantes. L'auteur de *Victor Hugo raconté* appuie beaucoup sur leur dévotion et sur le contraste qui existait entre elles et Sophie (3). Victor Hugo avait raison cette fois. Son affirmation n'est évidemment que l'écho des récits maternels et une preuve que Sophie ne partageait point les idées religieuses de ses sœurs. Celles-ci les avaient puisées auprès de leur tante Trébuchet et elles avaient su garder précieusement les principes de religion qu'on leur avait donnés (4).

(1) « Ma tante Robin me prit chez elle », écrira plus tard Sophie à son frère (*Lettre inédite* du 12 Avril 1809). Marie-Joseph lui répondra dans le même sens : « Toi seule, tu n'as point été à la charge de notre grand-père... Il a considéré que tu avais reçu chez Mme Robin, notre tante commune, les frais qu'il m'a donnés à moi-même » (*Lettre inédite* du 20 Avril 1809).

(2) Lettre de Sophie du 12 Avril 1809.

(3) *Victor Hugo raconté*, t. 1, ch. II, p. 14.

(4) Renée-Rose dut mourir assez jeune. Elle vivait encore en 1784 au moment du décès de son père, mais elle était morte probablement au commencement de la Révolution, en tout cas elle n'existait plus au moment du mariage de Sophie (1797). Car celle-ci n'en fait aucune mention dans les lettres qu'elle adresse de Paris à sa famille après son mariage. Madeleine-Françoise alla rejoindre en 1787 ou 1788 sa tante Rose Lenormand-Dubuisson chez les Ursulines. Son oncle Lenormand, de Rennes, s'était engagé à payer la moitié de sa dot et sa pension de noviciat ; son grand-père avait compté l'autre moitié (Lettre de Sophie Hugo à Marie-Joseph Trébuchet, 12 avril 1809, et Lettre de Marie-Joseph Trébuchet à Sophie, 20 Avril 1809).

Rose Lenormand-Dubuisson et Madeleine-Françoise Trébuchet n'ont dû avoir aucune influence sur Sophie, trop jeune encore au moment où elles quittèrent le monde pour aller au couvent. Il semble d'un autre côté que de bonne heure deux courants s'établirent dans la famille, l'un religieux que suivirent Rose Lenormand-Dubuisson et Madeleine-Françoise Trébuchet, l'autre voltairien, irréligieux, puis révolutionnaire qui entraîna Mme Robin, Me Lenormand-Dubuisson et, à leur suite, Sophie.

Car c'est en 1784 ou 1785, vers l'âge de douze ans que Sophie fut confiée à Mme Robin ; si elle n'habita pas toujours avec elle, si parfois elle donna quelques parcelles de son temps à son grand-père Lenormand, elle ne quitta définitivement sa tante qu'au moment de son mariage. C'est bien chez Mme Robin, comme nous le verrons, à Châteaubriant probablement, que le capitaine Hugo fit connaissance de Sophie. Quelles leçons lui donna sa marraine, nous ne le savons pas d'une manière très certaine, peut-être cependant pouvons-nous le conjecturer, nous appuyant sur quelques faits et sur les souvenirs de la famille Trébuchet. Ceux-ci en effet sont constants. Ils affirment que Mme Robin était une voltairienne qui fréquentait assidûment les théâtres de Nantes, aimait à lire les philosophes et les romanciers du XVIIIe siècle.

Françoise Trébuchet, sœur du capitaine Jean-François, était née à la Chapelle-Glain (diocèse de Nantes) le 10 mai 1721. Elle épousa, le 3 juin 1747, René Antoine Robin, de St-Julien-de-Vouvantes, près de Châteaubriant. Robin appartenait à une vieille famille de procureurs : procureur et notaire lui-même, il avait des intérêts à Châteaubriant et dans les communes voisines. Il la laissa veuve d'assez bonne heure avec une fille qui se maria, en janvier 1778, à Louis-François Mathis, négociant à Nantes (1).

(1) Mme Robin possède du fait de son mari, la closerie de la Champolière en Saint-Julien de Vouvantes qu'elle vend en 1786. A Saint-Sulpice d'Auverné elle achète à sa nièce Jeanne l'Hôtellier (mars 1786) le bien patrimonial des Trébuchet, l'Hôtel Guillaume Roux ; elle le vend en avril 1787, mais elle garde

Tous ces détails sont un peu fastidieux mais ils ont leur utilité en nous permettant de connaître la jeunesse de Sophie Trébuchet et les influences religieuses ou littéraires que les lieux ou les personnes ont pu avoir sur elle et plus tard sur ses fils eux-mêmes.

Mme Robin avait soixante ans au moment où Sophie lui fut confiée (1784 ou 1785), mais elle était encore dans toute la vigueur de l'âge car elle devait mourir à Châteaubriant le 20 juin 1810 à 86 ans. Elle n'était point riche puisque Sophie prétendra plus tard qu'elle n'avait que six cents livres de rentes (1) mais elle savait très bien gérer sa maigre fortune, aussi Sophie regrettera que « son petit avoir ne lui eût pas été confié : il eût sûrement triplé de valeur (2). » C'est auprès de Mme Robin que Sophie apprit l'économie qui lui permettra plus tard, avec les faibles sommes que lui donnera son mari, d'élever et de faire instruire ses enfants ; sa tante lui enseigne aussi cette entente des affaires que nous révèle toute sa correspondance de 1809 avec son frère Marie-Joseph, à propos de la succession de son grand-père Lenormand. Sophie à son tour deviendra en cette matière, où Victor Hugo se montrera un maître, une excellente éducatrice.

Mme Robin, vers 1780, s'était fixée à Nantes mais elle allait passer la belle saison à Auverné et à Châteaubriant et elle emmenait Sophie dans ses déplacements. C'est grâce à leurs voyages que Sophie a gardé de ce pays un souvenir si profond. N'est-ce pas en raison des récits que Sophie fait à ses enfants de ses promenades à Auverné que nous trouvons si souvent ce nom sous la plume des fils Hugo. Victor l'emprunte pour signer plus d'un article du *Conservateur littéraire*. Le héros de la deuxième version de *Bug-Jargal* est le capitaine Léopold d'Auverney. Abel,

à Auverné la maison de la Tannerie, les prés et les terres qui en dépendent. Elle cède plus tard ces biens à sa fille, puisque Mme Mathis les vend le 16 mai 1791, tout en se réservant pendant dix ans la jouissance d'une chambre haute dans ladite maison.

(1) Lettre de Sophie à Marie-Joseph Trébuchet, 12 avril 1809 (partie inédite).

(2) Même lettre, 12 avril 1809.

à son tour, a donné dans le *Conservateur littéraire* le récit d'un voyage à Auverney et plusieurs détails assez bien observés ont dû être vus par les yeux de Sophie, puisque, ni Abel, ni ses frères ne connaissaient Auverné. Sophie, à l'époque où, avec Mme Robin, elle visita ces lieux, était en effet à un âge où les impressions reçues se gravent profondément dans l'âme. Les conseils, les enseignements de sa tante — qui pour elle était une seconde mère — avec qui elle fut longtemps en contact journalier — ont pénétré facilement dans son esprit et dans son cœur, aussi bien que la vision du pays d'Auverné.

Mme Robin chercha évidemment à former Sophie à son image. Elle la conduisait au théâtre, lui faisait lire les écrits des philosophes et des romanciers du XVIIIe siècle. « Des personnes de la famille maternelle de V. Hugo, « écrit Macé de Challes, nous ont fait connaître un détail « curieux de la jeunesse de sa mère, c'est que celle-ci « avait une véritable passion pour les tragédies de Vol- « taire et qu'à Nantes elle n'avait pas de distraction plus « chère comme jeune fille que d'aller les entendre au « théâtre de la ville. Elle ne se contentait pas de les « voir jouer, et quoique peu lettrée, elle en apprenait et « elle en récitait des tirades entières (1). » Même après son mariage elle ne perdra pas ce goût pour le théâtre que Mme Robin lui avait donné. Son mari, pendant le séjour de quelques années qu'ils firent à Paris, pourra écrire : « Mon épouse... s'est quelquefois distraite à Idalie, « à Mousseaux ou à Tivoli (2). »

L'amour pour Voltaire nous le retrouvons chez V. Hugo, car, à part quelques attaques anodines à l'époque où il passe pour catholique et royaliste, V. Hugo estima toujours, cita très souvent, même dans ses premiers écrits, le philosophe de Ferney. Nous aurons d'ailleurs l'occasion d'y revenir.

Sophie a toujours aimé la lecture et les romans. L'au-

(1) *Figaro*, 15 août 1888.

(2) Lettre de Hugo à Marie-Joseph Trébuchet, 3 février 1799 (*Figaro*, 8 août 1888).

teur de *V. Hugo raconté* nous en donne une preuve.
« Mme Hugo lisait beaucoup et avait un abonnement à « l'année chez un loueur de livres... Mme Hugo faisait « essayer ses livres par ses enfants. Elle les envoyait chez « un loueur nommé Royol... Les deux frères allaient chez « ce bonhomme, fourrageaient dans sa bibliothèque et « emportaient ce qu'ils voulaient. Avec ces deux pour- « voyeurs qui ne manquaient jamais à sa faim de livres, « Mme Hugo en consomma effroyablement, et eut bientôt « épuisé le rez de chaussée du bonhomme Royol (1)... »

Peut-être Sophie avait-elle emprunté aussi à sa tante Robin cette théorie que lui prête V. Hugo : « Les livres n'ont jamais fait de mal (2). »

L'influence de Mme Robin sur la formation religieuse de Sophie Trébuchet fut donc plutôt néfaste. Si celle-ci fit sa première communion, si quelques principes religieux s'imprimèrent dans son âme d'enfant, si ses sœurs lui furent d'un excellent exemple par leur piété, tout cela disparut de bonne heure et son âme de jeune fille se forma à l'école de Voltaire, à l'école du théâtre de Nantes, et à l'école de Mme Robin.

Sophie avait d'ailleurs d'autres exemples mauvais sous les yeux. Elle atteignait ses dix-sept ans quand survint la tourmente révolutionnaire et son grand-père, Me Lenormand-Dubuisson, prit une part active au mouvement. Sophie allait souvent, à n'en point douter, chez son grand-père : elle y trouvait sa tante, Mme Trébuchet, sa sœur Madeleine-Françoise, avant son entrée chez les Ursulines et après la fermeture du couvent ; elle y trouvait aussi son frère, Marie-Joseph, que son grand-père avait gardé près de lui, ses deux autres frères, Jean-Louis et Auguste, lorsqu'ils venaient à terre, car ils avaient embrassé tous deux la carrière de leur père. Si Sophie n'habita pas chez son grand-père, ce qui n'est point certain, elle lui faisait du moins des visites nombreuses quand

(1) *V. Hugo raconté,* t. I, ch. XXI, p. 160, 161.
(2) *V. Hugo raconté,* t. I, ch. XXI, p. 160.

elle était à Nantes avec sa tante Robin. La politesse, les convenances, mais surtout l'affection qu'elle portait à toute sa famille, lui en faisaient un devoir. Ce commerce fréquent ne fut point sans influence sur ses idées politiques et plus encore sur ses idées religieuses.

René-Pierre Lenormand naquit vers 1724, à la Garnache (Vendée), paroisse qui appartenait alors à la province du Poitou (1). En 1746, il est établi à St-Fiacre, petit bourg à 14 kilomètres de Nantes : il est procureur fiscal du marquisat de Goulaine. En Juin 1747 il épouse Renée-Pélagie Brevet (2) qui mourut en 1751 après lui avoir donné trois enfants : Renée-Louise (née le 25 Août 1748), épouse de Jean-François Trébuchet, et grand'-mère de V. Hugo, René-Pierre, qui deviendra procureur au Parlement de Rennes et Louise-Pélagie, mariée à Maurice Trébuchet, frère de Jean-François. Pendant ces quelques années, Me Lenormand fait de nombreux achats qu'il ne peut solder entièrement ; sa charge de procureur fiscal n'est pas non plus complètement libérée.

En 1753 il se remarie avec Rose-Elisabeth Marion (3). L'année suivante il achète une charge de procureur au présidial de Nantes (4) ; quatre enfants que lui donne Rose Marion viennent augmenter sa famille. Il a d'abord trois garçons : Charles-Marie, Louis, François et une fille, Rose.

Bientôt il va commencer à établir les enfants de son premier mariage, mais pour ce faire il est encore parfois obligé d'emprunter. En 1767 (22 Septembre), Re-

(1) Il était d'une famille originaire de Normandie, de là peut-être son nom de Lenormand, et il posséda lui-même dans ce pays et en Poitou des biens qu'il vendit plus tard (Inventaire inédit de Me Lenormand du 9 Novembre 1778).

(2) Celle-ci lui apporta 6.000l de dot. La moitié est consacrée à l'achat de biens-fonds, le reste est employé aux besoins du ménage (Lettres de Sophie Hugo à Marie-Joseph Trébuchet, 12 avril 1809, et de Marie Joseph Trébuchet à Sophie Hugo, 20 Avril 1809 : Inédites).

(3) Les quelques biens que celle-ci lui apporte, situés en la paroisse de Monnières, produisent environ 250l de rente (Lettre inédite de Marie-Joseph Trébuchet à Sophie Hugo, 20 Avril 1809).

(4) Sur les 12.200l qu'elle lui coûte il ne verse que 200l, s'engage à payer 6.000l pendant les deux années suivantes. Pour les 6.000l qui restent dues, il paie les intérêts au denier vingt.

née-Louise épouse Jean-François Trébuchet. En 1774, René-Pierre devient procureur au Parlement de Bretagne (1). La seconde fille, Louise-Pélagie, épousera bientôt Maurice Trébuchet, procureur au présidial de Nantes (2). Charles-Marie suit bientôt l'exemple de ses aînés. En 1784, Charles-Marie, sieur de la Noë (Lenormand-Delanoë) est conseiller du roi, notaire à Nantes et demeure rue Dos-d'Ane, paroisse St-Sébastien (3). Ses frères, avant même leur majorité, ont pris des titres de noblesse, Louis est devenu sieur du Buisson, comme son père, François est sieur du Pasty (Lenormand-Dupasty), Rose, leur jeune sœur, dit adieu au monde pour entrer chez les Ursulines (4).

La révolution approche et nous pouvons nous demander quelle est à ce moment la situation de Me Lenormand-Dubuisson. Au premier abord le procureur au présidial est, semble-t-il, un personnage d'importance. A Nantes et dans les environs il a de belles relations, et au soleil sur les bords de la Sèvre Nantaise et de la Maine un superbe vignoble que des fermiers cultivent à moitié et qui devrait lui rapporter 1.200 à 1.500 francs de revenu (5). Mais si on examine les choses de près, on s'aperçoit facilement qu'il y a plus d'apparence que de réalité. Ses charges de procureur fiscal et de procureur au présidial, les biens qu'il a achetés ne sont point libres entièrement. Une grosse part de ses revenus

(1) Pour payer la charge de son fils, Me Lenormand emprunte 2.000l au sieur Clément Launay (9 Décembre 1775).

(2) Me Lenormand garde le jeune ménage avec lui : il est probablement impossible aux nouveaux époux de prendre la charge d'une maison.

(3) Il est peu probable qu'il fit de brillantes affaires car il donna sa démission en 1791 ou 1792 et est remplacé par Me Sauvager.

(4) L'absence de documents ne nous permet pas de dire bien exactement ce que devinrent les trois derniers fils de Me Lenormand-Dubuisson. L'un d'entre eux habitait certainement Nantes après la Révolution comme le prouve la correspondance entre Sophie Hugo et Marie-Joseph Trébuchet (lettre inédite de Marie-Joseph à sa sœur du 20 avril 1809). Peut-être fut-il le père de l'abbé Lenormand, curé de la Boissière (diocèse de Nantes). — Un autre, marié contre le gré de son père, eut des infortunes conjugales. Il quitta Nantes pour aller dans le Nord de la France où il se remaria. Sa première femme ne serait-elle pas la fameuse Lenormand, maîtresse de Carrier ?

(5) Lettre inédite de Marie-Joseph Trébuchet à Sophie Hugo, 20 Avril 1809.

est employée à payer l'intérêt de ses dettes. Il est veuf depuis quelques années puisque Rose Marion était morte avant 1784. Il doit pourvoir aux besoins des enfants de sa fille aînée Renée-Louise, restés orphelins (1783). Louise-Pélagie est devenue veuve avec deux enfants. René-Pierre, qui a épousé le 19 Novembre 1779 Marie-Thérèse Rousseau, meurt sans enfants en 1788. Son père hérite de lui, vend sa charge à Gandon mais il ne tire pas grand profit de cette succession car il lui faut payer de grosses dettes arriérées et il a beaucoup de peine à faire rentrer les sommes que l'on doit à son fils.

La situation de Lenormand est donc loin d'être brillante et l'on devine qu'il soupire après un état nouveau des choses. N'oublions pas qu'il fait partie du Tiers-Etat enclin aux réformes ; il est syndic des procureurs au présidial qui fournit à Nantes tant d'éléments au parti révolutionnaire. D'ailleurs plusieurs de ses amis sont pour les idées nouvelles alors en germe dans bien des têtes ; elles ont trouvé chez lui un accueil favorable. Malgré son âge avancé, peut-être rêve-t-il de jouer un rôle moins effacé et de trouver une occasion qui le mette à même de faire honneur à ses affaires. Pour sortir de sa condition plutôt modeste, il a travaillé toute sa vie avec acharnement sans pouvoir réussir et toujours il a eu la lourde charge d'une nombreuse famille et le pesant fardeau de ses dettes.

Mais voici la Révolution et ses désirs vont se réaliser en partie. Il réussit d'abord à payer toutes ses dettes ou à peu près, des dettes vieilles de vingt, trente et quarante ans (1).

(1) Sa charge de procureur au présidial est supprimée en 1790 et comme dédommagement il reçoit en 1791, 1.100^{l} en assignats qu'il emploie immédiatement à payer une de ses acquisitions. Mais déjà il a pu faire des versements importants. En 1788 (26 Novembre) il a payé 173^{l} à Guilbaud de Kerstanguy. — L'année suivante (15 Novembre 1789) le même Guilbaud reçoit 944^{l} pour des biens Mignault de Saint-Fiacre que Me Lenormand lui avait achetés jadis. En 1791 Me Lenormand peut payer tout ce qu'il doit sur sa charge de procureur au présidial. Il verse d'une part (10 août) 3.106^{l} à l'abbé Clémenceau, prêtre du diocèse de Rennes et chanoine de Nîmes et

La Révolution lui permet aussi de s'occuper activement des affaires publiques. En 1788, le Tiers-Etat de Bretagne promet sept millions pour venir en aide au Roi. Le texte de cette souscription patriotique fut rédigé et signé à Nantes. Au milieu des nombreuses signatures se trouve celle de Lenormand : *aux fins de la délibération des procureurs au présidial, Lenormand, syndic* (1). Le 6 Novembre 1788, au nom de la communauté des procureurs au présidial de Nantes, il signe une requête au bureau communal, requête des notables, bourgeois habitants de Nantes, qui représente les vœux du Tiers-Etat (2). Mais bientôt un fait plus grave se passe. Un conseil communal se forme à Nantes en dehors du seul légalement constitué. Il réclame la grande salle de l'Hôtel de Ville.

Le maire et les échevins l'accordent mais le parlement refuse. La nouvelle commune en réfère au souverain et charge douze citoyens d'agir en son nom et Lenormand est un d'entre eux (1er Décembre 1788) (3). Quelques mois plus tard nous le trouvons avec son ami Me Burguerie, faisant partie d'une députation qui proteste contre le mode des élections municipales (30 Août

d'autre part 3.000l aux enfants et à la veuve du sieur des Besnardières (11 Août). — Les deux dettes dataient du 31 mai 1754. — Le 16 Février 1792 il remet 932l à Paule Marianne de Kersalio pour solder l'achat des biens Braud fait à Saint-Fiacre, le 27 octobre 1752. Le 19 mars 1792 il franchit une rente de 1.000l sur 2.000l de principal qu'il devait à la veuve Guerché. Il s'agit ici d'un billet fait en faveur de sa sœur Louise-Françoise Lenormand, femme de Me Pouponneau, le 7 mai 1746. Enfin, le 10 février 1793 il donne 1.000l d'acompte sur 2.000l dues à Clément Launay. Tous ces détails nous les avons trouvés dans les papiers même de Me Lenormand, mais nous avons vainement cherché la source où il a puisé pour payer ses dettes. Peut-être a-t-il été aidé par l'héritage de son fils, le procureur au parlement de Rennes, quoique la chose soit peu probable. Peut-être a-t-il gagné beaucoup d'argent comme avoué au tribunal civil, au commencement de la Révolution. Les archives du tribunal civil nous le montrent en effet, s'occupant de nombreux procès en 1792 (15 février, 18 avril, 30 mai, 29 août). Mais cette charge d'avoué fut-elle suffisante pour lui permettre de payer ses dettes et de subvenir aux charges de sa famille ?

(1) Mellinet. *La commune et la milice de Nantes*, 12 vol. in-8, 1840-1844, t. 5, p. 385-386.

(2) Mellinet, t. 5, p. 362.

(3) Mellinet, t. 5, p. 369-372.

1789) (1). Les assemblées primaires de la Loire-Inférieure vont le mettre encore plus en lumière. Le 29 Mars 1790, il n'est point choisi comme électeur, peut-être ses idées semblent-elles trop avancées, mais le 19 Juin 1791, il est un des sept électeurs nommés dans la section de Saint-Pierre avec 27 voix sur 53 votants. Il vient troisième, après l'évêque constitutionnel Minée (43 voix) et le vicaire général Soulastre (33 voix) (2). Le procès-verbal des élections du 26 Août 1792, pour la Convention, fait défaut, mais nous savons qu'il fut encore un des électeurs. Ceux-ci, en effet, se réunirent à Ancenis, le 2 Septembre, dans la maison des ci-devant Cordeliers. Le bureau provisoire se compose d'un président et de trois scrutateurs au nombre desquels nous trouvons René Lenormand (3).

L'étude des historiens de la Révolution à Nantes nous fournit ainsi quelques détails sur la conduite de Me Lenormand, mais lui-même s'est chargé de nous renseigner. La bibliothèque de Nantes (fonds Dugast-Matifeux) renferme un manuscrit, un mémoire justificatif très curieux où il a retracé lui-même tout ce qu'il a fait pour la Révolution. Avant d'entrer plus avant dans notre récit, il est utile de citer en entier cette pièce inédite.

« Aujourd'hui tous les habitants de la cité de Nantes se qualifient de bons patriotes, mais quand on leur demande en quoi consiste leur civisme et où en est la preuve, ils répondent avoir payé leurs impositions, avoir fait leur service dans la garde nationale, avoir été en détachement lorsqu'ils ont été commandé et c'est tout, mais ce serait acquérir à bien peu de frais le titre glorieux de Républicains et le droit d'injurier impunément ceux qui ont tout sacrifié pour la Révolution, car ce sont ces prétendus nouveaux convertis qui se permettent d'élever du doute sur les premiers et les plus zélés républicains ?

(1) Mellinet, t. 6, p. 39.

(2) Lallié : *Les Assemblées primaires de la Loire-Inférieure en 1790, 1791, 1792*. In-8, Vannes, Lafolye, 1902, p. 34.

(3) Lallié, p. 63.

Lenormand père est du nombre de ceux que l'on calomnie publiquement, cependant il ne s'est pas borné à payer ses impositions et à faire son service militaire, il a encore fait tout ce qu'un bon citoyen a dû faire pour se rendre digne de la confiance et de l'estime de ses concitoyens, on va le voir par le détail de la conduite qu'il a tenu depuis le commencement de la révolution, que ses calomniateurs le forcent de donner pour sa justification.

« C'est à la fin de l'année 1788 qu'un certain nombre de citoyens de cette ville et des compagnies unies de la Liberté et de l'Egalité formèrent le projet (de secouer) le joug de l'indépendance (*sic*) et des vexations que plusieurs siècles les prêtres et les nobles faisaient éprouver à ce qu'on appelait le Tiers-Etat et pour obliger ces tyrans à partager avec ces malheureux opprimés les taxes et les charges publiques, ce but qui nous a conduit à l'heureuse révolution que nous chérissons aujourd'hui, nécessitait des assemblées particulières et secrettes jusqu'à un certain point et c'est chez Lenormand que se tenaient ces assemblées où fut arrêté le plan des doléances à faire à cette occasion, d'abord aux Etats de la ci-devant province de Bretagne, et d'après cet arrêté tous les corps, communautés, compagnies, tribunaux et habitants de la ville furent mis en mouvement : tous parurent satisfaits du plan proposé et il a été suivi avec succès malgré tous les obstacles qu'on rencontrait à chaque instant et les menaces effrayantes pour des âmes basses et timides, du Parlement et des Corps constitués et de tous ceux qui étaient alors despotes et qui avaient de l'autorité ? Rien n'arrêta l'activité de Lenormand, toujours et partout il s'est montré pour l'exécution de l'entreprise projettée, il ne manquait pas une seule assemblée générale ou particulière, il a de même été exacte à se trouver aux assemblées primaires de la section et comme électeur nommé en 1791 et 1792 il s'est encore fait un devoir de se trouver à toutes les assemblées électorales qui ont eu lieu dans le courant de ces deux années.

« Il a été un des premiers à entrer dans le bataillon des vétérans (1) où il a toujours fait avec la plus grande exactitude son service et il le fait même actuellement toutes les décades quoique ce soit le seul jour qu'il puisse prendre du repos et quoiqu'âgé de soixante onze ans ; quant à l'attaque de Nantes le jour de la St-Pierre, on ne doit pas douter qu'il fut sous les armes et il y resta depuis 5 heures du matin jusqu'au lendemain 8 heures du soir, faisant des patrouilles nuit et jour.

« Il a été membre de la société populaire séante aux ci-devant capucins peu de temps après son établissement et assistait autant qu'il le pouvait aux assemblées et encore plus souvent à celle des Cordelliers, St-Denis et St-Vincent, sous le bon plaisir des membres de cette dernière société qui souvent lui ont permis de monter à la tribune et il en devient membre au mois de Juillet ou Août 1792, depuis cette époque il a eu différents employs et commissions dont il s'est acquitté avec zèle et exactitude.

« Il n'a cessé de s'opposer avec force à la réunion de la Société St-Vincent à celle de la halle et cette réunion lui a tellement déplu qu'il n'a pas d'après cela assisté aux assemblées et toujours suivait St-Vincent quelque petit nombre que l'on fut.

« Dans une séance publique de la municipalité, au mois de Juin ou Juillet dernier, il s'éleva seul avec vigueur contre le maire Baco et Dorvo, procureur de la Commune, qui prétendaient avoir le droit de faire fermer la porte du local des séances de la Société St-Vincent et de dissoudre cette société, cependant il y avait à cette séance beaucoup d'autres membres de la société bien en état de se montrer.

« Il s'est exactement inscrit sur le livre de juré et lorsqu'il a été appelé au jury il s'y est assidûment rendu.

« Il a cessé toutes liaisons et correspondances avec ses

(1) Un *almanach Malassis 1791*, indique en effet Lenormand-Dubuisson comme représentant de la Compagnie des Vétérans de la ville. Bibl. Nantes, nº 49.684.

anciennes connaissances qui n'avaient pas la même opinion que lui au sujet de la Révolution.

« Il a tellement été ennemi de ceux qui se sont refusé de se soumettre aux lois de la République qu'il a chassé de sa maison deux de ses fille et petite-fille, ex-Religieuses, et leur refusant tout espèces de secours ne voulant pas faire le serment qui leur est prescrit.

« Il a supporté sans murmurer toutes les pertes qu'il a éprouvé par la Révolution qui sont considérables, d'abord son état et ensuite toutes ses propriétés qui se trouvent en pays insurgé il n'en a rien retiré depuis 1792 et il ne peut rien en retirer n'y ayant plus de bras au pays pour la culture ; cependant il a acquis en 1791 pour plus de 12.000 francs de biens nationaux qu'il a payé à peu de chose près et au mois de Décembre dernier il donna un acompte de 1500 fr. quoiqu'il n'ait profité en rien en 1793 de ces acquisitions ni de ses autres biens comme on vient de le dire : de sorte que Lenormand reste sans ressource pour vivre et soutenir onze enfants et petits-enfants qui sont à sa charge.

« On ne présumera pas d'après cela qu'il se soit refusé à l'acceptation de la Constitution. Oui, il l'a accepté avec tout le zèle et la sensibilité qu'un pareil bienfait devait produire dans les âmes de tous ceux qui sont les vrais amis de la Patrie.

« Il ne rappellera point ici sa souscription volontaire pour les grains ni tous les dons qu'il a fait en différentes circonstances en argent, habillements, linge pour les soldats et les hôpitaux, souliers, etc., etc., etc... Les sociétés populaires, le bataillon des vétérans et les commissaires de son quartier sont témoins de tous ces sacrifices vraiment satisfaisant pour Lenormand.

« Il a également eu la satisfaction de procurer depuis un an et continuellement des secours à des familles malheureuses chassées de leurs demeures par les brigands de la Vendée, il en a actuellement de refugié chez lui un très grand nombre, mais Lenormand ne doit pas oublier de dire (étant une preuve, non équivoque, de son amour

sincère pour la Révolution) que tous les militaires, en grand nombre, qui ont logé chez lui, y ont bu et mangé, ont été traité, blanchi et soigné comme ses propres enfants et lorsqu'à raison de la rareté du pain et de la viande ces militaires apportaient leur étape, il la leur payait même sur un pied plus haut que ne l'eut fait l'étapier.

« Il a eu la plus grande attention de propager la Révolution dans la paroisse de St-Fiacre où est sa campagne et où il a établi un club et pour entretenir les habitants dans l'opinion qu'il leur suggérait il leur faisait continuellement passer les papiers, nouvelles à ses frais et se trouvait à toutes leurs assemblées primaires pour les aider de ses conseils, assistait également à leurs fêtes civiques contribuant à la dépense qu'elles entraînaient et à travaillé avec eux pour la répartition des impôts fonciers et mobiliers.

« Si d'après toutes ces vérités on ose encore dire et méchamment avancer qu'il y a du doute sur le patriotisme de Lenormand père il pourra à son tour hardiment soutenir qu'il n'existe pas à Nantes un seul patriote, personne ne pouvant en donner plus de preuves que lui et toujours il se fera un devoir de se rappeler le serment sacré qu'il a fait et répété plusieurs fois de vivre libre et de soutenir la république jusqu'à la dernière goutte de son sang. »

Comment ce mémoire se trouve-t-il dans la collection Dugast Matifeux ? D'où vient-il ? A-t-il une histoire ? autant de questions que nous nous sommes posées et qui sont restées sans réponse.

Il n'est pas de la main de Lenormand, il ne porte point non plus sa signature, mais cependant il n'est pas l'œuvre d'un étranger à la famille ni à plus forte raison d'un ennemi, ceci est de toute évidence. L'étude de l'écriture nous porte à croire — nous n'osons cependant l'affirmer d'une manière bien positive — qu'il a été fait sous la dictée de Me Lenormand par Marie-Joseph Trébuchet, son petit-fils. Les faits qui y sont allégués ne pouvaient être bien connus que par Me Lenormand ou par quelqu'un de

sa famille. De plus, à part deux ou trois qui semblent grossis dans une intention facile à deviner, ils sont l'expression exacte de la vérité.

La date de la composition nous est assez clairement indiquée par l'allusion que fait Lenormand à certains évènements historiques. « Dans une séance publique de la « municipalité, dit-il, au mois de juin ou juillet dernier « Lenormand s'éleva seul avec vigueur contre le maire « Baco et Dorvo procureur de la Commune... » Or, c'est le 28 mai 1793 qu'un député des sociétés populaires, dans une séance municipale, protesta contre les agissements du conseil. Mellinet (1) qui raconte l'incident ne donne pas le nom du membre qui fit la réclamation mais les deux faits me semblent assez concordants. — En tous cas le mémoire est postérieur à la première attaque de Nantes par les Vendéens, le 29 juin 1793, puisqu'il en fait mention. Il parle même de la récolte de 1793, on pourrait donc en reporter la composition jusqu'en Octobre, mais il doit être antérieur au 30 Octobre, date de l'arrêté de Carrier et de Francastel qui nomme les membres du tribunal révolutionnaire, car Lenormand ne pouvait oublier cette nomination qui est la meilleure preuve de son républicanisme ; nous verrons du reste par la suite que cette date pour d'autres motifs est la plus probable.

Quelles raisons poussèrent Lenormand à écrire ce mémoire justificatif ? Il voulait, nous n'en doutons pas, sauver peut-être sa tête, en tous cas gagner les faveurs de ceux qui à ce moment même (octobre 1793) allaient s'emparer du pouvoir. Il avait en effet d'un côté à se faire pardonner certains actes. S'il passait aux yeux de plusieurs pour un vrai, un pur républicain, si depuis des années déjà il se montrait attaché aux idées nouvelles, il pouvait craindre cependant qu'on ne lui fit quelques reproches. Homme d'affaires cherchant avant tout à gagner de l'argent, il s'est occupé de tous les intérêts qu'on a bien voulu lui confier. Il a défendu en 1786 les intérêts

(1) Mellinet, t. 7, page 256.

des religieuses de la Regrippière (diocèse de Nantes) contre le sieur Dumortié et il a obtenu gain de cause comme le prouve une lettre de la prieure, la sœur Durondier (13 mars 1786). Ses ennemis n'ont pas oublié peut-être qu'en 1790 il était procureur d'office du prieuré de Ste-Croix pour les registres dudit prieuré (1), ils se souviennent du rôle qu'il a joué au moment de la fermeture du couvent des Ursulines où se trouvaient sa fille et sa petite-fille. Quand le 15 Décembre 1792 on a levé les scellés, il y assistait comme représentant officieux des religieuses et il a été mis en possession des livres de comptabilité (2). — Ce sont là des notes plutôt défavorables et l'on comprend les craintes de Me Lenormand.

Philippeaux, Gilles et Ruelle viennent de nommer (29 septembre 1793) un comité de surveillance qui, reconstitué le 10 Octobre 1793, est composé de « sans-cu- « lottes, vigoureux révolutionnaires ». Lenormand veut se faire bien voir de ce fameux comité révolutionnaire, il cherche à éviter l'accusation de fédéralisme qui va coûter la vie à Coustard, représentant de la Loire-Inférieure (6 Novembre 1793) et à tant d'autres. N'est-ce pas dans cette intention qu'il parle de ses efforts pour propager la Révolution à Saint-Fiacre, où il a été secondé, il oublie de le dire, par son ami, l'abbé Orhont (3).

Le même but est évident dans le récit qu'il fait de sa

(1) *Etrennes Nantaises, 1790*, Biblioth. de Nantes, nº 49.675.

(2) A. Lallié. *La Mère Berthelot et le Couvent des Ursulines de Nantes.* Vannes, Lafolye, 1900.

(3) Vicaire de Saint-Fiacre avant la Révolution, l'abbé Orhont prêta le serment, fut élu curé de Mauves (20 février 1791). Il n'accepta point cette place et resta à Saint-Fiacre dont il fut bientôt nommé curé. Mais la présence du curé non jureur, l'abbé Charon, et l'animosité de ses paroissiens forcèrent l'abbé Orhont à quitter Saint-Fiacre et à s'établir à Nantes. Là il fréquenta le Club Vincent-la-Montagne et il fit partie de la municipalité nommée sans élection sous la Terreur (10 octobre 1793, 19 Vendémiaire an II). Le 17 Novembre 1793 il présida dans l'église Sainte-Croix la fameuse séance à laquelle assista Carrier peu après son arrivée à Nantes. L'assemblée crut entrevoir dans les paroles et l'espèce de confession de son président peu de franchise et de sincérité et témoigna son improbation par des murmures. Dans cette séance l'évêque Minée abjura la prêtrise et brûla ses lettres d'ordination. — Orhont et trois ou quatre autre jureurs l'imitèrent (cf. Lallié : *Minée et son épiscopat*, p. 31, 65 et passim).

conduite par rapport aux sociétés populaires. « Il s'est toujours opposé, dit-il, à la réunion de la société de St-« Vincent à celle de la Halle... et il a toujours suivi St-« Vincent... ». « Le club St-Vincent avait professé ouver-« tement les idées de la Montagne... Le club des capucins, « transféré dans le local de la Halle, avait conservé les « anciennes opinions du parti girondin (1). » Le club de la Halle renfermait donc des patriotes plutôt tièdes, des fédéralistes et Lenormand voulait nettement affirmer qu'il n'y avait rien de commun entre lui et ces gens qui conspiraient, disait-on, contre la Constitution (2).

Le mémoire justificatif de Lenormand eut un plein succès. Il avait déjà réussi à placer son petit-fils, Marie-Joseph Trébuchet, comme employé aux écritures, à l'hôpital des Ursules. Mais cette nomination était contraire à la loi et le directeur général des hôpitaux militaires fut obligé de le remplacer par un père de famille. Il en prévint Lenormand (3) en l'avertissant qu'il chercherait pour Trébuchet un autre emploi et Trébuchet fut nommé à l'hôpital militaire de Port-Brieuc (St-Brieuc). Lenormand de son côté n'est pas oublié. Le nouveau comité Révolutionnaire a jeté les yeux sur lui pour la formation du tribunal révolutionnaire (4).

Le 30 Octobre 1793 (3 brumaire an II) un arrêté des représentants du peuple près de l'armée de l'Ouest si-

(1) A. Lallié, *J.-B. Carrier*. Paris, Perrin, in-8, 1901, p. 58.

(2) Lenormand aurait pu ajouter en parlant des clubs qu'un de ses fils avait été secrétaire de la Société des amis de la Liberté et de l'Egalité et que le 13 Mars 1793 il avait approuvé et signé avec Hérault, ex-président, Grandmaison, secrétaire, Bachelier (futur président du Comité révolutionnaire), Orhont (l'ex-curé de Saint-Fiacre), une pétition de la citoyenne Suzanne Delaville demandant les mesures les plus énergiques et les plus rigoureuses contre les nobles (Cf. Bibliothèque de Nantes, fonds Dugast-Matifeux).

(3) Lettre inédite du 4e jour de la décade du 2e mois, an II.

(4) Le 4 septembre 1794 (19 fructidor an II). Chaux rédige et signe avec tous les membres du Comité révolutionnaire en prison une adresse aux représentants du peuple français, aux sociétés populaires, au peuple français lui-même. On y lit cette phrase significative : « Le comité fut presque toujours « consulté par les représentants pour la nomination des fonctionnaires pu-« blics. Eh bien, quels furent les hommes qu'ils indiquèrent ! Ce furent les « Goudet, Davers, Le Normand, Lecoq pour le tribunal révolutionnaire » (Cf. Mellinet, t. 9, p. 98).

gné Carrier et Francastel nomme les membres de ce tribunal. Phelippes-Tronjolly est président, les juges sont Le Peley, Davert, Lecoq fils et Le Normand père. Goudet est accusateur public, Coiquaud est greffier. Le 1er Novembre (11 brumaire an II) le conseil général du département après avoir délibéré donne acte aux citoyens de la présentation dudit arrêté (1).

Carrier, arrivé à Nantes le 8 octobre 1793, avait fait un court voyage à Rennes du 10 au 21 ; il était de retour et la Terreur allait régner. Le tribunal révolutionnaire commence aussitôt ses travaux et il ne cessera ses fonctions que le 13 mai 1794 (24 floréal an II). Il tient ses séances dans la prison même du Bouffay pour être plus près de ses victimes et de l'échafaud. Pendant 6 mois il envoie au supplice 160 prisonniers. Ce sont la plupart, des rebelles pris isolément les armes à la main ou des contre-révolutionnaires avérés de la ville et des environs. Parmi les condamnés il faut noter 51 Vendéens que Carrier força le tribunal à guillotiner sans jugement (27 et 29 frimaire). Il y eut une centaine d'acquittements.

Lenormand n'a pas cessé un instant de faire partie du tribunal : sa signature se trouve sur tous les jugements sauf sur ceux des 8 et 11 Ventôse (26 février et 1er mars 1794), mais il n'assiste pas aux condamnations que le tribunal prononce ces deux jours. Il ne voulut pas — et c'est une justice à lui rendre — condamner une femme de St-Fiacre, pays qu'il avait habité si longtemps, et peut-être une parente. Devant le tribunal comparut en effet une femme Brevet de St-Fiacre (n'oublions pas que sa première femme s'appelait Brevet), qui fut condamnée à mort pour avoir balayé l'église après le passage de l'intrus pour faire disparaître la souillure apportée par cette présence.

La signature de Lenormand manque aussi le 21 floréal, mais malheureusement nous la trouvons le 11 ventôse an II (1er mars 1794) et le 23 floréal (12 mai). Le 11 Ventôse le tribunal condamna à mort une Ursuline, la mère Ber-

(1) Lallié. — *La justice révolutionnaire à Nantes et dans la Loire-Inférieure*, p. 76.

thelot, religieuse de la même congrégation, du même couvent que la fille et la petite-fille de Lenormand et le lendemain elle allait à l'échafaud. Le tribunal reconnut qu'Angélique Berthelot était une ennemie prononcée de la République, qu'elle avait tenté et provoqué le rétablissement de la royauté et le retour de l'ancien régime ; qu'elle avait toujours conservé son costume religieux..., qu'elle avait fait partie d'un conciliabule... où assistaient des prêtres réfractaires et des contre-révolutionnaires (1). Le 20 avril 1794 (1 floréal an II) onze autres ursulines furent arrêtées et le 12 mai (23 floréal) elles comparaissaient devant le tribunal.

Mais une réaction, qu'avaient provoquée les crimes de Carrier et du comité révolutionnaire, s'opérait déjà dans les idées, de plus, le tribunal révolutionnaire allait disparaître ; pour ces deux motifs probablement les juges montrèrent quelque clémence et n'osèrent prononcer la peine capitale. Les onze Ursulines qui avaient refusé constamment de prêter le serment furent condamnées à rester jusqu'à la paix en état d'arrestation.

Ce fut le dernier jugement que prononça le tribunal révolutionnaire et le lendemain 13 mai 1794 (24 floréal an II) un arrêté de la Convention le supprimait.

Quelle fut au sein du tribunal la conduite de Lenormand, nous l'ignorons. Résista-t-il comme Phelippes-Tronjolly aux ordres arbitraires de Carrier, nous n'en savons rien, mais c'est peu probable car il aurait dans ce cas démissionné ou donné quelqu'autre preuve de son indépendance. Peut-être dans les séances du tribunal sa voix fut-elle humaine et connut-il la pitié, mais la signature qu'il apposa à tous les actes, entraîne pour lui une lourde responsabilité d'autant qu'il fut toujours l'ami des membres du comité révolutionnaire (2).

(1) A. Lallié. — *La mère Berthelot et le Couvent des Ursulines de Nantes.* Vannes, Lafolye, 1900, p. 54.

(2) Une lettre inédite de la collection Dugast-Matifeux (Bibliothèque de Nantes) signée par Lenormand et adressée le 13 Nivôse an II (2 janvier 1794)

Le rôle politique de Lenormand ne finit point avec le tribunal révolutionnaire. Il continua à faire partie de différents tribunaux, tribunal de paix et de conciliation, tribunal civil, tribunal criminel. Il se déplace pour aller présider le jury à Clisson et à Ancenis. Nous le trouvons remplissant ses fonctions de juge avec son ami Dinot, avec Gandon à qui jadis il vendit la charge de son fils à Rennes, avec son ami Savariau qui sera tué à la seconde attaque de Nantes, avec Boulay-Paty, qui devenu membre des Cinq-Cents restera toujours en relation soit à Paris soit à Nantes avec la famille Lenormand et rendra souvent service à M. et à Mme Hugo.

Les sentiments politiques de Lenormand n'ont point changé et il reste toujours attaché aux idées pour lesquelles il a lutté. Une lettre de Me Delair, son commensal, adressée à Marie-Joseph Trébuchet (1), nous prouve qu'il s'est réjoui des succès des Républicains à Quiberon et qu'il est impatient de voir disparaître une bonne fois ce chancre politique qu'est la Vendée avec ses Chouans.

Mais ses fonctions et son zèle républicain ne lui ont point donné la richesse. Il n'a pu pendant trois ou quatre ans faire sa récolte à St-Fiacre, pays insurgé ; une de ses maisons a été brûlée en 1794, peut-être par les Vendéens, peut-être par les bandes incendiaires du général Turreau. Pour grossir les 3.000 francs que lui rapporte sa charge, il ne craint pas, lui républicain, de se faire

au citoyen Bachelier, président du comité révolutionnaire, nous permet de juger de ses sentiments. Voici cette lettre :

Camarade, l'ami Dinot, [un des 12 électeurs de Clisson en 1791 — membre du conseil du département en 1792 — homme de loi en 1793 — employé au bureau des émigrés en 1794 *(étrennes Nantaises)*.] demande nos signatures pour son certificat de civisme, je lui ai répondu que nous ne pouvions à raison de nos places, mais je lui ai indiqué quelques amis qui pourront lui donner leur signature et l'ai flatté que tu en ferais de même de ton côté parce qu'il a toujours été vrai et zélé ami de la Révolution, je te prie donc camarade de lui rendre ce service ainsi que de l'appuyer lorsqu'il passera à votre tribunal redoutable. C'est le moyen de prouver au public que vous êtes justes pour ceux qui sont amis de la liberté et de l'égalité, mais inexorables pour les ennemis déclarés des braves sans-culottes. Salut et fraternité. Lenormand.

(1) Lettre inédite de Delair à Marie-Joseph Trébuchet, 10 août 1795, à Port-Brieuc.

au moment même de la Terreur et plus tard sous le Directoire, le procureur de la famille Boux de Casson, qui forcée de s'exiler à Bourges, conformément à la loi du 27 germinal, lui a donné un blanc-seing pour s'occuper de ses intérêts.

En 1800, Lenormand eut une grave maladie, et l'on en profita probablement pour lui donner un successeur. Mais, malgré son âge, il voulait travailler encore : « il « préférait le tracas des tribunaux à une vie douce et paisible (1). » Il chercha à entrer comme juge dans les tribunaux spéciaux et pour cela, il demanda l'appui de son petits-fils Hugo (2), mais celui-ci ne put rien obtenir. Son intelligence commençait d'ailleurs à s'obscurcir, les infirmités vinrent avec, de nouveau, les soucis d'argent.

Il tomba presqu'en enfance. Ses enfants de Nantes, heureusement, ne l'abandonnèrent point et il termina sa longue carrière le 15 Septembre 1710, à Nantes, rue Maupertuis n° 9 (3). C'est en vain qu'il avait imploré l'aide de Sophie, sa petite-fille : elle avait fait la sourde oreille.

Nous avons laissé celle-ci à l'époque où ayant perdu sa mère puis son père elle avait été confiée à sa tante Robin dont l'action sur elle fut plutôt pernicieuse et nous disions que son grand-père Lenormand-Dubuisson avait nui tout autant sinon davantage à sa formation religieuse. L'étude attentive des documents que nous venons de faire est, je crois, une preuve convaincante de cette affirmation, aussi la conclusion s'impose : quand Sophie Trébuchet quittait sa tante Robin pour rendre visite à son grand-père, elle ne trouvait point en celui-ci un guide meilleur.

Victor Hugo a prétendu que sa famille maternelle avait été royaliste et catholique (1) et que Sophie avait, sur

(1) Lettre inédite de Hugo à Marie-Joseph Trébuchet, 9 avril 1800.
(2) Lettre inédite de Hugo à Lenormand-Dubuisson, 25 mars 1802.
(3) Etat-civil de Nantes.
(4) *V. H. raconté*, t. 1, p. 10.

ce dernier point au moins, des idées opposées à celles de ses proches. Nous avons vu que Me Lenormand-Dubuisson fut un admirateur du mouvement révolutionnaire, qu'il l'appuya de toutes ses forces ; ami des membres du tribunal révolutionnaire, juge au tribunal révolutionnaire, il signe sans compter les condamnations à mort. Sophie trouva donc en lui non pas un adversaire politique mais plutôt un maître et un éducateur. Il n'y a donc point lieu de s'étonner si Sophie s'éprit d'un soldat de la Convention.

Pas plus que Mme Robin, Lenormand-Dubuisson n'a pu donner des idées religieuses à Sophie. Son mémoire justificatif nous prouve qu'en paroles du moins il n'aime pas les prêtres puisqu'il les appelle tyrans et leur reproche le joug que de concert avec les nobles, ils ont fait peser pendant plusieurs siècles sur le Tiers-Etat. Dans le même écrit il se vante d'avoir chassé de chez lui sa fille et sa petite-fille ex-religieuses et de leur avoir refusé toute espèce de secours parce qu'elles ne voulaient pas faire le serment prescrit (1).

En tous cas, au moment où Sophie Trébuchet était sous la tutelle de son grand-père, toute pratique religieuse devait lui être formellement interdite pour ne pas compromettre sa famille. Sophie, alors que la femme se formait en elle, n'eut donc aucun exemple de religion sous les yeux. Si elle fut en relation avec quelques prêtres, il suffit de les nommer pour les juger et deviner quelles impressions fâcheuses ils ont produites dans cette âme de jeune fille. Son grand-père devait connaître assez

(1) Nous n'avons pu contrôler ses dires pour l'année 1793, peut-être a-t-il exalté outre mesure à ce moment ses sentiments anti-religieux aux dépens de son amour paternel. Celui-ci en tout cas triomphe en 1794 et c'est lui qui, à n'en pas douter, éloigne de la prison et du tribunal révolutionnaire, Mère Rose Lenormand et Madeleine-Françoise Trébuchet. Elles ne font point partie en effet du groupe des onze religieuses condamnées le 12 mai 1794. Il eût été par trop odieux de voir Me Lenormand juger et condamner sa fille et sa petite fille. Il est même assez probable que Madeleine-Françoise en 1797 et dans les années suivantes alla habiter chez son grand-père, comme nous sommes porté à le croire d'après les lettres qu'envoya à Nantes en ces temps-là le jeune ménage Hugo.

intimement Minée, l'évêque constitutionnel de la Loire-Inférieure et président du département. Il était en relations suivies avec l'ex-abbé Orhont, curé de St-Fiacre, président de la Société Vincent la Montagne. Sophie les vit continuellement l'un ou l'autre chez son grand-père ; elle ne put ignorer la valeur de leurs convictions religieuses le jour où ils immolèrent leur sacerdoce sur l'autel de la patrie et y brûlèrent leurs lettres de prêtrise. Ce n'étaient point là des prêtres réfractaires prêts à donner leur vie pour affirmer leurs croyances. Sophie ne fut donc pas plus une brigande qu'une catholique.

Pendant la Révolution elle resta tranquillement à Nantes chez Mme Robin et chez Me Lenormand ; elle n'y fut point inquiétée, protégée qu'elle était par la place qu'occupait son grand-père et les idées qu'il professait. Elle put continuer à lire les écrits des philosophes, des romans, à fréquenter le théâtre avec sa tante. A chaque représentation, avant le lever de la toile, elle pouvait entendre l'orchestre jouer les airs chéris des républicains, tels que le *Ça ira*, *Veillons au salut de l'Empire* et le *Chant du Départ*, plus l'hymne de la *Marseillaise* entre deux pièces (1). Le 15 germinal an IV (4 Avril 1796), elle put assister au théâtre des Variétés à une pièce intitulée : *Charette, chef de brigands* (2). Quand Sophie quittait Nantes c'était pour aller à Châteaubriant et à Auverné. Si alors elle pouvait craindre quelque chose, c'était de tomber entre les mains des chouans qui auraient pu venger sur elle la mort de tant de victimes condamnées à l'échafaud par son grand-père. Mais elle avait pour sauvegarde les armées républicaines et probablement l'épée du capitaine Hugo dont elle fit la connaissance, comme nous le verrons, non pas à Nantes, mais dans les environs de Châteaubriant.

(1) Mellinet, t. X, p. 9.

(2) Mellinet, t. X, p. 93. Fait prisonnier le 3 germinal (24 mars), Charette avait été fusillé le 9 germinal (29 mars).

CHAPITRE II

l'Influence Paternelle

Victor Hugo a consacré la première page de son autobiographie à nous dire le nom de tous les Hugo de Lorraine qui aux XVI[e], XVII[e] et XVIII[e] siècles ont laissé trace dans l'histoire et tout naturellement il rattache, par son père, sa famille à cette illustre lignée de conseillers privés, de chanoinesses, d'évêques ou d'officiers supérieurs (1). Mais il existait malheureusement une lacune entre son père Sigisbert Hugo et Charles-Hyacinthe, Conseiller-Maître en la Chambre des Comptes de Lorraine. M. Barbou aimablement s'est chargé de la combler (2). M. Ed. Biré, dans le premier chapitre de son ouvrage *Victor Hugo avant 1830*, avec un peu de méchanceté, beaucoup de finesse et des preuves abondantes, a ruiné de fond en comble cette généalogie fantaisiste. Un peu plus tard M. Macé de Challes (3) a essayé de prouver que si Victor Hugo avait prétendu qu'il descendait des Hugo de Lorraine, il n'attachait aucune importance à cette légende et que c'était un ami, nommé Méry, qui, le premier, avait eu l'idée de donner comme souche à une famille de soldats Georges Hugo, Capitaine des Gardes du Duc de Lorraine.

(1) Nous trouvons la même généalogie, inspirée par Victor Hugo, sous la signature de Sainte-Beuve, dans *la Biographie des Contemporains* (t. 4, 2e partie, p. 331).

(2) *Victor Hugo et son temps*, 1882, p. 11.

(3) *Figaro*, 15 juillet 1885.

Mais cette dispute a pour nous peu d'intérêt ; le résultat seul demeure établi péremptoirement par Edmond Biré et Macé de Challes : Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, né le 15 Novembre 1773, était le troisième fils de Joseph Hugo, menuisier à Nancy et de Jeanne-Marguerite Michaud.

Né à Baudricourt, le 24 Octobre 1737, Joseph Hugo descendait de Jean-Philippe Hugo, cultivateur, et de Catherine Grandmaire. Ce dernier, marié le 1er Janvier 1707, avait eu pour père Jean Hugo établi dès 1699 en la paroisse de Domvallier. Jean Hugo descend-il de Claude Hugo dit le Hollandais, enterreur de morts, dont les archives de Mirecourt font mention en 1631 et par conséquent appartient-il, comme semble le croire Macé de Challes, à une famille originaire de Hollande, nous n'avons de ce fait aucune preuve concluante ; contentons-nous d'affirmer que la famille Hugo, famille de laboureurs, de cultivateurs et d'artisans, est établie, dès le commencement du XVIIe siècle, à Domvallier, puis à Mirecourt.

Nous n'avons aucune donnée sur le menuisier Joseph Hugo de Nancy. Léopold écrivant à Marie-Joseph Trébuchet (17 floréal an VII, 6 Mai 1799), quelque temps temps après la mort de son père survenue le 23 germinal an VII, lui dira qu'il vient de perdre « un père aussi chéri de sa famille qu'estimé des bons citoyens ». Il est allé « porter s'il était possible des consolations à sa bonne mère » (1). Au commencement de ses mémoires, en 1823, il se répètera presque dans les mêmes termes : « il doit « le jour à d'honnêtes gens dont rien n'égala les vertus « que l'excellente réputation qu'elles leur méritèrent » (2). Léopold fait à peine mention de sa mère. En 1799, après la mort de son père, il parle de lui confier ses affaires domestiques, encore hésite-t-il à les laisser entre les mains d'un fondé de pouvoirs (3).

(1) *Figaro*, 4 août 1888.
(2) *Mémoires*, t. I, p. 1.
(3) Lettre de Hugo à Marie-Joseph Trébuchet, 6 mai 1799, partie inédite.

Quelles étaient les opinions politiques de la famille? Ed. Biré a cité quelques lignes de l'histoire de Nancy de M. Jean Cayon qui nous rendent possibles certaines conjectures. « Parmi les citoyens couronnés à la fête des « époux nous remarquons, le 10 floréal an V (23 Avril « 1797), Joseph Hugo, menuisier « très excellent répu-« blicain » et père de neuf enfants dont plusieurs étaient « à la frontière. Il est l'aïeul de notre célèbre Victor « Hugo, pair de France (1). »

Les idées religieuses de la famille ne nous sont guère mieux connues. Un seul acte nous permet d'en juger. En 1800, le 20 Juillet (1 thermidor an VII), Abel Hugo, frère aîné de Victor, fut baptisé dans la paroisse Saint-Epvre de Nancy, probablement sur le désir de la marraine, Marguerite Michaud, grand'mère de l'enfant. Ce n'est point un prêtre resté fidèle mais un jureur, un constitutionnel, qui lui administra le sacrement.

De ces deux documents on ne peut évidemment pas tirer une conclusion sérieuse. Tout au plus sont-ils une indication mais pourtant il n'est pas possible d'affirmer que Joseph Hugo fut un républicain et Marguerite Michaud une adepte fidèle des prêtres jureurs. On ne peut nier cependant qu'elle n'eut des sentiments religieux puisqu'elle tînt à faire baptiser son petit-fils, mais quelle éducation Joseph Hugo et Marguerite Michaud donnèrent-ils à leurs enfants, nous l'ignorons presque. Nous allons cependant chercher à le savoir en étudiant l'âme de Sigisbert Hugo.

L'homme a subi chez lui bien des influences diverses : influences des amis et des chefs qu'il a fréquentés pendant sa carrière militaire ; influences des idées, n'a-t-il pas traversé la Révolution, fait la guerre en Vendée aux Chouans et aux prêtres ; influences des lieux, il a parcouru la France plusieurs fois de l'Est à l'Ouest, du Nord au Sud, il a visité l'Allemagne, habité la Corse, l'Italie, l'Espagne ; influences des régimes, il a connu

(1) *Histoire de Nancy*, par M. Jean Cayon. Nancy. 1846.

la Monarchie de Louis XVI, la République, le Consulat, l'Empire, la Restauration ; toutes ces influences sont venues, comme les eaux d'un fleuve, déposer sur son âme leurs sédiments, mais le sol primitif n'a pas dû entièrement disparaître, et dans l'homme, nous retrouverons l'enfant. Cette étude du caractère de Sigisbert Hugo, ce portrait que nous allons essayer de tracer nous révèleront l'influence ancestrale qu'il a subie, ils nous diront ce qu'il fut, et quelle influence il a pu exercer sur son fils, Victor Hugo.

Pour connaître Sigisbert Hugo nous avons sa correspondance avec son beau-frère Marie-Joseph Trébuchet, — il nous manque malheureusement sa correspondance avec sa femme et avec sa famille, — nous avons ses *Mémoires*, parus en 1823, et quelques autres œuvres qu'il a publiées pendant sa retraite. Sa correspondance a pour nous une grande valeur, car elle nous livre l'homme parlant sans contrainte, exprimant sa pensée sans détour devant des témoins intimes avec un laisser-aller tout militaire. Ses *Mémoires* sont écrits au contraire pour le public à une époque où, comme le fait si justement remarquer M. Ernest Dupuy (1), à propos de son roman *L'Aventure tyrolienne*, certaines circonstances ont dû influer nécessairement sur les idées du général Hugo. Il y a donc ici quelques réserves à faire, réserves bien légères, car la lecture des *Mémoires* nous prouve que Sigisbert Hugo ne craint jamais de dire toute sa pensée, même quand elle est opposée au régime régnant, il a tout au plus par ci par là quelques légères flatteries pour le gouvernement du moment.

Le général Hugo fit ses premières études à Nancy, sa ville natale. Il n'a pas voulu nous en parler car « les « *Mémoires* d'un homme public ne doivent se composer « que de ce qui peut intéresser l'histoire ou servir à « l'instruction de la classe à laquelle ils s'appliquent « plus spécialement ; tous les autres détails, comme ceux

(1) E. Dupuy, *la Jeunesse des Romantiques*, p. 393.

« de la naissance, de l'éducation, des premiers actes de « l'enfance, y doivent figurer rarement (1). Cepen- « dant il pourrait rapporter comme marques indicatrices « de caractère, quelque combat de collège ou quelques « traits de fermeté (2). » Nous devons regretter ce silence voulu : peut-être en lisant ces combats y eussions-nous trouvé un pendant aux luttes que dans la pension Cordier le peuple des *veaux* soutenait contre le peuple des *chiens* (3). Ce qui nous intéresserait encore davantage serait de savoir exactement quelles études il lui fut loisible de faire. Nous l'avons déjà entendu parler du collège, il employera encore cette expression dans ses Mémoires : « le Général Hugo, dira-t-il, militaire au sortir « du *collège*, n'avait jamais connu les douceurs du re- « pos (4). » Il nous est donc, semble-t-il, permis de conclure qu'il fit des études secondaires.

A Nancy (5), avant la Révolution, les frères de la Doctrine chrétienne, au nombre d'une douzaine, donnaient une instruction primaire. En 1791, personne parmi eux ne voulut quitter la Congrégation et prêter le serment : on fut obligé de les remplacer. Il y avait aussi, comme dans presque toutes les villes de France, un collège où même les fils d'ouvriers aisés pouvaient suivre un enseignement secondaire. Les professeurs étaient des chanoines réguliers et c'est leurs leçons que très probablement suivit Sigisbert Hugo.

Le 15 Janvier 1791, ils étaient au nombre de treize et quatre à ce moment indiquèrent leur volonté de sortir du couvent, en vertu de la loi ; tous les autres prêtèrent le serment civique et ils furent insultés dans l'église même par plusieurs de leurs élèves. Ceux-ci, en l'an II, étaient au nombre de 59. Depuis trois ans déjà, Sigisbert Hugo avait

(1) *Mémoires*, t. I, p. 1.
(2) *Mémoires*, t. I, p. 2.
(3) *V. H. raconté*, t. I, p. 197-199.
(4) *Mémoires*, t. 3, p. 304.
(5) Tout ce qui va suivre sur les études à Nancy avant la Révolution ou à cette époque, nous l'avons emprunté à l'*Histoire de Nancy* de M. Jean Cayon, pp. 316, 329, 347.

quitté le collège et il ne vit pas la défection de ses maîtres. Mais les sentiments, qu'à cette occasion ils manifestèrent au grand jour, nous sont une preuve que dans l'intime de l'âme plus d'une brèche existait déjà depuis longtemps .Les idées nouvelles avaient dû pénétrer dans le collège : quelques élèves avaient résisté au courant puisque plusieurs se montrèrent vivement indignés de la conduite de leurs maîtres, mais d'autres n'en furent pas étonnés, l'approuvèrent de loin : parmi eux se trouvait probablement Sigisbert Hugo. Ce qu'il dira plus tard dans ses *Mémoires* (1) des moines et des couvents nous permet de l'affirmer. Notons en passant un singulier rapprochement. Sophie Trébuchet est par son grand-père l'amie des prêtres oublieux de leurs devoirs : l'évêque Minée et l'ex-abbé Orhont ; Sigisbert Hugo est élevé par des chanoines réguliers qui tous prêtent le serment ou quittent le couvent. Plus tard, à Paris, c'est à d'anciens religieux ou à des prêtres défroqués qu'ils confieront l'éducation de leurs enfants. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si les idées religieuses du père et de la mère presques nulles, vagues ou faussées, se retrouvent chez les fils avec les mêmes caractères.

Sigisbert Hugo termina hâtivement ses études puisqu'il s'engagea à peine âgé de 15 ans, le 16 Septembre 1788. Il fut congédié à deux reprises et le troisième enrôlement seulement, le 23 Avril 1791, lui permit de suivre la carrière militaire vers laquelle son goût l'entraînait (2). Il ne dût pas cependant quitter sans regret le collège, mais décharger ses parents du souci pécuniaire de ses études, permettre peut-être à ses jeunes frères de les entreprendre à leur tour, et surtout faire une rapide et brillante carrière, tels furent probablement les motifs qui le portèrent à prendre cette décision. Le service militaire ne lui enleva point le goût du travail, car il ne cessa jamais de parfaire son éducation quand

(1) *Mémoires*, t. II, pp. 132, 134 et t. III, pp. 155-156.

(2) E. Dupuy, *La Jeunesse des Romantiques*, p. 380.

sa vie nouvelle lui laissait quelques loisirs. Son zèle pour l'étude le porte à la recommander aux autres, en particulier à son beau-frère Marie-Joseph Trébuchet et à son jeune frère, à « leur communiquer son goût pour les « mathématiques ». « Vous devriez bien, mon ami, écrit-« il à Trébuchet, vous livrer aux mathématiques : par « la suite elles pourraient vous procurer de grands avan-« tages et à votre âge il est temps encore de commencer. « Mon jeune frère qui est à Nancy, et qui s'est livré « depuis quelque temps à cette étude brillante sera au « premier moment reçu second lieutenant (1). » Quelques mois plus tard, il le félicitera de ses progrès, tout en regrettant de ne pouvoir consacrer comme lui de longs moments aux sciences. « Vous avez tant gagné depuis « que vous vous occupez de votre éducation que cela « me fait un plaisir inexprimable. Continuez, continuez « les mathématiques, pour moi depuis quelque temps mes « devoirs m'ont fait abandonner les sciences, délaisser « les Muses et ne plus rien donner aux plaisirs (2). » Parlant de son frère Louis dont la jeunesse s'est passée dans les camps et qui n'a point soigné son éducation dans son enfance parce qu'il préférait le jeu à l'instruction, il en exprime tout son regret. Il voudrait le voir réparer le temps perdu, se dresser un nouveau plan de vie, travailler les sciences et se faire un peu à la société (3). Ne dirait-on pas Victor Hugo dans sa mansarde de la rue du Dragon ou de la rue de Mézières s'excitant au travail et encourageant les autres, passant ses jours et ses nuits dans un labeur acharné. Adèle Foucher et Marie-Joseph Trébuchet étaient à vingt ans de distance les confidents des luttes du père et du fils. C'était aussi un héritage paternel cette énergie que Victor dépensait sans compter et Sigisbert avait donné à son fils un exemple que celui-ci imitait sans le connaître très probablement. Peut-être faudrait-il voir en-

(1) Lettre de S. Hugo à Marie-Joseph Trébuchet, 12 septembre 1798. *Figaro*, 1er août 1888.

(2) Lettre inédite de S. Hugo à M.-J. Trébuchet, 29 décembre 1798.

(3) Lettre inédite de S. Hugo à M.-J. Trébuchet, 12 mai 1800.

core de l'atavisme dans cet accessit de physique que Victor Hugo remporta au concours général de 1818.

Les chanoines réguliers de Nancy avaient donné à leur élève l'amour de l'étude. Ils lui avaient enseigné à apprécier grandement les mathématiques et les sciences abstraites mais Sigisbert n'avait point pour cela négligé les autres branches des connaissances humaines. La lecture de ses Mémoires, les titres des 600 volumes que contenait sa bibliothèque (1) nous portent à croire que son esprit, comme celui de son fils, à un degré moindre évidemment, renfermait des talents universels. Soit au collège, soit pendant ses campagnes, il a étudié les auteurs grecs — il possède une Iliade — mais surtout les auteurs latins, César, Cicéron, Horace, Lucain, Tacite. Il connaît l'histoire romaine. Tout en pourchassant Fra Diavolo, il admire, à Bénévent, l'arc de triomphe élevé par Trajan. Il traverse les Fourches Caudines (2), il examine avec attention l'escarpement des montagnes et s'étonne de la facilité qu'ont mise les Romains à déposer les armes. Volontiers, il leur donne des conseils et indique quelle marche ils auraient dû faire pour éviter Pontius et ses volontés humiliantes et impolitiques. Près d'Ariano (3), on lui montre une large mare froide et sulfureuse, appelée Bouches de l'Achéron. Cette source, dit-il, n'a aucun rapport avec l'Achéron de la Mythologie. Il parle comme un homme expert en la matière puisque sa bibliothèque possède un volume sur l'enfer des peuples anciens. Il n'ignore rien de l'histoire de Pompéies et d'Herculanum (4) et il tient dans des notes même un peu savantes à nous montrer sa science, comme Victor le fera plus tard, et à nous donner l'heure exacte, en l'an 79, de l'éruption du Vésuve. Il a lu César, et à l'occasion il aime à rapprocher sa conduite de

(1) M. Belton nous en a donné un catalogue sommaire dans les *Mémoires de la Société des Sciences et Lettres du Loir-et-Cher*, 16e volume, 1re livraison, 31 mars 1902.

(2) *Mémoires*, t. I, p. 154.

(3) *Mémoires*, t. I, pp. 156, 157.

(4) *Mémoires*, t. I, pp. 161, 162.

celle du grand capitaine, lors d'une sédition qui avait éclaté, à Naples, dans une caserne(1).

Pour former en lui-même les vertus qui font les bons et vaillants soldats, il a lu la vie des grands capitaines. Ses modèles sont, chez les anciens, César et Pompée, dont il possède la vie. Chez les modernes, il s'attache à Charles XII, au grand Frédéric, au maréchal Maurice de Saxe. Dès sa jeunesse, il a fait de l'histoire de ce dernier son livre de chevet, puisque dans ses *Considérations sur l'escorte, l'attaque et la défense des Convois*, écrites en 1796, — il avait 23 ans — il le cite à plusieurs reprises(2). Les hommes d'Etat l'attirent : il lit volontiers les vies de Cromwell, de Joseph II, de Richelieu, du Cardinal de Retz, de Louis XIV. Grand voyageur, il cherche à connaître l'histoire des peuples qu'il visite ou qu'il combat, les impressions de ceux qui, avant lui, ont parcouru les pays qu'il traverse. L'histoire des Celtes, l'histoire de France, l'histoire de Russie, l'histoire de l'Espagne, des récits de voyage en Hanovre, en Italie, en Corse, tels sont les livres qu'il fréquente. Peut-être quelques-uns de ces volumes ont-ils été achetés pour charmer les loisirs de sa retraite ou bien pour aider à la composition de ses *Mémoires*, c'est possible, mais ils nous sont une indication précieuse sur ses goûts un peu universels et sur la tournure de son esprit.

Sigisbert Hugo s'applique volontiers à des sciences plus abstraites : sa bibliothèque contient une astronomie en 22 leçons et l'histoire naturelle de Jorot. Ce ne sont pas des études spéculatives qu'il fait : en Corse, il se renseigne sur la pêche et les poissons qui enrichissent les golfes de l'île. Il cherche des délassements dans la culture des belles-lettres, il fait partie d'une société d'émulation qui se livre à l'étude de la nature et au bas des pages de ses *Mémoires* qui concernent cette époque les notes abondent

(1) *Mémoires*, t. I, p. 168.

(2) *Mémoires*, t. I, pp. 214, 254.

sur l'amiante, le granit orbiculaire, les pierres d'aimant, le moufflon, les mines d'antimoine (1).

Mais, il faut le reconnaître avec lui, ses études ont été incomplètes. La carrière des armes qu'il a embrassée, trop tôt pour ses goûts, l'a forcé de négliger certains côtés de son éducation, aussi le regrette-t-il amèrement. S'il connaît la langue italienne dès 1798, — nos conquêtes, dit-il, rendent cette étude indispensable et elle offre beaucoup d'agréments, — s'il la trouve facile, par contre, quoique né à Nancy, il ignore la langue allemande. Au collège, il a commencé la musique mais il n'a pu s'adonner au dessin (2). Plus tard il a dû se perfectionner dans la langue italienne et apprendre l'Espagnol pendant les années qu'il a passées en Espagne.

Ardent au travail, excitant même les autres par son exemple et ses conseils, complétant par des études personnelles une éducation ébauchée au collège chez les chanoines réguliers de Nancy, dispersant volontiers son effort sur toutes les connaissances humaines et par conséquent n'en approfondissant aucune, tel nous apparaît Sigisbert Hugo. Par là, il est bien un de ces fils de la Révolution, incomplets par certains côtés, qui néanmoins avaient le désir de tout entreprendre, de se signaler dans le métier des armes et dans la culture des belles-lettres.

Son style et ses œuvres se ressentent aussi des défauts et des qualités de cette époque. Sa phrase souvent ne va pas sans sécheresse, sans une rigidité qui s'allie, dans ses lettres, à une franchise et à une rondeur toute militaire. « Je ne m'amuse jamais, mon cher Trébuchet », écrit-il à son beau-frère (3), « à faire des phrases pour le bon « plaisir de dire ce que je ne pense pas, pour donner des « éloges à qui n'en mérite pas, pour mentir avec élégance « quand j'écris à mes amis, ou à des parents que j'aime, « la source de mon stile (sic) part de mon cœur et d'elle « ne découlent que des expressions pleines de franchise.

(1) *Mémoires*, t. I, pp. 103, 104, 105, 106.
(2) Lettre de Hugo à M.-J. Trébuchet, 22 octobre 1798. *Figaro*, 8 août 1888.
(3) Lettre de Hugo à M.-J. Trébuchet, 22 octobre 1798, partie inédite.

« A quoi servent ces beaux discours qu'on ne pense pas,
« ces périodes brillantes que le sentiment repousse lors-
« qu'il ne s'y sent pas porté, à nulle autre chose qu'à
« prouver que leur auteur ment quand il le faut et sou-
« vent sans nécessité. »

Dans les *Mémoires* de Sigisbert Hugo, le lecteur cherchera inutilement les digressions oiseuses, les pages brillantes, les scènes amusantes qui parfois délassent l'esprit tendu ou rompent la monotonie du récit des expéditions militaires. Victor Hugo, plus tard, dans ses romans, perdra, pour ainsi dire, le fil de son récit : des chapitres entiers nous sembleront des hors-d'œuvre. L'auteur apparaît avec ses tendances, ses opinions philosophiques, religieuses, politiques, qu'il développe longuement. Sigisbert Hugo tout au contraire disparaît complètement, on n'aperçoit que l'officier qui prépare une expédition, commande ses soldats, ne parle de lui-même, comme homme privé, et de sa famille, que forcé par les circonstances. Ses *Mémoires* ne nous montrent même plus un défaut de jeunesse qu'il est bon de signaler et que l'on trouve dans certaines lettres à son beau-frère Trébuchet. Il cherchait alors à imiter des révolutionnaires la phrase poétique et fleurie, la mièvrerie prétentieuse et la sentimentalité affectée. Voici en effet une page curieuse qu'il lui envoie : « Eh bien, mon frère, eh bien ! Le silence est-il le
« dieu que vous avés choisi ? Est-ce avec moi que vous
« désirés célébrer son culte, je vous préviens que je n'y
« suis nullement disposé et qu'ayant depuis près de cinq
« lustres contracté l'habitude de parler, qu'ayant aussi
« depuis moins de temps à la vérité contracté celle d'é-
« crire, je veux rester enraciné dans toutes les deux j'écris
« donc et c'est à vous, à vous qui vous taisés envers
« moi, envers votre sœur, envers votre futur neveu ou
« nièce (Abel)..... Notre bon papa (Lenormand) est-il
« de retour à Nantes ? A-t-il fait une heureuse vacance,
« est-il rendu à votre amitié, à vos soins affectionnés,
« si, comme je le désire, il est au milieu de vous, je vous
« charge, et vous fais à cet effet mon plénipotentiaire, de

« l'embrasser autant de fois que vous espérés sous trois « mois compter de parents à Paris... dites-lui tout ce « que vous trouverés de joli, d'aimable et de sentimen- « tal... à quoi passés-vous vos moments précieus (1)... »

Parfois au contraire Sigisbert, tout en cherchant à mettre de la poésie dans son style, trouve le mot juste, la note qui convient, et si la phrase était plus polie, plus travaillée et aussi la tournure plus élégante, ce serait charmant. Il fait à Trébuchet une description des Vosges nous révélant en lui un poète qui sait voir « le sommet des monts couverts de neiges, de glaces et de sapins toujours verts, les rocs aigus et détachés qui dépouillés de terre s'élèvent par degrés et quelques uns jusqu'aux nues... les collines dont les vallées sont remplies de tourbe recouverte d'herbes aromatiques (2). » La verve poétique un instant l'a emporté : Sigisbert a oublié qu'il était militaire mais immédiatement les préoccupations du métier le ramènent à la réalité. « Si elles (les vallées) « offrent des pâturages délicieux elles offrent aussi des « dangers après les pluies qui détrempent cette tourbe, « la rendent aussi molle que les marais et exposent les « hommes et les chevaux à se noyer sans espoir d'être « secourus. » Un dernier mot nous montre le poète pour la seconde fois. « Le paysage y est brillant (3). »

La phrase tout en restant poétique est empreinte d'une humeur charmante, d'une douce gaieté qui nous révèlent l'un des côtés de son caractère. En 1799, il est avec Sophie à Nancy. Celle-ci ne connaissait pas encore le pays de son mari, aussi court-elle les bois où elle trouve des « sites charmants et elle compare tout ce qu'elle voit « aux rivages de la *Chaire* (4) et du fameux Châteaubriant. » Sigisbert se moque agréablement de sa femme : ils font, tous les deux, des comparaisons entre la Bretagne

(1) Lettre de S. Hugo à M.-J. Trébuchet, 26 août 1798, en partie inédite. *Figaro*, 1er août 1888.

(2) Lettre de S. Hugo à M.-J. Trébuchet, 9 avril 1800. *Figaro*, 8 août 1888.

(3) Ibidem.

(4) La *Chère*, petite rivière, affluent de la Vilaine, arrose Châteaubriant.

et la Lorraine, il oublie volontairement la Loire et ses superbes coteaux qu'il a parcourus à Bouguenais, au château d'Aux et dans son voyage de Nantes à Ancenis et à Montrelais, il aime mieux parler de la « Chère marécageuse et dormante » qu'il place évidemment au-dessous de « la Meurthe rapide et tortueuse ». — « Nous « rions tous les deux de ses comparaisons et je finis par « convenir qu'excepté Nantes la Bretagne est un pays qui « n'est pas trop agréable malgré toutes ses richesses qui « ne valent pas la tranquillité de ce pays où l'on dort « sans inquiétude excepté Sophie qui pendant vingt-qua- « tre heures a eu peur du prince Charles (1). » Cette lettre à son beau-frère Trébuchet renferme aussi une peinture curieuse des Autrichiens, prisonniers de guerre, qu'il trouve « sales » et des Russes qui sont « horribles ». — « Les premiers sont on ne peut plus mal vêtus, une « mauvaise capote les couvre et la misère s'en sert pour « se couvrir avec eux ; les autres sont couverts de hail- « lons, ont des bonnets pointus comme les habitants de « l'île Verte... ce sont de vilaines gens... race maudite, « pouilleuse et pillarde. » Le tableau n'est pas flatteur mais combien naturel et vécu. Un dernier trait, emprunté à la même époque, nous donnera une idée de l'esprit d'observation, de l'aimable gaieté de Sigisbert Hugo. « C'est « mon Abel, écrit-il, qui porte mes lettres à la poste, il « les tient à la main et dit aux personnes qu'il connaît « qu'il va mettre une lettre dans le trou pour son « papa (2). »

Mais la nature de l'homme est pleine de contrastes, de contradictions même. Aussi à côté de Sigisbert Hugo gai, charmant et charmeur, qui cherche à faire passer dans son style toute la poésie de son âme, il y en a un autre tout différent, qui se laisse aller volontiers à des idées de vengeance, a parfois des idées noires, voit partout des ennemis qui en veulent à son avancement et dont les

(1) Lettre de S. Hugo à M.-J. Trébuchet. 9 avril 1800, inédite.

(2) Lettre de S. Hugo à M.-J. Trébuchet. 2 juin 1800, inédite.

intrigues lui barrent le chemin des grades et des honneurs. Son âme reflète, dirait-on, quelque chose des paysages de Lorraine fleuris au printemps mais cependant d'un aspect toujours austère et grave, mélancolique et triste.

Dans les *Mémoires* du Général Hugo, des faits nombreux pourraient nous fournir des preuves abondantes de son caractère vindicatif ; nous nous contenterons d'emprunter à la correspondance de M.-J. Trébuchet et de Sigisbert Hugo un trait qui suffira à justifier notre affirmation.

Marie-Joseph était venu en Novembre 1797 conduire sa sœur à Paris et était reparti le 1er Janvier 1798, mais entre Paris et Orléans sa malle lui fut volée. De Blois, il écrivit à son beau-frère pour l'engager à faire des démarches auprès de l'entreprise Fadatte (ou Fadat) qu'il jugeait responsable. Sigisbert prit aussitôt l'affaire en mains et il employa même, à l'égard de Fadatte, des moyens peu recommandables. La correspondance échangée à ce sujet entre les deux beaux-frères est très instructive (1). L'un, le militaire, habitué à cette époque surtout à des manières expéditives, ne rêve que plaies et bosses. Il en appelle aux tribunaux, demande 600 fr. de dédommagement, mais comme le préjudice ne lui semble pas assez considérable pour la Compagnie des Messageries, il la menace, si elle n'obtempère pas à ses désirs, de faire afficher des placards à Paris, à Orléans, à Nantes et partout où besoin sera, pour lui enlever toute la confiance du public. Il trouve cette façon d'agir, cette espèce de chantage, très légitime. L'autre est plus raisonnable. Guidé d'ailleurs par son aïeul, Me Lenormand-Dubuisson, très versé dans la science juridique, il penche plutôt pour la conciliation et finalement se contente de 150 fr. comme dommages-intérêts. Sigisbert ne fut pas content d'une solution aussi prosaïque, il aurait voulu faire condamner Fadatte comme escroc et il ne se gêna point pour

(1) Lettres inédites du 6 janvier, 15 février, 20 avril, 21 avril 1798.

dire son ressentiment à qui voulut l'entendre afin de faire le plus de tort possible à Fadatte.

Il y avait donc dans l'âme de Sigisbert un peu de cette méchanceté qui parfois emporte au-delà des bornes et nous fait oublier qu'un adversaire n'est pas fatalement un ennemi.

Cet esprit vindicatif, Sigisbert le transmit en héritage à Victor. Celui-ci aura plus que son père maille à partir soit pour des questions d'argent, soit pour des querelles littéraires et jamais il n'épargnera ses adversaires. Il cherchera à leur faire tout le mal qu'il pourra et son vocabulaire à leur égard, à certaines périodes de sa vie, surtout lorsqu'il prendra en main le fouet de la satire, sera d'une richesse à faire envie aux forts de la Halle ou aux crocheteurs du Port au foin. Sigisbert n'est qu'une ébauche et encore combien pâle de Victor.

Tous les deux sont aussi dominés par l'idée qu'ils sont entourés d'ennemis cherchant à leur faire tort ou qu'ils sont calomniés par des jaloux. Dès l'année 1799, le rapporteur auprès du 1er conseil de guerre se considère déjà comme la victime de méchantes langues. Il préfère aller à Courbevoie reprendre le poste d'adjudant-major car, là du moins, « la calomnie ne l'atteindra pas avec sa patte aux cent griffes ». Il a d'ailleurs « pour s'en préserver le bouclier de l'opinion publique », écrit-il dans ce même style imagé qu'il emprunte, nous l'avons déjà vu, aux orateurs ou écrivains révolutionnaires. Avec les meilleures intentions il ne s'est pas tiré, comme il aurait voulu, des fonctions délicates qu'il a remplies (1). Il n'est pas plus heureux dans sa nouvelle situation. Il espérait se concilier l'estime de ses chefs mais il était sans le savoir, nous dit-il, l'objet de la haine de l'un d'eux et il fut étrangement trompé. Bientôt un commencement de tracasseries sur les moindres choses lui fit sentir le besoin de faire des démarches pour quitter un corps qu'il aimait mais où, pour le moment, il ne pouvait plus ser-

(1) Lettre de S. Hugo à M.-J. Trébuchet, 3 février 1799, partie inédite.

vir sans éprouver toutes sortes de dégoûts (1). Après le traité de Lunéville, malgré les bonnes intentions de Moreau et de Bonaparte, il n'obtient aucun avantage de la campagne qu'il vient de faire en Allemagne. « Les nuages élevés entre le premier Consul et Moreau s'étendirent sur les officiers qui avaient eu part à la confiance particulière de ce dernier ». Il retourna à la 20e demi-brigade où « s'ouvrit pour lui un nouveau cours de chagrins et de dégoûts (2). » Le séjour, qu'il fit à Besançon, au moment de la naissance de Victor, est en effet marqué par les tracas qu'il eut avec son chef de brigade. Quelle fut au juste la conduite de Sigisbert Hugo dans le procès de celui-ci, puis dans les démêlés entre Moreau et Bonaparte, nous n'avons pour la connaître que les *Mémoires* du Général Hugo, il nous manque la contre-partie. Peut-être porté par cette tendance à voir des ennemis partout a-t-il grossi sans malice la haine, qu'il suppose à son égard chez le premier Consul, ou peut-être a-t-il diminué ses torts. En tout cas, l'intervention de sa femme auprès de Joseph Bonaparte, son protecteur, fut-elle sans efficacité et le voyage, qu'elle fit de Marseille à Paris, sans résultat.

Dans les années qui suivent il est comme emporté par les évènements : ses expéditions à la poursuite de Fra Diavolo, puis dans la Pouille et la province d'Avellino, enfin son voyage en Espagne, lui font oublier ses idées noires ou du moins ne lui permettent pas de nous les communiquer. Mais le moindre insuccès, la moindre aventure, les ramènent. Volontiers il attribuerait au parti pris, à une haine tenace de Napoléon contre lui, la récompense plutôt inattendue dont l'Empereur gratifia le moine Concha envoyé par Hugo pour dénoncer un complot formé par les Espagnols (3). En effet mettre en prison un homme, qui a fait des centaines de lieues pour vous si-

(1) *Mémoires*, t, I, pp. 64, 65.
(2) *Mémoires*, t. I, pp. 94-95.
(3) *Mémoires*, t. II, pp. 135-140.

gnaler un danger, n'est pas une manière aimable de reconnaître le service rendu.

Mais ce n'est pas seulement à Paris, c'est en Espagne qu'on en veut au Général Hugo et l'accomplissement de son devoir lui attire des ennemis dont il nous dévoile les menées, tout en faisant son propre éloge. « Quand, « dit-il, pour les intérêts du prince que l'on sert, on ne « voit que le devoir, lorsqu'on en suit les règles avec zèle « et désintéressement, souvent on se crée des ennemis se- « crets, et ces ennemis qui, en raison des travaux que le « dévouement au souverain impose à tout sujet fidèle, « sont plus libres de diriger leurs manœuvres perfides, « ont aussi le pouvoir de nuire avec plus de facilité et « de succès (1). » Il s'agit dans l'occurence d'une compagnie de spéculateurs français, associés à quelques Espagnols, adjudicataires de toutes les cloches des monastères supprimés. Hugo fit casser le marché scandaleux qu'on leur avait consenti, mais, ajoute-t-il, « c'est en vain que « depuis lors je cherchai à soumissionner des biens na- « tionaux dans le royaume, les intrigues de quelques su- « balternes, à moi jusqu'à ce jour inconnus, rendirent inu- « tiles mes démarches, la volonté du ministre et ce qu'il « y a de plus fort les ordres précis du souverain (2). » Dans l'entourage même du roi Joseph il est desservi. « Je crus m'apercevoir, dit-il à propos d'un voyage à « Madrid, que des personnes, pour lesquelles les ser- « vices des autres sont des causes de malaise, d'humeur « et de jalousie, avaient cherché à l'inquiéter sur la « solidité de mon attachement (3). »

Mais si le Général Hugo a des ennemis, s'il y pense souvent pour s'en tourmenter, il a aussi des amis, il a une famille pour lesquels son dévouement est grand. Le premier objet de son affection est évidemment sa femme. Assez jeune au moment de son mariage, celle-ci n'avait

(1) *Mémoires*, t. II, p. 149.
(2) *Mémoires*, t. II, p. 151.
(3) *Mémoires*, t. II, p. 155.

plus cependant ni père ni mère : son grand-père Lenormand, sa tante Robin, son jeune frère, sa sœur, n'étaient pas un aimant assez fort pour la retenir au sein de sa famille, attirée qu'elle était par le jeune et brillant officier qui l'avait distinguée et lui avait demandé de lui consacrer sa vie. Ils se connaissaient peu tous deux avant leur mariage, comme nous le verrons, et n'avaient guère eu d'occasion de se dire leur amour. Sophie l'avouait elle-même à son grand-père, quelques jours après son mariage, en parlant de l'attachement que son mari ressentait déjà pour elle (1). Mais cette affection n'avait pu manquer de se développer ainsi que nous le montre la correspondance entre Marie-Joseph Trébuchet et Sigisbert Hugo. L'idéal de Sigisbert, comme il l'explique lui-même à son beau-frère, est de rendre la vie bien douce à sa femme en lui donnant chaque jour malgré ses occupations nombreuses des preuves des sentiments qu'il éprouve (2). Il est plein de prévenances pour elle, il lui cherche des délassements dans cette grande ville où la petite provinciale doit se sentir toute égarée. A Nantes, le théâtre était le plaisir favori de Sophie, Sigisbert le sait et, quand il peut, il la conduit à quelque pièce intéressante. Il lui procure aussi une aimable société en la personne de quelques Nantais habitant Paris et qui, à Nantes, étaient en relation avec la famille Lenormand et la famille Trébuchet, les Delair, les Boulay-Paty, et, plus tard, la famille Foucher (3). Quand il emmène Sophie en Lorraine, Sigisbert est heureux de lui montrer les collines abruptes de son pays, les bords charmants de la Meuse, et tous les deux s'égaient, comme des enfants, aux souvenirs du passé, au rappel de leurs promenades dans les environs de Châteaubriant (4). Sigisbert veille avec soin sur la santé de Sophie qu'il entoure de prévenances quasi-maternelles.

(1) Lettre de Sophie Hugo à Lenormand, 19 novembre 1797. *Figaro*, 15 août 1888.

(2) Lettre de Hugo à Trébuchet, 3 février 1799.

(3) Lettre de Hugo à Trébuchet, 26 août 1798.

(4) Lettres de Hugo à Trébuchet, 30 septembre 1799, 9 avril 1800.

D'autres soucis bientôt vont l'occuper. La famille, qu'il a fondée, s'augmente, et, pour lui faire un sort honorable, il se dévoue, il travaille afin d'obtenir de l'avancement, et par là, d'avoir sous la main les moyens d'élever et d'établir ses enfants (1).

L'affection que Sigisbert éprouva pour sa femme ne nous est manifestée que par sa correspondance, pendant les premières années de son mariage ; les *Mémoires* ne nous diront rien pour les années qui vont suivre. Ils sont en effet presque muets, nous en connaissons déjà la raison, sur toutes les affaires de famille. Que nous raconteraient-ils d'ailleurs ? des choses difficiles à exprimer, des histoires pénibles à raconter et que Sigisbert a bien fait de voiler aux yeux du public. Les deux époux sont souvent séparés, car les expéditions lointaines entraînent Sigisbert loin de son foyer. Sophie voyage elle aussi, d'abord de Marseille à Paris, pour les intérêts de son mari, puis elle le suit de loin en Italie, elle le rejoint en Espagne. Déjà peut-être entre les deux caractères des heurts, des chocs, ont dû se produire, car déjà est venue la désunion. Sophie, ses voyages pour rejoindre, pour accompagner son mari nous le prouvent, Sophie s'est accrochée désespérément aux ruines de son bonheur, elle a lutté pour retenir un cœur qui chaque jour se détache de plus en plus, mais Sigisbert, qui l'aima si fortement aux premiers jours, ne pense plus à elle, il oublie même ses enfants. Une phrase des *Mémoires* du général Hugo nous explique tout. « Que le roi Joseph ait senti la douce in-« fluence du beau sexe espagnol, c'est un reproche dont « tous les guerriers français se chargeront avec lui (2). » Cette phrase, qui est un outrage pour la compagne de ses jeunes années, était, il est vrai, un éloge de celle qui l'avait remplacée. Sophie ne connut pas ce dernier affront, mais elle avait dû en subir bien d'autres. Son caractère, qui, dans sa correspondance avec son frère Marie-Joseph, nous apparaît très entier, sa volonté faite

(1) Lettre de Hugo à Trébuchet. 12 mai 1800.
(2) *Mémoires*. t. III, p. 176.

de force et d'énergie, après avoir lutté courageusement, avaient enfin tout brisé. La Bretonne ou la Vendéenne, dont nous parle son fils Victor, avait montré qu'elle possédait la ténacité mais aussi la fierté qui sont les qualités propres de son pays d'origine, elle s'était noblement retirée d'un foyer où elle n'avait plus la place qui, de droit, lui revenait. Une séparation définitive s'était donc faite, des actes légaux étaient intervenus et avaient réglé la situation des deux époux. Sophie avait gardé ses enfants, et, avec la maigre pension qu'on lui allouait, avait réussi, par son économie, à les élever et à les mettre à même de gagner leur vie. Le père, pris ailleurs par d'autres soucis et la tendresse d'une autre, s'en était presque totalement désintéressé. Si par certains côtés la conduite de Sigisbert rappelle malheureusement celle que tiendra plus tard Victor, si cet oubli de ses enfants est impardonnable, il faut se rappeler que son affection pour Sophie, comme celle de Victor pour Adèle, avait été très vive au commencement et que pendant longtemps la mère et les enfants avaient tenu une grande place dans le cœur du père.

Nous en avons en effet pour garants sa correspondance et ses *Mémoires*. Il veille avec soin sur sa jeune famille, intéressé qu'il est par les premiers ébats d'Abel (1). Il suit les premiers pas de son fils, exprimant à tout propos d'excellentes théories sur l'éducation ; malheureusement les loisirs lui font défaut pour les mettre en pratique. En Corse, pendant le séjour de sa femme à Paris, il a gardé près de lui ses enfants, il leur donne tous les soins que leur âge exige, mais à son grand regret il ne peut être une mère pour eux parce que les devoirs de son état et le commandement d'un corps réclament la majeure partie de son temps (2). La santé, l'éducation corporelle de ses enfants l'occupent uniquement : il nous racontera volontiers que Victor a été vacciné (3), qu'il

(1) Lettres de Hugo à Trébuchet, 13 mars, 6 août 1799, 2 juin 1800.
(2) *Mémoires*, t. I, p. 107.
(3) Lettre de Hugo à Lenormand-Dubuisson, 25 mars 1802.

fait ses dents avec beaucoup de difficultés et ne s'acclimate pas en Corse aussi bien que ses frères (1) mais pense-t-il à leur âme, à leur éducation morale ? La question reste sans réponse, car Sigisbert est avant tout un soldat. dont l'esprit est attiré par les choses extérieures et n'est guère préoccupé, probablement, de pénétrer dans l'âme des enfants pour en connaître les besoins.

Tout extérieur est aussi le dévouement que Sigisbert manifeste à sa famille, à ses autres parents. Pour ses frères, il les excite au travail, les encourage, il veille sans cesse à ce qu'ils deviennent comme lui des hommes, des soldats ne fréquentant que de bonnes compagnie comme il l'écrit à Trébuchet (2). Il veut leur procurer des protections et des places, et il réussit assez bien, il est vrai, après des démarches souvent répétées. A Trébuchet, il donne le titre de frère et il lui porte vraiment une affection fraternelle. Sitôt son mariage, Sigisbert lui cherche un emploi à Paris et, dans toutes ses lettres, il lui parle du zèle qu'il déploie à son endroit (3). Mais, hélas ! les résultats ne correspondent pas à ses désirs. Le pauvre Marie-Joseph Trébuchet languit à Nantes, à la préfecture, dans un poste tout à fait secondaire ; il porte envie à tant d'hommes qu'il voit gravir rapidement le chemin des honneurs, il est jaloux de leurs succès. Végéter obscurément lui est à charge, il voudrait une place qui lui permit de gagner davantage. Pendant son séjour en Espagne, Sigisbert lui obtint, dit-on, une place de préfet, il le prétendit du moins, et la *Biographie des Contemporains* de Michaud se fit l'écho de cette affirmation, mais jamais le brevet ne parvint au destinataire, et il ignora même, jusqu'au retour en France de Sigisbert, l'honneur que le roi Joseph lui avait fait. Marie-Joseph Trébuchet ne profita donc point du zèle de Sigisbert Hugo, mais celui-ci prouva du moins que, si

(1) Lettre de Hugo à Trébuchet, 5 juillet 1803.

(2) Lettre de Hugo à Trébuchet, 12 mai 1800.

(3) Lettre de Hugo à Trébuchet, 13 juin 1799. Lettre à Lenormand, 25 mars 1802.

parfois il oubliait ses devoirs de père et d'époux, il gardait au fond de son cœur un tendre souvenir pour son frère Trébuchet. Leurs relations, interrompues par la brouille entre Sophie et Sigisbert, se renouèrent plus tard, par l'intermédiaire de leurs enfants, et, sous la Restauration, le Général Hugo donna de fréquentes preuves d'attachement à Marie-Joseph Trébuchet. Victor Hugo devait hériter de son père ce dévouement à la famille, un peu extérieur, qui aime à se montrer, à se prodiguer. Il fut toujours prêt, au moins en paroles, à rendre service. Il le fit parfois au péril de sa liberté et de sa vie, comme pour son ami Edouard Delon, condamné à mort (1). Plus tard, il sera, dit-on, plus prodigue de belles paroles que d'actes généreux, mail il eut souvent du moins le mot qui réconforte, qui relève, et vaut parfois plus que le secours pécuniaire.

Nous avons vu en Sigisbert l'homme intime, avec son caractère nuancé, fait de gaieté, de bonne humeur et aussi de tristesse, de mélancolie, avec son affection familiale souvent prête au dévouement mais il nous est apparu trop longtemps oublieux de ses devoirs les plus sacrés. L'homme extérieur, l'homme politique, eut aussi ses variations.

Sigisbert prétend n'être « le partisan d'aucun homme. « Ma doctrine a été et sera d'être l'esclave des lois et « de servir, comme le doit un homme d'honneur, quelle « que soit la forme du gouvernement qui ait reçu mes « serments : mon devoir étant de n'en faire aucun sans intention de les remplir (2). » Nous le croyons sincère dans son affirmation. Il est en effet l'homme de tous les partis comme il le prouva au moment du siège de Thionville. Il est le soldat qui aime tous ceux qui servent le pays, quelle que soit leur opinion, quel que soit leur passé. Il défend aussi bien ceux dont la conduite a été plus ou moins blâmable pendant la Révolution pourvu qu'« ils servent utilement le prince et la patrie » que

(1) *Lettres à la fiancée*, 1er février 1822, p. 138.
(2) *Mémoires*, t. I, p. 100.

les officiers émigrés prêts à « exposer bravement leur « vie pour le roi Joseph (1). »

Pour lui, il a connu tous les régimes et successivement il les a servis toujours aussi dévoué. Soldat, il ne s'inquiète guère des idées du gouvernement qui l'emploie, il les partage cependant quitte à en épouser d'autres le lendemain.

Quand il entre au service, il étudie avec un soin que nous admirons ce qui se passe autour de lui. Il trouve, justement, assez impolitique certaine ordonnance qui transforme les peines de discipline « en des corrections « aussi flétrissantes par leur nature que par l'odieuse pu- « blicité de leur application (2). » Il blâme les excès, les sourdes menées qui forcèrent les officiers nobles à émigrer. Il félicite ceux qui eurent « assez de souplesse, « de patriotisme ou de fermeté pour se maintenir à leurs « postes (3). » Ses vues sur l'émigration en elle-même sont très justes et il ne craint pas de les exprimer à une époque où les émigrés sous la Restauration occupaient les premières places de l'Etat. Le blâme, qu'il adresse aux émigrés volontaires, modéré dans la forme, ne manque cependant ni d'énergie ni de courage. « Personne, dit-il, « n'eut songé à chasser de leur propriétés et de la France « les Français qui eussent montré la ferme résolution de « s'y maintenir... L'émigration sera une des plus grandes « fautes politiques de la noblesse française en ce que « lui faisant abandonner tous ses emplois chez le peuple « le plus apte du monde à tout par son éducation et son « caractère, loin de le jeter dans la désorganisation, elle « lui enlèvera au contraire toutes les sources d'opposition « et lui laissera créer une administration nouvelle dont la « jeunesse doublera l'énergie (4). »

Ce jugement, que Sigisbert porte sur l'émigration, ne manque pas de justesse, et l'histoire, depuis plus de

(1) *Mémoires*, t. 3, pp. 391-392.
(2) *Mémoires*, t. I, p. 2.
(3) *Mémoires*, t. I, p. 3.
(4) *Mémoires*, t. I, pp. 4 et 5.

trente ans, en prouvait la rectitude, au moment où il écrivait ses *Mémoires*. Mais il n'a plus la même sûreté d'appréciation quand il parle des Vendéens et des Chouans. Faut-il s'en étonner et même le blâmer quand des historiens, mieux avertis que lui, ont fait la même confusion ?

Comparant la guerre, soutenue par les Vendéens contre la Révolution, aux luttes des Espagnols contre les Français, il a su en préciser les causes et dans une page d'une grande lucidité, il démêle avec netteté les différents motifs qui ont poussé les Vendéens aux armes : se débarrasser de la domination de la Convention et venger la mort de Louis XVI, échapper à la Conscription et à la levée de 300.000 hommes, servir la cause qu'ils regardaient comme sacrée, celle de la religion et de la royauté, telles sont les raisons qui portèrent les Poitevins (il devrait dire les Angevins et les Poitevins) à s'insurger. Il a compris que ce fut avant tout une guerre de paysans et que les nobles furent entraînés par le mouvement plutôt qu'ils ne le dirigèrent. Ils furent les généraux dont les paysans avaient besoin, mais ils eurent à côté d'eux et souvent au-dessus d'eux « d'obscurs plébéïens, dont le talent, le cou-« rage et la fidélité prouvèrent que ces vertus et ces « qualités ne sont pas l'apanage exclusif des classes pri-« vilégiées (1). »

S'il sait rendre justice jusqu'à un certain point à la bonté de la cause des Vendéens, Sigisbert ne pouvait, simple officier, entraîné par le mouvement, ne pas suivre l'exemple de ses chefs et ne pas parler du « fanatisme » vendéen. « J'ai beaucoup fait la guerre, dit-il, j'ai par-« couru de vastes champs de bataille, jamais rien ne « m'a tant frappé que le massacre de ces victimes de « l'opinion et du fanatisme (2). » L'adjudant Hugo parle, à propos de la guerre de Vendée et des condamnations faites par la Commission militaire au château d'Aux, de ses sentiments d'humanité et de ceux du Commandant

(1) *Mémoires*, t. II, pp. 263-264.
(2) *Mémoires*, t. I, p. 39.

Muscar. M. Ed. Biré a réuni un faisceau de documents qui nous portent à croire que Sigisbert Hugo, écrivant ses *Mémoires* sous la Restauration, a volontairement jeté un voile sur les atrocités commises au château d'Aux. Il a cherché pour le moins à cacher ses sentiments et ceux de Muscar, témoignant alors pour les victimes un intérêt, qu'à cette époque de sang, il ne leur a point montré. Les jugements où figure son nom nous sont une preuve que, si à ce moment il avait un cœur, il ne battait point en faveur des pauvres habitants de Bouguenais. M. Biré (1) cite, d'après M. Lallié, deux jugements dans lesquels Hugo aurait fait fonction de greffier et dans les deux circonstances il ne semble pas que Sigisbert fut un partisan de la clémence à l'égard d'une pauvre femme et d'une jeune fille qui n'avaient point certes commis de grands crimes.

La Bibliothèque de Nantes possède une lettre (2) que n'a point connue M. Biré et qu'il aurait pu ajouter à celles qu'il a publiées sur Muscar. Elle nous édifie grandement sur l'ami intime de Sigisbert Hugo. Il écrit à Phelippes, président du tribunal révolutionnaire de Nantes. Il est étrangement surpris d'apprendre que le tribunal a élargi 17 brigands pris à Bouguenais et désignés par les officiers municipaux. « Cette clémence, ajoute-t-il, peut « devenir fatale à notre liberté et un vieux patriote ne « peut qu'en être affligé. » Les 17 brigands d'après le certificat des officiers municipaux avaient suivi Charette et fait le service contre la République mais il s'agit évidemment d'une vengeance personnelle car Bouchaux, l'un des officiers municipaux, prétend que son père a été tué par Pelletier, un de ceux que le tribunal vient de renvoyer. Le tribunal révolutionnaire de Nantes n'a jamais péché par excès de clémence et s'il a relâché les 17 brigands de Bouguenais c'est probablement que le cas lui paraissait peu grave et Muscar en l'occasion ne fit pas preuve « d'humanité » pour employer l'expression de Hugo.

(1) E. Biré, *Victor Hugo avant 1830*, pp. 35 et 36.

(2) Lettre inédite, fonds Dugast-Matifeux.

Malgré soi, on est influencé par le milieu dans lequel on vit : aussi Muscar et Hugo, plongés dans la fournaise révolutionnaire, voyaient rouge ; s'ils avaient au fond du cœur, ce qui semble peu probable pour Muscar au moins, des sentiments de pitié pour « les victimes du fanatisme », ils n'en faisaient guère étalage et ils hurlaient volontiers avec les loups (1). Si Hugo n'avait pas été mêlé chaque jour à ces luttes sanglantes et fratricides, peut-être aurait-il eu une plus juste compréhension des choses, et la bonté naturelle, qui était, je crois, en lui, l'eût porté à accomplir ce qu'en 1830 il croyait avoir fait pendant la guerre.

Victor Hugo aura plus tard comme son père des opinions successives : il subira, semble-t-il, une évolution complète. Il chantera les Vierges de Verdun et les Martyrs de Quiberon que son père aura contribué à immoler et il écrira pour célébrer la Révolution et les Jacobins son roman de *Quatre-vingt-treize*, fruit peut-être d'un atavisme inconscient.

Il faut attribuer aussi à l'air ambiant les erreurs que Sigisbert a commises dans ses *Mémoires* à propos des Chouans et les idées erronées qu'il a émises à leur sujet dans ses lettres. Quand la *Grande Guerre* fut terminée en Vendée, en Anjou, en Bretagne et dans le Maine, quand les armées vendéennes furent définitivement anéanties à Savenay, après la campagne d'Outre-Loire, la pacification ne fut pas pour cela un fait accompli, mais la lutte recommença sous une autre forme. Les Vendéens, par petits groupes, firent à la Révolution une guerre de guérillas

(1) C'est évidemment au milieu fréquenté par lui qu'il faut attribuer les armes si curieuses de Sigisbert Hugo. On y retrouve la mièvrerie prétentieuse et la sentimentalité affectée que nous avons signalées dans son style et des sentiments parfaitement révolutionnaires. Comme ses contemporains il avait emprunté à la Rome républicaine un prénom sonore et Sigisbert Hugo était devenu le citoyen Brutus Hugo. Nous trouvons ses armes en tête d'une lettre qu'il adresse de Paris, le 9 fructidor an VI (26 août 1798), à Marie-Joseph Trébuchet. Ses initiales B. H. sont au centre d'un cartouche, accolées de deux branches de lierre et posées sur une levrette couchée sur le flanc et relevant d'un mouvement gracieux sa fine tête. Deux colombes se donnant un baiser les surmontent. Un bonnet phrygien domine le tout avec la devise : « *Je meurs où je m'attache* ».

tout à fait semblable à celle que Sigisbert fit quelques années après en Espagne : ce fut la guerre des Chouans.

Ecoutons Hugo en parler : « Des misérables habitués au « pillage se joignirent aux étrangers désertés des rangs « vendéens... ils arrêtaient des chaînes de forçâts qu'ils « incorporèrent dans leurs bandes avec tous les détenus « qu'ils purent arracher aux arrêts de la justice. Ils « osèrent alors enlever les jeunes gens et commencèrent « sous le nom de Chouans et pour leur propre compte une « guerre nouvelle. Les intérêts respectables du trône et « de la religion leur servaient de prétexte (1)... »

Il écrira dans le même sens à Trébuchet : « Vous êtes « donc toujours entourés de vos vilains Chouans, quand « donc finiront-ils leurs brigandages ? (2). »

Sigisbert n'a jamais saisi exactement la nature de la guerre faite par les Chouans. Il y a eu évidemment parmi eux quelques pillards qui voulaient profiter des circonstances pour satisfaire des vengeances personnelles ou faire une facile fortune. D'autres ont pu répondre par des « brigandages » aux brigandages de la troupe ; ils avaient tort ; mais englober tous les Chouans dans la réprobation méritée par ces brigands est une erreur que Sigisbert n'aurait pas dû commettre. Les Chouans ont peut-être brisé les chaînes des forçats. C'est chose assez probable, mais ces forçats qu'ils incorporaient dans leurs bandes, ces détenus qu'ils arrachaient aux arrêts de la justice, n'étaient point de vulgaires malfaiteurs, c'étaient plutôt des partisans faits prisonniers et condamnés par la justice révolutionnaire. « Les intérêts respectables du trône et de la religion » ne leur servaient point de prétexte mais étaient bien une des causes qui les poussaient à lutter contre les soldats qui continuaient à chasser les prêtres, à brûler les églises et à répandre la terreur.

Sigisbert Hugo n'a donc point compris la guerre des

(1) *Mémoires*, t. I, pp. 42-43.

(2) Lettre de Hugo à Trébuchet, Nancy, 30 septembre 1799, inédite.

Chouans, bien que pendant plusieurs années il eut en face de lui ces adversaires qu'il a calomniés. Victor a voulu, après lui, dans son roman de *Quatre-vingt-treize*, écrire l'histoire que son père avait ébauchée. L'amour qu'il avait de l'antithèse et des hautes spéculations philosophiques et humanitaires lui a fait produire un ouvrage un peu abracadabrant. Il a emprunté certains épisodes aux *Mémoires* de son père mais parfois ce qui, sous la plume du père, avait été l'œuvre infâme des révolutionnaires, devint, sous la plume du fils, l'œuvre des Vendéens. A Bouguenais, les Républicains s'étaient emparé de plusieurs centaines de paysans inoffensifs qu'ils avaient condamnés à mort. On leur avait fait, dit-on dans le pays, creuser leur tombe et on les avait fusillés « à côté des fosses ouvertes pour les recevoir (1). » Victor transforme les victimes en bourreaux. Gaston le Merlan « arquebuse « gentiment trois cents bleus après leur avoir fait creu- « ser leurs fosses par eux-mêmes (2). » Ce ne sont plus les colonnes infernales de la Révolution qui portent partout le fer et le feu. C'est au Marquis de Lantenac que l'on peut reprocher « cent actions criminelles », « les « villages incendiés, les champs ravagés, les prison- « niers massacrés, les blessés achevés, les femmes fusillées (3). » Mais par opposition, par antithèse aux « vilains Chouans » de Sigisbert, nous pourrions citer ces paroles qui se rapprochent bien plus de la vérité et que Victor met dans la bouche de l'Imanus. « N'oubliez « pas que la guerre que vous nous faites n'est point juste. « Nous sommes des gens qui habitons notre pays, et « nous combattons honnêtement, et nous sommes simples « et purs sous la volonté de Dieu comme l'herbe sous la « rosée ? C'est la République qui nous a attaqués ; elle est « venue nous troubler dans nos campagnes, et elle a brûlé « nos maisons et nos récoltes et mitraillé nos métairies, « et nos femmes et nos enfants ont été obligés de s'enfuir

(1) *Mémoires*, t. I, p. 37, 38, 39.
(2) Victor Hugo, *Quatre-vingt-treize*, p. 31.
(3) Victor Hugo, *Quatre-vingt-treize*, p. 538.

« pieds nus dans les bois pendant que la fauvette d'hi« ver chantait encore (1). »

Si l'homme intime fut si varié, si l'homme politique a eu des jugements successifs sur les personnes et sur les évènements, le soldat est toujours resté le même dans les manifestations de son amour pour la France, de son courage, de sa vaillance.

Il ne fait point, il est vrai, étalage de son patriotisme, ni dans ses *Mémoires*, ni dans sa correspondance. Nous comprenons qu'il en soit ainsi pour ses *Mémoires*, puisqu'il est convenu qu'ils ne sont point faits pour exprimer les sentiments intimes du narrateur, mais dans ses lettres, peut-être pourrait-il parler un peu plus souvent de l'amour qu'il éprouvait pour son pays. Soldat toujours en guerre, en expéditions lointaines, il n'avait probablement pas le temps de s'analyser lui-même. Il regardait autour de lui les évènements, il les étudiait, les notait au passage quand ils le méritaient, mais c'est d'un philosophe de se replier sur soi-même pour s'étudier et ce travail est plutôt pénible pour un homme d'action. Peut-être aussi Sigisbert n'éprouvait-il pas le besoin de dire tout haut ce que tous, à cette époque, éprouvaient avec la même intensité et craignait-il lui-même de paraître peu original en exprimant un état d'âme qui lui semblait banal parce que trop commun.

Il a su pourtant communiquer à Sophie l'orgueil du nom français et la confiance qu'il avait dans la valeur de nos soldats. Le 21 mai 1798, moins d'un an après son mariage, elle écrivait à propos d'Ostende que Muscar défendait contre les Anglais : « 2.000 français valent bien 6,000 Anglais (2). »

(1) Victor Hugo, *Quatre-vingt-treize*, pp. 353, 354.

(2) Lettre inédite de Sigisbert Hugo à Marie-Joseph Trébuchet avec 2 post scriptum de Sophie. Voici le 2e qui peut intéresser les historiens : « On « publie officiellement la nouvelle suivante, l'Anglais a commencé le bom« bardement d'Ostende et a fait descendre 4.000 hommes sur nos Côtes entre « cette Ville et Dunkerque, 1.600 hommes républicains les ont attaqués, ont « fait 2.000 prisonniers et tué 100 hommes, les républicains n'en ont perdu « que 16. La flotte anglaise continuait le bombardement d'Ostende sur les

Sigisbert lui-même a tenu dans quelques circonstances plus importantes de sa vie à montrer à son lecteur qu'il avait l'âme pénétrée de patriotisme.

Après avoir passé plusieurs années en Espagne avec le Roi Joseph, il est forcé avec lui, après la défaite de Vittoria, de rentrer en France. Quelles pensées assailliront cette âme de soldat, quels sentiments feront battre ce cœur de Français ? Va-t-il nous parler du bonheur qu'il éprouve en revoyant sa patrie et posera-t-il avec émotion, avec un respect filial son pied sur ce sol de France que ne fouleront plus jamais beaucoup de ses compagnons ? Nous dira-t-il son bonheur de se trouver bientôt au milieu de sa famille, de ses amis ? Il y a bien quelque chose de tout cela dans la longue phrase qui se déroule sous sa plume, comme le paysage grandiose qu'il aperçoit du sommet des Pyrénées. « Quand nous fûmes au sommet « de ces monts, écrit-il, nous saluâmes, les larmes aux « yeux, la terre sacrée de la patrie, que depuis plus de « cinq ans, la plupart d'entre nous n'avaient pas revue ; « nous promenâmes nos regards émerveillés sur un vaste « horizon, borné à l'est par l'océan, et couvert au nord et « à l'ouest de toutes les richesses de l'été, d'habitations « éparses, de villages paisibles, de cités commerçantes ; « nous admirâmes cette immense nappe de verdure, for- « mée par les forêts de châtaigniers et par les clôtures « boisées de chaque héritage, sillonnée par les eaux fugi- « tives de la Nive et de l'Adour, et se terminant dans un « lointain brumeux aux départements des Landes, du « Gers et des Basses-Pyrénées (1). » On s'attendait, à vrai dire, à quelque chose de plus personnel, de plus senti, à la place de ces périodes harmonieuses mais trop recherchées, trop travaillées par lesquelles le poète, qui

« 8 heures du matin (le 2 prairial). Muscar lui a fait signifier que si elle ne « cessait le feu il allait faire fusiller les prisonniers et le feu a cessé. Cette « nouvelle doit réjouir tous les Nantais, surtout ceux qui ont des enfants « prisonniers en Angleterre, car dans l'état d'activité avec lequel se font les « échanges c'est toujours 2.000 hommes de plus qui nous seront rendus et « 2.000 français valent bien 6.000 anglais. »

(1) *Mémoires*, t. III, pp. 150, 151.

est toujours en lui, prend plaisir à rendre sa pensée, à traduire son patriotisme.

Le soldat nous apparaît davantage dans l'épisode bien connu de la défense de Thionville. L'écrivain, dans le récit qu'il nous a fait, se dérobe et laisse au premier plan le général, qui, après avoir pris en main la défense d'une forteresse, ne veut pas la livrer, le Lorrain qui, sentinelle à la frontière, refuse de déposer les armes avant d'en avoir reçu l'ordre formel de ses chefs légitimes. M. de Haynau lui envoie des parlementaires, il lui dépêche même la mère de l'un de ses officiers, il lui « offre des grades, des honneurs et les biens qu'il pourrait « désirer (1). » Attaché aux glacis de la place, Sigisbert rappelle que « la plus belle fortune d'un français est « dans l'estime des braves et dans celle de ses concitoyens (2). » Aussi sa réponse est-elle pleine d'une noble fierté : « Dites au baron de Haynau que je n'ai besoin de rien ; que ma seule ambition est de bien remplir mon devoir,... je sais ce que je dois à mon pays « et je désobéirais même à tout ordre qui m'enjoindrait « de remettre la forteresse à ses ennemis (3). » Enfermé pendant 98 jours dans Thionville, il reste fidèle à l'honneur et dans une lettre au Comte de Damas, Gouverneur de Nancy, il exprime, avec une vigueur toute militaire et sur un ton emphatique, son patriotisme : « En combattant, nous n'avons pas attendu les éloges des hommes ; « l'amour sacré de la patrie nous animait (4). »

Cette phrase, quelque peu lapidaire, semble sortie de la plume de Victor plutôt que de celle de Sigisbert, car le fils sera patriote lui aussi. Peut-être n'aura-t-il pas la vaillance paternelle pour défendre le sol natal, peut-être sa haine pour l'empire et l'empereur l'égarera-t-elle au point de confondre parfois la France avec le prince qui la gouvernait, cependant au fond il aimera sa patrie,

(1) *Mémoires*, t. III, p. 356.
(2) *Mémoires*, t. III, p. 389.
(3) *Mémoires*, t. III, pp. 357, 358.
(4) *Mémoires*, t. III. *Notes et pièces justificatives*, p. 167.

moins profondément que son père, il est vrai, mais il aura comme lui et plus que lui des phrases ronflantes et sonores pour clamer son patriotisme.

Si le général Hugo fut un patriote, le guerrier, chez lui, domina entièrement, et il est presque inutile de parler de son courage militaire, tant il est évident. Le portrait que nous traçons ne serait point complet cependant si nous n'indiquions l'élément le plus caractéristique de sa figure. Son amour de l'armée se manifeste dès sa jeunesse. Nous avons vu qu'il n'a pas l'âge requis quand il s'enrôle au régiment de Beauvais, et son ardeur est grande puisque, congédié deux fois, deux fois encore il s'enrôle afin de pouvoir suivre son attrait. La rapidité de son avancement, les blessures qu'il reçoit au combat d'Hochkeim (6 Janvier 1793), à la bataille de Vihiers (18 Juillet 1793), à l'affaire de la forêt de Princé (24 Nov. 1793), montrent bien qu'il ne se ménage pas et que son mâle courage ne recule jamais devant le péril.

Plus tard en Italie, il se signale à la bataille de Caldiero par la sagesse de ses mouvements, la vigueur de son attaque, un sang-froid mêlé à une intrépide opiniâtreté qui lui valent les félicitations du Maréchal Masséna (1). Dans la poursuite acharnée de Fra Diavolo, il se dépense sans compter et s'il demande à ses soldats des efforts presque surhumains, il sait les entraîner en partageant toutes leurs fatigues et tous leurs dangers. Accablé de sommeil, il ne veut pas prendre un instant de repos avant d'avoir mis la main sur Fra Diavolo (2).

Quand enfin ses hommes épuisés refusent de le suivre plus longtemps dans sa course effrénée « la vigueur de son caractère », « sa réputation d'homme ferme », « sa conduite sur le champ de bataille », « l'estime qu'on a pour lui » suffisent plutôt que la crainte à déterminer ses hommes à écouter la voix de l'honneur et à marcher sur les traces du chef intrépide dont la vi-

(1) *Mémoires*. t. I, pp. 113, 119.
(2) *Mémoires*, t. I, p. 140.

gueur et la persévérance devaient avoir raison du célèbre brigand (1).

En Espagne, il déploie la même énergie contre l'Empecinado, aussi deux blessures nouvelles viennent-elles s'ajouter aux trois que comptent déjà ses états de service. Il les reçoit au combat de Bajano (24 Novembre 1806) et à celui de Siguenza (Juillet 1811) (2).

Le Général Hugo montra enfin son courage et sa valeur militaire dans les deux sièges de Thionville qui couronnèrent dignement sa carrière.

S'il ne fut pas un de ces généraux qui brillèrent avec éclat dans les guerres du premier empire, si son nom n'est point inscrit sur l'arc de triomphe de l'Etoile, peut-être faut-il l'attribuer, comme il le prétend, à la rancune que le premier Consul, devenu Empereur, a gardé contre lui, peut-être aussi n'a-t-il pas accompli de ces actions d'éclat par lesquelles ses compagnons d'armes étonnaient le monde. Il n'a aucune des qualités brillantes de ces entraîneurs, de ces conducteurs d'armée. Ses *Mémoires* nous prouvent par l'abondance des détails, le souci des menus faits, qu'il n'avait point ces vues d'ensemble que l'on remarque chez tant d'autres. Son regard n'est point fait pour contempler les larges horizons, les grandes perspectives où les armées impériales se déploient avec tant de majesté, mais bien plutôt pour ces plaines sans étendue où quelques bataillons, des régiments tout au plus, manœuvrent et luttent sans connaître l'œuvre à laquelle ils collaborent. Il fut en effet un soldat valeureux, intrépide, menant à bien les expéditions qui ne demandent aucun talent exceptionnel, mais de la ténacité avec de la bravoure.

Si Victor Hugo avait embrassé la carrière militaire, peut-être aurait-il eu plus que son père la science des

(1) *Mémoires*, t. I, p. 141. A propos de Fra Diavolo, on a prouvé récemment que le général Hugo n'avait jamais capturé ce chef de brigands. Il a donné par là un exemple de vantardise que son fils ne manquera pas d'imiter.

(2) La brillante conduite du Général Hugo dans la défense de cette dernière place lui valut du Roi Joseph le titre de comte de Siguenza.

grandes opérations, car son œil est plus perspicace. Parfois comme Sigisbert il se perd dans les hors-d'œuvre, il est comme lui amoureux d'une science de second ordre et de seconde main et souvent à son exemple il en fait un vain étalage mais plus souvent son regard, que ses admirateurs comparent volontiers à celui de l'aigle, néglige les petits détails pour embrasser les grands tableaux. Il est bien fils de militaire car il semble à chaque instant livrer bataille pour conquérir son lecteur. Son génie clairvoyant amène au moment voulu sur le terrain de la lutte des mots piquants, des phrases mises en réserve, des tournures nouvelles, des images superbes qui ressemblent aux grenadiers de la vieille garde, des comparaisons inattendues, une rime toute fraîche qui lui aideront à remporter la victoire.

Les qualités et les défauts du père se retrouvent donc chez le fils mais accentués, agrandis souvent d'une manière démesurée. La mièvrerie sentimentale, que nous avons signalée chez Sigisbert, s'est transformée. Peut-être faut-il la voir dans cet amour extraordinaire que Victor professe pour les galériens, les condamnés à mort, les révolutionnaires, les gens en marge de la société. Le caractère inquiet et soupçonneux est devenu vindicatif. L'énergie tenace, la volonté d'arriver, se sont doublées d'une souplesse qui, plus que l'opiniâtreté, est une force.

Sigisbert n'a pu faire sa trouée dans la masse de ses compagnons d'armes, il est resté toujours au second ou au troisième rang, avec, dans l'âme, un regret qui met sur son visage une teinte de mélancolie. Victor a reçu de son père en héritage le désir de briller et de paraître, et, plus heureux que lui, il a réalisé son rêve au delà même de toute espérance.

Le caractère de Victor Hugo a donc beaucoup emprunté au caractère de Sigisbert, mais les idées religieuses de ce dernier ont-elles influé sur son fils ? Avant de répondre à cette question, il est nécessaire de jeter un rapide coup d'œil sur l'état des esprits pendant la Révolution et l'Empire.

Tournée en dérision par les philosophes du XVIIIe siècle, mal soutenue par ceux qui avaient mission de la défendre, persécutée ensuite sous la Révolution avec la rage que l'on sait, la Religion est pratiquée en cachette par un petit nombre d'adorateurs zélés. Napoléon par le Concordat restaure le culte qui sous l'Empire est considéré comme nécessaire. Par la force même des choses, le clergé séculier jouit d'une certaine considération. Il est l'un des rouages de la machine impériale : on doit le respecter, l'honorer sinon l'estimer ; il a sa place marquée dans les cérémonies auxquelles l'étiquette force les fonctionnaires à assister. La Cour, tous les agents du pouvoir, supérieurs ou inférieurs, font, à l'exemple du maître, preuve extérieure de religion, dans certaines circonstances.

La masse du peuple dans bien des contrées est restée religieuse, malgré la persécution, et, quand la liberté est accordée au culte, les campagnes reprennent avec assez de ferveur les exercices que, sous les menaces, elles avaient dû abandonner. Mais la noblesse, la bourgeoisie laissent les pratiques religieuses « aux étages subalternes de la « société ». Le monde officiel, avec une apparence extérieure de respect, est hostile : savants, militaires, hommes politiques affectent toujours cette irréligion méprisante qui avait animé les armées républicaines. Les classes élevées de la Nation, voltairiennes avant la Révolution, voltairiennes même en présence du couperet de la guillotine, sont encore voltairiennes quand une mort violente ne les menace plus. Les femmes, quelques hommes aussi, ont admiré peut-être la beauté des idées exprimées avec tant de poésie par Châteaubriand, un sentiment religieux, une vague religiosité a pu imprégner quelques âmes mais en réalité le prêtre ne peut compter ni sur la noblesse, ni sur la bourgeoisie pour trouver beaucoup de fidèles fervents.

Comme le clergé, les congrégations d'hommes et de femmes ont presque complètement disparu, emportées au loin ou détruites par la tourmente. Elles travaillent de tous côtés à se reformer mais elles rencontrent un obsta-

cle dans l'antipathie de Napoléon. Il ne comprend pas la nécessité des ordres contemplatifs et il n'admet que les congrégations dont l'utilité lui semble évidente. Il partage les préventions des philosophes et des économistes du XVIIIe siècle contre les vœux perpétuels qui, disait-on, entravaient le développement de la race. Pour lui, au dire de Mme de Campan, dans son journal anecdotique, les couvents faisaient plus de tort à la race que la guerre elle-même.

C'est à la lumière de ces faits qu'il faut étudier les idées religieuses de Sigisbert Hugo pour les bien comprendre.

Il a été élevé probablement, nous l'avons vu, par des chanoines réguliers dont le zèle et la ferveur religieuse n'étaient pas très grands puisqu'à l'aurore de la Révolution ils n'eurent rien de plus pressé que de quitter le couvent ou de prêter le serment constitutionnel.

Il s'engage à quinze ans. Peut-être jusqu'à ce moment pratiqua-t-il la religion, dont sa mère lui avait inculqué les éléments et que ses maîtres lui avaient enseignée, malgré les sentiments intimes qui pouvaient les animer ; mais dès son arrivée à l'armée il a dû cesser, s'il ne l'avait point déjà fait, de suivre des exercices religieux qu'autour de lui on devait sûrement tourner en dérision.

Le voilà bientôt employé à détruire la Religion et à poursuivre les prêtres réfractaires et ce n'est certes pas le moment de faire montre de piété, il n'en a pas d'ailleurs la pensée, loin de là. Il emprunte au contraire à ceux qui l'entourent des idées erronées que trente ans plus tard il conservera encore. Le chapitre troisième de ses *Mémoires*, où commence le récit qu'il fait de la guerre de Vendée, débute en effet par une calomnie contre les prêtres. « Quelques insurrections partielles, écrit-il, « excitées dès l'aurore de la Révolution par des prêtres « et des nobles sous le prétexte spécieux de venger la « cause sacrée de la religion et du trône prirent au prin-

« temps de 1793, c'est-à-dire après la mort de l'infortuné « Louis XVI, un caractère... grave (1). »

Le Roi, quand Sigisbert publie ses *Mémoires*, a remplacé la République, aussi la cause de la religion et du trône est « sacrée, » mais l'idée fausse demeure. Le clergé, Sigisbert l'ignore ou feint de l'ignorer, ne se mit pas plus que les nobles à la tête des « insurrections partielles », du mouvement irrésistible, devrait-il dire, qui fit se lever la Vendée, l'Anjou et tout l'Ouest de la France contre la Révolution. Les prêtres furent plutôt entraînés par les paysans, en tous cas ils ne furent pas conduits par des « prétextes spécieux ». Le trône était renversé, Louis XVI venait de périr sur l'échafaud, Sigisbert est forcé de l'avouer. N'avaient-ils pas d'ailleurs à défendre leur vie menacée et plus encore la religion que la révolution voulait faire disparaître ?

En 1799, il est à la frontière, sur les bords du Rhin, qu'il défend contre le prince Charles. Il rend compte à son beau-frère Trébuchet de tous les mouvements des armées, mais il n'oublie pas de lui indiquer les opérations que l'on exécute contre les prêtres. « Nos départements « sont tranquilles, très tranquilles. On y acquitte bien les « contributions, on y fournit à toutes les réquisitions « mais il faut y veiller sur les prêtres. Ils avaient déjà « formé des rassemblements à des fontaines miraculeuses, « ils en avaient formé sur la chaîne des Vosges, les « premiers ont été dissipés par la persuasion, les der- « niers par des détachements de troupes qui les ont « battus et dispersés, de sorte qu'à présent il n'en est « plus du tout question (2). » Il s'agit ici évidemment des dernières persécutions religieuses du Directoire, et le ton, qu'emploie Sigisbert dans sa narration, montre que ses sympathies ne vont point au clergé réfractaire, car si le mot superstition n'est point exprimé, l'idée s'y trouve à peine voilée (3).

(1) *Mémoires*, t. I, ch. III, p. 10.
(2) Lettre de S. Hugo à Marie-Joseph Trébuchet, 30 septembre 1799, inédite.
(3) Il faut voir tout au plus, il me semble, un trait d'humanité dans l'his-

Ses éloges, il les réserve pour le clergé constitutionnel, et c'est avec un plaisir évident qu'il raconte l'histoire de la confédération d'Ercé et du curé constitutionnel de ce village que volontiers, semble-t-il, il donne comme modèle aux autres prêtres. « Il retenait, nous dit Sigisbert, le cul- « tivateur à sa charrue, le propriétaire à son domaine « et le marchand à son négoce. » On ne peut évidemment qu'approuver de tels conseils, mais Sigisbert ajoute : « c'était un homme sage et vertueux qui prêchait sans « crainte et constamment la soumission aux lois. » Ici, l'approbation n'est plus de mise, car les lois de la République étaient en opposition formelle avec les ordres de l'Eglise. « L'heureux résultat de la conduite évangé- « lique de ce vertueux pasteur » nous laisse sceptique. D'ailleurs Sigisbert, deux pages plus loin, va confirmer lui-même nos doutes. Républicains et Chouans en vinrent un jour aux mains à Martigné, tout près d'Ercé. Les premiers faiblissaient et, malgré le secours apporté par un détachement venu de Châteaubriant, la victoire serait restée aux Chouans si le curé d'Ercé, à la tête d'une masse énorme de paysans armés, ne leur fut arrivé en aide. Il accourt à cheval, embrasse le capitaine Schmit, chef du détachement : il demande qu'on le laisse agir seul avec ses hommes. Il achèvera l'ouvrage si bien commencé et poursuivra l'ennemi (1). Franchement, nous ne comprenons pas bien « la conduite évangélique » de ce curé à cheval, embrassant un capitaine républicain, faisant le coup de feu à la tête des paysans contre d'autres paysans. Sigisbert aurait employé certainement

toire que nous trouvons dans *Victor Hugo raconté* (t. I, p. 12), à propos de l'abbé Briant qui fut tué au moment où monté sur un arbre il prêchait des paysans. Le capitaine Hugo blâma le lieutenant qui avait commandé le feu car il pensait qu'on aurait pu cerner le rassemblement sans tuer personne. Il aurait même arraché le corps du prédicateur à des gardes nationaux qui l'insultaient et l'aurait fait enterrer. Nous n'avons pu vérifier l'exactitude de cette anecdote qui n'a point trouvé place dans les *Mémoires* du Général Hugo.

(1) *Mémoires*, t. I, ch. VIII, pp. 50, 54. Faut-il ajouter foi à toute cette histoire du curé d'Ercé ? Pendant la Révolution il y a bien eu à Ercé un curé constitutionnel mais dans le pays on ignore les aventures que lui prête Sigisbert Hugo.

des expressions bien différentes s'il avait vu un curé chouan agir de la sorte et combattre, le fusil à la main, pour défendre sa foi.

Faut-il à ce propos voir en Sigisbert un adepte fervent du culte constitutionnel ? Evidemment non, il préfère les prêtres qui en politique ont les mêmes principes que lui et cherchent comme lui à les faire triompher. Peut-être dans le cas présent il y a chez le soldat qu'est Sigisbert une certaine admiration pour la crânerie et la vaillance militaire du curé soldat, mais la sympathie de Hugo pour le clergé constitutionnel ne va pas, il s'en faut, jusqu'à la pratique religieuse.

La preuve n'en est plus à faire puisqu'en 1797 il se marie civilement. « Les deux jeunes gens se marièrent « civilement à l'Hôtel de Ville même. Il n'y eut pas de « mariage religieux. Les églises étaient fermées dans ce « moment, les prêtres enfuis ou cachés, les jeunes gens « ne se donnèrent pas la peine d'en trouver un. La ma« riée tenait médiocrement à la bénédiction du curé et « le marié n'y tenait pas du tout (1). »

C'est dans *Victor Hugo raconté* que nous trouvons ces affirmations qui sont ici l'expression exacte de la vérité. Victor a raison, son père et sa mère n'ont point cherché à faire consacrer leur union par l'Eglise, pas même par un prêtre constitutionnel. Sophie n'avait-elle pas vu à l'œuvre l'évêque Minée et l'abbé Orhont, l'ex-curé de Saint-Fiacre. L'éducation qu'elle avait reçue de sa tante Robin, les exemples qu'avait sous les yeux depuis longtemps la petite-fille de Me Lenormand-Dubuisson, juge au Tribunal révolutionnaire, n'avaient point fait d'elle une chrétienne fervente, tant s'en faut, et ce n'est pas elle qui aurait poussé Sigisbert à réclamer de l'Eglise un sacrement qu'elle jugeait probablement inutile. Sigisbert ne pouvait d'ailleurs qu'imiter les exemples de ses camarades qui se contentaient d'une union civile et ne se demandaient même pas s'ils pouvaient agir autre-

(1) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 14.

ment. Ces soldats, qui se mariaient à la hâte entre deux expéditions ou deux batailles, n'avaient pas le temps de chercher un prêtre réfractaire ; un prêtre constitutionnel répugnait peut-être à leur honnêteté naturelle et Sigisbert fit comme les autres.

Les circonstances vont sinon transformer ses sentiments, du moins leur donner, par moment, une tournure extérieure toute différente. Il était de bon ton en France de ne pratiquer aucune religion et de faire parade d'une hostilité déclarée au clergé. En Italie et en Espagne, les généraux français avaient pu se convaincre qu'une telle manière d'agir, loin de plaire aux populations, créait des difficultés tellement grandes que pour gouverner il fallait extérieurement au moins montrer de la sympathie pour le culte catholique.

Sigisbert, en sage politique, fit preuve de tolérance et même sut utiliser les convictions religieuses des populations qu'il gouvernait.

En Italie, à Avellino (1808), il se concerte avec le préfet et les évêques de la province, il fait célébrer une fête de la réconciliation : on brise avant la bénédiction du Saint-Sacrement tous les stylets et les poignards qui existaient encore dans les communes (1).

Toute semblable est sa conduite en Espagne, inspirée là aussi par les circonstances et non par des sentiments intimes. Il arrive à Brihuega (Juin 1810) le jour de l'octave de la Fête-Dieu. Le Clergé n'osait faire la procession dans la crainte d'une opposition de sa part. Le Général Hugo s'empresse d'annoncer qu'il y assistera avec toutes ses troupes. Il donne des ordres en conséquence, fait escorter le Saint-Sacrement et rendre les honneurs militaires au moment des bénédictions. Cette fête superbe causa une grande joie aux habitants qui reçurent les soldats à bras ouverts et prépara beaucoup les esprits en faveur des Français (2).

(1) *Mémoires*, t. I, p. 179.
(2) *Mémoires*, t. I, pp. 190, 191.

Quelques mois plus tard (28 Septembre 1810) il ordonne de dresser un autel sur la place publique, il fait célébrer l'office divin devant ses troupes et tout le peuple rassemblé pour voir la cérémonie. Le prêtre bénit les décorations de l'ordre d'Espagne que le Général distribue ensuite au Royal-Irlandais.

Quand il entre dans une ville ou traverse un village il a toujours soin de faire placer des gardes ou des sentinelles aux églises afin de les garantir de toute insulte. Un hussard hollandais, pendant un incendie, ayant pénétré dans l'église de Cogollado et tout dévasté (29 Septembre 1810) il le fait punir d'une manière exemplaire. « Cette sévérité, ajoute-t-il, était importante et « utile dans un pays dont tous les habitants sont reli- « gieux jusqu'à la superstition (1). »

Cette réflexion finale nous montre d'une manière évidente que Sigisbert Hugo est guidé par des convictions toutes politiques. Ce sont elles qui le poussent lorsqu'il fait rendre au curé de Carasevra les vases trouvés et enlevés par un soldat (2), qui lui font rechercher l'amitié de l'évêque d'Avila et utiliser les services du moine Concha (3). Peut-être sont-ce les mêmes raisons qui, en 1815, lui ont fait célébrer à Thionville, le jour du 15 Août, la fête de l'Assomption et l'anniversaire du vœu de Louis XIII. L'ordre en avait été donné par le gouvernement mais le général Hugo mit un certain luxe dans l'exécution de cet ordre. La jeune compagnie d'artillerie formée d'enfants de 12 à 15 ans prit part à la cérémonie. « Ces petits braves purent saluer la Vierge « à la sortie de l'église, à ses reposoirs et à sa rentrée au « temple saint ; et mêler, au chant harmonieux des prê- « tres, le bruit des foudres guerriers (4). » On sent ici dans l'expression une pointe d'émotion ou plutôt un peu de ce lyrisme qui parfois se rencontrait sous la

(1) *Mémoires*, t. II, p. 261.
(2) *Mémoires*, t. III, pp. 22, 23.
(3) *Mémoires*, t. II, ch. XIV et XXII.
(4) *Mémoires*, t. III, pp. 421, 422.

plume du général Hugo mais de conviction il n'en faut point chercher.

S'il avait eu l'âme un tant soit peu éprise d'un sentiment religieux, il aurait pu lui donner libre cours dans la peinture qu'il fit d'Avila. Cette ville est remarquable, dit-il, par sa cathédrale, mais il n'a vu dans cette église que « les hautes tours élevées qui peuvent servir d'ob« servatoire pour explorer au loin la campagne. » « C'est, « ajoute-t-il, la patrie de Sainte Thérèse de Jésus et de « Don Sanche. On lui a donné le titre d'Avila de Los Ca« valleros (1). » Puisqu'il parlait de Sainte Thérèse et des nombreux couvents que renferme Avila, il aurait pu, si le christianisme avait parlé en lui, lui donner le nom d'Avila des Saints, nom dont la fière cité s'enorgueillit encore davantage. Mais il n'a point pénétré dans l'intérieur de la cathédrale, il n'a point compris le cœur et la foi de ce peuple au milieu duquel il a vécu.

Pourtant par moments il semble avoir emprunté l'esprit vindicatif des Espagnols. Il fait fusiller sans leur permettre de se confesser, malgré les prières du Chapitre et de l'évêque d'Avila « homme respectable et son ami », trois prisonniers parce que des brigands de leur bande avaient tué deux de ses domestiques et un soldat convalescent qui avaient demandé en vain avant de mourir les secours de la religion (2).

S'il agit ainsi, ce n'est pas par irréligion mais pour terroriser les guérillas ; peut-être aussi faut-il reconnaître, comme nous venons de le dire, une influence du milieu ambiant (3).

Celui-ci semble agir sur lui par intermittence. Il y a

(1) *Mémoires*, t. II, p. 38.

(2) *Mémoires*, t. II, pp. 121, 122.

(3) Il avoue par ailleurs (*Mémoires*, t. II, pp. 61, 63), que la confession a « un objet sacré et dont la révélation est interdite », mais il critique à tort un prêtre qui selon lui aurait trahi le secret qu'on lui avait confié. Cette action qui lui semble répréhensible peut s'expliquer sans violer les règles d'une saine théologie. La révélation a dû se faire d'après les ordres du pénitent qui voulait par cette honte publique expier un forfait caché. Sigisbert ne l'a peut-être pas compris, et d'un autre côté son ignorance serait facilement compréhensible.

dans son âme des réactions violentes, des reprises. Ainsi il n'a jamais pu comprendre l'Inquisition, encore moins la superstition espagnole. On ne trouve point chez lui la pénétration, la largeur d'esprit dont fait preuve son fils Abel dans le chapitre additionnel que celui-ci a consacré au caractère espagnol (1). La cathédrale de Siguenza mérite d'être vue, affirme Sigisbert, mais il n'en donne point la raison car il n'a vu, dirait-on, dans cette église qu'un grand tableau où sont représentés dans les flammes les portraits de quelques malheureuses condamnées par l'inquisition du pays et il ajoute aussitôt cette phrase d'une rhétorique toute révolutionnaire : « Odieux monu« ments de la barbarie de quelques prêtres aussi fana« tiques qu'ambitieux, ces tableaux étaient là comme la « preuve de leurs célestes attributions (2). »

Ce que nous avons dit de l'état religieux des esprits à la fin de la Révolution et sous l'Empire, du respect et de la considération extérieure dont jouissait le clergé séculier, du dédain au contraire à l'égard du clergé régulier professé par l'Empereur et les classes élevées, tout cela nous pourrions l'affirmer rien qu'en lisant les *Mémoires* du général Hugo.

Il fait le plus grand éloge de M. Guerra, évêque de Siguenza, dont il raconte les fondations utiles et les grandes largesses (3) ; l'évêque d'Avila, avons-nous dit, est son ami ; les curés d'Espagne sont très respectables, ils ont des mœurs pastorales, une instruction solide, une piété éclairée. « Ils se mêlaient rarement des affaires publi« ques ; leurs soins s'appliquaient plus spécialement à

(1) « C'est dans les Provinces, dit Abel, qui ont si longtemps combattu pour « la foi des chrétiens, que les sentiments religieux sont plus profondément « enracinés. Le siège principal de l'inquisition fut longtemps placé à Valla« dolid, capitale de la Vieille Castille ; la piété fervente dégénérait souvent « alors en superstition, mais depuis que les doctrines inquisitoriales se sont « adoucies, et que le Conseil de la *Suprema* a attiré à Madrid le plus impor« tant tribunal des inquisiteurs, la superstition disparaît par degré pour faire « place à une foi vive mais suffisamment éclairée » (*Mémoires*, t. III, pp. 188, 189).

(2) *Mémoires*, t. II, p. 198.

(3) *Mémoires*, t. II, p. 197.

« entretenir les bonnes mœurs dont ils donnaient l'exem-
« ple et à servir de protecteurs à leurs paroissiens dans
« toutes les occasions (1). » Il les a vus à l'œuvre évidemment, il les connaît et c'est pour cela qu'il les admire. Loin de lui créer des embarras ils l'ont plutôt aidé dans son œuvre politique et ses éloges lui sont certainement dictés par la reconnaissance.

Connaît-il aussi bien les moines ? Il est permis d'en douter. En tout cas dans cette longue guerre ils se sont montrés très patriotes, luttant parfois avec une sauvage énergie contre l'envahisseur. Peut-être, cette opposition constante qu'ils firent aux Français, très probablement aussi, les idées préconçues empruntées aux philosophes et aux sociologues du XVIIIe siècle, ont inspiré à Sigisbert Hugo les jugements assez durs qu'il a portés contre eux.

D'après lui (2), la plupart des moines espagnols n'ont choisi cet état que par oisiveté ; lors de la suppression des couvents, les vieux ont regretté de bonne foi ces retraites sacrées, parce qu'il leur fallait prendre de nouvelles habitudes, les jeunes ont été satisfaits de la liberté qu'ils recouvraient et après laquelle ils avaient soupiré à l'âge des passions.

Cette suppression des couvents est en parfaite harmonie avec les idées que professe Sigisbert. Dans un pays pauvre en hommes et en argent, c'était une excellente mesure politique dont il loue le roi Joseph. Elle donnait à l'Etat un domaine extraordinaire qui lui permettait d'anéantir la dette nationale (3). Elle obligeait 40.000 hommes à devenir des citoyens utiles à la patrie. Quand il fera plus loin le portrait du roi Joseph il reviendra encore sur cette idée avec de nouveaux éloges pour le

(1) *Mémoires*, t. II, pp. 132, 134.

(2) *Mémoires*, t. II, pp. 132, 134.

(3) Ce ne fut point suffisant pourtant puisqu'à Siguenza le Général Hugo enleva à la cathédrale une grande caisse de croix, de calices, de ciboires, des coffres remplis d'objets précieux, un tabernacle d'argent, ouvrage des plus habiles artistes. Il envoya le tout à Madrid, à la fonte (*Mémoires*, t. II, pp. 268, 269, 277, 278). Le Général Hugo semble se féliciter de cette riche capture et de l'habileté qu'il déploya pour s'en emparer. Cela lui rappelait les exploits des armées révolutionnaires pendant la guerre de Vendée.

monarque. « En réduisant et bientôt après en supprimant « les couvents d'hommes et en ne permettant pas les « vœux de nouvelles religieuses sans son autorisation, il « avait jeté les fondements d'une prompte repopula- « tion (1). »

En terminant son chapitre sur les moines, il nous présente comme un résumé de sa doctrine. « Si les couvents, « dit-il, peuvent être tolérés par la politique des princes, « lors du cas particulier où ils les croient un appui pour « le trône auprès d'un peuple superstitieux, c'est lors- « qu'une population excessive franchit toute proportion « avec les ressources du commerce et de l'industrie. Mais « chez une nation obligée, comme la nation espagnole, de « prendre des étrangers à sa solde, il est plus politique « et plus utile de favoriser les mariages qui donnent des « soldats nationaux que de laisser les êtres nubiles peu- « pler les pieux asiles appelés couvents. Ceci est d'ail- « leurs aujourd'hui une question jugée (2). » La question ne se tranche pas aussi facilement. Que dans une nation il y ait pléthore ou disette de sujets, le prince pourra publier toutes les lois imaginables, il ne donnera jamais la vocation pour l'état religieux ou pour l'état du mariage, quand même ses édits feraient plier des volontés faibles.

Par ces longues théories qu'il développe à plaisir, le général Hugo nous prouve qu'il ne s'y connaît guère en fait de psychologie religieuse. Sa documentation sur le sujet est d'ailleurs assez pauvre, sa bibliothèque n'abonde point en ouvrages religieux, puisqu'elle n'en renferme qu'un seul qui traite de l'enfer des peuples anciens (3). Ses conversations avec ses camarades, les lois de Napoléon ou du roi Joseph contre les congrégations, les diatribes philosophiques du XVIIIe siècle contre les moines l'ont renseigné et lui ont permis de dire que la question est

(1) *Mémoires*, t. III, pp. 155, 156.

(2) *Mémoires*, t. II, p. 134.

(3) *Mémoires de la Société des Sciences et Lettres du Loir-et-Cher*, t. XVI, livrais. 1re, 31 mars 1902, Blois.

jugée. Jadis pourtant il avait écrit un mot charmant dont il n'a pas compris probablement toute la profondeur. Il faut y voir en effet une phrase de politesse plutôt qu'une idée mûrement réfléchie et étudiée. Dans une lettre adressée de l'Ile d'Elbe à son beau-frère Trébuchet, il le charge de commissions : « Dites à ma sœur la reli-
« gieuse (il s'agit de sa belle-sœur, mère Madeleine Tré-
« buchet) et à notre tante (Mère Rose Lenormand), que
« quoique je ne reçoive jamais de leurs nouvelles, je ne
« les aime pas moins, que tandis qu'elles prient pour moi
« je me bats pour elles, qu'ainsi nous nous acquittons les
« uns envers les autres, excepté d'amitié dont je ne les
« tiens pas quittes (1). »

Nous verrons plus tard, avec plus de détails, l'influence religieuse de Sigisbert sur Victor Hugo, mais dès maintenant certaines comparaisons s'imposent.

Qu'on lise attentivement dans les *Misérables* le livre 7e de la 2e partie (2), on y retrouvera parfois mot pour mot quelques-unes des conclusions du général Hugo à propos des couvents. Cette longue « Parenthèse » s'ouvre par une phrase et par une page que Victor semble avoir empruntées textuellement à son père. Il est politique parfois, disait ce dernier, de tolérer les couvents, mais chez une nation pauvre en hommes, il vaut mieux favoriser les mariages que de laisser des êtres nubiles peupler les pieux asiles appelés couvents. « Ceci est d'ailleurs aujourd'hui une question jugée (3). » Ecoutons maintenant Victor : « Au point de vue de l'histoire, de
« la raison et de la vérité le monachisme est con-

(1) Lettre de S. Hugo à Marie-Joseph Trébuchet, Porto Ferrajo, 5 juillet 1803, inédite. C'est la seule phrase, il me semble, qui dans la correspondance du Général Hugo contienne une idée religieuse. Sophie Hugo, dans une lettre à son grand'père, au lendemain de son mariage, exprime elle aussi un vague sentiment religieux « Vos trois enfants (son frère Marie-Joseph, son « mari et elle) qui vous chérissent égallement prie le Ciel qu'il vous conserve « longtems à leurs tendre et respectueux attachement » (Lettre du 19 novembre 1797, à Me Lenormand, inédite). Je n'ose dire que c'est là une de ces phrases de convention si habituelle dans toute correspondance et cependant les mots ne voilent malheureusement aucune réalité.

(2) *Misérables*, t. II, pp. 369, 397.

(3) *Mémoires*, t. II, p. 134.

« damné. Les monastères quand ils abondent chez une « Nation sont... des centres de paresse là où il faut « des centres de travail (1)... » « Le monachisme tel qu'il « existait en Espagne arrête net la vie. Il dépeuple tout « simplement (2)... »

Tournons quelques pages, et à côté de ces expressions qui condamnent les couvents nous allons en trouver d'autres qui rappellent étonnamment le post-scriptum de la lettre de Sigisbert que nous signalions récemment. « Il n'y a pas d'œuvre plus sublime peut-être que celle « que font ces âmes. Et nous ajoutons : il n'y a peut-« être pas de travail plus utile. Il faut bien ceux qui « prient toujours pour ceux qui ne prient jamais (3). »

Certainement Victor Hugo avait lu les *Mémoires* de son père, il a pu y puiser lors de leur apparition des idées qui plus tard se sont retrouvées sous la plume de l'auteur des *Misérables*. Mais peut-être aussi faut-il voir quelque influence subie dès l'enfance ou quelque atavisme inconscient, dans ces rencontres de pensées, rencontres qui ne sont pas fortuites.

Avant de mettre en présence Sigisbert Hugo et Sophie Trébuchet il me semble utile de résumer ce qui vient d'être dit sur eux et de crayonner rapidement l'ébauche du portrait qui s'impose.

Sophie a été élevée par son grand-père Lenormand et sa tante Robin dans les idées philosophiques de la fin du XVIIIe siècle, par conséquent presque en dehors de la religion. La Révolution, qui survient à la fin de sa jeunesse, lui montre le triomphe de ces idées et la défaite extérieure du catholicisme. Les prêtres, avec qui elle a pu être en relation, sont loin d'être des modèles : l'évêque Minée, l'abbé Orhont foulent aux pieds sans répugnance les promesses de leur sacerdoce. Les évènements de la vie de Sophie, son mariage lui-même, comme nous allons le voir, nous prouvent sa fermeté, son

(1) *Misérables*, t. II, p. 371.
(2) *Misérables*, t. II, p. 376.
(3) *Misérables*, t. II, p. 392.

énergie, sa volonté. Elle nous apparaît donc déjà comme une indifférente en matière religieuse, peut-être pourrions-nous dire comme une athée pratique et l'intransigeance de son caractère nous la montre fermement attachée à la ligne de conduite qu'elle a prise ou qu'elle s'est tracée.

Sigisbert a été élevé plus chrétiennement, croyons-nous, mais il y a dans son caractère une certaine faiblesse, une mollesse qui permet à toutes les influences extérieures d'agir avec efficacité. Lancé jeune dans le tourbillon révolutionnaire, il emprunte aux théories en vogue un peu de mépris, en tous cas une large indifférence pour les dogmes de la religion et pour les prêtres. Il poursuit ceux-ci, les traque en Vendée comme en Lorraine. Si plus tard par politique, il recherche leur amitié en Italie et en Espagne, au fond il subit là encore l'influence du milieu. L'esprit religieux qui a effleuré son âme d'enfant ne l'a jamais pénétrée.

Les deux jeunes gens, au moment de leur mariage, sont donc pour le moins des incroyants. Sigisbert aurait pu sortir de cet état et retrouver plus tard la foi de son enfance si quelque autorité avait agi vigoureusement sur son âme assez malléable. Sophie, dont le caractère est plus rigide, moins flexible, était plus difficile à gagner. Des deux elle fut, semble-t-il, la moins chrétienne et la moins susceptible de subir un ascendant religieux.

Les enfants, qui naîtront de cette union, participeront nécessairement de ces deux caractères : leur éducation se ressentira de l'éducation de leurs parents. Victor et ses frères seront élevés en dehors de toute religion.

CHAPITRE III

L'Enfance de Victor Hugo (1802-1815)

Comment Sigisbert Hugo et Sophie Trébuchet firent-ils connaissance ? S'étant connus, comment en vinrent-ils à s'aimer ? Victor Hugo nous a laissé de cet épisode de la vie de ses parents un récit qui sous de grosses erreurs renferme peut-être quelques parcelles de vérité (1). Le capitaine Trébuchet, étant mort, n'a pu s'opposer au mariage de sa fille ; les divergences d'opinions entre les deux familles ne furent pas non plus un obstacle. Lenormand-Dubuisson, juge au tribunal révolutionnaire et au tribunal civil, tuteur naturel de Sophie Trébuchet, et Sigisbert Hugo, capitaine dans les armées de la République, étaient destinés à s'entendre. Nous verrons cependant plus loin que pour d'autres raisons Lenormand n'a peut être pas donné son consentement du premier coup. Victor Hugo l'a su probablement par sa mère et il a confondu ensemble son grand-père et son arrière-grand-père et il lui a plu aussi, pour des raisons faciles à comprendre, de mettre la politique là où elle n'avait rien à voir. Il a cru de plus que son père et sa mère s'étaient épris d'amour à Nantes : c'est peu probable comme nous allons essayer de le prouver.

M. Léon Séché a émis sur ce point une hypothèse (2) : ne serait-ce pas, dit-il, à St-Herblain, ou sur la route de St-Herblain à Nantes que Sigisbert Hugo par hasard ren-

(1) *Victor Hugo raconté*, I, 14.

(2) *Annales romantiques*, t. I, fascic. 2, août-septembre 1904, pp. 154-155.

contra Sophie Trébuchet. Pour appuyer son dire, il parle d'une maison de campagne que le capitaine Trébuchet aurait achetée à St-Herblain, près de la Hérissière, non loin de Nantes. A ce raisonnement la base malheureusement fait défaut. Jamais le capitaine Trébuchet n'a eu de maison de campagne à St-Herblain. Il est mort à peu près dans la misère et n'eut jamais ni terres ni maisons (1). Me Lenormand n'a jamais non plus possédé de propriété à St-Herblain : les actes passés au sujet de ses biens pendant sa vie, les actes concernant sa succession mentionnent ses biens de St-Fiacre et de Monnières mais il n'est jamais question de St-Herblain. Peut-être dans les renseignements que l'on a fournis à M. Séché s'agit-il d'une autre branche de la famille Trébuchet, peut-être le procureur Maurice Trébuchet, frère du capitaine François Trébuchet, a-t-il loué ou acheté une maison à St-Herblain, mais en tout cas les ascendants directs de Sophie Trébuchet n'y sont pour rien (2). Ce n'est donc point à St-Herblain que Sigisbert et Sophie se sont connus.

Est-ce à Nantes ? Ce n'est guère probable si l'on s'en rapporte à la correspondance entre les Hugo et la famille Trébuchet.

Celle-ci est très instructive et par elle nous apprenons

(1) Voir à ce sujet l'article que nous avons publié dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, janvier-mars 1908, pp. 1-19, *La famille maternelle de Victor Hugo.*

(2) Je me permets à cette occasion de relever quelques autres erreurs de M. Léon Séché. Il parle incidemment dans le même article (p. 159) « des « heures charmantes que Victor Hugo passa dans sa jeunesse, au bord de la « Loire, dans la maison de campagne de son grand'père, à Saint-Herblain, et « de son cousin-germain, le poète Ad. Trébuchet à qui il ne manqua pour « arriver à la réputation que de vivre à Paris. » — Ad. Trébuchet passa presque toute sa vie à Paris et il y conquit, comme nous le verrons, une excellente réputation, mais par contre Victor Hugo, dans sa jeunesse, ne put passer des heures charmantes sur les bords de la Loire, car il ne vint jamais à Nantes avant son mariage et ce fut même longtemps après qu'il fit son premier voyage au pays de sa mère. Le poète Ad. Trébuchet pas plus que le capitaine Trébuchet n'a jamais rien possédé à Saint-Herblain. Marie-Joseph Trébuchet, son père, hérita, dans la succession Lenormand, de la propriété sise à Saint-Fiacre. Le paysage des coteaux de la Sèvre et de la Maine, par son charme et son pittoresque, peut lutter avec celui de Saint-Herblain, mais Victor Hugo ne l'a jamais contemplé, du moins dans son enfance.

qu'après son mariage à Paris Sophie ne retourna jamais à Nantes et le capitaine Hugo non plus. A différentes reprises des projets de voyage furent ébauchés : des raisons d'économie, la crainte de fatigues pour Sophie, puis les lointaines absences de Sigisbert et de sa famille, la brouille survenue dans le ménage empêchèrent ces projets d'aboutir. Mais cette correspondance nous livre ce renseignement très curieux : Sigisbert Hugo ne connait ni les parents de sa femme ni surtout son grand-père Lenormand et c'est pour lui une grosse peine. Citons quelques passages : « Si je pouvais connaître la famille à laquelle j'appartiens... » — « Sophie désire voir sa famille et je désire la connaître (1). »

En 1804, il écrit encore : « Tout ce que vous me di-« tes sur notre grand-papa me fait infiniment de cha-« grin et augmente mes regrets de ne pas le connaî-« tre. Depuis que je lui appartiens la guerre m'a tou-« jours retenu loin de vous (2)... »

La phrase est très nette : Sigisbert Hugo en 1804 ne connaît pas, il n'a jamais vu Me Lenormand-Dubuisson. Ce n'est donc point à Nantes, sous les yeux du grand-père, que se sont ébauchées les premières relations entre les deux époux et ce n'est point de vive voix que Sigisbert a demandé à Me Lenormand la main de sa petite-fille. Sigisbert et Sophie ont tout arrangé en dehors du grand-père et celui-ci n'a eu qu'à ratifier ensuite les promesses échangées. Peut-être même a-t-il mis une certaine difficulté à le faire, et ceci, comme nous l'avons dit, expliquerait ce qu'a raconté Victor Hugo des prétendues hésitations du capitaine Trébuchet à confier sa fille à un militaire. Une phrase de Sophie dans une lettre à son grand-père peut en effet donner corps à cette idée. « C'est « à vous, mon cher papa, que je dois mon bonheur, en

(1) Lettre de Sigisbert Hugo à M.-J. Trébuchet, Nancy, 30 septembre 1799, 8 vendémiaire an VIII (inédite) et lettre de Sigisbert Hugo à Marie-Joseph Trébuchet, datée de Memmingen, 22 floréal an VIII, 12 mai 1800. Inédite.

(2) Lettre de Sigisbert Hugo, datée de Porto-Ferrajo, 10 ventôse an XI ou XII, 1er mars 1804, à Marie-Joseph Trébuchet. Inédite.

« consentant à mon union avec mon cher Hugo vous « avez mis le comble à tous vos bienfaits, aussi en suis-je « extrêmement reconnaissante (1). »

La formule de remerciement qu'emploie Sophie contient une pointe d'exagération et elle n'est point habituelle sous sa plume, on dirait donc, peut-être est-ce affaire d'impression, mais on dirait que le consentement fut difficile à obtenir et que la difficulté vaincue doubla la reconnaissance de Sophie.

Où donc Sigisbert et Sophie se sont-ils rencontrés ? Mais tout simplement en présence de Mme Robin, à Châteaubriant ou dans les environs.

Mme Robin, nous le savons, eut la garde de Sophie et dirigea son éducation : elle possédait une maison à Châteaubriant qu'elle aimait à habiter et où elle mourut ; pendant la Révolution elle y vécut ordinairement. Quand après leur mariage Sigisbert et Sophie écriront à leur famille de Nantes, il y aura toujours dans leurs lettres un souvenir particulier pour « la tante de Châteaubriant, pour « la tante Robin. » Ils s'adresseront à elle tout particulièrement, la tante répondra et la correspondance sera presque aussi fréquente entre les Hugo et Mme Robin qu'entre les Hugo et Marie-Joseph Trébuchet. Ni le temps, ni la distance n'en diminueront la fréquence puisque de Corse même Sigisbert lui enverra de ses nouvelles (2). La reconnaissance à l'égard de Mme Robin est l'une des raisons qui pousse Sophie à chérir celle qui remplaça sa mère, mais les deux époux n'y sont-ils pas encouragés par le souvenir de leurs premières amours dont elle fut le témoin ? Ils pensent à Nantes, ils en parlent quelquefois mais combien plus souvent et plus volontiers de Châteaubriant et de ses environs. Quand Sigisbert et Sophie font des promenades autour de Nan-

(1) Lettre de Sophie Hugo à Me Lenormand-Dubuisson, Paris, 29 brumaire au VI, dimanche 19 novembre 1797.

(2) Voir la lettre inédite de Sigisbert Hugo à Marie-Joseph Trébuchet, datée de Porto-Ferrajo, jeudi 1er mars 1804, 10 ventôse an XII. Nous n'avons pas malheureusement la correspondance des Hugo avec la tante Robin mais nous en voyons la trace continue dans les lettres de Sigisbert et de Sophie.

cy, tout ce qu'ils voient leur rappelle Châteaubriant (1).

Notre imagination représente avec plaisir les paysages qui ont encadré les événements mémorables de notre existence, nos yeux les cherchent partout et partout semblent les revoir et notre cœur qui près d'eux a vécu davantage leur prête ses sentiments et leur donne une âme.

C'est donc à Châteaubriant ou dans les environs, à Auverné peut-être, que Sigisbert et Sophie ont fait connaissance. A quelle époque exactement et dans quelles circonstances, nous n'en savons rien, car les *Mémoires* de Hugo, les documents de la famille sont muets sur ce point et nous en sommes réduits à des conjectures.

Essayons cependant, à l'aide des *Mémoires* du général Hugo, de préciser un peu l'époque. C'est en 1793 que Sigisbert vient en Vendée. Suivons-le rapidement dans ses marches à travers le pays insurgé. Le 14 Juillet 1793, il est à Martigné-Briant, le 17 et le 18 il assiste à la défaite de Vihiers (2). Le 21 septembre il est de nouveau battu avec le général Beysser à Montaigu et à Aigrefeuille (3). Le long des bords du lac de Grand-Lieu, le bataillon qu'il commande gagne Port-Saint-Père et le château d'Aux où il passe l'hiver: Sigisbert instruit ses hommes et fait de petites expéditions dans les environs (4). Le 3 mai 1794 (14 floréal an II) il remplit les fonctions de greffier au camp de la Hibaudière dans un jugement concernant une femme et une toute jeune fille qui sont renvoyées au tribunal révolutionnai-

(1) « Sophie court les bois où elle trouve des sites charmans et compare tout « ce qu'elle voit aux rivages de la Chaire (Chère) et du fameux Châteaubriant. « Là c'est une épaisse forêt qui ressemble à la petite trouppe (?) qui couvre « cette ville, ici c'est un superbe édifice qui imite la maison commune qu'on « y voit; là c'est la Meurthe rapide et tortueuse qui ressemble en tout à la « Chaire marécageuse et dormante. Nous rions tous deux de ces compa- « raisons... » (Lettre inédite de Sigisbert Hugo à Marie-Joseph Trébuchet, 30 septembre 1799).

(2) *Mémoires*, I, 13.

(3) *Mémoires*, I, 17.

(4) *Mémoires*, I, 18.

re de Nantes (1). En juillet 1791, il prend part avec son ami Muscar à une expédition sur la Chevrollière et Pont Saint-Martin (2), puis à des opérations sur la forêt de Princé, Vue, Rouans (qu'il écrit Rohan, *Mémoires*, I, 31), Bouguenais (qu'il orthographie Bouquenay). Il dut pendant l'hiver 1794-1795 traverser Nantes, remonter la Loire jusqu'à Ancenis, Ingrandes et Montrelais. A la fin du printemps de 1795 nous le trouvons à Nozay, travaillant à rétablir les communications entre Nantes et Rennes et protégeant les diligences qu'attaquent les Chouans.

Plus loin nous lisons, dans ses *Mémoires*, une petite ligne, la seule qu'il consacre à un fait qui méritait pourtant une plus longue narration. « Son bataillon, dit-il, « prit part au succès de Quiberon (3). » C'est bien court : nous serions heureux de connaître son opinion sur cet évènement et de la rapprocher des vers qu'écrira plus tard son fils Victor pour

« ... flétrir les bourreaux qu'on célèbre
Et venger la cause des morts. » (4)

Nous sommes en Juillet 1795 : les deux combats de Quiberon ont eu lieu en effet le 16 Juillet (25 messidor an III) et le 27 Juillet (3 thermidor an III). De Quiberon il revient à Blain pour maintenir le pays entre l'Isac (qu'il écrit Isave), la Loire, la Vilaine et l'Océan (5), mais nous ne trouvons plus à cette époque de dates précises dans ses *Mémoires*. Sans indiquer ni le mois, ni l'année, il raconte qu'il alla à Châteaubriant (6), puis à Derval, à Rennes (7). Il est encore à Châteaubriant au printemps de 1796 (8). Tout en voyageant il compose

(1) LALLIÉ, *Revue de Bretagne et de Vendée*, mai 1882, pp. 341-342.
(2) *Mémoires*, I, 22-29.
(3) *Mémoires*, I, 48.
(4) *Odes et Ballades*, I. ode IV, Quiberon, p. 62.
(5) *Mémoires*, I, 47-48.
(6) *Mémoires*, I, 49.
(7) *Mémoires*, I, 57-58.
(8) Le 28 germinal an IV, le dimanche 17 avril 1796, d'après son dossier au ministère de la guerre.

en 1796, selon ses *Mémoires* (t. 1., p. 209) ou en 1797 selon M. E. Dupuy (*Jeunesse des Romantiques*, p. 390), *Les Considérations sur l'Escorte, l'attaque et la défense des Convois*, insérées dans ses *Mémoires* (t. I., p. 211 à 255). Cet opuscule venait bien à son heure, il était le fruit de l'expérience et des observations personnelles de l'auteur. Sigisbert dût rentrer à Paris à la fin de 1796, puisqu'il est nommé le 14 septembre adjudant divisionnaire de l'infanterie dans la 17e division de Paris (1).

La rencontre de Sophie et de Sigisbert n'a pas dû avoir lieu avant la fin de 1795. Ce dernier revint alors de l'expédition de Quiberon et parcourut les environs de Châteaubriant (2). Peut-être un jour escortant des voyageurs venant de Nantes protégea-t-il la petite fille de Lenormand-Dubuisson contre les attaques des chouans ou des royalistes. Peut-être aussi et plus probablement fit-il sa connaissance à Châteaubriant même, chez Mme Robin. Il dut séjourner plus souvent et plus longuement dans cette ville car il fit à cette époque une grosse maladie, suivie d'une courte convalescence (3). On peut même se demander si, par hasard, il n'aurait pas reçu l'hospitalité de Mme Robin et les soins de Sophie. Dans tous les cas, en septembre 1796, au départ de Sigisbert pour Paris, les deux jeunes gens s'aimaient : lui avait 23 ans au plus et elle 22. C'est l'âge où l'on croit à la foi des serments et à la perpétuité de l'amour, c'est l'âge où l'absence et l'éloignement, au lieu de refroidir les sentiments, les avivent.

(1) Dupuy. *Jeunesse des Romantiques*, p. 380.

(2) Peut-être même faut-il reporter cet événement à une date postérieure. Le 2 thermidor an IV, 20 juillet 1796, le Directoire nomme Hoche pour commander l'expédition d'Irlande. Quelques jours après Hoche est à Rennes. Hugo, sur les pressantes sollicitations de Muscar, consent à prendre part à cette expédition, mais quand ils apprennent tous les deux qu'ils seront sous les ordres du général Humbert, ils reportent leur nomination à Hoche (Hugo, *Mémoires*, t. I, pp. 58-59). Il semble que si Hugo à cette époque avait eu une forte inclination pour Sophie Trébuchet, il n'aurait pas cédé aux sollicitations de Muscar : l'amour eut parlé plus haut que l'amitié. A ce moment Hugo ne connaissait donc pas Sophie ou du moins il ne ressentait pas pour elle un attachement profond.

(3) *Mémoires*, I, 54.

Mais comment avaient pris naissance ces sentiments entre Sigisbert et Sophie ?

Sigisbert n'avait pas été attiré vers Sophie par l'appât d'une grosse dot. Il n'a pu ignorer que Sophie était à la charge de Mme Robin dont elle n'était point l'héritière car cette dernière avait une fille (1). Peut-être cependant a-t-il compté sur l'héritage du grand-père, Me Lenormand Dubuisson, mais alors il se serait étrangement trompé (2).

Il est plus probable que seuls les attraits et la volonté de Sophie agirent sur lui. Celle-ci malgré son visage marqué de la petite vérole ne manquait pas d'agréments avec sa petite taille et ses extrémités délicates. Son portrait en profil que possède la famille Colombé reproduit, dit-on, le portrait de son fils Victor en 1828 (3). Aussi n'est-il pas étonnant que Sigisbert se soit laissé prendre aux charmes physiques de Sophie. Homme d'impression et d'imagination il a dû facilement aimer la jeune et gracieuse bretonne.

Sophie d'ailleurs n'a pas manqué de travailler très ferme pour tourner la tête de ce solide lorrain « au visage rond, au nez gros, aux yeux à fleur de tête, aux lèvres lippues, à la physionomie rabelaisienne (4). » Elle le savait peu riche du côté de sa famille mais ce n'était guère un défaut à une époque où quelques années suffisaient pour faire d'un simple soldat un brillant général, où des fortunes extraordinaires se bâtissaient si rapidement.

Si elle ne rencontrait en Sigisbert ni la beauté ni présentement la richesse, elle voyait du moins dans un mariage avec lui un excellent moyen de sortir du trou où elle

(1) Mme Robin, très économe au dire de Sophie (Lettre de Sophie à son frère Marie-Joseph Trébuchet, 12 avril 1809, inédite) n'était pas très à l'aise d'ailleurs et n'avait que 600 livres de rente.

(2) Sophie, qui devait mieux connaître la situation, a été, semble-t-il, trompée elle-même. On ne peut guère expliquer autrement l'irritation qu'elle montra quand au moment de la succession de son grand-père elle connut la faible somme qui lui revenait. Elle crut même un moment ne recueillir que des dettes (cf. sa correspondance avec son frère Marie-Joseph Trébuchet en 1809 et 1810).

(3) *Figaro*, 22 août 1888.

(4) *Figaro*, 8 août 1888.

était condamnée à végéter toute sa vie. Son peu de fortune personnelle n'était-il pas un obstacle à un établissement convenable : elle ne pouvait espérer trouver qu'un mari d'une condition égale à la sienne et les difficultés pécuniaires, au milieu desquelles son grand-père Me Lenormand se débattait, les attendaient tous les deux.

Ne pouvait-elle pas au contraire prétendre à la fortune en épousant ce tout jeune capitaine dont les galons devaient un peu l'éblouir et à qui les exploits et les blessures formaient déjà une auréole (1).

Sophie fit-elle tous ces calculs, eut-elle la vision lointaine d'un brillant avenir ? C'est possible, disons plus, c'est probable. Sa correspondance avec son frère nous montre son esprit réfléchi pesant, examinant froidement une affaire, saisissant assez judicieusement le fort et le faible d'une combinaison. Par ailleurs, elle encourage son mari dans son désir d'arriver : elle n'est pas seulement pour lui une conseillère éclairée, elle ne compte pas avec la fatigue et le voyage de Marseille à Paris ne lui fait pas peur quand il s'agit d'aller solliciter un appui, déjouer les manœuvres d'un adversaire, combattre les sourdes menées d'un ennemi.

L'ambition, le désir de la richesse furent-ils les seuls mobiles qui poussèrent Sophie vers Sigisbert ? L'amour n'a-t-il point pénétré son jeune cœur, n'a-t-elle pas eu comme tant d'autres des rêves printaniers sur les rives de la Chère dormante ou à l'ombre des remparts de Châteaubriant alors que non loin de là Sigisbert faisait manœuvrer son bataillon. Victor nous parlant de sa mère nous montrera en elle plutôt l'énergie de la volonté, la dureté, j'oserais dire, du caractère : on devinera plutôt

(1) Il avait reçu un coup de feu au combat d'Hochheim, le 6 janvier 1773, — un coup de feu au pied droit, à la bataille de Vihiers, le 18 juillet 1793, — un coup de feu à la jambe droite à l'affaire de la forêt de Princé, le 24 novembre 1793 (cf. Dupuy, *Jeunesse des Romantiques*, p. 382). Le 12 vendémiaire an IV, (4 octobre 1795, les colonnes de Nozay et de Blain avaient livré aux Chouans un combat au Coudray, près de Plessé (Loire-Inférieure), et lui-même avait tué le chef des chouans, Laperdrie, extrêmement redouté par ses assassinats (*Archives du ministère de la guerre*).

qu'on ne sentira en elle l'affection qu'elle portait à ses fils : l'amour éteint ne jette plus aucune flamme. Mais le portrait qu'elle fait de son mari au lendemain de son mariage (1), la correspondance de Sigisbert nous prouvent que le cœur de Sophie avait jadis vibré (2), et qu'elle avait aimé d'amour Sigisbert. La religion fut-elle pour quelque chose dans cette union ? Il n'y paraît pas et ni l'un ni l'autre probablement n'ont confié à Dieu les rêves d'amour de leur jeunesse pas plus qu'ils ne lui ont demandé de bénir et de protéger leur union.

Pendant un an, ou presque, ils ont dû correspondre puisque Sigisbert avait quitté la Bretagne pour Paris. Ils ont évidemment raconté tous deux à leur famille les serments qu'ils avaient échangés avant la séparation. Comment les parents de Sigisbert, comment Me Lenormand ont-ils reçu ces confidences, nous n'en savons rien. Peut-être, et c'est une opinion qué nous avons déjà émise, Me Lenormand fit-il quelques objections dont la volonté tenace de Sophie eût facilement raison. Le vieux grand-père ne pouvait accompagner sa petite-fille à Paris : son âge, ses infirmités et ses fonctions de juge au tribunal civil le retenaient à Nantes. Il fallût pourtant à Sophie un protecteur, car on était en 1797 et les chemins n'é-

(1) « Il ne me reste plus qu'à vous parler du bonheur qu'il me promet qui « sera sans doute parfait puisque j'ai trouvé dans mon époux toutes les « qualités qui caractérisent l'honnête homme. Je suis persuadée que je serai « infiniment heureuse avec lui ; sa sensibilité, son attachement pour ses « parents, celui qu'il ressent déjà pour vous, tout me garantit la bonté de « son cœur et la durée de ses sentiments pour moi » (Lettre à Me Lenormand, 19 novembre 1797, 29 brumaire an VI).

(2) « Je vous engage à ne négliger aucun des moyens de la distraire des « noires idées dont elle se charge l'imagination ; elle aime bien, il faut donc « éloigner d'elle toute idée des dangers que je puis courir, la rassurer quand « le retard des postes serait dans le cas de lui faire croire à des événements « malheureux ; c'est je vous assure ainsi qu'il faut se conduire avec elle, depuis « que je l'ai quittée, elle s'est plusieurs fois rendue très malade et l'aurait été « davantage si ma grande exactitude, si mon attention scrupuleuse à lui « écrire souvent ne l'eut mise dans le cas de recevoir des lettres qui la rassu- « raient, mais elle ne se rassure qu'un peu et s'imagine toujours que dans « l'intervalle qui s'est écoulé, il peut m'être arrivé quelque chose de fâcheux. « Je gémis je vous l'assure de la voir dans un pareil état de sensibilité dans « laquelle je suis de la rassurer assés tôt. Elle devrait se faire un peu à moins « d'inquiétudes... » (Lettre de Sigisbert Hugo à Marie-Joseph Trébuchet, 2 juin 1800, 13 prairial an VIII, Memmingen, Souabe).

taient pas sûrs (1). La guerre civile n'était pas complètement terminée et les voleurs de grand chemin pour exercer plus facilement leur métier empruntaient souvent le masque du chouan ou du bleu. Marie-Joseph Trébuchet, son jeune frère, fut donc chargé, malgré son jeune âge, de conduire Sophie à Paris (2).

« La future vint à Paris... nous dit Victor Hugo, sans ses « sœurs qui à force de dévotion venaient de se faire « ursulines (3). » E. Biré a remis un peu les choses au point (4). Sophie n'avait qu'une sœur ursuline, Madeleine, et, il est vrai, une tante, Rose Lenormand-Dubuisson. Il y avait de plus assez longtemps qu'elles étaient entrées toutes les deux en religion, mais la Révolution les avait chassées de leur couvent. Sans asile, sans grands moyens d'existence, elles étaient incapables à cette époque de se payer un voyage aussi coûteux que celui de Paris. L'auraient-elles pu qu'elles ne l'auraient probablement pas fait. Elles savaient à n'en point douter que l'union projetée ne recevrait point les bénédictions de cette religion qu'elles continuaient à pratiquer dans leur retraite mais que dans leur famille on avait persécutée. Quelles étaient d'ailleurs leurs relations avec Sophie et Me Lenormand-Dubuisson ? Avaient-elles pu oublier, malgré leurs liens de parenté, la conduite qu'avait tenue les années précédentes Me Lenormand-Dubuisson. Elles se rappelaient sans doute qu'il avait signé au tribunal révolutionnaire la condamnation à mort de la mère Berthelot, leur sœur en religion (1er mars 1794) et la con-

(1) Marie-Joseph Trébuchet en fit lui-même l'expérience puisqu'à son retour de Paris on lui vola sa malle et tout ce qu'elle contenait.

(2) Il était né à Nantes, le 1er décembre 1778. Son grand-père Lenormand, après la mort de sa mère et le départ de son père pour le lointain voyage d'où il ne devait jamais revenir, l'avait pris chez lui et gardé près de lui. Pendant la Révolution il occupa un petit poste à l'hôpital des Ursules, comme le prouve une lettre inédite adressée à Me Lenormand par le Directeur général des hôpitaux militaires (Brumaire 1793, 4e jour de la décade du 2e mois, an II de la république une et indivisible). Il ne put y rester car la loi s'y opposait et il fut remplacé par un père de famille. Plus tard il fut employé aux hôpitaux de Port-Brieuc (Saint-Brieuc).

(3) *Victor Hugo raconté*, I, 14.

(4) E. Biré, *Victor Hugo avant 1830*, p. 37.

damnation à une longue détention de onze ursulines (12 mai 1791). Peut-être avaient-elles été elles-mêmes en butte à ses persécutions (1).

Aucun membre de la famille n'accompagna donc Sophie et M.-J. Trébuchet à Paris : il est vrai qu'ils étaient sûrs d'y trouver des amis, entre autres Boulay-Paty, membre des Cinq-cents (2). Sophie et son frère arrivèrent probablement dans la capitale au commencement de novembre 1797 puisque le mercredi 15 novembre (25 brumaire an VI) le contrat réglant les conditions civiles du mariage de Sigisbert et de Sophie fut passé devant Me Cabal, notaire à Paris (3).

Victor Hugo nous a raconté à sa manière le mariage de son père et de sa mère. « Les deux jeunes gens se ma- « rièrent civilement à l'hôtel-de-ville même. Il n'y eut « pas de mariage religieux. Les églises étaient fermées « dans ce moment, les prêtres enfuis ou cachés, les « jeunes gens ne se donnèrent pas la peine d'en trouver « un. La mariée tenait médiocrement à la bénédiction « du curé, et le marié n'y tenait pas du tout (4). » Victor Hugo accumule les raisons qui pourraient expliquer le mariage civil de ses parents. Mais que nous importe la fermeture des églises, la fuite des prêtres, la difficulté d'en trouver un. Il n'avait qu'à nous dire tout simplement que son père et sa mère n'en avaient point cherché car ni l'un ni l'autre probablement n'y pensèrent. Ils

(1) Malgré l'exagération manifeste qu'elle renferme nous ne pouvons oublier certaine phrase du mémoire justificatif de Lenormand : « Il a tellement été « ennemi de ceux qui se sont refusé de se soumettre aux lois de la Répu- « blique qu'il a chassé de sa maison deux de ses fille et petite-fille ex-reli- « gieuses et leur refusant tout espèce de secours, ne voulant pas faire le « le serment qui leur est prescrit. »

(2) Il était lié avec Lenormand et il devint un ami et un protecteur pour Sigisbert Hugo. Il ne faut pas oublier non plus la famille Delair dont une partie habitait Nantes et l'autre Paris. Il existait entre les Trébuchet et les Delair une intimité presque familiale comme nous le prouve la correspondance de Sigisbert Hugo.

(3) Louis Belton : *Victor Hugo et son père le général Hugo à Blois*. Mémoires de la société des sciences et lettres de Loir-et-Cher, t. XVI, livre 1, p. 19, 31 mars 1902, Blois, Migault, 1902.

(4) *Victor Hugo raconté*, I, 14.

vivaient à une époque où leurs amis, leurs connaissances, leurs parents, s'ils avaient jadis pratiqué la religion catholique, ne la pratiquaient plus, où les époux souvent se contentaient de la bénédiction de l'officier municipal. Elevée par Mme Robin et son grand-père Lenormand, en contact avec des prêtres qui d'abord avaient prêté serment, puis renoncé à leur sacerdoce, Sophie devait avoir peu d'estime pour un sacrement sans grande valeur à ses yeux : Sigisbert de son côté avait appris à l'école de l'armée révolutionnaire en Vendée et en Bretagne à mépriser les rites d'une religion à l'abolissement de laquelle il avait travaillé.

Le mariage civil accompli et les époux Hugo établis à Paris, Marie-Joseph qui avait accompagné sa sœur, repartit pour Nantes dans les premiers jours de l'année 1797. Notre intention n'est pas de raconter ici par le menu les incidents de la vie journalière de Sigisbert Hugo et de Sophie. Nous n'en voulons retenir que les pages principales, celles qui ont quelque intérêt pour l'objet qui nous occupe. En faisant d'ailleurs le portrait de Sigisbert et de Sophie nous en avons déjà marqué les points les plus importants.

Un an après leur mariage, le 15 novembre 1798, leur premier enfant Abel naquit à Paris, mais de baptême il ne fut point question. Il fallut un voyage de Sophie à Nancy, 18 mois plus tard, pour que sur les instances probablement de la grand'mère de l'enfant, Marguerite Michaud, il fut baptisé par Pagnard, curé constitutionnel de Saint-Epvre (1), le 20 Juillet 1800. Deux mois après naissait Eugène (16 septembre 1800). Fut-il baptisé ? Nous n'en avons aucune preuve. Victor vint au monde à son tour, le 26 février 1802, à Besançon. M. Biré avait cru que Victor avait été baptisé ; ses recherches cependant avaient été infructueuses à Besançon. Depuis, d'autres recherches ont été faites : des

(1) E. Biré. *Victor Hugo avant 1830*, p. 43.

articles ont été publiés pour élucider cette grave question (1). Victor Hugo l'a tranchée dans sa Correspondance. Il n'a point été baptisé à Besançon ; l'a-t-il été ailleurs ? La réponse est moins facile à faire. Au moment de son mariage il s'est adressé à son père (2) et lui a réclamé son extrait de baptême nécessaire pour l'église. Ne connaissant personne à Besançon il ne sait comment s'y prendre pour obtenir ce papier et son acte de naissance. Nous n'avons malheureusement pas la réponse du général qui certainement éclairerait un peu la question. Nous pouvons cependant la supposer d'après la lettre que Victor lui écrivit le 13 septembre 1822 (3).

« Si je n'ai pas été baptisé à Besançon, dit Victor, je » suis néanmoins sûr de l'avoir été ». L'affirmation n'est appuyée d'aucune preuve. Victor Hugo n'a point été baptisé à Besançon, le général a dû l'affirmer. De plus il a l'air d'ignorer l'existence du fait lui-même, puisque Victor est obligé de dire qu'il est sûr de l'avoir été. Est-ce à Marseille où ses parents l'avaient emmené peu de temps après sa naissance ? est-ce à l'île d'Elbe ? est-ce en Italie ? Nous serions heureux que Victor nous donnât quelque raison pour étayer son affirmation. Est-il certain de son baptême, on n'ose le croire quand on le voit ajouter aussitôt : « Tu sais combien il serait fâcheux de recommencer cette cérémonie à mon âge ». On peut se demander si vraiment il a été baptisé. Il est difficile évidemment de faire des recherches dans toute l'Italie alors qu'on ignore les lieux où il a résidé. M. de Lamennais, son illustre ami, lui a suggéré un moyen de se tirer d'affaire. Victor Hugo attesta qu'il avait été baptisé en pays étranger (en Italie), le général joignit son affirmation à la sienne, et cela fut suffisant pour les formalités religieuses. On n'était pas trop difficile alors, après la révolution, qui avait tout bouleversé, et Lamennais, confiant en la parole

(1) *Le christianisme de Victor Hugo* : articles de M. E. Perrin, *Revue du Clergé français*, t. XXXI, p. 512-516, 1er août 19 2 et de M. E. Mangenot, *Revue du Clergé français*, t. XXXIII, p. 212-214, 15 decembre 1902.

(2) *Correspondance 1815-1835*, p. 171, lettre du 31 août 1822.

(3) *Correspondance 1815-1835*, p. 172.

de Victor, lui a donné un conseil que d'aucuns trouveraient peut-être amical, mais peu théologique.

L'absence de baptême chez Victor Hugo expliquerait, pour qui croit aux enseignements de l'Eglise et aux grâces que confère ce sacrement (1), ce que l'on est convenu d'appeler ses évolutions religieuses et le peu de stabilité de sa foi s'il en a possédé quelque parcelle.

Nous ne suivrons pas Victor Hugo à Marseille, en Corse, à l'île d'Elbe. On a écrit sur son séjour dans cette île quelques pages qui nous semblent bien hasardées (2). Victor Hugo avait à ce moment tout au plus trois ans, quelles impressions à cet âge a-t-il pu recueillir ! Après un court séjour de deux ans en France et une apparition à l'école de la rue du Mont-Blanc, où il a dû se contenter d'apprendre l'alphabet, il repart pour l'Italie en octobre 1807. Il y reste à peine un an puisqu'il en revient en juin 1808. Il n'a que six ans. Plus tard il racontera en poète son itinéraire, citera volontiers le nom des villes qu'il a traversées ou habitées, mais il était bien jeune pour avoir conservé quelque souvenir de ce voyage un peu précipité. C'est le moment où les mères chrétiennes s'attachent à déposer des germes religieux dans l'âme de leurs enfants ; elles sont tout heureuses de les voir, imitant leurs gestes pieux, ébaucher un signe de croix, joindre les mains, invoquer en balbutiant Dieu et la Vierge. Sophie n'a pas ce souci. Elle quitte l'île d'Elbe pour revenir en France solliciter des protections pour son mari. Plus tard, en Italie, elle a déjà comme épouse des inquiétudes sur la fidélité de son époux et elle doit mettre tous ses soins

(1) Parfois en pays de mission des enfants en danger de mort sont baptisés sans que la famille soit prévenue de cette cérémonie. S'ils reviennent à la vie, ils ignorent pendant toute leur existence qu'ils ont reçu le sacrement de Baptême. Les missionnaires ont toujours remarqué que ces enfants devenus hommes ont une vie morale bien supérieure à celle de leurs parents et amis. Alors que leurs voisins sont enclins par exemple à des vices contre nature, ces chrétiens inconscients s'abstiennent complètement de ces pratiques dégradantes. Evidemment notre intention n'est point de comparer ici Victor Hugo à ces sauvages à peine civilisés, mais Victor Hugo non baptisé n'a point eu pour défendre sa foi les secours spirituels qu'aurait eus Victor Hugo baptisé.

(2) Foresi Mario : *Vittore Hugo all' isola d'Elba,* Firenze, Salvatore Landi, 1889, in-12.

à garder pour elle un cœur qu'une « aventurière » voulait déjà accaparer. Pouvait-elle d'ailleurs agir en mère chrétienne celle qui en fondant un foyer avait oublié de demander la bénédiction du Christ ? Son éducation chez Mme Robin et chez Me Lenormant-Dubuisson ne la portait point vers des pratiques religieuses qu'à l'époque on traitait volontiers de simagrées.

Quand en 1811 ou en 1812 elle emmène ses enfants en Espagne elle semble plus occupée de robes d'apparat (1), que de l'éducation religieuse de ses fils. Victor a conservé le souvenir d'une Vierge dont le cœur était percé de sept flèches, symbole des sept douleurs (2), mais cette Vierge avait été laissée, dans la chambre qu'il habitait, par le prince Masserano. Il la reverra plus tard « avec l'incroyable précision de mémoire qu'il a dans les yeux comme dans l'esprit ». Mais il reverra encore avec plus de précision peut-être, « les soies flambées, « les satins pailletés et toutes ces dentelles espagnoles « d'une épaisseur si souple... les robes à queue de sa « mère... et les habits brodés de son père... » Tout cela frappe son regard d'enfant mais rien, semble-t-il, n'a touché son cœur, rien des trésors religieux de l'Espagne, rien surtout de la foi démonstrative de ce peuple un peu exubérant. Il n'a souvenir à propos des prêtres que des prières faites par eux en chaire à la comète de 1811. Qu'il y eut à ce propos quelques superstitions chez le peuple espagnol, nous y consentons volontiers, mais le clergé espagnol n'avait pas l'ignorance et la bêtise que lui prête Victor Hugo. Il ne voyait point dans l'apparition de cette comète, il ne faisait point voir aux paysans la Vierge ramenant Ferdinand VII par la main (3).

Sigisbert, toujours amoureux de l'étude pour lui-même et pour les siens, mit ses deux fils au collège des Nobles. Il ne voulait pas de cette « vie d'oiseaux » que Sophie

(1) *Victor Hugo raconté*, t. I, pp. 137, 138.
(2) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 135.
(3) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 140.

leur aurait volontiers laissé mener. Quelle éducation reçut Victor Hugo dans ce grand et froid collège habité par deux moines et quelques élèves ? Nous n'avons pour nous renseigner que le récit de Victor Hugo lui-même et volontiers nous dirions qu'il est sujet à caution car l'époque où il a été composé, le ton plus ou moins moqueur nous portent à la défiance. Le général était trop occupé par ses fonctions pour veiller sur ses enfants : il les plaça au collège, laissant à Sophie le soin de régler les détails, et d'entrer en rapport avec les moines qui le dirigeaient. Sophie, au dire de Victor, continua à se montrer royaliste malgré son mari et voltairienne malgré son père. Nous savons déjà ce qu'il faut penser de cette affirmation. Nous inclinerions davantage à croire Victor quand il prétend « qu'elle avait sa croyance à elle, prise moitié dans la « religion, moitié dans la philosophie. Elle voulait que « ses fils eussent aussi leur religion, telle que la leur fe- « raient la vie et la pensée. Elle aimait mieux les con- « fier à la conscience qu'au catéchisme (1). » Mais est-ce de sa part faire preuve d'une grande loyauté de conscience d'affirmer que ses fils étaient protestants afin de les empêcher de servir la messe. En agissant ainsi elle leur donnait plutôt l'exemple de la duplicité et du mensonge. Ne nous étonnons pas qu'elle leur défendit aussi tout acte de religion. Ils étaient passifs, assistant de corps à la messe, se levant quand les autres se levaient, mais ne faisant aucun simulacre et ne répondant pas aux prières. Ils n'allaient pas à confesse et ne communiaient pas. Il est vrai que seul Eugène avait alors l'âge de communier, et que Victor, il aurait pu ajouter ceci dans son récit, n'eut qu'à ce moment ses dix ans et qu'on ne songea pas puisqu'il était protestant à lui faire faire sa première communion. Leur protestantisme leur interdisait aussi de dire leur *Benedicite* et d'imiter les espagnols en faisant de nombreux signes de croix.

Victor, par amour de l'antithèse, nous a donné deux

(1) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 145.

portraits curieux des moines qui présidèrent alors à son éducation, Dom Bazile et Dom Manuel. Ne nous y attardons pas, car les souvenirs de Victor Hugo ont certainement subi l'influence de l'époque où *Victor Hugo raconté* a été composé. Une simple réflexion cependant : Victor Hugo a vu surtout le côté extérieur, le portrait physique de ses maîtres, de ses condisciples ou des serviteurs du collège des nobles. Il a mis en eux les sentiments qui lui convenaient pour donner à son lecteur une idée un peu noire de « cette sombre éducation cléricale ». Il a cherché évidemment le côté qui prêtait à la moquerie, comme il a tourné en dérision la dévotion des madrilènes pour saint Isidore. La San Isidro lui permet de faire une lourde plaisanterie sur l'enfer où il y a du feu et sur le purgatoire où il y a de l'eau (1).

Après avoir quitté l'Espagne, au commencement de 1812, Mme Hugo ramena ses fils à Paris aux Feuillantines où déjà de 1808 à 1811 elle avait séjourné. Pour simplifier l'étude que nous faisons de l'éducation de Victor Hugo et de la formation de ses idées religieuses, nous ne séparerons point ces deux séjours pour ne pas distraire l'attention du lecteur par des redites continuelles.

M. Dupuy nous parlant des Feuillantines s'exprime ainsi : « Certainement, les impressions reçues pendant « l'enfance dans ce séjour plein de charme et plein de « mystère ont contribué à former la nature poétique de « Victor Hugo (2). » Le poète l'avait reconnu lui-même : « Cette maison des Feuillantines est aujourd'hui son cher « et religieux souvenir. Elle lui apparaît couverte d'une « sorte d'ombre sauvage. C'est là qu'au milieu des rayons « et des roses se faisait en lui la mystérieuse ouverture « de l'esprit (3). » L'œuvre de Victor Hugo nous prouve en effet que les Feuillantines furent l'une des sources fé-

(1) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 153.

(2) Ernest Dupuy : *La Jeunesse des Romantiques* : I *Souvenirs d'enfance*, pp. 3-7.

(3) Victor Hugo : *Actes et Paroles* : *Avant l'exil*, pp. 11-12 (*Le droit et la loi*).

condes où son génie naissant a puisé. Mais la religion, dans ces lieux consacrés, a-t-elle parlé à son cœur, a-t-elle mis une empreinte sur cette âme encore vierge, on n'ose l'affirmer. Peut-être le goût que Victor Hugo a toujours montré pour les vieilles ruines, les antiques cathédrales, vient-il de cette époque reculée mais il n'a pas dû comprendre les souvenirs religieux qu'évoquaient ces vieux murs.

L'histoire de ce couvent aurait été pourtant intéressante à narrer et l'auteur de *Quatre vingt treize* aurait pu y trouver matière à quelques belles amplifications. Il semble que Victor Hugo ne s'est jamais demandé quelle vie de renoncement, d'immolation et de charité y avaient mené les religieuses, quelle tragédie s'était déroulée en 1793 dans cet enclos où il avait promené son enfance. Pendant un siècle et demi pourtant les fleurs du ciel avaient poussé entre ces vieilles murailles couvertes de lierre et la prière s'était élevée vers Dieu dans cette chapelle fréquentée maintenant par les oiseaux et les enfants.

Attirées par Anne d'Autriche, les Feuillantines s'étaient établies en 1622, rue du Faubourg St-Jacques. Leur enclos au moment de la révolution avait 146 toises sur 20 et la communauté dirigée par les Feuillants de la rue d'Enfer se composait de 40 religieuses (1). Sœur Marie Barbe Lormier de St-Basile était, au 3 octobre 1791, leur supérieure (2). La tourmente les dispersa, que devinrent-elles ? Nul ne s'est occupé de leur sort, Victor Hugo moins que tout autre. Leur maison, propriété nationale, fut vendue, elle passa de mains en mains et, en 1808, Mme Hugo put la louer.

Dans les *Odes* et *Ballades* (3), Victor Hugo a raconté tous les événements qui ont marqué ses jeunes années, ses voyages avec sa mère à l'île d'Elbe, puis en Italie, en Espagne. Il n'a pas un mot pour les vieilles murailles qui

(1) Expilly : *Dictionnaire*, t. V, p. 512.

(2) Tuetey : *Répertoire général des sources manuscrites de l'Histoire de Paris pendant la Révolution française*, t. VII, p. 73.

(3) *Odes et Ballades*, *Mon enfance*, livre V, ode IX.

après sa course en Italie l'ont abrité quelque temps et l'ont reçu de nouveau à son retour d'Espagne.

Les souvenirs germaient dans son âme échauffée, mais il n'avait probablement que

... des rêves de guerre dans son âme inquiète.

En mars 1837(1), au moment de la mort de son frère Eugène, le passé aux Feuillantines se dresse soudain devant lui. Sa douleur pour le frère disparu s'épanche en des vers où se montre une véritable émotion. Il se rappelle aussi son enfance aux Feuillantines. Que va-t-il raconter ? Nous dira-t-il les pensées qui se pressaient alors dans sa tête. A-t-il revu les anciens habitants de ce vieux couvent ? Ensemble les trois frères écoutaient-ils les voix du passé, les échos confiés jadis à ces murs qui auraient dû parler à leur âme. Il nous dit ses jeux, les gronderies mais aussi les baisers de sa mère, son sommeil paisible dans le lit fraternel ; nous assistons même à son petit déjeuner, nous le suivons cueillant des gerbes de fleurs « le front épanoui... l'œil de joie enflammé... »

... le vieux monastère
Pour nous voir rayonner ouvrait avec mystère
Son doux regard dormant...

Le vieux monastère dormait, il n'a point parlé de religion à l'âme du poète ou plutôt, s'il a parlé, Victor Hugo n'a rien entendu.

Sa femme et lui écriront plus tard les souvenirs de leurs jeunes années(2). Avec eux nous revoyons le grand jardin un peu abandonné, l'allée de marronniers, la balançoire, le puisard à sec, la brouette où l'on mettait Mlle Adèle. On y voit aussi un reste de chapelle, un fragment d'autel et une pièce qui avait été jadis une sacristie,

(1) *Les Voix Intérieures. A Eugène, Vicomte H.*

(2) *Victor Hugo raconté*, VII. *Aux Feuillantines*, p. 43. *Le Retour*, pp. 159-161.

mais en dehors de là nuls sont les souvenirs religieux.

Le volume *Actes et Paroles* est moins sobre de détails. Aussi la reconstitution des Feuillantines est-elle plus facile et en saisissons-nous toute la physionomie. « De « grands arbres cachaient une ancienne chapelle à demi- « ruinée. Il était défendu aux enfants d'aller jusqu'à cette « chapelle. Plus loin on voit sur les murs « des ves- « tiges de reposoir, des niches de madones, des restes de « croix », plus loin encore « de vastes chambres d'ab- « baye, des décombres de monastère, des voûtes de cloî- « tre démantelé. » Victor Hugo, malgré la défense s'aventurait parfois jusqu'au hallier farouche du fond du jardin. « Rien n'y parlait que les nids, rien n'y vivait que les « arbres et je considérais à travers les branches la vieille « chapelle dont les vitres défoncées laissaient voir la « muraille intérieure bizarrement incrustée de coquillages « marins. Les oiseaux entraient et sortaient par les fenê- « tres. Ils étaient là chez eux. Dieu et les oiseaux, cela « va ensemble (1). »

Nous savons que dans cette chapelle il y avait un autel, et derrière cet autel La Horie avait un lit de camp.

Victor Hugo, on le voit, a parfaitement observé les lieux et sa mémoire fidèle lui représente après de longues années le décor charmant « de l'humble oasis » et il est heureux de le regarder avec « l'œil profond du souvenir. » En 1838, il visitera les bords du Rhin. Il contemplera le passé « dans les monuments qui meurent » avec « son instinct d'antiquaire et son instinct de songeur ». Sur son chemin il a rencontré les Romains, les César, Charlemagne, Napoléon, et parfois sa pensée en méditant sur les ruines s'est faite plus ou moins religieuse. Elle a

(1) *Actes et paroles*, I, pp. 11, 12, 14, 16. Pour connaître la véritable histoire du monastère des Feuillantines il faut lire le *Journal d'une religieuse de ce monastère publié d'après le manuscrit original* par F. H. Mabille: *Les Feuillantines*, 1622-1792. Paris, H. Champion, 1902. in-8. 42 p. Ce volume renferme des pages curieuses : on y trouve une nomenclature des reliques conservées dans ce monastère, entre autres un morceau du rocher sur lequel, à Patmos, S. Jean composa son *Apocalypse* (p. 40). Faut-il s'étonner après cela de l'amour de Victor Hugo pour le prophète de l'Apocalypse !

compris les grandes leçons données par la Providence. Les ombres du passé se sont dressées devant le poète et lui ont dit : Le doigt de Dieu est là. Aux Feuillantines, son imagination n'a pas été saisie : en fouillant son âme, en lisant du moins ce qu'il nous a permis d'y voir, nous chercherons en vain une trace religieuse déposée en lui par le vieux couvent. Il n'a point aperçu les blanches théories des Feuillantines se glissant dans la nuit le long des murs du cloître pour gagner la chapelle et y chanter les louanges de Dieu.

Il est cependant un fait curieux. Victor Hugo a toujours aimé les légendes, le merveilleux fantastique, où se meut et s'agite une variété infinie de « figures surnaturelles et charmantes » ou « de formes hideuses et d'effrayants fantômes (1). » Il s'est amusé à faire défiler devant nous tous ces êtres imaginaires qui jadis ont peuplé les bords du Rhin. Mais il semble ou plutôt il est certain que c'est aux Feuillantines, où ne lui sont jamais apparues les ombres des religieuses, que le monde extranaturel s'est révélé à Victor Hugo. A la fin d'un long chapitre du *Rhin* « *La Souris* (2) » il voit quelque chose d'étrange remuer près de lui, « un grand lézard d'une forme extraordinaire... « noir comme de l'encre et traversé de la tête à la queue « par deux raies d'un jaune d'or... c'est l'habitant mysté- « rieux et solitaire de cette ruine, la bête-génie, l'animal « à la fois réel et fabuleux — une salamandre — qui me « regardait avec douceur en rentrant dans son trou. »

Cette salamandre, nous la connaissions déjà, c'est le sourd du puisard des Feuillantines (3), « ce monstre fa- « buleux... noir, velu, visqueux, rampant, tantôt lent, tan- « tôt rapide, qui ne crie pas mais qui regarde, et « qui est si terrible que personne ne l'a jamais vu. » Les deux frères, Abel et Victor, au retour de l'école, couraient au puisard et « ils étaient désappointés lors-

(1) *Le Rhin*, t. I. p. 205.
(2) *Le Rhin*, t. I. ch. XV, p. 221-231.
(3) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 44.

« qu'après une heure de recherche acharnée ils n'a-« vaient pas trouvé cette bête qu'ils savaient ne pas « exister (1). »

A côté des animaux fantastiques il y a les fées. Elles fourmillent dans son œuvre. A côté de la petite fée de la Wisper qui met dans le sac du géant tous les barbiers de Bacharach (2), il y a la fée Ave qui invente l'art de faire du drap pour vêtir son amant (3). Ce sont les fées qui lui racontent les histoires des bons paladins (4), qui font mugir l'air sous les arceaux des manoirs sauvages, en lui apportant le son du cor au fond des bois. Longtemps auparavant il avait déjà dit :

Que ce soit Urgèle ou Morgane
J'aime, en un rêve sans effroi,
Qu'une fée au corps diaphane,
Ainsi qu'une fleur qui se fane
Vienne pencher son front snr moi. (5)

Mais dès son enfance il pensait aux fées ou du moins il nous raconte qu'elles venaient l'entretenir et lui inspirer ses premiers vers :

Mes souvenirs germaient dans mon âme échauffée ;
J'allais, chantant des vers d'une voix étouffée ;
Et ma mère, en secret observant tous mes pas,
Pleurait et souriait, disant : C'est une fée
Qui lui parle et qu'on ne voit pas ! (6)

Les légendes avec les fées ont bercé son sommeil. Il nous

(1) Faut-il voir dans cette histoire du sourd des Feuillantines une influence de Sophie ? Nous serions porté à le croire. Dans tous les pays probablement on raconte des légendes sur ce « monstre fabuleux » mais les vieilles grand'-mères du pays nantais ne tarissent pas quand elles sont lancées sur ce chapitre et elles effrayent très volontiers les petits enfants du récit des méfaits de cet animal. Elles cherchent ainsi à les éloigner des puits et des mares, danger continuel pour l'imprévoyance enfantine. Sophie à St-Fiacre, à Goulaine, à Auverney ou à Châteaubriant avait dû entendre souvent de semblables contes qu'aux Feuillantines elle avait répétés à ses enfants.

(2) *Rhin*, I, p. 246-247.

(3) *Rhin*, I, p. 267.

(4) *Rhin*, I, p. 436.

(5) *Odes et Ballades, Une fée*, (1824), p. 435-437.

(6) *Odes et Ballades*. Ode IX, *Mon Enfance* (1823), p. 370.

a raconté, et ses biographes après lui (1) la légende de la Mäusethurm. Elle se rapporte à cette époque de sa vie. C'est aux Feuillantines qu'il a vu pour la première fois « cette vieille tour isolée, moisie, délabrée » que sa bonne allemande ne nommait qu'en se signant. La Mäusethurm a toujours été une vision familière à son esprit ; avant de s'endormir il regardait toujours ce tableau. La nuit, il le revoyait dans ses rêves. N'est-ce point de là qu'est venu chez lui cet attrait qu'il a toujours manifesté pour les légendes, pour tout ce qui touche l'histoire mais n'est point l'histoire, pour tout ce qui approche de la religion, mais n'est point la religion. Si au commencement des *Misérables*, Mgr Bienvenu est un évêque charitable, la charité n'est point la vertu maîtresse des prêtres dont il nous a donné le portrait. Il semble que pour les peindre son pinceau est allé emprunter plus d'un trait à l'archevêque de Mayence, abbé de Fulde, dont la main s'ouvrait plutôt pour bénir que pour donner. « Il n'y a pas d'hom- « me, nous a-t-il dit (2), qui n'ait ses fantômes, comme « il n'y a pas d'homme qui n'ait ses chimères. » L'âme d'Hatto revient souvent là-bas au milieu du fleuve dans la tour ruinée de Mäusethurm. « C'est une étrange vapeur rougeâtre qui ressemble à la fumée d'une fournaise (3). » Lui aussi, il a eu comme la vieille tour son fantôme qui dès son enfance l'a hanté et qui, toute sa vie, lui dictait les pages qu'il écrivait contre les prêtres et la dureté de leur cœur.

Le manque de charité n'était pourtant ni le trait caractéristique ni le défaut principal des prêtres qu'il avait connus. Le premier qu'il rencontra, à cette époque justement, d'après lui fut l'ex-abbé Larivière. En 1808, en effet, Victor Hugo commença ses études dans une école de la rue Saint-Jacques « où un brave homme et une brave femme enseignaient aux fils d'ouvriers la lecture, l'écriture

(1) *Rhin*, I, 318 et G. Simon, *L'enfance de Victor Hugo*, p. 18-22.
(2) *Rhin*, I, 322.
(3) *Rhin*, I, 320.

et un peu d'arithmétique(1). » Le père Larivière était un ancien Oratorien, un défroqué(2) qui avait épousé sa servante. Quel fut l'enseignement du père Larivière et quelle influence exerça-t-il sur Victor Hugo ? Le père Larivière pouvait-il enseigner à ses élèves la religion et la morale ? Nous n'en savons rien, car pendant la Terreur il avait peut être oublié plus d'un dogme. L'évangile servait parfois de thème pour des dictées faites par la mère Larivière, mais l'enfant qui l'écoutait cherchait surtout et il réussissait à éviter les fautes d'orthographe et il devait puiser bien peu aux sublimes vérités dont ce petit livre est la source abondante(3). Le père Larivière « tout tremblant de 93 » avait courbé sa tête et sa conscience devant la persécution, « il était indulgent ». Si plus tard Victor Hugo lui montre de la reconnaissance, s'il l'appelle « digne vieillard », s'il prononce son nom avec respect, nous nous inclinons devant des sentiments que nous approuvons volontiers, mais le poète agit-il ainsi au souvenir des hautes leçons de morale ou de religion données par son précepteur. Victor Hugo nous fournit lui-même un argument péremptoire contre l'affirmative. Si Larivière avait été prêtre et si ses conseils avaient produit tous leurs fruits, Victor Hugo aurait eu une âme difforme comme Torquemada ou une intelligence inintelligente comme Joseph de Maistre(4).

Larivière fut-il l'ébauche qui servit à peindre Cimourdain de *Quatre-vingt-treize* et Victor Hugo fut-il Gauvain ?

(1) *Victor Hugo raconté*, I, p. 43.

(2) Larivière n'a jamais été prêtre. Il était un auxiliaire revêtu d'une soutane mais n'entra jamais dans les Ordres.

(3) Faut-il attacher une grande importance à la Bible que ses frères et lui trouvèrent aux Feuillantines sur le haut d'une armoire (*Les Contemplations*, t. II, Aux *Feuillantines*, p. 119-120). Nous ne pouvons croire à une influence quelconque de ce livre sur lui à ce moment du moins. Il a écrit ces vers en août 1855, à Marine Terrace et il a, semble-t-il, antidaté ses sentiments et sa science. Le livre est *noir*, et il sent une ôdeur d'*encensoir* (la rime est bien pour quelque chose dans le choix de ces deux mots). La Bible, pleine d'estampes, qu'il feuillette avec ses frères, contient l'histoire de Joseph, celle de Ruth et Booz, et celle aussi du bon Samaritain. Nous avions toujours cru que cette parabole appartenait à l'Evangile et non à la Bible !

(4) *Actes et Paroles*, I, 13.

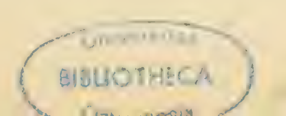
Ce double parallèle a pu flatter le poète : Cimourdain, comme Larivière, nous parlons ici d'après Victor Hugo, avait été prêtre, leurs élèves devenus Jacobins portaient tous deux des titres de noblesse — titres récents il est vrai chez Victor Hugo. — Mais à tout prendre Larivière fut un crayon bien pâle de Cimourdain et le pauvre Oratorien qui faisait des vers (1) n'avait ni l'éloquence ni les apparences de vertu que le poète a donné au grand révolutionnaire.

En résumé, quand Victor Hugo nous dépeint le cloître des Feuillantines, c'est la nature qu'avec J.-J. Rousseau et Bernardin de St-Pierre il décrit, qu'il chante et qu'il aime, c'est aussi la poésie des ruines qu'il recherche après Chateaubriand. Il ne pense pas, comme Werther, à la grandeur et à la misère de l'homme, son âme ne se perd pas dans de tristes rêveries, comme René, au sein de la nature sauvage. Seul le côté pittoresque des choses lui apparaît, mais il n'en voit pas le côté profond, mélancolique et religieux ; il y a avant tout chez lui une préoccupation d'artiste qui nous voile ses impressions d'enfant s'il en a vraiment éprouvé. Le merveilleux extranaturel, les légendes, les histoires de fées sont empruntés au Moyen-Age, peut-être même à Voltaire et à la Henriade. Toutes les attaques contre la religion ne sont pas l'expression de sentiments qu'il ne pouvait encore avoir à cette époque. Elles n'appartiennent pas à son âme d'enfant mais sont le résultat d'une évolution qui se produira plus tard en lui.

Quand on parle des Feuillantines on ne doit pas oublier le général La Horie dont Victor Hugo a fait mention à plusieurs reprises. Nous savons qu'en 1802 La Horie accepta d'être son parrain, mais un parrain civil car à Besançon il n'y eut pas de baptême.

Victor Hugo devait apprendre à le connaître dans d'autres circonstances, puisque pendant 18 mois, de 1809 à la fin de 1810, Lahorie vécut aux Feuillantines et que

(1) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 207.



pendant ce temps il donna des leçons aux fils Hugo.

Victor Hugo nous le présente d'une manière dramatique dans *Actes et Paroles* (1). La Horie nous apparaît comme un fantôme caché dans le silence et l'ombre des arbres du jardin des Feuillantines alors qu'au dehors se fait entendre une rumeur de triomphe et que la clarté d'une fête commandée par Napoléon monte « superbe, vermeille et vaguement sanglante. »

Lucotte, Drouet, Tilly s'entretiennent avec lui (2). La Horie, face sévère, œil profond, cheveux grisonnants, parle de Bonaparte, de cet homme qui était grand avant *Brumaire*. La Horie, pour revoir la France libre, donnerait sa vie. Oubliant, semble-t-il, ses interlocuteurs, il se tourne vers son petit filleul de 7 à 8 ans, il le regarde fixement et lui dit : Enfant, souviens-toi de ceci : avant tout la liberté. L'enfant a-t-il compris ? En 1875, quand il compose *Actes et Paroles* il prétend avoir gardé le tressaillement qu'il éprouva quand la main de La Horie se posa sur sa petite épaule.

La chose me paraît bien douteuse : il y a certainement pas mal de pose dans toute cette mise en scène à côté d'un fonds de vérité.

D'autres depuis Victor Hugo ont écrit sur La Horie : on a publié des documents sur lui qui éclairent sa figure plus vigoureusement que « le reflet de la fête, le flamboiement de Paris illuminé, » dont nous parle Victor Hugo. Ce dernier ne s'est point trompé cependant sur les traits caractéristiques de La Horie. Riche, bien né, instruit, c'était un patriote ardent, un vaillant soldat. Une injuste colère du premier Consul brisa sa vie à 36 ans. Il mourut à 47, victime d'un ensemble de circonstances incroyables. Dévoué à ses amis, enthousiaste des idées de liberté, il est mort pour avoir sauvé la vie d'un homme dont il avait eu beaucoup à se plaindre et qui l'avait trahi.

La Horie, dans le séjour de 18 mois qu'il fit aux Feuil-

(1) *Actes et Paroles*, t. I, *Avant l'exil. Le Droit et la Loi*, p. 16.

(2) Biré a prouvé toute l'invraisemblance de cette entrevue. (*Victor Hugo avant 1830*, p. 64-65). Nous ne nous y attarderons pas.

lantines, eut-il une influence quelconque sur l'âme de Victor Hugo ?

Il a pu célébrer devant son filleul l'amour de la liberté et de la Révolution car il fut l'un des plus sincères partisans des grands principes de 1789 (1).

Victor Hugo aura donc raison plus tard dans *Actes et Paroles* de parler de l'amour que La Horie professait pour la liberté, car la conduite de ce soldat, suivant les notes de l'un de ses chefs, était celle d'un bon républicain (2).

Mais à ce moment-là, Victor Hugo, âgé seulement de 7 ou 8 ans, a-t-il bien pu comprendre toute l'importance, toute la valeur des faits qu'il racontera plus tard quand il prétendra avoir appris près de son parrain la haine de la tyrannie et l'amour de la liberté ?

Nous croyons qu'il est plus dans la réalité des faits quand il présente La Horie partageant les jeux des enfants, levant de terre à bras tendus Victor, le jetant en l'air très haut et le recevant dans ses bras à la grande joie de l'enfant, ou encore, le soir, à table, le dîner fini, racontant des histoires (3).

Tout ceci est un tableau plus naturel, plus vécu que les grandes phrases à la Phocion des *Actes et Paroles*. Naturelle aussi est la conduite de La Horie se faisant montrer les devoirs, les examinant, les approuvant ou les redressant, expliquant Tacite à Victor qui n'avait que 8 ans ou lisant pour se distraire de sa réclusion forcée Tacite et Polybe (4).

Victor Hugo se souviendra plus tard (5) du format du Tacite de La Horie, un in-octavo relié en parchemin, édition Herhan, et de la première ligne des *Annales* : « *Urbem Romam a principio reges habuere.* »

(1) Louis le Barbier. Le *général La Horie*. 1766-1812. In-12, Paris. Dujarric, 1904, p. 2.

(2) Louis le Barbier, p. 5.

(3) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 48-49.

(4) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 49.

(5) *Actes et Paroles*, t. I, p. 21 et 22.

Victor avait une belle mémoire, on le sait, mais ce jour-là il dut l'aider en consultant l'édition de Tacite qu'il avait sous la main et que probablement il prêta, sans crainte de démenti, à La Horie.

Ces histoires, que La Horie racontait, ces corrections de devoirs furent toute l'influence du parrain sur le filleul, et entre eux il ne fut guère question de religion. La Horie, comme les généraux de la Révolution et de l'Empire, n'en avait cure et certainement il n'a jamais pensé aux devoirs que son titre de parrain pouvait lui imposer.

Tournons une page de l'enfance de Victor Hugo : son éducation, commencée aux Feuillantines, continuée au collège des nobles, puis encore aux Feuillantines, se termine à la pension Cordier et au collège Louis le Grand.

Sur cette période de la vie du poète *Victor Hugo raconté* s'étend longuement. Il nous parle, avec force détails, du théâtre que Victor Hugo et ses amis avaient monté, des deux peuples les *chiens* et les *veaux* aux destinées desquels Eugène et Victor présidaient, de Mlle Rosalie, la lingère de la pension. Il narre avec des fragments de pages empruntées aux *Mémoires* de son père, les deux sièges de Thionville, puis, avec ses propres souvenirs, les Cent Jours et la Restauration ; il crayonne les portraits de ses camarades de pension. Mais quand il s'agit d'ouvrir son âme, il est moins abondant ; nous avons peine à saisir ça et là quelques impressions positives qui nous permettent de suivre le travail qui s'opère nécessairement dans son esprit.

Nous savons que ses lectures sont variées et qu'elles sont loin d'être choisies. Sa mère, pour ne pas s'ennuyer, envoyait ses fils essayer les livres de la boutique du bonhomme Royol. « Ils lurent ainsi Rousseau, Voltaire, Di« derot ; ils lurent *Faublas* et d'autres romans de même « nature (1)... » Tout cela certes n'était point fait pour donner de la religion à leur âme. Aussi quand Victor va à St-Germain-des-Prés à la messe avec les autres élèves de

(1) *Victor Hugo raconté*, t. 1, p. 160-161.

la pension « il passe tout son temps à ruminer des vers, « souvent fort peu orthodoxes (1)... » et les spécimens qu'il nous en fournit nous prouvent qu'il dit vrai. Il s'ennuyait ferme à la messe,

Le saint office est donc très salutaire
C'est déjà l'enfer sur la terre (2).

Pouvait-il en être autrement : à la maison, sa mère était loin de désapprouver ces sentiments. Les maîtres, au collège, n'étaient point d'un avis différent. Cordier, le directeur de la pension, était un ancien prêtre, Maugras, le professeur de philosophie, qui lui aussi avait été dans les ordres (3), était un matérialiste, et d'autre part un fervent disciple de Condillac dont il expliquait le traité des *Sensations* aux banquettes souvent vides. Il n'est donc pas étonnant que Victor Hugo n'ait pu obtenir malgré son imagination un prix de philosophie au concours général. La démonstration de l'existence de Dieu lui était peut-être assez difficile vu son éducation et les enseignements de ses maîtres (4).

Il y a cependant, à cette époque, dans l'existence de Victor Hugo, une influence bien différente de celles que nous avons dû noter jusqu'ici. Le 10 Juillet 1816, il écri-

(1) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 216.

(2) *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 5.

(3) Pour MM. Cordier et Maugras, nous n'avons rien trouvé ni pour, ni contre les allégations de Victor Hugo.

(4) Nous avons retrouvé le programme proposé aux candidats :
« Après avoir indiqué très sommairement les principales preuves de l'exis- « tence de Dieu, les élèves feront voir qu'elles reposent sur un seul et même « principe qui est le principe de causalité ; ils énonceront avec toute la « rigueur et toute la précision possibles, ce principe dans lequel réside toute « la force de la démonstration. Ils examineront ensuite quelle est son origine, « s'il a été donné à l'homme comme un élément primitif de sa raison, ou si, « n'étant qu'une acquisition de l'expérience, il emprunte d'elle seule toute « son autorité. En traitant cette question, les élèves ne perdront pas de vue « que Dieu étant l'être nécessaire, il ne peut être légitimement déduit que « d'un principe dont les conséquences sont des vérités nécessaires. Si donc ils « cherchaient le principe dont il s'agit dans l'expérience, ils auraient à « prouver que les résultats de l'expérience conduisent à des vérités de cette « nature. » Cf. *Archives philosophiques, politiques et littéraires*, t. I, liv. III, Sept. 1817, p. 381.

vait sur le cahier de ses notes journalières : *Je veux être Chateaubriand ou rien*, et il aimait à lire le *Génie du Christianisme*. Nous trouverons les effets de cette lecture en étudiant *Ses Premiers Essais* et toutes ses autres œuvres. Dans tout ce que nous venons de dire sur l'enfance de Victor Hugo, c'est vraiment la seule influence tant soit peu religieuse qui se soit exercée sur lui. Ses parents, ses maîtres, son éducation par conséquent, tout l'éloignait de Dieu et de la religion.

CHAPITRE IV

LES PREMIERS ESSAIS DE VICTOR HUGO (1815-1817)

Victor Hugo a 13 ou 14 ans : il est encore sur les bancs du collège. Son éducation religieuse a été nulle ; sa mère qui a négligé de lui faire faire sa première communion et l'a élevé en dehors de tout culte, ses professeurs sans convictions religieuses n'ont pu conduire son âme vers une foi qu'ils ne possédaient pas.

Mais quel peut bien être l'état de cette âme à ce moment de la vie où l'adolescent dépouille pour ainsi dire l'enfant, hausse sa taille, pose et veut faire l'homme ? La réponse à cette question soulignera les résultats momentanés de l'éducation sans Dieu qui fut celle de Victor Hugo et peut-être nous expliquera-t-elle les contradictions, les volte-face futures du poète. L'autobiographie de Victor Hugo nous fournit peu de renseignements sur ce point, et même il est nécessaire de les soumettre au contrôle des faits. Ses premiers essais poétiques seront moins avares d'indications et c'est par eux que nous pourrons pénétrer dans cette jeune âme, voir quels sentiments la font vibrer, quelles tendances plus ou moins fortes se manifestent en elle.

Les premiers travaux nous montrent Victor Hugo dévoré par une sorte de fièvre poétique très ardente. En 19 mois il écrit 110 pages et 2838 vers (1). Il dépense ses forces et son talent dans tous les genres : il parcourt

(1) G. SIMON. *L'Enfance de Victor Hugo*, p. 174.

sans se lasser toutes les routes qui conduisent au Parnasse sans manifester, semble-t-il, de préférence pour celle-ci ou pour celle-là.

D'où vient cette fièvre ? Elle trouve évidemment un aliment dans le goût personnel, intime de Victor Hugo pour la poésie. *Nascuntur poetae.* On peut dire aussi que l'orgueil est déjà un stimulant puissant chez cet adolescent qui désire arriver. Ses cahiers d'écolier nous révèlent qu'il veut « être Chateaubriand ou rien » (10 Juillet 1816). Dès ce moment peut-être voit-il la littérature comme un marche-pied qui lui permettra de monter plus haut et de devenir pair de France. Quelques années plus tard n'a-t-il pas exprimé à Soumet l'ardent désir qu'il avait de cette dignité (1).

Ses maîtres chercheront bien à calmer ses ardeurs, mais bientôt ils comprendront l'inutilité de leurs efforts et ils l'encourageront comme M. Larivière qui s'amuse à rivaliser avec son jeune élève et le félicite en vers de ses premiers succès (2).

Ses condisciples ont dû avoir la primeur des compositions de Victor. Parmi ces auditeurs privilégiés se trouvaient le doux Vivien, qui, à la pension Cordier, partageait la chambre d'Eugène et de Victor, Jules Claye, qui travaillera plus tard aux éditions des *Contemplations*, de la *Légende des siècles* et des *Misérables*, et Joly, que Victor savait si bien débarrasser de ses bonbons et de ses gâteaux. Quand le peuple des *Chiens* avait triomphé du peuple des *Veaux*, Victor lisait peut-être quelques-unes de ses productions à ses meilleurs sujets qui ne pouvaient manquer d'applaudir leur roi. Faut-il faire état de ces encouragements ? Je ne le crois pas.

Victor Hugo tient-il beaucoup à l'approbation de ses camarades et n'a-t-il point de plus hautes visées ? Ses frères et quelques amis intimes lui semblent des critiques plus compétents. Abel, qui a quatre ans de plus que

(1) Lettre de Soumet à Rességuier, 1820, cf. Biré, *Victor Hugo avant 1830*, p. 153.

(2) G. Simon, p. 167, 168.

lui, fréquente de petits cercles littéraires et dès janvier 1817 il publie avec Armand Malitourne et Jean-Joseph Ader, une facétie, le *Traité du Mélodrame* (1). Les lauriers de son aîné excitent l'émulation de Victor : près de lui d'ailleurs il est sûr de trouver à l'occasion un bon conseil et un encouragement. Victor lui montre les vers qu'il écrit et il lui demande ce qu'il en pense : Abel, quand il les trouve convenables, n'est pas sans les lire aux jeunes gens avec qui il est en relations et Victor en est tout heureux : une preuve que ce petit cénacle littéraire connaît sa valeur et ses œuvres, c'est qu'il est jugé digne, le 25 janvier 1818, d'entrer dans une association pour la rédaction et la publication des *Lettres Bretonnes*, avec Abel, Louis-Auguste Marteau, Jean-Joseph Ader et Eugène (2). Ce dernier rivalise avec Victor dans le culte des Muses et souvent ils s'exercent sur le même sujet. Ils font tous deux une réponse à M. Baour-Lormian, à propos de son épître au Roi, le jour de la Saint-Louis (25 août 1816) (3). La même année ils écrivent tous les deux un poème sur *le Déluge* (4). Pour Victor, cette lutte fraternelle et les jugements d'Eugène l'excitent à remettre ses vers sur le métier, à les travailler de nouveau ou à les biffer.

Victor s'est créé aussi quelques amis intimes et personnels. Au premier rang, il faut placer Biscarrat, le maître d'études de la pension Cordier : c'est lui qui accompagnera Victor Hugo le jour où il ira porter au secrétariat de l'Académie le *Bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie*. A côté d'Alfred de Vigny il lui servira de témoin le jour de son mariage, mais dans les premiers essais fut-il à Victor un conseiller, un guide ? Malgré la situation plus élevée de Biscarrat puisqu'il est un peu le maître de Victor, nous voyons ici, semble-t-il, les rô-

(1) *Traité du Mélodrame* par MM. A ! A ! A ! in-8. Imp. Gillé, Paris, Pulis Delaunay, Pélicier, Plancher. Facétie. B. F., 11 Janvier 1817, n° 60.

(2) G. Simon, p. 175-177.

(3) G. Simon, p. 103-104.

(4) G. Simon, p. 137.

les renversés : l'élève adresse des félicitations et il promet les lauriers de la gloire aux vers de Biscarrat. C'est encore Victor Hugo qui tend la main à L. Blondel et l'invite à gravir avec lui « ce double-mont où tendent leurs efforts. » Biscarrat et Blondel, par leurs essais poétiques qu'ils communiquent à leur ami, par le commerce littéraire qu'ils entretiennent avec lui, ont stimulé Victor Hugo qui devait être heureux de se voir par ce côté l'égal de Biscarrat et le maître de Blondel (1). Par un orgueil et une vanité que l'on comprend, celui-ci devait chercher à les surpasser encore par des œuvres de jour en jour plus parfaites.

Mais l'influence la plus considérable que subit Victor Hugo fut sans contredit celle que sa mère exerça sur lui. L'instruction de Sophie Trébuchet, nous l'avons vu, n'avait pas été très soignée, car son grand-père, Me Lenormand, et sa tante Robin ne lui avaient appris que le strict nécessaire. Cependant les occupations de Sophie chez Mme Robin n'avaient pas dû être très absorbantes et lui avaient laissé bien des heures de loisir. C'est de cette époque certainement que date chez elle l'amour de la lecture et celui du théâtre et l'affection qu'elle ressentit toute sa vie pour Voltaire, son auteur préféré. Après son mariage, à Paris, elle recherchait, avec son mari, les petits théâtres. Elle a peu d'amies, peu de relations et pour chasser l'ennui elle continue à lire. Elle connaît le goût de Sigisbert pour les études. C'est lui qui encourage au travail ses frères, son beau-frère Trébuchet ; il envoie à ce dernier des lettres, parfois charmantes, qu'agrémente encore un grain de poésie. Après des voyages nombreux, elle s'établit à Paris définitivement : nonchalante, elle passe ses journées à dévorer des romans de toute nature. Son intelligence s'affine à toutes ces lectures variées et ainsi So-

(1) *Le Moniteur Universel* (19 août 1818, p. 987), parmi les trois premiers accessits de Physique, nomme Blondel, élève du Collège Louis-le-Grand. Serait-ce par hasard le même que L. Blondel, l'ami à qui Victor Hugo adressait ses vers et ses conseils et dont le nom se trouvait si souvent sous sa plume (cf. G. Simon, *L'Enfance de Victor Hugo*, p. 154). La chose paraît bien probable : en tous cas le fait est curieux à noter.

phie acquiert des connaissances assez étendues qui la mettent au courant des faits littéraires et des tendances se manifestant dans la république des Lettres. Mais personne n'est là pour redresser les erreurs inévitables de son jugement et de son goût. Nous ne pouvons donc pas dire que tout fut pondéré chez Sophie Trébuchet. Son éducation a commencé avec Voltaire et les philosophes du XVIIIe siècle pour maîtres, elle s'est achevée dans des études que personne ne dirige ; son intelligence ne s'est donc point normalement développée, son imagination, nourrie de romans, a eu sur les autres facultés un trop grand empire. Sophie ne put pas être pour ses fils un guide toujours sûr en littérature comme en morale.

Mais quelle fut l'influence de Sophie sur ses enfants et sur Victor en particulier à l'époque des premiers essais ?

F. Agier répondait dès 1820 à cette question. Au commencement de janvier il écrivait un article en faveur du *Conservateur littéraire* imprimé seulement en mars dans le *Conservateur* (1). Parlant des frères Hugo il disait : « L'éducation de ces intéressants jeunes gens a été diri-« gée par une mère distinguée qui a pensé de bonne « heure que de bons principes et des talents formaient « la seule fortune qui pût être à l'abri des révolutions... « Ils doivent à leur mère une seconde vie... Heureux « jeunes gens d'avoir une mère qui ait senti le prix « de l'éducation ! Heureuse mère de voir ainsi couron-« ner ses soins (2) ! »

Que vaut ce brevet d'éducation accordé à Sophie Trébuchet ? D'abord F. Agier avoue lui-même ne pas connaître les frères Hugo (3), à plus forte raison leur mère. Il est donc évident que cet article lui a été suggéré et que ses affirmations sont le fait d'un autre qui se cache

(1) *Le Conservateur*, t. VI, Livrais. 75e, 3 mars 1820, p. 465, 471. Pour la date de composition de l'article, voir la note de la page 465.

(2) *Le Conservateur*, t. VI, Livrais. 75e, 3 mars 1820, p. 469, 470.

(3) *Le Consevateur*, t. VI, p. 469.

dans la coulisse et dont nous ignorons le nom. L'article par ailleurs sent trop la réclame pour que nous y attachions beaucoup d'importance.

Faut-il tenir plus de compte du récit de Lamartine racontant sa première entrevue avec Victor Hugo (1) ? C'est une page typique très curieuse, mais une page de roman. Le tableau qu'il nous peint n'a jamais existé en dehors de son imagination. Il serait allé rue du Pot de fer avec le duc de Rohan, alors mousquetaire, voir Victor Hugo que Chateaubriand aurait déjà surnommé l'enfant sublime. Il entre dans une ruche bourdonnante, il voit « une « mère grave, triste, affairée, faisant *réciter des devoirs* « (sic) à des enfants de différents âges », et au fond d'une salle basse « un adolescent studieux, d'une belle « tête lourde et sérieuse, écrivant ou lisant loin du gai « tumulte de la maison. C'était Victor Hugo. »

Lamartine est-il allé avec le duc de Rohan encore mousquetaire chez Victor Hugo ? C'est chose très discutable, en tout cas absolument en contradiction avec le récit de Victor Hugo sur ses premières relations avec le duc de Rohan. Mais nous ne savons pas bien quelles abeilles auraient pu composer la ruche. Abel avait fini ses études depuis longtemps et même n'habitait plus avec sa mère. Victor d'autre part était seul dans une salle basse loin du gai tumulte de la maison. Eugène aurait donc été un garçon bien bruyant en répétant ses leçons ou en *récitant ses devoirs*. Dans sa correspondance il nous apparaît plutôt froid, calme, cérémonieux. Les enfants de différents âges, nous les cherchons vainement autour de Sophie affairée. Si vraiment Lamartine et le duc de Rohan lui ont rendu visite, nous comprenons son empressement à les recevoir mais alors la cause en serait tout autre que celle indiquée par le poète.

(1) *Cours de Littérature*, in-8, 1862, t. XIV, p. 315-317, entretien 83e. Lamartine prétend qu'à l'époque de sa visite, Victor Hugo avait déjà composé *Louis XVII*. Or cette ode parut en Décembre 1822 et Victor Hugo n'était plus un écolier. C'est là une nouvelle raison de mettre en doute l'exactitude des souvenirs de Lamartine.

Du récit de Lamartine et de l'article d'Agier nous pouvons retenir tout au plus un fait qui nous est d'ailleurs certifié à maintes reprises par Victor Hugo dans son autobiographie : Sophie, après s'être déchargée d'abord sur des maîtres salariés du soin de l'éducation de ses enfants, les a animés au travail et les a lancés ensuite vers la poésie.

C'est près d'elle que Victor Hugo cherche un appui contre son père qui le force à étudier les mathématiques et le destine aux études spéculatives et à l'école polytechnique. Sigisbert n'a point changé : il veut pousser ses fils comme jadis il excitait ses frères et son beau-frère Marie-Joseph Trébuchet. Il a toujours au cœur le regret de ses propres études tronquées et peut-être attribue-t-il en partie les insuccès de sa carrière aux lacunes de son instruction. Il ne voudrait pas voir ses fils se débattre au milieu des mêmes ennuis. Cette préoccupation part évidemment d'un bon naturel, d'une affection paternelle bien entendue, mais dans la circonstance ce qui manque au général Hugo c'est une juste appréciation de son époque et une claire vue sur la route que doivent suivre ses fils.

L'empire est tombé, la paix est revenue, la carrière des armes, pour qui la suivra, ne conduira plus comme autrefois à des fortunes rapides, à des situations élevées. Les lettres, il est vrai, offrent bien de l'aléa ; mais après les bouleversements de la Révolution, après la vie fiévreuse et les guerres continuelles de l'empire, elles trouvent sous un régime pacifique une tranquillité qui leur est favorable.

De tous côtés se manifeste un renouveau, un printemps littéraire. Le gouvernement royal encourage, peut-être par un sentiment d'opposition au régime détruit, le mouvement des intelligences que favorise aussitôt la noblesse. Les salons s'ouvrent de tous côtés. Les jeunes poètes y pénètrent facilement, ils y sont entourés, écoutés avec bienveillance dans la lecture de leurs vers. Plus tard Chateaubriand et Lamartine se rappelleront avec bon-

heur, la délivrance de la pensée comprimée par Bonaparte, le réveil de l'inspiration après un long sommeil (1). Chateaubriand n'avait-il pas été le précurseur de ce mouvement que l'empire avait étouffé mais qui repartait de plus belle pour ne plus s'arrêter. Chateaubriand avait semé au milieu des frimas de l'hiver ; le bon grain enseveli dans les sillons avait germé, il levait et promettait une récolte abondante.

Sophie a-t-elle eu cette perspicacité de s'apercevoir que la moisson serait plus riche dans le champ des lettres que dans celui des sciences ? Les lectures qu'elle a faites et les premiers essais poétiques de ses enfants ont-ils excité son imagination lui inspirant le désir de voir au moins l'un d'eux se rendre illustre dans la littérature ? Est-ce par ses soins que Victor a lu Chateaubriand, est-ce poussé par elle qu'il se le propose pour modèle ? Tout cela a quelque apparence de vérité : mais dans les difficultés qu'elle traversa au moment de sa séparation définitive avec Sigisbert, si elle eut « le désir « de sortir du cercle immédiat de l'existence journalière, « de s'en évader par le songe ou le livre », elle n'eut pas « ce dédain de la vie pratique » que l'on attribue « faussement à son âme de bretonne, elle ne fut pas cette « insouciante » qui « se désintéresse facilement de son « ménage et de ses enfants (2) » ; cette crise en tous cas lui fut salutaire si elle avait oublié à cette époque ses devoirs maternels ; abandonnée de son mari, remplacée par une autre au foyer conjugal, elle fut contente de contrecarrer les plans de celui qui la délaissait. Elle voulut être la maîtresse absolue de la pensée de ses fils. Il est nécessaire de constater ici la ferme volonté de Sophie et le triomphe de son influence sur l'influence

(1) Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, édit. Biré, IV, 135. Lamartine, *Discours sur les Destinées de la poésie*, 1834. Ce discours, publié d'abord chez Gosselin, in-8, Paris, 1834, sert de seconde préface aux *Méditations*. L'idée à laquelle nous faisons allusion se trouve aux pages 28, 29, 30 et surtout 32, dans l'édition publiée chez l'auteur, 1862, in-8, t. I.

(2) *Victor Hugo. Leçons faites à l'école normale sous la direction de Brunetière*, t. I, p. 6.

paternelle. C'est une revanche que son esprit un peu vindicatif est heureux de prendre (1). « L'autorité virile (2) » de Sophie, qui n'est pas toujours tempérée ni adoucie par l'affection, tient à se montrer sur ceux qui désormais seront sa seule consolation. Sa main, pour les diriger, sera parfois un peu ferme, un peu lourde, mais elle ne rencontrera pas de résistance ouverte, bien plutôt une docilité favorisée par le goût personnel que Victor et ses frères ont pour les lettres. Victor retiendra longtemps et répétera plus tard cette parole de sa mère : « Les hommes valent par l'intelligence et non par l'habit (3). » Eugène et Victor, lorsqu'ils seront à la pension Cordier, lui enverront par Abel leurs premiers vers, lui soumettant ainsi les prémices de leurs travaux, tout joyeux de recevoir son approbation et ses félicitations.

Sophie trouve aussi un plaisir et une vengeance à communiquer à ses fils son royalisme de fraîche date.

Victor nous parle sans cesse de sa mère royaliste, vendéenne et en même temps voltairienne. L'antithèse est charmante mais elle est fausse. Sophie fut certainement voltairienne et par son éducation et par ses fréquentations pendant la Révolution, mais la petite-fille de Me Lenormand-Dubuisson, juge au tribunal civil de Nantes pendant la Terreur, ne put pas être et ne fut pas une vendéenne, nous avons cru le prouver. Elle a épousé Sigisbert Hugo, pour sortir du trou où elle avait peur de végéter, par amour du panache peut-être, dans l'espoir de voir son mari occuper plus tard une brillante situation. Mais si elle avait été une vraie vendéenne aurait-elle consenti aussi facilement à donner sa main à un officier républicain ? En acceptant Sigisbert à un moment où la po-

(1) Il ne faut pas oublier qu'à la même époque, en représailles de l'abandon où la laisse son mari, elle cherche à obtenir contre lui une séparation de corps. Le jugement, qui lui donne satisfaction, est du 3 février 1818. Cf. Louis Belton. *Victor Hugo et son père, le général Hugo à Blois. Mémoires de la Société des Sciences et Lettres du Loir-et-Cher*, XIIe vol, 1re livraison, 31 Mars 1902, p. 19.

(2) Le mot est de Victor lui-même, cf. *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 161.

(3) *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 84.

litique mettait un fossé profond entre royalistes et républicains, elle s'est rangée à gauche avec les Bleus. Elle a montré de quel côté allaient ses sympathies. Eut-elle des opinions républicaines ardentes, fut-elle une « bleue » convaincue, ou bien se laissa-t-elle conduire par le courant qui avait entraîné sa famille, nous n'avons pas de preuves pour trancher la question. Mais les convictions royalistes de Sophie, jeune fille ou jeune femme, n'ont existé que dans l'imagination de Victor Hugo.

Plus tard, Sophie a souffert de l'empire ou plutôt de l'empereur qui a empêché l'éclosion des rêves brillants qu'elle avait formés pour Sigisbert. Ce dernier n'a point pardonné à Napoléon, mais sa rancune, même sous la Restauration, ne fut pas bruyante, tandis que chez Sophie, qui était femme, la rancune devint de la haine. Pendant l'empire, elle la contint au fond de son cœur sans la manifester. Peut-être est-elle heureuse en 1809 de cacher chez elle le général Lahorie: évidemment la reconnaissance, l'amitié sont les mobiles principaux qui la guident en cette occasion, cependant il dut lui être très agréable de faire une niche à l'empereur. Quand celui-ci fut renversé, elle ne voila plus ses sentiments. « La haine de Napoléon, comprimée jusque-là par la crainte de compromettre son mari éclata librement (1). » Victor nous raconte les enfantillages de sa mère arborant une robe de percale blanche, un chapeau de paille de riz garni de tubéreuses, chaussant des souliers verts pour mieux fouler aux pieds l'empire. « La royauté lui rappelait sa chère Bretagne ; c'était son adolescence qui recommençait (2). »

La haine de Napoléon, voilà l'unique cause du royalisme de Sophie. Il a pris naissance le jour de la chûte de l'empereur: son éclosion a pu être favorisée par les souvenirs que Sophie gardait de son adolescence (3), par les rêves d'ambition qu'elle caressait pour ses fils,

(1) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 189.
(2) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 189.
(3) Née en 1772, Sophie avait 17 ans en 1789.

mais ce fut par rancune qu'elle arbora la cocarde blanche et qu'elle fit tous ses efforts pour inculquer à ses enfants, même par des mensonges (1), des idées fausses sur Napoléon. Dans les premières pièces de Victor nous allons retrouver ce royalisme de commande, preuve de l'influence maternelle triomphant encore ici de l'influence paternelle. Sigisbert Hugo jugea en effet sa carrière finie avec l'empire, il ne sera pas le détracteur systématique du régime écoulé ; dans les *Mémoires* qu'il publia plus tard, il ne sera pas non plus un flatteur du régime nouveau, il lui demandera volontiers des honneurs sans taire son zèle passé pour l'empire. Il ne cherche pas à se venger d'une manière enfantine, comme Sophie et comme plus tard son fils Victor, de l'empereur qui ne l'a pas compris ou ne lui a pas pardonné son « attachement à Moreau ».

De l'étude des influences qui ont présidé aux premiers essais de Victor Hugo, une conclusion s'impose à notre esprit, dès maintenant évidente : elle nous apparaîtra plus nette encore quand nous aurons étudié ses premières œuvres. Aucun but n'a été montré au jeune poète, aucune direction morale ou religieuse ne l'a guidé, aucune autorité n'était auprès de lui assez puissante pour resserrer en un faisceau compact les énergies qui étaient en lui. Maîtres, condisciples, amis, frères, mère, personne ne lui a donné une méthode ou même un conseil sur la bonne route à suivre. Il s'est laissé conduire par sa nature qui le portait vers la poésie, enchanté d'entendre autour de lui des applaudissements flatteurs et il s'est hasardé sur tous les chemins.

Rien en effet de plus varié que les premiers travaux de Victor Hugo, car nous y rencontrons tous les genres. Il écrit ou du moins il commence deux tragédies, un mélo-drame, un opéra-comique, un poème. Il versifie des traductions nombreuses de Virgile, d'Horace, de Martial, de Juvénal, de Lucain. On le voit adresser en vers

(1) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 189.

des vœux de fête à sa mère, ses souhaits de bonne année à Mme Lucotte. C'est en vers aussi qu'il correspond avec sa mère, avec son frère Abel, avec M. Raynouard, avec Blondel, Biscarat, avec le père de la Rivière, qu'il exprime ses sentiments politiques sur Napoléon, sur la tragédie de *Germanicus*, sur le duc et la duchesse d'Angoulême : chansons, charades, contes, épigrammes, acrostiches, fables, dialogues, élégies, odes, impromptus, stances, couplets après boire, envois, adresses, dédicaces, tout chez lui se traduit en vers.

Malheureusement nous ne connaissons qu'une faible partie de ces premiers essais et nous ne pouvons porter sur eux qu'un jugement imparfait. Pour les uns nous avons le titre seulement, pour d'autres quelques vers, parfois on nous a donné toute la pièce ou du moins le plan général et de longs extraits. (1).

Quelques-uns qui sont de circonstance ne nous révèlent rien de l'âme de Victor Hugo. Ils sont l'œuvre de tout bon écolier qui s'exerce à rimer, heureux d'envoyer à droite et à gauche, souvent à propos de rien, des preuves de son talent précoce. Dans cette catégorie rentrent évidemment les vers qu'il adresse à sa mère, à Mme Lucotte, à Abel, à Blondel, à Biscarat. Hommage filial, expression de sa reconnaissance, réponse d'ami, ces vers ne sont pas autre chose.

Il faut mettre au même rang les charades, les acrostiches, les fables et dialogues, épigrammes, élégies, stances, contes, odelettes dont la liste serait ici fastidieuse. Un fait semble à noter cependant. Dans ces pièces nous compterions facilement une demi-douzaine d'épigrammes. Il y a déjà chez Victor Hugo le penchant à la satire : il s'attaque à un *méchant auteur méchant* (2), aux originaux (3), à un *mauvais libelliste* (4) à la manie des

(1) Nous renvoyons le lecteur pour ces premiers essais aux deux volumes de *Victor Hugo raconté*, et à G. Simon : l'*Enfance de Victor Hugo*.

(2) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 212.

(3) G. Simon, L'*enfance de Victor Hugo*, p. 105.

(4) G. Simon, p. 106.

grandeurs (1). Dans l'un de ses cahiers il adresse une pièce au lecteur :

N'exerce pas sur moi ta satirique rage (2).

Se sentait-il coupable de cette rage qu'il suppose chez les autres ?

A la satire appartiennent aussi certains vers politiques, par exemple le dialogue politico-littéraire que nous trouvons dans *Victor Hugo raconté* (3), les vers qu'il compose sur Napoléon, après la bataille de Waterloo (4), la réponse à Baour-Lormian à propos de l'épître que celui-ci adressa au roi (5), les vers sur la tragédie de Germanicus (6), et enfin un conte en vers sur

Sir Jupin, d'homérique mémoire (7).

Satire et politique, on le voit, se mêlent volontiers, car si déjà Victor Hugo a un penchant pour la satire, malgré son jeune âge il s'occupe de politique et c'est dans les rangs royalistes, dans les rangs des ultras, qu'il prend part à la lutte des partis. Plus tard il répétera à satiété que toute la responsabilité de son attitude d'alors doit retomber sur sa mère (8). Rien qu'à voir l'insistance du poète l'on se met en garde : cette insistance est trop voulue et le but visé est trop apparent. D'un autre côté les citations sont trop bien choisies, semble-t-il, par le témoin de la vie du poète. Au lieu de quelques vers, pourquoi ne pas nous donner tout le morceau, nous serions plus à même, de juger de la valeur de la conclusion qu'on en tire. L'influence des idées de Sophie et aussi du milieu où vécut Victor à cette époque est cependant

(1) G. Simon, p. 110.
(2) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 210.
(3) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 218.
(4) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 214.
(5) G. Simon, p. 103-104.
(6) G. Simon, p. 109.
(7) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 217-218.
(8) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 214.

indéniable. Quand celui-ci écrit des couplets qui seront chantés à un repas le jour de la fête du roi, il pense certainement à faire plaisir aux convives (1). Si au lendemain de Waterloo il nous montre Napoléon

Sombre, inquiet, en proie aux remords déchirants
Aux remords qui toujours punissent les tyrans

son amour filial guide sa plume.

Mais le fils ne traduit pas toujours les opinions de sa mère, il les adopte, il les fait siennes — nous verrons plus tard quelles raisons ont pu le convaincre de la justesse des vues maternelles — et bientôt ce n'est plus par suggestion qu'il est royaliste mais par conviction personnelle. En marge de sa première tragédie *Irtamène*, on trouve à plusieurs reprises « Vive le Roi (2) ! » on est bien forcé d'admettre qu'il exprime, en enfant peut-être, mais qu'il exprime son amour de la royauté. M. G. Simon remarque d'autre part et non sans raison les sentiments royalistes qui animent cette tragédie et qui sont pour ainsi dire résumés dans le dernier vers

Quand on hait les tyrans, on doit aimer les rois (3).

D'autres essais sont plus probants encore. Au mois d'août 1816, Eugène et Victor composent tous deux une réponse à l'épître que M. Baour-Lormian avait adressée au roi Louis XVIII (4). Nous ne connaissons pas par le détail la pièce de Victor, mais le ton, nous est-il affirmé, en est sarcastique et satirique, car Baour-Lormian s'était permis de donner des conseils au roi dans cette « épître semée de jeux de mots et de plaisanteries d'un goût douteux (5). » Nous avons lu les vers de Baour-Lormian.

(1) G. Simon, p. 103.

(2) G. Simon, p. 105.

(3) G. Simon, p. 125.

(4) *Moniteur Universel*, 25 Août, p. 960. Imprimée aussi dans l'*almanach des Dames pour 1822*, (B. F., 13 oct. 1821, n° 4135).

(5) G. Simon, p. 103 et 104.

Ils commencent par l'éloge obligatoire de Louis XVIII et des princes de la famille royale. Rien jusqu'à présent d'extraordinaire. Baour-Lormian montre ensuite l'allégresse universelle, le bonheur qui règne partout depuis la Restauration. Le sexe aimable

... Des lys abattus relevant la bannière

reçoit en passant les éloges flatteurs du poète. Victor aurait dû applaudir à ce compliment dont sa mère avec raison pouvait prendre sa part. Il préfère se moquer « des jeux de mots et des plaisanteries » qui peut-être existaient pour lui mais que nous n'apercevons plus. D'où vient donc son mécontentement ? Des conseils que Baour-Lormian a donnés à Louis XVIII car il en a donné. N'a-t-il pas osé, en bon libéral qu'il était, attaquer les ultras, « Don-quichottes nouveaux, » qui troublent la paix et veulent réformer la carte de l'Europe. Le roi ne doit pas écouter « ces Lycurgues nouveaux, ces Solons trans- « formés » qui prônent l'ignorance moyenâgeuse et regardent les libéraux comme les auteurs de toutes les catastrophes. L'union, la paix, la concorde sont les vertus qu'il faut pratiquer et dont le prince offre un si noble exemple. Venait ensuite un autre conseil. Le Pinde, dit-il, est en rumeur : il n'est point de rimeur qui ne s'escrime en dépit de Minerve pour arracher à son maigre cerveau une ode, une cantate, une épître ou un madrigal nouveau.

Tu les verras partout, un distique à la main
Dans ton propre palais, te fermer le chemin
. . . .
Mais on connait ton goût...
. . . .

Critiquer les ultras, critiquer les jeunes poètes qui s'essayaient dans tous les genres et soupiraient après l'heure où ils pourraient approcher le roi et lui offrir les prémisses de leur talent, c'était commettre une faute impardonnable. Aussi Victor saisit sans tarder le fouet de la satire pour défendre ses amis les ultras et pourchasser

l'impudent qui ne voulait pas lui octroyer le droit de publier des vers. « Il eut même l'intention d'envoyer sa réponse au *Journal des Débats* (1). » Une circonstance, indépendante de sa volonté, seule l'en empêcha.

En 1817, dans deux occasions, Victor manifesta ses sentiments royalistes. Le 22 mars (2), on joua au théâtre français devant une salle absolument pleine la tragédie de *Germanicus* d'Arnault. L'auteur, proscrit par la Restauration, habitait Bruxelles : il avait réussi cependant à faire accepter sa pièce. Les bonapartistes et les libéraux, qui remplissaient la salle, applaudirent bruyamment certains vers où ils voyaient des allusions aux événements contemporains ; à la fin de la représentation ils résolurent de manifester à propos du nom d'Arnault. Une rixe assez violente éclata au parterre et Talma annonça que l'auteur désirait garder l'anonymat. Ce dernier aurait préféré moins de bruit et un succès durable car il était dans le besoin. Sa pièce qui ne manquait pas de valeur n'eut qu'une seule représentation, et toute la presse royaliste approuva l'interdiction qui assurait la tranquillité. De la pièce que Victor Hugo composa dans les jours qui suivirent nous n'avons que le titre mais sans aucun doute il prit parti contre la cabale bonapartiste : pour affirmer une fois de plus son royalisme il profitait, on le voit, des moindres incidents de la vie littéraire ou politique.

Le voyage du duc d'Angoulême en tournée dans les ports de France est encore une de ces circonstances favorables qui lui permet de faire l'éloge du duc d'Angoulême « le plus grand guerrier de France », de la duchesse d'Angoulême, son épouse, « vaillante Antigone, » et d'exprimer ses sentiments intimes et personnels (3).

Dans les vers qu'il envoie à l'Académie sur *le Bonheur*

(1) G. Simon, p. 104.

(2) La pièce de *Germanicus* ne fut pas jouée le 22 mai comme l'indique M. G. Simon (p. 109), mais le 22 mars. Les vers de Victor Hugo doivent donc être du 29 mars et non du 29 mai.

(3) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 214 et 215 et G. Simon, p. 171.

que procure l'Etude on peut relever de nombreux couplets royalistes. Ne célèbre-t-il pas François Ier, toujours roi même dans les fers, Henri IV, Louis XVI,

> Victime des bourreaux que la France déteste
> . . . .
> ... entouré de cent monstres sinistres,
> Des fureurs d'un vil peuple exécrables ministres.

Dans sa prison il passe ses loisirs à instruire son fils, le jeune Louis XVII, dont Victor Hugo chantera plus tard le martyre. Il ne faut point oublier une attaque assez violente contre Bonaparte, ce tyran qui ravage la terre, croit égaler les dieux, mais n'a que leur tonnerre.

> J'aime les guerriers, mais je hais les bourreaux,

dit Victor Hugo en terminant le portrait de Napoléon.

Ici évidemment nous sommes en présence d'un royalisme de commande, dira-t-on. N'était-il pas d'un usage constant d'adresser dans ces morceaux un peu officiels un compliment flatteur au roi et à la royauté (1) ? Si Victor n'avait pas écrit d'autres vers royalistes, il ne faudrait pas tenir trop compte des sentiments qu'il exprime ici, mais *Le Bonheur que procure l'Etude* confirme simplement ce que nous savions déjà et par là même il garde toute sa force probante.

Victor Hugo fait, on le voit, de la satire et beaucoup de politique mais dans tous ces vers nous chercherons en vain une idée morale, encore moins une idée religieuse. Victor Hugo ne semble pas y penser le moins du monde et il n'en va pas autrement des nombreuses traductions qu'il rime à cette époque.

La muse de Victor Hugo n'est évidemment qu'une muse écolière. Comme tout élève de seconde ou de rhétorique il se plaît à mettre en vers français les meilleurs morceaux expliqués en classe.

(1) Parmi les autres concurrents deux au moins se sont montrés plus royalistes que Victor Hugo. Saintine et Loyson font l'éloge de Louis XVIII en exil et des émigrés. Loyson a de plus, comme Victor, aiguisé sa bonne plume contre Napoléon.

Il n'est point inutile cependant de noter qu'il suit aussi une tendance de son époque. Nombreuses sont en effet les versions poétiques des auteurs latins de 1814 à 1817. Tous les poètes latins que Victor Hugo a traduits, Virgile, Tibulle, Ovide, Juvénal, Horace, Martial, Lucain, l'avaient été par d'autres que lui et avant lui (1).

Victor Hugo néglige absolument les auteurs grecs, suivant là encore une tendance de son époque. En effet, à part les traductions que Mme Dacier fait d'Homère (1815-1817), à part une autre d'Anacréon écrite en vers languedociens par Aubanel (1815), les grecs semblent dédaignés par les poètes français. Victor Hugo, qui plus tard aura en si haute estime Homère et Eschyle, puisqu'il les mettra au nombre des génies (2), n'a pas même tenté de les reproduire. Les a-t-il ignorés alors qu'il était sur les bancs des écoles et plus tard seulement a-t-il connu et étudié leurs œuvres ? On serait porté à le croire et l'on aurait tort. Avait-il au contraire dès cette époque peur de se mesurer avec Homère ? La chose paraît plus certaine.

En 1820 (3), il se moquait des « pygmées » innombrables « qui ont tour à tour essayé de soulever la mas-« sue d'Hercule... La simplicité d'Homère a de tout temps « été l'écueil de ses nombreux traducteurs », ajoutait-il en critiquant la platitude de Mme Dacier et la séche-

(1) Voici les principales traductions : Virgile, les *Bucoliques* par A. L. Baudin (1814). — Les *Eglogues*, par de la Rochefoucauld, sous-préfet des Andelys (1814). — L'*Enéide*, par Mollevaut (1814 et 1817). — Le *Moucheron*, par le Comte de Valori (1817). — Les *Eglogues*, par Théodore Boyer, capitaine de cuirassiers (1817).

Tibulle, *Elégies* par le Comte Baderon Saint-Geniez, par Mollevaut, correspondant de l'Institut (1814) et par C. L. Mathieu (1814-1817).

Ovide, une *Elégie*, par Monnier (1814) *l'Art d'écrire*, par de Gournay (1817).

Horace, ses *Œuvres*, par Daru (1816), ses *Odes* par de Wailly, proviseur du collège Henri IV (1817).

Juvénal, *Satires*, par L.-V. Raoul (1815), par le baron de Méchin (1817).

En 1814, Bouriaud traduit les *Epigrammes* de Martial.

En 1816, Amor réédite la traduction de Lucain, par La Harpe.

(2) *Littérat. et Philos. mêlées*, t. II, p. 47, 50, et 83, 84.

(3) *Conservateur Littéraire*, t. I, liv. 7e, février 1820, p. 266 et *Littérature et Philosophie mêlées*, t. I, p. 130-131.

resse de Lamotte-Houdard (1). En 1834 (2), il allait plus loin encore et trouvait « monstrueuse et insoutenable une traduction d'Homère en vers français » et même il déclarait « qu'une traduction en vers de n'im- « porte qui par n'importe qui lui semblait chose absur- « de, impossible, chimérique » et il parlait des 4 ou 5000 vers d'Horace, de Lucain, de Virgile qu'il avait lui-même rimés en français.

Ces vers nombreux ne nous donneront évidemment rien de la personnalité de Victor Hugo et l'on serait mal venu d'y chercher quelque chose d'original, des idées morales et religieuses ; aussi bien il ne faudrait pas attacher à tous ces travaux une importance considérable quoique cependant certaines indications soient bonnes à retenir, certaines tendances utiles à noter. En 1816, Victor Hugo étudie Virgile plus spécialement et il semble suivre l'ordre adopté dans les livres classiques pour les œuvres du poète latin. Il versifie la première égloque, *Tityre et Mélibée* (3) ; la quatrième, *Pollion* (4). Aux *Géorgiques* il emprunte l'épisode du premier livre (5) et la description des côtes de Provence (6). Il fait une excursion dans l'*Enéide*, charmé probablement par les gracieuses figures de Nisus et de Euryale (7). Ajoutons à cela quelques vers qui sont une adaptation de l'*Art poétique* d'Horace (8), une épigramme de Martial (9), des vers à Glycère (10).

(1) Ici encore il suit les idées de son époque : on lit en effet dans les *Archives philosophiques, politiques et littéraires* (t. II, liv. 6, p. 144, Décembre 1817) : « nul ne pourra nous offrir une seule page que l'on puisse « assortir avec la simplicité des vers d'Homère... »

(2) *Littérature et Philosophie mêlées*, t. I, p. 132. La moitié de cette page n'est pas dans le *Conservateur Littéraire* et a dû être composée au moment où Victor Hugo collectionnait ses premiers écrits pour les rééditer.

(3) G. Simon, p. 106.

(4) G. Simon, p. 108.

(5) G. Simon, p. 105.

(6) G. Simon, p. 103.

(7) G. Simon, p. 105.

(8) G. Simon, p. 105.

(9) G. Simon. p. 106.

(10) G. Simon, p. 106.

Les sujets sont, on le voit, plutôt pleins de charme et de grâce. Le poète, qui plus tard montrera pour l'enfance un amour singulier, chante l'âge d'or et l'enfant merveilleux qui doit amener le bonheur sur la terre. La juvénile ardeur et la vaillante audace de Nisus et d'Euryale attaquant le camp des Rutules se retrouvent dans le cœur d'Aymerillot (1), « le petit compagnon », qui seul s'empare de Narbonne.

Tout le grand ciel bleu n'emplirait pas son cœur.

N'est-ce pas là un lointain souvenir de la parole de Nisus.

Aut pugnam, aut aliquid jamdudum invadere magnum
Mens agitat mihi nec placida contenta quiete est (2).

Toutes différentes sont les traductions de l'année 1817. Guidé par ses maîtres, il s'est attardé jusqu'alors aux passages qu'on lui a fait admirer, mais en 1817 il se laisse davantage diriger par son goût personnel. Virgile a toujours le premier rang dans ses préférences, mais à côté Horace, Juvénal, Lucain, Martial tiennent une large place. Son imagination, la bride sur le coup, le conduit là où il n'avait jamais fréquenté. Elle le porte à revoir encore une fois de petits coins frais et ravissants pour y cueillir la rose champêtre près du *Vieillard du Galèse* qui « cul- « tive le lys et la verveine » et se croit « l'égal des « rois dans son humble domaine ». Signalons encore dans le même ton *l'épisode d'Aristée* et le *règne de Jupiter*. Mais ce sont là, semble-t-il, des exceptions, des morceaux qui lui plaisent moins puisque sauf le *Vieillard du Galèse*, il ne les imprimera pas dans ses œuvres. Il lui faut en effet des paysages moins rustiques, des scènes plus violentes et plus sauvages : l'extraordinaire et le fantastique ont déjà pour lui des attraits et l'on comprend toute la

(1) *Légende des Siècles*, t. I, p. 285-298.
(2) *Enéide*, IX, 185, 186.

force de son attachement pour les morceaux de ce genre quand on saura qu'il les a insérés dans trois ou quatre revues, dans le *Conservateur littéraire*, dans le *Lycée armoricain*, dans *la France littéraire* et ensuite dans ses œuvres complètes. Sa traduction de *César franchit le Rubicon* lui permet d'évoquer l'image de la patrie « les cheveux épars, triste, le regard sombre, » se dressant devant César prêt à franchir les limites de sa province (1).

E. Biré fait remarquer avec raison que « ces trois fragments de *l'Enéide* présentent tous les trois un caractère commun : ils sont consacrés à peindre des monstres, ici Cacus, là Polyphème, ailleurs les Cyclopes... N'y avait-il pas là comme un présage de l'étrange sympathie qui plus tard poussera le poète à choisir ses héros parmi les êtres difformes faits pour exciter l'horreur et le dégoût... (2). »

Cacus est bien en effet le modèle qui servira à Victor Hugo pour tracer le portrait de Han d'Islande. Celui-ci ne ressemble-t-il pas à

> ... l'affreux Cacus, noir géant, monstre horrible.
> A ses portes pendaient des crânes entr'ouverts
> Pâles, souillés de sang et de fange couverts (3).

Le Cyclope dont Achéménide fait aux Troyens la description lui fournira de nouveaux traits pour la figure de son personnage. Comme Han d'Islande il « s'enivre de carnage et regorge de sang ». Il « broie les entrailles fumantes. » On entend « crier les os sous ses dents dévorantes (4). »

(1) Peut-être le monologue de César se demandant quelle conduite tenir à l'égard de Rome est-il une courte et lointaine ébauche de certains monologues que Victor Hugo mettra si souvent dans ses tragédies.

(2) E. Biré. *Victor Hugo avant 1830,* p. 87-88.

(3) *Victor Hugo raconté,* t. I, p. 235.

(4) Victor Hugo en reproduisant *Achéménide* dans les œuvres de la première jeunesse (*Victor Hugo raconté*, t. I, p. 223-228) lui a fait subir de nombreux changements, dont quelques-uns sont heureux mais d'autres font disparaître des épithètes, des expressions qui nous manifestent davantage son goût

Chez Victor Hugo nous surprenons ainsi un de ces mouvements d'âme inconscients à l'origine pour celui chez qui ils se produisent mais que la critique littéraire aperçoit ensuite très apparents à travers les œuvres successives. Ce mouvement qui aura toute son ampleur dans *Han d'Islande* porte Victor Hugo vers certain romantisme qu'on appellera *frénétique*, vers « la peinture de scènes « sanguinaires et d'images monstrueuses, hideuses, pres- « que infernales (1). » Faut-il avec Auger dans son rapport à l'Académie sur le Classicisme et le Romantisme douter de la bonté du cœur des romantiques et en particulier de celui de Victor Hugo. Je ne le crois pas, car la réponse des romantiques par la plume de E. Deschamps n'est pas sans valeur. « Je ne sache point que « la peinture de *Cacus, des Harpies ou de Polyphème* « qui broie entre ses dents des membres palpitants et « des chairs encore vivantes ait jamais fait douter de « l'humanité d'Homère et de Virgile ni qu'il en soit « résulté un grand préjudice pour leur talent (2). » Ce plaidoyer me semble une défense toute amicale, suggérée peut-être par Victor Hugo qui ne voulait point renier les premières œuvres de sa jeunesse et donnait aux tendances de sa muse d'illustres patrons très en faveur auprès des classiques.

Mais ces traductions, tout en nous révélant les penchants littéraires de Victor Hugo, ne nous disent ni son âme, ni ses idées religieuses ou morales. Admirateur des auteurs anciens, s'est-il contenté de voir en eux des poètes, a-t-il été indifférent aux doctrines qu'ils avaient enseignées et pratiquées ? Nullement. Il est en effet une œuvre composée par lui en 1817 qui nous renseigne sur ce sujet. Ce n'est point une traduction d'auteurs grecs ou latins mais c'est un résumé assez complet des idées que Victor Hugo se

d'alors. Dans nos citations nous nous servons du texte du *Conservateur Littéraire*.

(1) Ces expressions sont empruntées au rapport de Auger (15 mai 1824) et aux *Lettres Champenoises*, t. XX, lett. 176, p. 65, 4 janvier 1825.

(2) *Muse française*, t. II, livrais. 11e, p. 308, 15 mai 1824.

faisait de l'antiquité, du moins à cette époque. *Le Bonheur que procure l'Etude*, présenté au concours de l'Académie, en 1817, nous éclairera surabondamment sur les résultats de son éducation libre, indépendante et irréligieuse (1).

Je ne veux point étudier ici du point de vue littéraire cette composition d'un enfant dont la précocité, quoiqu'on ait pu dire, n'apparaîtrait guère s'il n'avait point plus tard donné d'autres preuves de son talent. L'Académie trouva qu'un plan bien net manquait chez tous les concurrents. Ce reproche, un peu dur pour quelques-uns, entre autres pour Loyson, était mérité par Victor Hugo. Ajoutez à cela un manque de clarté dans les allusions, des négligences dans la disposition des parties, des longueurs démesurées, des amplifications souvent banales, des défauts de style et de versification, des répétitions de la même rime. Comme les autres compétiteurs et comme Loyson en particulier, il fit parade de ses sentiments royalistes et antibonapartistes (2). Mais la question est toute autre ici. Victor Hugo se présente à nous tout pénétré des auteurs que nous l'avons vu traduire. L'histoire ancienne nous apparaît avec ses rois et ses généraux illustres, Léonidas, Darius, Marius, Agricola, ses historiens, Tacite et Plutarque, ses philosophes, Socrate, Platon, Zénon, Caton, Cicéron. L'histoire moderne est moins mise à contribution : François Ier, Henri IV, Fénelon, Louis XVI sont seuls mentionnés, encore faut-il ajouter que la politique en est peut être l'unique cause.

Ses poètes préférés sont souvent cités. Les *Bucoliques* de Virgile nous donnent « les lauriers épais et les myrtes odorants (3). » Tibulle n'est point négligé non plus. Tous ces noms nous montrent que Victor Hugo a fait preuve d'é-

(1) Composé du 18 mars au 7 Avril (cf. G. Simon : l'*Enfance de Victor Hugo*, p. 161) le *Bonheur que procure l'Etude* fut remis à l'Académie le lundi 12 mai. Le concours fermait le jeudi 15 mai. Ces dates permettent de voir la part de vérité et la part d'erreur que renferme le récit de *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 1, 2, 3.

(2) *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 22, 23, 25.

(3) *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 19.

rudition et d'amour pour l'antiquité. Mais a-t-il rempli le but que s'était proposé l'Académie. D'après le rapport Raynouard il était à la fois littéraire et moral. Franchement il me semble que le but moral a été singulièrement négligé.

Ch. Loyson, au commencement de son travail, a nettement indiqué la fin de l'étude.

Le monde et son auteur! Dieu, l'homme et l'univers (1).

Il passe ensuite en revue l'histoire des peuples et des empires, les sciences, et montant avec Newton jusqu'au firmament, il s'écrie

... J'aperçois partout
Dieu qui soutient, dirige, enferme et borne tout (2).

Il revient avec insistance sur l'idée de Dieu : il découvre l'image du Créateur

Sous le voile sacré d'un éclatant nuage (3).

Il voit la poésie

Sublime, s'élancer jusqu'au trône de Dieu (4).

Si l'on compare ces vers de Ch. Loyson à ceux de Victor Hugo, l'on est étrangement surpris, car Victor Hugo est tout simplement païen et même un païen, élève des poètes érotiques du XVIII[e] siècle. Lui, qui plus tard n'aura que des anathèmes pour le merveilleux païen des classiques, divinise l'Etude.

Oui c'est toi que je chante et c'est toi que j'implore
Sage mère des Arts, déité que j'adore,
Etude !... (5)

Il ne manque pas à plusieurs reprises de lui adresser

(1) *Œuvres choisies de Charles Loyson*, Paris, in-8, Albanel. 1869, p. 5.
(2) *Ibid.* p. 9.
(3) *Ibid.* p. 9.
(4) *Ibid*, p. 10.
(5) *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 17.

des invocations. Par deux fois il parle des champs de l'impitoyable Mars et de sa tonnante voix, de Bellone et de ses alarmes (1). Mais il oublie ou ignore le Dieu des chrétiens. Il ne connaît, semble-t-il, que la vertu antique : Socrate, Platon, Caton sont ses seuls modèles. A part Fénelon, il ne nomme point les grands penseurs chrétiens, d'ailleurs il néglige absolument les auteurs français (2). Que demande-t-il aux anciens ? non pas des conseils de vertu, mais des chants d'amour et de passion. Virgile est bien le poète heureux qui célébra Enée (3) mais auparavant Victor Hugo pleure Didon, il plaint son amour malheureux (4). Il célèbre l'aimable Tibulle, mais celui-ci est avant tout pour lui le « chantre de l'amour ». A son nom il joint aussitôt le nom de son amie Délie, cette courtisane affranchie à qui Tibulle a adressé les six premières élégies du premier livre des *Amours*. Si le zéphir fait frémir les feuilles, si le ruisseau gazouille, tous les deux répètent le nom chéri de Délie.

Je n'entends que Délie et mon cœur semble même
Partager les amours du poète qui l'aime (5).

Plus loin, à propos des « malheureux mortels » qui dédaignent « les fortunés autels » de l'étude il représente

L'un, vieux de volupté, effronté sybarite
Des faveurs de Laïs tirant tout son mérite.

Il est beau certes de connaître à fond la littérature du passé, mais n'est-ce pas étrange pour un enfant de quinze ans d'étaler une telle science de la corruption païenne et de citer avec complaisance les noms des courtisanes grecques et romaines.

(1) *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 24 et 25.

(2) Ses concurrents au contraire les citent volontiers. Lebrun mentionne Montaigne, Corneille, Pascal, La Bruyère et Fénelon ; Saintine fait exception.

(3) *V. Hugo raconté*, t. II, p. 26.

(4) *Ibid.* p. 18.

(5) *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 19.

Peut-être Victor Hugo n'a-t-il voulu que faire preuve d'érudition, peut-être aussi a-t-il voulu plaire à certains académiciens, vieux restes du XVIII[e] siècle. Il est au moins curieux de noter que Raynouard a justement cité les vers où le poète pleure sur Didon et plaint ses amours (1). Le bon académicien n'a vu que la beauté des vers et n'a pas été choqué autant que nous par cette connaissance que Victor Hugo montrait de la corruption païenne, mais c'est peut-être un peu pour cela, et surtout pour d'autres raisons, qu'il a douté de l'âge du poète. Evidemment cette science précoce est toute livresque, elle montre surabondamment cependant qu'une saine morale n'a guère présidé à ses études et que son intelligence s'attache aux frivolités plutôt qu'aux graves problèmes de doctrine religieuse ou philosophique. Condamner les « effrontés sybarites » est chose excellente, mais il ne faudrait pas en même temps partager les amours de Tibulle pour Délie.

Victor Hugo a prouvé que son goût s'était moralisé et purifié avec l'âge et il a fait justice de ses tendances d'enfant dans une page pleine de sens sur les poètes grecs et latins et même sur certains petits poètes français. Sa parole elle-même nous sera une excellente conclusion : « L'expression de l'amour dans les poètes de l'école an-« tique... manque en général de chasteté et de pudeur.... « *L'absence de chasteté* dans l'amour est peut-être le « signe caractéristique des civilisations et des littératures « que n'a point purifiées le christianisme. Sans parler « de ces poésies monstrueuses par lesquelles Anacréon, « Horace, Virgile lui-même ont immortalisé d'infâmes dé-« bauches et de honteuses habitudes, les chants amoureux « des poètes païens anciens et modernes, de Catulle, de

(1) Voici les huit vers cités par Raynouard :

Mon Virgile à la main, bocages verts et sombres,
Que j'aime à m'égarer sous vos paisibles ombres !
Que j'aime en parcourant vos aimables détours,
A pleurer sur Didon, à plaindre ses amours !
Là, mon âme tranquille et sans inquiétude,
S'ouvre avec plus d'ivresse aux charmes de l'étude ;
Là, mon cœur est plus tendre, et sait mieux compatir
A des maux... que peut-être il doit un jour sentir.

« Tibulle, de Bertin, de Bernis, de Parny ne nous offrent « rien de cette délicatesse, de cette modestie, de cette « retenue sans lesquelles l'amour n'est plus qu'un ins- « tinct animal et qu'un appétit charnel (1). »

Le bonheur que procure l'étude est un ouvrage de longue haleine, mais ce n'est pas le seul que Victor Hugo composa pendant ces deux années (1816-1817) que nous étudions présentement. Il entreprit deux tragédies : *Irtamène* (1er Juillet-14 Décembre 1816) et *Athélie* ou les *Scandinaves* (Septembre 1817), un mélodrame, *Inez de Castro* (1817), un opéra-comique, *A quelque chose hasard est bon* (Novembre-Décembre 1817), enfin un long poème, *le Déluge* (1816).

Ce n'est point certainement dans son opéra-comique dont nous ne savons d'ailleurs pas grand chose qu'il faut aller chercher des idées morales ou religieuses. Inutile donc de s'y attarder. Ses tragédies, *Irtamène* et *Athélie*, son mélodrame *Inez de Castro* seront une matière plus fertile pour nous en observations intéressantes.

Victor Hugo n'est pas encore très savant évidemment dans la technique de l'art dramatique, mais il a lu les meilleures pièces du répertoire classique français, il a étudié Racine et Voltaire, ses deux modèles préférés, « ces demi-dieux du théâtre français (2), » mais il a jeté aussi un coup d'œil non pas superficiel mais approfondi sur les mélodrames et les drames de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe. Nous allons donc voir deux influences rivales agir sur lui, car d'une part il veut construire ses tragédies sur le vieux mode classique, d'autre part s'il n'a pas une idée très nette du mouvement qui se fait dans la littérature, s'il est assez ignorant du romantisme, il ressent cependant les effets de la révolution qui lentement s'opère autour de lui. Ces premières œuvres tragiques sont en effet des ébauches où

(1) *Littér. et Philos. mêlées*, t. I, p. 281-282.

(2) Cette parole de Victor Hugo, citée par G. Simon, p. 113, est empruntée aux vers qu'il composa en envoyant *Irtamène* à sa mère.

déjà nous trouvons les qualités et surtout les défauts des drames qu'il écrira plus tard.

Dans *Irtamène*, la scène se déroule en Egypte : un usurpateur, Actor, est prêt à tout pour conserver le trône qu'il a volé à Zobéir. Irtamène veut au contraire rétablir dans ses droits le roi légitime : il est chevaleresque, généreux, dévoué, fidèle au monarque déchu. Il nous attire à lui par ces qualités et aussi par la tendresse qu'il montre à son épouse, Phalérie, que convoite Actor. A côté d'Irtamène et de Phalérie, un autre personnage nous est sympathique, c'est Zobéir, pauvre roi détrôné, qui nous apparaît plein de grandeur, de noblesse et de désintéressement. Le dénouement est évidemment heureux : Zobéir remonte sur le trône de ses ancêtres, Actor périt,

> ... Les dieux, vengeurs de la vertu
> La feront triompher sur le crime abattu (1).

Irtamène et Phalérie, pour qui nous avons craint un instant, sont sauvés tous les deux.

Irtamène est une tragédie à peu près classique, mais M. G. Simon lui-même est obligé d'avouer qu'elle offre quelques étrangetés et que parfois nous touchons à l'invraisemblance (2). Pendant qu'Irtamène est en prison dans le palais même du roi Actor, une porte masquée s'ouvre et Zobéir, le détrôné, le proscrit, paraît. Comment a-t-il pu pénétrer, comment a-t-il échappé à la vigilance des gardes, quel souterrain l'a conduit à cette porte masquée ? C'est un mystère que l'auteur ne s'est pas donné la peine de dévoiler. La tragédie, on le voit, se mue en tragi-comédie, en mélodrame. Victor Hugo n'a pu jusqu'au bout imiter Racine et Voltaire, il s'est fait l'élève de Pixérécourt.

Les sentiments que renferme *Irtamène* sont nobles et élevés, la morale naturelle qu'on y enseigne est conve-

(1) G. Simon, p. 124.
(2) G. Simon, p. 118-119.

nable. Phalérie parle bien de se donner la mort, disons le mot, de se suicider, si son mari monte sur l'échafaud, mais on ne peut lui demander d'avoir des sentiments chrétiens, ce ne serait guère couleur locale. Certains vers au contraire sur l'éternel repos (1) rappellent trop vaguement, s'ils le rappellent même, le dogme de l'immortalité de l'âme qui appartient pourtant, il nous semble, aux croyances des Egyptiens. On pleure les héros, nous dit Irtamène, on chérit leur mémoire ; par contre on maudit les tyrans, leur gloire est flétrie.

L'échafaud n'est honteux que pour le criminel. Il semble que le regard de Victor Hugo, comme celui d'Irtamène, n'est tourné que du côté de la terre et qu'il ne s'élève pas jusqu'au ciel pour y chercher et le souverain juge et l'éternelle récompense.

L'auteur n'a pu dissimuler sa personnalité et ses sentiments. Son royalisme se révèle en bien des endroits et particulièrement dans le dernier vers si souvent cité :

Quand on hait les tyrans on doit aimer les rois (2).

Notons aussi dans l'envoi à sa mère des attaques contre la rage impuissante des Zoïles. Dès sa jeunesse, il parle de ses ennemis, il en a comme une peur instinctive, une sorte de divination. C'est un trait caractéristique de sa nature, un sentiment personnel mais combien héréditaire aussi, si nous nous rappelons la même inquiétude chez son père, la même souffrance en présence d'ennemis réels ou souvent imaginaires.

Avec *Athélie* ou les *Scandinaves*, sa seconde tragédie, Victor Hugo fait un pas de plus vers le drame ou plutôt vers le mélodrame. Il n'a jamais terminé cette pièce qui nous transporte dans un tout autre milieu et sous un autre climat : nous ne la connaissons que par le résumé amplement détaillé de M. G. Simon (3).

(1) G. Simon, p. 116.
(2) G. Simon, p. 125.
(3) G. Simon, p. 142-150.

Athélie, après six mois de mariage, voit son mari assassiné à l'instigation d'un chef puissant, Morler, par un jeune seigneur, Althur, qu'elle avait jadis aimé d'un amour partagé. Livrera-t-elle son amant à la mort pour venger son mari ou bien l'épousera-t-elle malgré le crime dont il s'est rendu coupable ? Toute la crise d'âme est là mais il faut à Victor Hugo un dénouement terrifiant. Au moment de l'hymen, Athélie saisit et boit la coupe empoisonnée qu'elle a fait préparer pour Althur et celui-ci se perce de son épée sur le corps de son amante. Ce simple scénario nous montre que si *Athélie* commence à la façon d'une tragédie cornélienne par une lutte entre la passion et le devoir, elle se termine par un dénouement où triomphent les idées chères aux poètes dramatiques de la Révolution et de l'Empire et plus tard à Victor Hugo lui-même. Nous avons des meurtres, un duel, de grands coups de théâtre, un tombeau de marbre noir, le temple d'une divinité sauvage et cruelle, Odin, temple rempli de prêtres et de bardes, une litière couverte d'un drap noir pour cacher un cadavre, une coupe de poison. Le rideau en se baissant voile une amante empoisonnée et son amant qui s'est suicidé sur son cadavre. Qui ne reconnaît dans cette scène finale une ébauche de la dernière scène *d'Hernani* et certains passages de *Lucrèce Borgia*.

Déjà, on le sent, le but de Victor Hugo n'est point de peindre des caractères ni de résumer les mœurs ou l'esprit d'un siècle, d'un pays ; il cherche avant tout, en développant une passion ou plutôt un état d'âme, à étonner, à émouvoir son spectateur par une succession rapide d'aventures et par l'imprévu des péripéties.

Nous avons évidemment pour *Athélie* les mêmes observations morales à formuler que pour *Irtamène*. Ces meurtres, ces suicides n'ont rien de bien religieux, tant s'en faut : cette tragédie, il est vrai, empruntée aux vieilles légendes scandinaves se déroule dans des temps très anciens et dans un pays que le christianisme n'a point encore civilisé.

Est-ce de lui-même que Victor Hugo est allé puiser à cet-

te source lointaine des pays du Nord qu'il retournera visiter avec *Han d'Islande*, ne suit-il pas plutôt une tendance de l'époque et, j'oserais dire, une tendance familiale ? Abel et Eugène l'ont en effet accompagné ou devancé. Eugène donnera au *Conservateur Littéraire* une nouvelle en prose, le *Duel du précipice*, et Abel racontera, comme nous le verrons, des légendes qui ont une parenté très étroite avec *Han d'Islande*.

L'influence d'Abel, à cette époque, est évidente aussi sur un autre point. Assez versé dans la langue espagnole, qu'il avait apprise pendant son assez long séjour en Espagne, il préparait déjà les travaux qu'il écrira quelques années plus tard sur la littérature de ce pays. Peut-être est-ce dans les vieilles chroniques étudiées par Abel que Victor a puisé le sujet *d'Inez de Castro* (1).

Très certaine au moins est l'influence sur cette pièce écrite en 1817 du *Traité du Mélodrame* publié la même année, en janvier, par Ader, Armand Malitourne et Abel Hugo (2). Victor a-t-il voulu mettre sérieusement en pratique les règles tracées par son frère et ses amis, a-t-il voulu par passe-temps d'écolier tourner lui aussi en dérision le mélodrame et les auteurs qui le cultivaient ? Peu importe. Nous serions cependant porté à croire que Victor Hugo n'a pas cherché à faire un travail de satirique. *Inez de Castro* est une suite logique à *Irtamène* et à *Athélie* et Victor Hugo était trop près du mélodrame pour ne pas y choir complètement.

(1) Abel traitera d'ailleurs lui-même la même question aux Bonnes Lettres. Le vendredi 26 Avril 1822, il examinera la tragédie d'*Inez de Castro* par Maxias de Lacerda, la comparera à celle de Lamothe et montrera que cette pièce est tirée d'un épisode de la *Lusiade (Annales de la littérature et des Arts*, t. 7, livrais. 82e, p. 136, 27 Avril 1822). De Bourniseaux avait fait, en 1788, une héroïde intitulée : *Don Pédro à Inès de Castro*, in-8, 15 p. Madrid et Paris, Debrai, 1778.

(2) Voici le titre exact de l'ouvrage : *Traité du Mélodrame* par MM. A ! A ! A ! *Stupete. Gentes* ! In-8, VIII-79 p. Imp. Gillé. — Paris, chez Delaunay, Pélicier, Plancher, 1817 (B. F. 11 janvier 1817). MM. Paul et Victor Glachant, dans leur *Essai critique sur le théâtre de Victor Hugo*, in-12. Hachette, 1903, ont étudié, p. 11-34, *Inez de Castro* et le *Traité du Mélodrame*, mais peut-être n'ont-ils pas montré toute la connexité qui existe entre les deux œuvres et tout ce que Victor a emprunté à Abel.

D'après les auteurs du *Traité du Mélodrame* il faut une femme innocente et persécutée : Inez, comtesse de Castro, remplit parfaitement ce rôle : elle est, comme le seront plus tard plusieurs des héroïnes de Victor Hugo, malheureuse, coupable au moins aux yeux de la loi, rachetée aussi par le sentiment et l'amour maternel. Il n'y a pas à proprement parler de niais à moins que cet office ne soit tenu par Alphonse le Justicier, roi de Portugal, qui, malgré certaines qualités, prête souvent à rire par les principes qu'il énonce mais oublie de mettre en pratique. Par contre, il y a deux tyrans, ce bon Alphonse qui veut faire juger et condamner Inez et surtout sa femme, qui empoisonne Inez. Enfin le chevalier, c'est don Pedro, infant, puis roi de Portugal (1).

« Pour couper les scènes, dit le *Traité du Mélodrame*, il « suffira de les *séparer* par des accords de musique « qui servent en même temps à les *lier* entre elles (2). » Victor Hugo a mis non pas entre les scènes mais entre les actes des intermèdes qui les *lient* en les *séparant*. Dans le premier intermède, entre le premier acte et le second, « un « chœur de jeunes filles maures et de chevaliers ara- « bes s'avance en chantant au son des harpes, des « tambours, des guitares et des clairons. » Après deux très courtes scènes, « les clairons et les cymbales exé- « cutent une marche militaire et les Maures sortent en « ordre de bataille (3). » Le deuxième intermède, entre l'acte second et l'acte troisième, est plutôt un tableau lointain, un panorama de bataille, une scène de cinématographe révélant aux spectateurs les évènements qui dans une tragédie ordinaire se passent dans la coulisse. Ici l'intermède est tout à la fois et parfaitement une liaison et une séparation.

Pour la marche et le développement de l'action, pour le lieu de la scène et les décors, Victor Hugo ne s'écarte

(1) « On fera paraître, pour principaux personnages, un niais, un tyran, une femme innocente et persécutée, un chevalier... (*Traité du Mélodrame*, p. 9).

(2) *Traité du Mélodrame*, p. 10.

(3) *Victor Hugo raconté*, t. I, *Inez de Castro*, p. 331-333.

guère des règles fixées par son frère et ses amis (1). Il a, dans son premier acte, convenablement exposé les faits. On sait qu'Inez de Castro, fille d'honneur de la reine, mariée secrètement à l'infant don Pedro dont elle a eu deux enfants, est accusée de l'avoir séduit et que pour ce crime elle va être jugée. Au second acte, nous assistons au jugement et nous pénétrons dans la prison où elle attend sa sentence et où don Pedro vient la rejoindre. Il y a évidemment ici des serments d'amour, mais c'est Inez qui est chargée d'exposer « les bons principes de philosophie ». Elle ne veut pas devoir la vie à la révolte et à la guerre civile. Le tyran arrive : les deux amants font assaut d'héroïsme et finissent par triompher, leur mariage est reconnu, il semble que la vertu va recevoir sa récompense. « Mais si la vertu « triomphait, la pièce serait finie et il faut encore rem« plir un acte : *ergo donc* le crime l'emporte ». Victor suit ce bon conseil : Inez meurt empoisonnée par un breuvage que dans la prison lui envoie la reine. Le mélodrame en ce moment se transforme en drame et là encore Victor suit les conseils de son frère : « rendez « votre tyran habile à faire des meilleurs vins les poi« sons les plus subtils : cachez la mort au fond d'une « coupe (2). »

Au troisième acte, le mélodrame reparaît dans toute sa

(1) « On placera un ballet et un tableau général dans le 1er acte, une prison, « une romance et des chaînes dans le 2e ; combats, chanson, incendie dans « le 3e. Le tyran sera tué à la fin de la pièce, la vertu triomphera et le che« valier devra épouser la femme innocente, malheureuse, etc. (*Traité du Mélo« drame*, p. 9-10).

« Au 2e acte, une prison : les 2 amants dans cette prison ; ensemble, on ne « sait pas trop pourquoi... ensemble dans une prison ! quel bonheur pour « eux ! nouveaux sermens d'amour, bons principes de philosophie voilà ce « qui les occupe... ils se sauvent : changement de décoration ! le tyran les « poursuit : combats !... mais si la vertu triomphait, la pièce serait finie et il « faut encore remplir un acte : *ergo, donc* le crime l'emporte.

« En vain le tyran menace l'innocente du plus cruel des supplices, l'inno« cente préfère le trépas à l'infidélité, l'amour en fait une héroïne ! Elle va « périr... mais fort heureusement arrive tout à coup un secours *impromptu*... « le tyran est tué sans trop savoir comment... les amants sont délivrés, ils « s'épousent et la pièce est finie... » (*Traité du Mélodrame*, p. 12-13).

(2) *Traité du Mélodrame*, p. 38.

pureté. « Nos plaisirs réclament une bataille... une ba-
« taille !... mais voici les deux armées en présence ; elles « s'avancent, se mesurent, se déploient, se resserrent, « le tout en bon ordre et discipline : on doit au moins « 5 hommes à la ressemblance (1). » Victor n'a point négligé cette fameuse bataille : elle se livre, nous l'avons vu, dans le deuxième intermède. Un combat singulier entre le chef des Maures, Albaracin, et le roi Alphonse, ajoute encore à l'intérêt. Elle se termine par la défaite des Maures et la mort d'Alphonse : trois officiers, puis des officiers et des soldats, « on doit au moins 5 hommes à la ressemblance, » nous racontent en de brèves paroles tous ces évènements.

Au mélodrame il faut encore une caverne, un souterrain, des ossements (2). Victor Hugo nous a servi tout cela. A l'acte second déjà « le théâtre représente une « vaste salle tendue de draperies noires semées de têtes « de mort et de larmes blanches, éclairées par des cierges et des pots à feu. Au fond est un tribunal également tendu de noir, à droite un trône pour le roi, à « gauche un échafaud noir surmonté d'un catafalque « et sur lequel on voit briller une hache, etc... (3) » Au troisième acte, le théâtre représente l'intérieur d'un caveau sépulcral et bientôt on apporte sous un drap noir le cercueil qui renferme les restes d'Inez.

Enfin pour terminer la pièce une morale est nécessaire : Victor ne l'a point négligée. Nous la trouvons dans la bouche d'Inez qui arrache don Pèdre au suicide, l'encourage à vivre, lui montre son devoir. Don Pèdre finit par comprendre la parole de son amante : « le bonheur des peuples a quelquefois besoin du malheur des

(1) *Traité du Mélodrame*, p. 39-40.

(2) « Une caverne est également indispensable... montrez-nous aussi un « souterrain... qu'avons-nous aperçu à ces lueurs palissantes qui s'étendent « lugubrement comme des draps mortuaires ? C'est un autel mystérieux où « les squelettes embrasés de trois cierges n'ayant plus que le dernier souffle « de l'agonie entrecoupent les ténèbres ! » (*Traité du Mélodrame*, p. 37 et 38).

(3) *Victor Hugo raconté*, t. I, *Inez de Castro*, p. 334.

rois. » Nous sentons encore ici l'inspiration du *Traité du Mélodrame* car Victor se sert d'une machine dramatique dont la lecture de ce petit volume a pu lui suggéré la pensée. Inez — ou son ombre — descend du ciel, radieuse, entourée d'anges, enveloppée d'une lumière miraculeuse ; une musique douce et lointaine se fait entendre. C'est la mise en pratique de ces lignes : « quel- « quefois des auteurs inspirés s'élançant vers le ciel, « en ont descendu les anges jusque sur la scène... Har- « diesse de génie, aussi bonne que difficile à imiter (1) ! »

Un mot encore. Cette apparition d'Inez, pas plus d'ailleurs que le mode de son trépas ne sont de la légende ou de l'histoire. D'après celles-ci en effet, Inez meurt poignardée par des courtisans barbares. Si la coupe de poison est une invention de Victor Hugo dont l'idée lui a été suggérée par le *Traité du Mélodrame*, il n'a pas eu absolument parlant la primeur de l'apparition d'Inez. Berthre de Bourniseaux, dans son *Heroïde*, y avait pensé avant lui. Suivant ce dernier, dans une espèce de vision, don Pèdre, par une soudaine et heureuse illusion, croit voir son amante lui parler : il la touche, croit-il, il lui dit tout l'amour qu'il a pour elle. On peut donc se demander si Victor Hugo n'avait pas lu l'*Héroïde* de Berthre de Bourniseaux.

Cette étude sur *Inez de Castro* et le *Traité du Mélodrame* nous montre l'influence que les travaux faits par Abel ont pu avoir sur les études de son jeune frère, influence toute littéraire, car il n'y a guère d'idées morales intéressantes dans *Inez de Castro*. La vertu y est plus ou moins récompensée, le crime ne reçoit pas tout le châtiment qu'il mérite.

(1) *Traité du Mélodrame*, p. 30. Victor Hugo utilisera plus tard dans *Hernani* une autre page de ce traité. Nous y lisons en effet (p. 27-28) : « quel « personnage plus capable d'attirer l'attention... que cet être mystérieux qui « n'est connu de personne... fantôme effrayant... on lui demande : *qui es-tu* ? « Il semble l'ignorer lui-même... et longtemps après il rugit du fond de son « estomac : *Tu le sauras bientôt* ! » Il est inutile de montrer toute la ressemblance qu'il y a entre ce fantôme et don Ruy Gomez au 5e acte d'*Hernani*. N'est-il pas un être mystérieux, connu de personne, interrogé par tous, dont l'apparition fait frémir.

Si le manuscrit est conforme à la reproduction donnée dans *Victor Hugo raconté*, il semble que Victor appuie beaucoup sur certaines théories sociales, sur celle-ci entre autres qu'il ne faut pas attacher d'importance aux avantages de la naissance. Le roi don Alphonse, pour marier Alix et Gomez énonce ce principe par deux fois : « Ma-« riez-les, dit-il à Romero, il ne faut pas tenir à ces « préjugés de la naissance » — « Vous, mon brave « homme, n'attachez plus désormais d'importance aux « avantages de votre naissance. Ce sont des préjugés, « voyez-vous (1). » Quand plus tard il s'agit de l'union d'Inez et de don Pèdre, Romero rappelle au roi ces paroles : « Seigneur, que votre majesté se souvienne de « ce qu'elle m'a dit quand je me refusais au mariage « de mes enfants. » On dirait vraiment que ce simple mot est pour le roi l'argument décisif, puisque immédiatement il s'écrie : « Mon fils, ma fille Inez. Oui, don « Pèdre, elle est à toi, elle est noble et grande comme « une reine (2). »

Il y a évidemment plus de christianisme dans *Inez de Castro* que dans *Irtamène* et *Athélie*. Ainsi d'abord le voulait la couleur locale. Inez et don Pèdre ont fait bénir leur union secrète par le frère très révérend Urbano de Vélasquez, religieux de Saint-François. Don Pèdre se venge en chrétien de la reine puisqu'il lui laisse la vie. S'il a le désir, l'intention de se percer de son épée, il accepte de vivre à la demande d'Inez pour n'être pas criminel et n'être pas séparé d'elle pendant l'éternité. Mais pourquoi cette périphrase « le séjour des âmes (3). » Victor Hugo, semble-t-il, n'ose pas nommer le ciel.

D'autre part on sent déjà chez lui une tendance vers les à côté de la religion. Il parle de la très sainte inquisition qui interroge les hérétiques (4), du nécroman Zulco qui

(1) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 326.
(2) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 350.
(3) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 364.
(4) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 321.

jette des sorts sur les moutons. Gomez a cédé à Romero un morceau des saints vêtements du bienheureux Jean-Baptiste que lui a légué sa grand'mère. Tout cela serait sans grande valeur si nous ne trouvions la même inclination, le même penchant dans une espèce de conte qu'il a rimé, affirme-t-il, en écoutant la messe à St-Germain-des-Prés.

Là, sans rigueur, des moines, bonnes âmes,
Brûlaient en chœur, pour le sauver des flammes
Un homme atteint d'avoir mangé du gras,
Hurlant plus loin, maints furieux apôtres,
En bonnets noirs, en soutane, en rabats,
Se déchaînaient pour le grand saint Thomas
Et glapissant d'obscures patenôtres
Ennuyaient tout du bruit de leurs combats.
Jupin leur dit : Je ne suis pas des vôtres (1).

Signalons le même esprit dans quatre vers sur l'Inquisition (2) et dans une explication burlesque des noces de Cana.

La nymphe de ces eaux aperçut Jésus-Christ
Et son pudique front de rougeur se couvrit (3).

Il ne faut pas nous attarder plus que de raison sur ces vers que Victor Hugo nous a précieusement conservés dans le but évident de prouver que, s'il allait à la messe avec la pension Cordier, il était présent de corps seulement et que pendant ce temps son esprit vagabondait. Mais, il faut le reconnaître, il nous signale un état d'âme qui en réalité fut le sien à cette époque. S'il ne fut pas toujours aussi satirique, aussi caustique, nous pouvons soutenir par l'étude de ses premières œuvres qu'il vit

(1) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 217.

(2) *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 5.

Si l'on quitte l'enfer, c'est pour monter aux cieux.
L'on ne sort pas des feux pour rentrer dans les feux.
Le saint office est donc très salutaire ;
C'est déjà l'enfer sur la terre.

(3) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 212.

à cette époque en dehors de la religion qu'il ne connaît guère, à côté de l'église qu'il ne fréquente pas. Le poème *du Déluge* qu'il écrivit en 1816 nous en est encore une preuve.

Une influence religieuse puissante devrait, il semble, pénétrer et vivifier cette œuvre et pourtant l'on serait tenté de prétendre tout le contraire.

On dira bien que Victor Hugo n'a pas négligé l'emploi du merveilleux chrétien. Au premier tableau l'ange Gabriel reçoit de l'Eternel des instructions, puis au second il accomplit sa mission. C'est encore lui qui à la fin du poème dissipe l'orage, fait reculer la mer, impose silence à la foudre, apaise les flots, fait luire le soleil (1). Victor Hugo évidemment a dû lire les épopées chrétiennes de Milton, de Klopstock. Il a sûrement imité le merveilleux chrétien dont Chateaubriand s'est servi dans *les Martyrs* (2), mais ce sont là des machines poétiques qui ne nécessitent ni la foi, ni la pratique religieuse chez celui qui les emploie.

Le merveilleux écarté, on peut se demander en étudiant attentivement les vers du *Déluge* transcrits par M. G. Simon si vraiment la religion a marqué son empreinte sur ce poème.

Victor Hugo compose une très longue amplification sur le Déluge lui-même. Parfois on voit apparaître des réminiscences classiques.

l'onde... dans une journée
Anéantit hélas ! le travail de l'année.

Mais en lisant les longs développements sur la fureur des éléments, les souffrances des pauvres humains qui luttent en vain contre la mort, on ne trouve que le souci de tracer des tableaux plus ou moins effrayants, d'al-

(1) G. Simon, p. 135.

(2) La mère de Dieu, dans *les Martyrs*, envoie Gabriel à l'Ange des Mers. Celui-ci habite aux sources de l'Océan « ce fut lui qui, par ordre de Dieu, « ouvrit au Déluge les cataractes du ciel » (Chateaubriand, *les Martyrs*, édition Pourrat, 1836, 3 vol. in-8, t. II, liv. XV, p. 145-146).

ligner des descriptions poétiques. Victor Hugo parle vagnement d'impiété, de châtiment terrible et mérité, mais quand le ciel se fond en des ruisseaux de pluie, quand l'océan inonde les campagnes, voit-on la main vengeresse du Créateur ? Nullement. Comme il serait plus dramatique et même plus poétique de montrer le doigt de Dieu écrivant dans les nuées la sentence qui condamne le genre humain. Il n'est pas à croire que M. G. Simon ait négligé justement de nous citer les vers qui nous l'auraient montrée.

Victor Hugo aurait pu sur ce point faire des emprunts religieux à Chateaubriand qui a consacré de nombreuses pages lui aussi à nous décrire le Déluge. Dieu soulève le bassin des mers, verse sur les continents l'océan troublé : « l'océan franchit ses rivages en entraînant l'eau « des gouffres... Hommes présomptueux, connaissez-vous « les réservoirs de cet abîme où le Seigneur a puisé la « mort au jour de ses vengeances (1). »

Les deux procédés, comme d'ailleurs les deux buts, sont bien différents. Victor Hugo décrit pour décrire, Chateaubriand est avant tout un apologiste qui veut prouver l'authenticité du Déluge. L'apologiste est doublé d'un poète et l'un ne fait pas tort à l'autre.

Victor Hugo n'est pas plus religieux quand il s'agit de montrer la conduite des hommes en présence du cataclysme. Il n'a pas pénétré dans les cœurs pour y chercher le remords, la désespérance ou l'impiété finale. A peine deux vers nous disent-ils que

... la vertu de ses divines flammes
Des coupables humains touchait encor les âmes.

Il n'a vu, semble-t-il, que l'extérieur, que les corps luttant contre le fléau avec toute l'énergie du désespoir. Le fils aide le père, le frère secourt la sœur, la fille guide les pas de sa mère et c'est tout.

(1) *Génie du Christianisme*, édition Pourrat. 1836, t. I, p. 133 (Première partie, livr. 4, ch. IV).

Plus imprégnée de religion, plus dramatique et par conséquent plus intéressante nous apparaît la page de Chateaubriand. Après avoir raconté la fin des querelles et des révolutions, la mortelle frayeur qui saisit les nations, il nous montre les efforts vains d'une mère se sauvant avec ses enfants sur le sommet des montagnes, d'un amant qui « croit trouver un abri pour sa maîtresse « dans la même grotte où il avait trouvé un asile pour « ses plaisirs (1). » Il ajoute : « les temples se rem- « plirent de suppliants qui avaient peut-être renié la « Divinité toute leur vie, mais la Divinité les renia à « son tour et bientôt on annonça que l'océan tout entier « était aussi à la porte des temples (2). »

Victor Hugo nous a cependant parlé des sentiments des hommes à l'égard de la Divinité, sinon pendant, du moins après le Déluge. Nous ne pouvons lire dans l'ouvrage de M. G. Simon les vers du 3e chant, mais du moins nous savons par lui la suite des idées. Noé d'abord remercie Dieu de l'avoir sauvé, puis il blasphème en voyant les désastres causés par le Déluge, il comprend bientôt son ingratitude et implore son pardon. Ces blasphèmes de Noé sont une invention de Victor pour relever un peu ce qu'il y avait de terne et de fade dans une simple action de grâces. C'est donc un procédé littéraire mais on pardonne volontiers à un jeune homme ce qu'il a de peu naturel. Eugène Hugo qui, comme Victor, avait composé un poème sur le Déluge, avait mieux compris la réalité des faits dans son dénouement et chez lui Noé n'avait pas ces sentiments successifs et ce mouvement de révolte un peu choquant qu'avait imaginés son frère.

Il faut croire que ce procédé littéraire plaisait beaucoup à Victor car plus tard nous le retrouvons dans son œuvre à un moment où il n'exprime plus les idées d'autrui, mais où il nous livre les mouvements de son pro-

(1) *Génie du Christianisme*, édit. Pourrat, 1836, t. I, p. 133.

(2) *Ibidem*.

pre cœur. Nous voulons parler des vers qu'il composa après la mort de sa fille Léopoldine.

Dans la douleur de Victor Hugo, qui fut profonde et réelle, il y a cependant une part de convenu et d'artificiel, une part où le père semble disparaître pour laisser la place au poète romantique. M. Louis Perrolaz a mis le fait en évidence dans le volume qu'il a composé sur ce point de la vie de Victor Hugo (1).

Il y a trois phases bien distinctes dans la douleur du père : une période de calme, une période de révolte et enfin une période de résignation. Qui ne voit là sinon une ressemblance du moins une coïncidence curieuse entre Noé et Victor Hugo. Dans la période de calme (1844-1846) qui suit la mort de sa fille, la douleur de Victor Hugo est toute extérieure, elle se plaît dans les descriptions : ce n'est pas vraiment Léopoldine qu'il chante mais bien les prés, les bois, l'habitation, la toilette, les allures, les dialogues, les promenades, les retours, la veillée (2). Dans le Déluge il notait jadis, comme il le fait encore, l'amour filial, le dévouement fraternel. Dans les deux circonstances ce sont des tableaux, des images rapides mais rien d'intime : on ne sent ni l'âme du père ni l'âme de la fille. Il semble que Victor Hugo, comme Noé, n'a pas compris tout d'abord toute l'étendue de son malheur, mais bientôt, devant le vide de son foyer, Victor Hugo blasphème, tel Noé alors qu'il aperçoit les conséquences terribles du déluge et la terre vide de l'homme. Victor Hugo s'en prend au « Dieu jaloux », au « maître fatal » dont les « lois moroses » l'ont privé de son enfant (3).

Mais bientôt à l'exemple de Noé, il demande pardon de ses fautes et jette vers le ciel le cri sublime de son repentir.

—

(1) Louis Perrolaz. *Victor Hugo pleurant la mort de sa fille. Etude historique et psychologique sur les pauca meae.* In-8. 141 p. avec portraits. Besançon, Bossanne, 1902.

(2) Perrolaz, p. 41.

(3) *Contemplations*, t. 2, p. 15-16, 10 novembre 1846.

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire
Je vous porte apaisé
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire
Que vous avez brisé (1).

Poète romantique, Victor Hugo le fut dans l'expression de cette douleur que nous analysons car il aima à contempler sa souffrance et à la donner en contemplation aux autres. Il étala son cœur et il ressentit une jouissance à le frapper pour qu'il en jaillît un cri de douleur et d'agonie. Etait-il romantique déjà quand il écrivait son *Déluge* et nous peignait Noé blasphémant le Seigneur ? On oserait presque l'affirmer tant il y a de traits de ressemblance entre les deux états.

Quelle conclusion donner à ce chapitre que nous finissons sur les premières œuvres de Victor Hugo ? Elles sont d'un enfant, d'un écolier, très curieux de tout ce qui l'entoure, mais qui, ne pouvant tout lire, tout connaître, manque par conséquent d'une certaine largeur de vue. Excité au travail par sa mère, encouragé par ses frères et ses amis, il vagabonde dans le champ de la littérature, cueillant à droite et à gauche des fleurs de toute espèce sans trop s'inquiéter de la forme du bouquet qu'il compose. Son goût n'est pas encore formé, il cherche sa voie et sa méthode.

On devine dans son travail des lectures variées et abondantes, des études classiques assez approfondies mais le sentiment religieux en est presque partout absent. Il lisait pourtant dès cette époque Chateaubriand mais l'influence de ce commerce ne se manifeste guère. Très apparente au contraire nous apparaît l'action exercée sur lui par les auteurs latins, par le XVIIIe siècle et Voltaire que sa mère lui a fait admirer. Irréligieux, Victor Hugo ne l'est pas malgré certaines attaques plutôt irrévérencieuses ; immoral, il ne l'est pas malgré son amour pour les poètes érotiques latins, mais on ne peut pas dire d'après les œuvres que nous venons de parcourir qu'il a des sentiments chrétiens.

(1) *Contemplations*, t. II, p. 54, *A Villequier, 4 septembre 1847.*

CHAPITRE V

Victor Hugo et les Académies

§ I

VICTOR HUGO ET L'ACADÉMIE FRANCAISE (1817-1820)

Le *Bonheur que procure l'Etude* fut pour Victor Hugo comme une lettre d'Introduction à l'Académie française ou du moins auprès de certains académiciens. Dès 1817 s'établit entre Victor Hugo, François de Neufchâteau et Raynouard un commerce épistolaire et poétique et ces derniers ne crurent pas s'abaisser en recevant le jeune homme. Neufchâteau même l'invita à sa table. Victor Hugo nous a conservé de ses visites à l'Académie et de son déjeuner chez Neufchâteau des récits qu'il a cherché à rendre amusants et humoristiques (1). Il y eût même entre Neufchâteau et Victor Hugo un échange de vers et Victor Hugo fut tout heureux de publier dans le *Conservateur Littéraire* quelques-uns de ceux qu'on lui adressait (2).

Avant d'étudier les œuvres que Victor Hugo écrivit pour l'Académie ou à propos de ses relations académiques, nous pouvons nous demander si le commerce presque amical qu'il eût avec François de Neufchâteau, a eu quelque influence sur sa mentalité religieuse.

En parcourant la vie de M. François (de Neufchâteau), devenu le citoyen François, puis le Comte François de Neufchâteau, on est étonné des points de contact ou de

(1) *Victor Hugo raconté*, t. II, pp. 8-13.
(2) *Conserv. Littér.*, t. I, livrais. 10, p. 363, 15 avril 1820.

ressemblance qu'il y a entre lui et Victor Hugo. François de Neufchâteau, fils d'un instituteur, était né à Saffrais, dans la Meurthe, le 17 Avril 1750, il était donc Lorrain comme le père de Victor Hugo. Très jeune il avait adressé ses hommages aux Muses puisque ses premiers vers avaient été imprimés en 1755 et 1756 et avaient été remarqués par Voltaire. En 1783, il avait été nommé par le maréchal de Castries procureur général du Cap à St-Domingue qu'il ne quitta qu'en 1787 (1).

N'oublions pas que, quelques années auparavant, le capitaine Trébuchet, grand-père maternel de Victor Hugo, avait fait plusieurs voyages dans ces pays lointains. Sous le Directoire, François de Neufchâteau avait été ministre de l'Intérieur, les circulaires qu'il avait alors adressées aux administrations centrales des départements sont curieuses à consulter. On y trouve de fréquentes attaques contre les royalistes qui dans leur rage ont voulu détruire la constitution, contre les prêtres et leurs atrocités dont le tissu compose l'histoire de l'Eglise. Le 30 frimaire an VII (jeudi, 9 décembre 1798), il invite à célébrer l'anniversaire de la juste punition du dernier roi des Français.

Pour remplacer les cérémonies de la religion catho-

(1) Il continua là-bas à faire des vers, s'il faut en croire l'*Almanach des Muses* de 1822. Ce recueil imprima de lui des vers « sur un crucifix » avec cette note : « Ces vers sont de 1783. L'auteur, alors procureur général dans les « colonies, avait mis ces vers sous un Christ placé dans le cabinet où il « donnait audience à des hommes de toutes les couleurs et de toutes les « religions » (pp. 57-58). Malgré cette note nous ne pouvons croire que cette pièce a été composée tout entière en 1783 : elle contient en effet une allusion trop directe à la Révolution. Par ailleurs ces vers seraient un anachronisme en 1783, si on les examine un peu de près : ils seraient très bien à leur place si on les suppose écrits sous la Restauration. Victor Hugo avait donc trouvé en Neufchâteau un bon maître dans l'art d'antidater ses œuvres et dans l'art de s'adapter aux circonstances. Voici les derniers vers de la pièce :

Blanc, ou noir, ou bronzé ; Turc, Chinois ou Brachmane
Pour toi, mortel, qui que tu sois,
Des sublimes leçons la plus sublime émane
Du signe auguste que tu vois !

Ah ! pour l'apprécier, souviens-toi qu'il proclame
Au dessus de tous les héros
Le Juste, périssant par un supplice infâme
En priant Dieu pour ses bourreaux.

lique, il préconise « la série philosophique et touchante des fêtes nationales » et les circulaires qui les annoncent sont très amusantes. C'est bien le style ordinaire des philosophes et des révolutionnaires (1).

La Révolution finie, François de Neufchâteau évolua doucement et tranquillement en politique et en littérature sans oublier cependant qu'il appartenait au XVIIIe siècle par son éducation, ses goûts et ses principes. Il publia en l'an VIII un recueil de morceaux inédits (2), tous empreints de l'esprit philosophique : dans ce recueil Turgot, Bailly, Vauban voisinent avec J.-J. Rousseau, Kant, Helvétius, Voltaire, d'Aguesseau. Il contient même une ode anonyme, signée D..., sur le mariage des prêtres où la religion est fort maltraitée, où Bossuet, Fénelon et plusieurs papes sont calomniés sans vergogne.

La même année, le 15 Messidor (26 Juillet 1800), il lut à l'Institut un discours en vers sur la mort. Il y emploie toute la phraséologie dont il était alors coutumier, les grands mots, les expressions chères aux philosophes. Il parle de l'Hymen, de l'Euménide jalouse qui lui a ravi sa jeune et tendre épouse, de la Nature et de ses Autels, des Dieux domestiques, du Ténare et de l'Inexorable Mort. Toute la mythologie y passe mais l'on se demande en vain s'il croit à l'Immortalité de l'âme. Pour calmer sa douleur il compose un tableau idyllique du bonheur des champs, des charmes de l'étude. Il ne faut donc pas s'étonner si plus tard il goûta fort l'œuvre de Victor Hugo sur le *Bonheur que procure l'étude*, œuvre qui se rapproche évidemment des vers de Neuf-

(1) Cf. *Recueil des lettres, circulaires, instructions, dicours... pendant son ministère de l'Intérieur*, 2 vol. in-4. Paris, Imprimerie de la République, an VII. Voir entre autres la circulaire pour *la Fête de la Reconnaissance*, 21 floréal an VII, (vendredi, 29 avril 1799), t. II, pp. 211-216. « Les bénédic-« tions des malheureux, voilà sa pompe ; les cris du cœur, les larmes de « l'attendrissement, voilà son intérêt ; la sensibilité, voilà son charme. . »

(2) *Le Conservateur ou recueil des morceaux inédits d'histoire, de politique, de littérature et de philosophie, tirés des portefeuilles de M. François (de Neufchâteau) de l'Institut National.* Paris, Imprimerie Crapelet, an VIII. Paris, Barrois, Maradan, Déterville, Desray, Renouard, 2 vol. in-8.

château. Ce dernier, comme Victor Hugo, montrait un grand amour de l'antiquité, mais, parmi les anciens, il avait surtout pour maîtres les poètes du plaisir, Anacréon, Epicure, Horace qu'il traduisait. Son évolution politique se manifestait dans les dernières lignes de son discours qu'il consacrait à célébrer la gloire des armes et des guerriers, Desaix et Bonaparte. Le futur président du Sénat Impérial préludait ainsi aux louanges qu'il adresserait plus tard à l'empereur (1).

Sous la Restauration il abandonna la politique pour se consacrer entièrement au culte des Belles-Lettres : il se plut dans la compagnie de Corneille, de Pascal et de Lesage, tout en s'amusant à composer des fables, des contes et des travaux de métrique. Disons en passant que plusieurs des pièces qu'il écrit alors sont passablement érotiques. Il ne fut pas cependant un adversaire du régime nouveau, puisque en 1820, il se charge d'envoyer au duc de Richelieu, président du conseil des ministres, l'ode de Victor Hugo sur la mort du duc de Berry. Le duc de Richelieu, pour lui plaire, met aussitôt cette ode sous les yeux du roi et obtient pour l'auteur une gratification de 500 francs (2).

Ce court résumé de la vie de François de Neufchâteau nous le montre variant dans ses opinions politiques mais restant toujours fidèle aux idées philosophiques dans lesquelles il avait été élevé. Après le Concordat, sous l'Empire et la Restauration, nous trouverons évidemment chez lui quelques pratiques extérieures du culte imposées par le milieu et les circonstances (3), mais il fut tou-

(1) Il est inutile d'insister sur ce point : signalons cependant au passage qu'à propos de l'avènement de Bonaparte au trône impérial il proposa un prix au lycée de Dijon. Lors de la prestation du serment il fit à l'empereur un discours très loyaliste et sa muse jadis révolutionnaire chanta la victoire d'Austerlitz.

(2) G. Simon, *L'Enfance de Victor Hugo*, pp. 220-221.

(3) François de Neufchâteau se maria quatre fois ; il perdit une de ses épouses en 1812. La fit-il enterrer religieusement, c'est probable ; en tous cas, en 1813, il lui fit célébrer un service anniversaire dans l'église Saint-Vincent de Paul. Celle qui la remplaça mourut le 10 novembre 1818 ; elle eut un convoi religieux et un service du bout de l'an, le 10 novembre 1819. On peut voir à la

jours un élève de Voltaire et des philosophes, vaguement déiste, préoccupé avant tout de littérature, d'agriculture et d'économie politique plutôt que de questions religieuses.

Quelle a pu être l'influence de François de Neufchâteau sur la formation des idées religieuses de Victor Hugo ? Dans les entretiens qu'ils eurent ensemble songèrent-ils à aborder et à traiter les graves problèmes de la religion. C'est bien douteux, car jamais, semble-t-il, François de Neufchâteau n'en eût grand souci (1). Ils n'en ont pas eu l'idée si l'on en juge par les vers, les lettres, les récits qui nous sont restés comme témoins de leurs entretiens et de leurs relations. Ils ne pensent qu'à chanter Apollon et les Muses, à célébrer Voltaire qui « daigna faire grâce aux premiers essais » de Neufchâteau. Victor Hugo le regarde comme « un Dieu » que Neufchâteau « reproduit dignement (2). » Quand ils déjeunent ensemble, ils s'entretiennent des « parmentières, » ils causent littérature (3). Par politesse Victor Hugo

bibliothèque de l'Institut de France les lettres que François de Neufchâteau envoya dans ces diverses circonstances (Cf. *Mémoires de l'Institut, Supplément*, HR5·, t. XXXVIII, n° 31 ; t. XL, n° 14 ; t. XLVIII, n° 40 ; t. L, n° 45).

(1) Le mardi, 2 décembre 1823, il lut à l'Académie un discours en vers sur le *Corps et l'Ame*, imprimé plus tard dans le *Mercure du XIX*e *siècle*, t. VII, pp. 385-400, livr. 87e (novembre ou décembre 1824). Le titre nous fait espérer une discussion religieuse qui nous éclairerait sur les sentiments intimes de François de Neufchâteau. Mais nous sommes malheureusement déçus. Nous voyons bien ce que les anciens ont pensé du procès entre le corps et l'âme. François de Neufchâteau étudie plutôt le côté plaisant de la question, mettant surtout les poètes à contribution. Il termine par un acte de foi en l'existence d'un Dieu créateur qu'il est impossible de connaître, mais qui un jour récompensera et punira.

L'aspect du monde atteste un ouvrier suprême
Je le trouve encore mieux quand je rentre en moi-même
Je l'ai dans mes écrits professé soixante ans.

A qui emprunte-t-il l'idée de ces vers ? A la pièce des *Captifs* de Plaute, comme il le dit lui-même. Mais il passe le christianisme sous silence ; on dirait que celui-ci n'a jamais existé et jamais donné de solution à la question. Malgré l'affirmation du dernier vers, c'est le seul document où se manifeste une préoccupation religieuse et là encore Neufchâteau nous apparaît bien comme le disciple et le successeur de Voltaire.

(2) *Victor Hugo raconté*, t. II, pp. 10-11.

(3) *Victor Hugo raconté*, t. II, pp. 12-13.

écoute le vieillard tout heureux d'avoir un convive aimable pour entendre ses théories agricoles et littéraires. Victor Hugo, d'un autre côté, ressent un grand bonheur à collaborer, avec un académicien, à l'édition de *Gil Blas* de Lesage. Plus tard il se plaindra des ennuyeux discours de Neufchâteau sur « les parmentières » ou de son sans-gêne à signer une traduction qui n'est pas de Neufchâteau mais de Victor Hugo. En attendant il est tout yeux et tout oreilles mais il n'entend point parler religion.

Bientôt l'amitié se noue plus étroitement, l'échange de vers continue (1) et Victor Hugo est content d'imprimer les poésies de Neufchâteau dans le *Conservateur Littéraire* (2). Sa joie n'est pas moins grande de voir, par l'intermédiaire de son vieil ami, ses poésies reçues et lues à la Cour, et d'obtenir, grâce à lui, une gratification de 500 francs.

Pour exprimer sa reconnaissance il profite de toutes les occasions qui se présentent. A peine a-t-il commencé la publication du *Conservateur Littéraire* qu'il donne un compte rendu de l'étude de Neufchâteau sur Corneille. Les éloges que Victor Hugo adresse à Neufchâteau sont parfois exagérés. L'étaient-ils pour l'époque, il ne semble pas, en tout cas, ils ne devaient pas le paraître à ce

(1) Il est probable que nous n'avons ni tous les envois de Victor Hugo ni toutes les réponses de Neufchâteau. Nous avons trouvé, par hasard *(Nouvelle encyclopédie poétique ou choix de poésies* par P. Capelle, Paris, Ferra, 1819, in-32, t. X, pp. 183-185), une pièce de vers dont le destinataire doit être Victor Hugo. Elle est adressée *à un jeune homme qui demandait des vers à l'auteur alors malade.* Cette pièce est très convenable mais elle voisine avec de nombreux morceaux plus ou moins érotiques signés par Neufchâteau. En voici quelques strophes qui semblent bien confirmer notre opinion.

Les successeurs de Galien
M'ont mis par régime à la prose
Encore me défendent-ils bien
D'en prendre une trop forte dose.

Un Apollon de dix-sept ans.
Veut pourtant que je m'évertue
Hélas quand la fièvre me tue
Apollon prend bien mal son temps.

. . . .

En mourant l'immortel Voltaire
Ne m'a point transmis ses pinceaux,
Son génie est sans légataire;
Je n'hérite que de ses maux.

. . . .

Mais pour vous qui m'avez chanté
Sachez du moins par mes disgrâces
Qu'il faut aux Muses comme aux Grâces
Des amants en bonne santé.

(2) *Conserv. Littér.*, t. I, livrais. 10, p. 363, 15 avril 1820.

jeune homme qui regardait Neufchâteau comme un demi-dieu. « Neufchâteau, disait-il, est l'un de nos aca- « démiciens les plus distingués... presque tous ses ou- « vrages sont écrits dans l'intérêt de la jeunesse. Ren- « dons hommage au littérateur distingué qui rend lui- « même un tel hommage à Corneille (1). » Victor Hugo loue l'ordre, la clarté, les savantes recherches, les judicieuses critiques « du littérateur utile et laborieux. » Il revient à trois reprises sur l'histoire de *Gil Blas* par Lesage ; il rend compte avec bonheur de la séance annuelle du 24 Avril 1820 où Neufchâteau a lu divers fragments d'un ouvrage sur le chantier, *la Philosophie des Poètes*. Victor Hugo avait eu la primeur de quelques fragments de cette œuvre, et il ne manquait pas de le dire avec un plaisir évident dans le *Conservateur Littéraire*.

Victor Hugo continuera ainsi par des éloges discrets à prouver à Neufchâteau qu'il n'oubliait point le poète et l'académicien qui l'avait honoré, malgré son jeune âge, d'une véritable amitié. Il agit de la même manière à l'égard de Raynouard et de Campenon qu'il a quelque peu fréquentés (2), mais rien, dans les relations de Victor Hugo avec Neufchâteau et les autres membres de l'Académie, ne nous prouve que ceux-ci ont abordé avec lui les graves problèmes de la religion et qu'ils ont eu une

(1) Les articles du *Conservateur littéraire* sur Neufchâteau sont assez nombreux, en voici une indication assez exacte, croyons nous : t. I, liv. 3, pp. 92-104 (*Litt. et Phil. mêlées*, pp. 119-120), 15 janvier 1820, signé M.. : *L'Esprit du grand Corneille par François de Neufchâteau* ; — t. I, liv. 10, pp. 361-362, 15 avril 1820 : *Vers adressés le 25 mars 1820 à M. V.-M. Hugo*, par le comte de Neufchâteau, avec une note ; — t. II, liv. 12, pp. 72-74, 20 mai 1820, signé M.. : *Institut royal de France. Séance publique annuelle des quatre Académies, 24 avril 1820* ; — t. II, liv. 18, p. 327, 5 août 1820 : *Variétés, Nouvelles littéraires* : *L'affaire de Gil Blas. François de Neufchâteau et Llorente* ; — t. II, liv. 20, p. 398, 2 septembre 1820 : *Variétés, Nouvelles littéraires. Le Conservateur de Neufchâteau* ; — t. III, liv. 21, pp. 15-25, 9 septembre 1820, signé V. (*Litt. et Phil. mêlées*, pp. 108, 109, 110) : *Histoire de Gil Blas par Lesage, notes par François de Neufchâteau*. Ed. Biré cite (*Victor Hugo avant 1830*, pp. 113-114) les éloges adressés à ce propos par Victor Hugo à François de Neufchâteau.

(2) Dans *Victor Hugo raconté* on trouve une légère critique des manières peu polies de Raynouard, mais en 1819-1820 Victor Hugo se montrait moins cavalier et le *Conserv. Littér.*, à plusieurs reprises, parlait de lui en d'excellents termes (Cf. entre autres, t. II, liv. 20, pp. 399-400, 2 septembre 1820).

influence positive dans ces matières sur Victor Hugo. Ne semble-t-il pas plutôt que Victor Hugo, en les fréquentant, était entraîné loin du christianisme. Près d'eux il ne pouvait que voir grandir en lui l'amour de l'antiquité païenne, l'affection que tout enfant il portait à Voltaire, à J.-J. Rousseau et aux philosophes du XVIII[e] siècle.

Pour le moment Victor Hugo ne cherche qu'à plaire à l'Académie et aux académiciens. Neufchâteau a évidemment toutes ses préférences : il préparait un travail contre Llorente qui prétendait que Lesage n'était pas le véritable auteur de Gil Blas de Santillane.

Victor Hugo nous affirme qu'il l'aida en mai et juin 1818 (1) ; le 7 juillet Neufchâteau lut à l'Académie française le travail que lui, Victor Hugo, avait composé et l'imprima ensuite dans l'*Histoire de Gil Blas de Santillane.* D'autre part, il nous dit encore qu'en 1821, d'octobre à la fin de novembre, il coopéra au rapport que l'Académie avait demandé sur le même sujet à François de Neufchâteau (2). Le 8 janvier 1822, ce rapport fut discuté à l'Académie (3).

E. Biré, sans nier complètement la collaboration du jeune auteur, a critiqué vigoureusement les différentes allégations de Victor Hugo à ce propos (4). D'après lui, Neufchâteau n'a pu pousser l'imprudence et la folie jusqu'à s'approprier le travail d'un enfant, le lire dans une séance publique de l'Académie et l'insérer sous son nom, livrant ainsi sa réputation et son honneur à la discrétion d'un collégien.

L'édition *ne varietur* de *Victor Hugo raconté* a tranché la question. On y a introduit tout simplement (5) la *Revendication de Gil Blas* en prenant le texte de l'examen lu, le 7 Juillet 1818, par Neufchâteau à l'A-

(1) Ed. Biré, *Victor Hugo avant 1830*, p. 109.
(2) *Lettres à la fiancée*, p. 173.
(3) *Journal de Paris*, 10 janvier 1822.
(4) Ed. Biré, *Victor Hugo avant 1830*, pp. 106-114.
(5) T. II, pp. 63-80.

cadémie française et imprimé soit dans un tirage à part, soit dans l'édition Didot (1819), soit dans l'édition Lefèvre (1820) (1). Mais justement cette impression nous permet de voir quelle a été la part de travail de Victor Hugo, et en même temps elle nous explique la conduite de Neufchâteau. *L'examen*, que Neufchâteau a mis au commencement de l'*Histoire de Gil Blas*, comprend LXIV pages et c'est le tiers à peine que nous trouvons dans *Victor Hugo raconté*. De plus nous pouvons voir que c'est une simple traduction de la revendication de Gil Blas par les Espagnols, travail vulgaire, travail de bûcheron dont la plus grande partie dût revevir à Abel Hugo, car ce dernier savait parfaitement l'espagnol, tandis que Victor fut obligé d'avouer à Neufchâteau sa faiblesse dans la connaissance de cette langue. Pour éclairer le texte nous trouvons au bas des pages des notes peu nombreuses sur des coutumes espagnoles, sur de prétendues sociétés de gens de lettres, des critiques sur les infidélités de la traduction espagnole, des aperçus géographiques ou historiques. Le tout ferait peut-être une bonne page, c'est là ce qu'il y a d'original, de personnel dans le travail de Victor et de son frère.

Pour la collaboration que Victor donna à la fin de 1821 à Neufchâteau, nous ignorons ce qu'elle fût. Nous n'avons pu mettre la main sur ce nouveau travail de Neufchâteau lu à l'Académie, le 8 Janvier 1822, et nous savons encore moins la part de Victor Hugo (2).

Quelle conclusion tirer de tout ceci ? Victor Hugo a certainement travaillé pour Neufchâteau en 1818 et en 1821 et sur ce point il n'a pas menti, comme on semble le prétendre. S'il n'a reçu en paiement, en 1818,

(1) On n'a pas dû retrouver le manuscrit de Victor Hugo, car celui-ci l'avait remis à Neufchâteau. Mais pourquoi le texte n'a-t-il pas été transcrit sans modification. Il y a en effet de nombreux changements : ils sont sans importance, je le veux bien, mais par là même ils sont inutiles.

(2) L'Institut, poussé peut-être par Neufchâteau, s'intéressait beaucoup à Lesage. Il avait proposé pour le concours d'éloquence, en 1821, l'éloge de Lesage et le prix, le 24 août 1822, fut partagé entre Patin et Malitourne, l'ami d'Abel Hugo. Les deux lauréats n'avaient pas manqué de faire l'éloge des savantes études de Neufchâteau.

comme il le dit, que les deux volumes des *Contes et fables* de Neufchâteau, celui-ci n'a guère fait preuve de générosité. On a peine à croire à une telle ladrerie chez Neufchâteau ; d'ailleurs on ne trouve à ce sujet et à cette époque aucune plainte de Victor Hugo ; c'est tardivement, en 1840, qu'il montre son mécontentement. Victor Hugo confondait peut-être, à ce moment, comme Biré d'ailleurs, les deux collaborations et la seconde laisse supposer que la première fut largement récompensée. Entre les deux, il est vrai, Victor Hugo avait obtenu du roi une gratification de 500 fr. par l'entremise de Neufchâteau.

Autre question. Neufchâteau avait-il le droit de signer de son nom le travail de Victor Hugo ? Ce dernier a traduit simplement un texte espagnol et l'a rendu plus intelligible en y ajoutant quelques notes peu personnelles. Neufchâteau n'a donc pas agi autrement que tous les gens de lettres qui paient des copistes ou des traducteurs et signent de leur propre nom le travail qu'ils composent avec des matériaux ramassés par autrui.

Les relations personnelles de Victor Hugo avec Neufchâteau et l'Académie ne l'entraînèrent donc ni vers le romantisme ni vers la religion. Il faut en dire autant des pièces qu'il a composées pour l'Académie, c'est-à-dire *L'Enseignement mutuel*, *L'Institution du Jury* et *Le Dévouement de Malesherbes* (1). A les étudier séparément nous verrons que notre assertion est fondée.

(1) Quelques notes d'histoire et quelques rectifications sont utiles ici à propos des trois concours auxquels Victor Hugo a pris part.

Le 27 août 1818, Raynouard, secrétaire perpétuel, mit au concours deux sujets, pour le 25 août 1819.

L'un a été choisi par l'Académie elle-même : *L'Institution du Jury en France*, une médaille de 1500 francs lui est attribuée. Le second a été proposé par un homme de lettres (M. Lemontey, qui fut nommé membre de l'Académie française avant l'attribution du prix). Il a choisi *Les Avantages de l'Enseignement mutuel* et offert un prix de 1200 francs. Les travaux pour les deux sujets devront être remis au plus tard le 15 mai 1819.

Le 24 août 1819, Raynouard lut son rapport sur les deux concours. *L'Institution du Jury* avait été traitée par cinquante concurrents. Cinq pièces méritaient d'être distinguées, une était spécialement notée. Il n'y avait que dix-neuf pièces pour *L'Enseignement mutuel* dont six méritaient une mention. Mais l'Académie pour les deux concours ne distribua pas de prix.

C'est le 27 Août 1818 que *L'Institution du Jury en France* et *L'Enseignement mutuel* furent proposés par l'Académie et les travaux dûrent être remis au plus tard le 15 mai 1819.

Dans le camp des *Ultras* on n'avait pas vu d'un bon œil le choix de pareils sujets. *L'Enseignement mutuel* surtout fut violemment attaqué par eux et défendu par les libéraux avec une ardeur égale. *Le Conservateur* dénonça à plusieurs reprises les idées ténébreuses de ses adversaires. Il prétendit que le parti démocratique allait exiger l'instruction publique, c'est-à-dire l'établissement général de l'enseignement mutuel et le renvoi des frères de la doctrine chrétienne (1). Dans le *Drapeau blanc*, Nodier avait mené de son côté la campagne ; il s'en prit surtout à Alex. de Laborde, de l'Institut, un des promoteurs de la nouvelle méthode (2). Aux articles de

Le même jour, 24 août 1819, l'Académie, tout en laissant au concours les deux sujets précédents, en proposait un nouveau, *Le Dévouement de Malesherbes*. Un anonyme (M. de Laborde), qui avait indiqué le titre, offrait 1500 francs.

Les travaux pour les trois concours devaient être remis au plus tard le 15 mai 1820.

Le 24 août 1820, Raynouard distribua les prix. Vingt-huit ouvrages seulement avaient concouru pour *L'Institution du Jury*. Le prix était décerné à M. Ed. Mennechet. M. Charles Saint-Maurice, obtenait une mention honorable. Dix-sept ouvrages étaient présentés pour *L'Enseignement mutuel*, Saintines recevait le prix. *Le Dévouement de Malesherbes* avait été traité par trente cinq concurrents. L'Académie décerna deux mentions honorables : la première au n° 17, portant pour épigraphe : *L'échafaud n'était qu'un degré vers les cieux*, Delille ; la seconde au n° 33, ayant pour épigraphe ces mots de Virgile : *Sunt lacrymae rerum.*

Le Dévouement de Malesherbes fut donc remis au concours et le 15 mai 1821 fut le dernier jour pour la réception des ouvrages.

Le 25 août 1821, Raynouard annonça que parmi les quarante six pièces présentées, une seule avait fixé l'attention de l'Académie, c'était l'ode de M. A. Gaulmier, professeur de rhétorique, à Nevers.

(1) On peut voir à ce sujet un article de A. de Frenilly (*Conservateur*, t. I, liv. 9, novembre 1818, pp. 423-424, note). Il renvoie à la *Minerve* (t. IV, pp. 75-82, novembre 1818), mais la *Minerve* n'a pas des visées aussi ambitieuses dans l'article que de Frenilly attaque. Elle parle vaguement de l'Instruction publique.

(2) Le 27 février 1819, l'abbé B..., pour défendre les frères, avait fait un article contre les écoles à la Lancastre. Le 21 juillet, Nodier avait pris les armes à sa suite. Il était revenu à la charge le 30 juillet, le 30 août, le 25 novembre. D'autres rédacteurs l'avaient aidé le 7, le 23 août (au moment de la séance académique) et le 2 octobre (Quatremère de Raissy).

journaux étaient venus se joindre de part et d'autre les brochures, les pamphlets (1).

Evidemment au fond de cette dispute il y avait avant tout une affaire politique. Les ultras attaquaient *L'Enseignement mutuel* parce que les libéraux le prônaient. La question religieuse existait certainement mais les libéraux avaient l'adresse de la reléguer au second plan. Ils ne voulaient pas se montrer adversaires trop déclarés des frères des écoles chrétiennes mais ils étaient heureux de défendre une méthode qui, venue d'Angleterre et d'Allemagne, avait, à leurs yeux, une teinte protestante. On oubliait dans les deux camps qu'elle n'avait rien de nouveau que son titre et qu'elle était employée depuis longtemps par les frères. Les libéraux obéissaient aussi à une vieille habitude française ; nous prodiguons nos éloges à tout ce qui nous arrive d'au-delà des frontières sans penser que l'étranger nous rend tout simplement, après y avoir mis son estampille, ce qu'il nous a emprunté.

Victor Hugo prit part au concours. On pourrait croire qu'il ne fut pas à l'aise dans la composition de son travail. Admirateur de Chateaubriand, lecteur du *Conservateur*, allait-il célébrer d'une manière élogieuse cette méthode que les ultras cherchaient à déprécier. D'autre

(1) Nous ne citerons que deux ouvrages favorables et un pamphlet très curieux imprimé à Lyon : ce dernier ouvrage, qui n'a aucune valeur ni pour le fond ni pour la forme, était cependant bien fait, vu le ton employé par l'auteur, pour exciter les esprits. — a) *L'Enseignement mutuel* ou *Histoire de l'Instruction et de la propagation de cette méthode par les soins du docteur Bell de Lancaster*... traduit de l'allemand de Joseph Hamel. In-8, Imp. Fain, Paris, Colas. B. F. : 29 août 1818, n° 3074. — b) *L'enseignement mutuel appliqué à l'Instruction primaire des classes devant faire suite au guide de l'Enseignement mutuel.* In-12, Imp, Fain, Paris, Colas, B. F. : 17 avril 1819, n° 1441. — c) *L'Enseignement mutuel dévoilé ainsi que ses jongleries et pretentailles révolutionnaires*, ou l'art d'affranchir l'éducation de l'enfance de toute influence morale et religieuse ; dédiée à la jeunesse pensante, réfléchissante, agissante et surtout bien impressionnée (sic). Pour servir de réponse à M. Sainte-Marie, docteur en médecine, etc... Accompagné d'aperçus neufs et de notices sur quelques-uns des professeurs de morale qui dogmatisèrent le peuple lyonnais et bestialisèrent la jeunesse jusqu'au retour de l'auguste maison des Bourbons, suivi de Remarques et d'Anecdotes. Le tout précédé d'une table analytique de matières par Onuphre. In-8. Imp. de Boursy, Lyon, 120 pages. B. F. : 19 août 1820, n° 3017.

part voulant conquérir le laurier académique, ne lui fallait-il pas chanter *L'Enseignement mutuel* cher aux libéraux.

Je ne crois pas qu'il faille ainsi poser la question. *Le discours sur les avantages de l'Enseignement mutuel* fut composé entre le 27 Août 1818 et le 15 Mai 1819. Or à cette époque, Victor Hugo, tout en admirant Chateaubriand n'a pas pris part encore à la lutte des partis : certainement il est royaliste mais il n'a composé ni les *Destins de la Vendée* ni le *Télégraphe.* Il subit bien plus l'influence de Neufchâteau que celle de Chateaubriand. N'est-il pas encouragé à faire son discours par Neufchâteau, qui, après la révolution, a, l'un des premiers, recommandé la nouvelle méthode dans un petit volume adopté dans les écoles primaires, *Méthode pratique de lecture* (1).

Quelques mois plus tard un changement évident va s'opérer en lui. L'évolution, qui n'était qu'en préparation, va se réaliser. Son échec, le 25 Août 1819, la position qu'il prend nettement en politique, vont faire varier ses idées. Dès le premier numéro du *Conservateur Littéraire*, à propos de l'*Enrôleur politique*, une petite note nous montre la marche de sa pensée : cette note appuie sur l'utilité de *L'Enseignement mutuel* mais bien plus encore sur l'excellence des écoles chrétiennes (2).

Plus tard il publiera dans le *Conservateur Littéraire* ses vers sur *L'Enseignement mutuel* (3) ; à cette époque, l'évolution que nous venons de signaler fera un pas de plus. On sent que cette publication, qu'il veut faire, ne le met pas à l'aise : d'abord il n'ose signer ses vers ni de son nom ni d'une des nombreuses initiales qui cachent

(1) *Méthode pratique de lecture*, in-8, Paris, Didot, 1799.

(2) « Nous ne prétendons pas condamner l'*Enseignement mutuel.* Cette « méthode peut être utile ; il y a du ridicule à la croire admirable,

Et le malheur de ce qu'on vante
Est d'être ensuite rabaissé.

« Le temps jugera, et il jugera bien ; car c'est lui qui nous a fait connaître « l'excellence des écoles chrétiennes. » (*Conserv. Littér.*, t. I, liv. 1, p. 5).

(3) *Conserv. Littér.*, t. III, liv. 21, pp. 7-15. (Signé XXXX), 9 septembre 1820.

sa personnalité. Cela ne suffit pas : il fait précéder ses vers d'une longue note qui reproduit celle que nous venons de signaler en l'amplifiant. Cette note est censément l'œuvre des rédacteurs du *Conservateur Littéraire* à qui l'auteur de *L'Enseignement mutuel* est, semble-t-il, complètement étranger. Nul autre pourtant que Victor Hugo ne l'a écrite et c'est ce qui la rend plus piquante encore. Ecoutons ces prétendus rédacteurs. Ils ne considèrent cette pièce que sous le rapport littéraire et c'est pourquoi ils l'admettent dans leur recueil sans partager tout à fait l'opinion de l'auteur. Puis ils tiennent à faire observer que « l'enseignement mutuel y est loué modérément, » que « l'auteur a su faire percer dans plusieurs endroits « son opinion royaliste et ses sentiments religieux, » ce dont ils lui savent gré dans un pareil sujet. Pour nous, remarquons bien que même à cette époque, en 1820, l'opinion royaliste accompagne et précède les sentiments religieux. Les prétendus rédacteurs ne se gênaient plus pour critiquer l'enseignement mutuel. « La nouvelle mé« thode, sans même l'envisager sous le point de vue mo« ral, présente le grand inconvénient de laisser vite ou« blier ce qu'elle a promptement enseigné, ce qui com« pense de reste l'avantage d'abréger et d'égayer les « études. » L'auteur approuvait pleinement cette critique puisque, disaient-ils, « de mûres réflexions et une obser« vation mieux entendue de la méthode mutuelle l'ont « déjà fait presque revenir à notre avis. »

Mais retournons à notre point de départ : Victor Hugo, en 1818 et en 1819, fit son travail n'ayant qu'une préoccupation, plaire d'abord à ses amis du moment, c'est-à-dire à ceux qui lui rendent service, sans froisser cependant ceux vers qui il se sent attiré et dont l'influence, espère-t-il, lui deviendra bientôt très utile. Une œuvre, plutôt neutre politiquement et religieusement parlant, voilà l'idéal qu'il s'est formé et qu'il a réalisé : il entrait par là d'ailleurs dans les vues de l'Académie, vues qui nous sont révélées par le rapport de Raynouard. « Il ne faut « pas accuser l'ancien mode, ni exagérer le nouveau mais

« célébrer une méthode d'instruction qui perfectionne et « facilite l'éducation populaire (1). »

Victor Hugo n'eut cependant qu'une mention honorable en 1819 (2) et Saintine obtint le prix en 1820.

Tous deux avaient fait preuve d'habileté en évitant la politique. L'enseignement mutuel de Saintine n'est certes pas de la haute poésie, c'est tout à fait le genre du XVIIIe siècle : on y trouve la Licence, le Crime, l'Innocence, les Dieux, le Dieu des Beaux-Arts, mais il n'y a absolument rien de religieux. Il a préféré écrire en vers une page de l'histoire de l'Enseignement mutuel. Il revendique pour la France l'initiative des écoles à la Lancastre dont les inventeurs sont, au XVIIIe siècle, Herbault, puis le chevalier Paulet, ensuite le chanoine Cherrier ; c'est grâce à la Révolution que l'Angleterre les possède. Pour ce qui est de la lutte entre les deux enseignements nous n'en trouvons nulle trace dans l'œuvre de Saintine.

Victor Hugo a été non moins habile pour éviter les questions irritantes. Ses vers ont même, semble-t-il, plus de grâce et de fraîcheur que ceux de Saintine.

Mais l'Enseignement mutuel — c'est peut-être la raison pour laquelle l'Académie ne lui accorda qu'une mention honorable, — n'est pour lui qu'un thème lui permettant de chanter tout ce qui l'intéresse dans le moment ; de plus le lien qui unit les différents morceaux, qu'il a ainsi cousus ensemble, est plutôt lâche.

Il n'a garde d'oublier ses auteurs favoris : il mêle les souvenirs classiques de Virgile (3) à ceux d'Horace (4)

(1) Rapport Raynouard. Séance de l'Académie française du 24 août 1820.

(2) *Conserv. Littér.*, t. III, liv. 21, 9 septembre 1820, note, pp. 7 et 8.

(3) Le sévère Mentor accompagne sur le seuil de l'école les enfants et leur demande de se hâter car leurs mères les attendent.

Inutiles clameurs que les vents seuls entendent.

Ce vers ne rappelle-t-il pas les recommandations du bel Ascagne :

Multa patri portanda dabat mandata : sed aurae
Omnia discerpunt, et nubibus invita donant.
Virg., Enéide, IX, 312-313.

(4) *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 32.

sans négliger Montaigne (1) et Corneille (2). On retrouve toujours en lui l'admirateur de Voltaire dont il a lu l'*histoire de Charles XII* et l'*histoire de Russie* (3). Dans le *Conservateur littéraire* il fera preuve d'une connaissance assez approfondie de l'histoire de l'Orient : le monde musulman et le monde chinois l'intéressaient par leurs légendes et leurs chroniques. Il est assez probable qu'au moment où il composait l'*Enseignement mutuel*, il fit sur ces points d'abondantes lectures comme certains passages semblent le prouver (4).

On voit aussi dans ces pages des morceaux où se manifestent ses haines et ses amours futurs. Il dessine un curieux portrait du maître d'école qui est à ses yeux « un sévère mentor », un « magister jaloux », un

> Pédant gonflé de morgue et bouffi de courroux,

un « vieux fou, despote triomphant » qui

> Flétrit d'un souffle impur les roses de la vie (5).

Ne voilà-t-il pas déjà quelques-uns des anathèmes qu'il lancera plus tard contre les pédants et contre certains de ses maîtres dont il avait gardé mauvais souvenir.

Mais à côté ne trouve-t-on pas (6) comme des ébauches des tableaux charmants de l'enfance qu'il prendra plaisir à crayonner dans toutes ses œuvres et surtout dans *l'Art d'être grand-père.*

Victor Hugo s'est amusé aussi à nous raconter que près d'une charmante Eglé, il a pris des leçons de botanique et de broderie. Près d'elle parfois il s'assied, compose des vers ; Eglé chante et lui admire un talent qui lui man-

(1) *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 32. A ce propos il commet une erreur. Montaigne n'est pas né à Paris, mais au château de Montaigne, en Périgord, le 28 février 1533.

(2) *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 41.

(3) *Victor Hugo raconté*, t. II. pp. 34-35.

(4) *Victor Hugo raconté*, t. II, pp. 33 et 36.

(5) *Victor Hugo raconté*, t. II, pp. 31 et 33.

(6) *Victor Hugo raconté*, t. II, pp. 31, 37, 38.

que (1). Eglé, ne serait-ce pas Adèle qu'à cette époque il voyait chaque soir, et avec qui il passait souvent des heures charmantes dans les jardins de l'hôtel du conseil de guerre. La page qu'il a consacrée à Eglé n'a-t-elle pas été inspirée en partie par le premier aveu de leur amour, le 26 avril 1819, qui eut lieu par conséquent avant que Victor Hugo ne déposât ses vers à l'Académie.

Enfin Victor Hugo aura plus tard un travers, une manie qui est un peu la manie du génie. Il se croira prophète : sur son rocher, dans la Manche, il se comparera volontiers à saint Jean dans l'île de Pathmos. Il aura comme lui un regard d'aigle pour percer les brouillards de l'avenir, se prêtant ainsi une puissance dont le Seigneur ne l'avait point gratifié. A dix-sept ans, il n'a point encore de telles prétentions et pourtant il s'est permis à cet âge des prophéties qui se sont réalisées et dont aujourd'hui encore nous voyons l'accomplissement. Parlant de l'invention nouvelle de la vapeur qui commençait à révolutionner le monde et changeait les vaisseaux « en chars mouvants » qui fuyaient les écueils et se jouaient des vents, il a écrit trois vers qui présageaient les futures conquêtes de la science (2).

Et peut-être on verra dans les temps à venir
Voguer dans l'air, courir sur les mers écumantes
Nos bataillons volant et nos flottes fumantes.

Il a pu voir les flottes fumantes s'il n'a pu contempler les bataillons volants mais nos yeux aperçoivent tous les jours le spectacle qu'il a décrit il n'y a pas cent ans. Il fut pour lui-même moins bon prophète car il voulait vivre dans un humble asile, à l'abri de l'orage et puis aller ensuite

de ses aïeux retrouver les cercueils
Sans avoir fui le port ni tenté les écueils (3).

(1) *Victor Hugo raconté*, t. II, pp. 34-35.
(2) *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 41.
(3) *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 41.

Il a tenté les écueils sur sa barque voyageuse, il a fréquenté bien des ports et son cercueil n'est point auprès de ceux de ses aïeux.

Au milieu de tout cela que devient *L'Enseignement mutuel* ? Dans tous les morceaux que nous venons d'énumérer il est bien question d'enseignement mais non pas de celui que réclamait l'Académie et la place que Victor Hugo réserve à ce dernier n'est pas large, c'est à peine s'il lui a consacré une page, encore en profite-t-il pour célébrer la gloire de la France ou faire sur l'enfance une douloureuse méditation (1).

Mais nous n'avons encore rien vu « des opinions royalistes et des sentiments religieux » que l'auteur, au dire des rédacteurs du *Conservateur Littéraire*, « avait su faire percer dans plusieurs endroits ». L'expression est parfaitement choisie : Victor Hugo ne laisse qu'à peine entrevoir ce que plus tard il tiendra tant à mettre en lumière. Dans deux endroits au plus il a parlé religion et il n'a eu qu'un mot bien vague pour prouver son royalisme. Voici les deux passages :

... Reviens, ma Muse, admirer mon école,
Là, j'ai mis de Jésus le sublime symbole
J'ai rempli ses désirs, car sa touchante loi
Dit : « Laissez les enfants approcher jusqu'à moi. »

...Mais bientôt leur voix s'élève en chœur,
Leur douce voix demande à ce Dieu protecteur,
Qui parmi les vertus compte l'humble espérance
De longs jours pour le roi, de beaux jours pour la France ! (2)

Nous ne pouvons nier que ces lignes ne renferment deux faits bien caractérisés : Victor Hugo dans l'école, qu'il imaginait, mettait un crucifix, de plus ses élèves

(1) *Victor Hugo raconté*, t. II, pp. 38-39.
Etres intéressants, meilleurs que nous sommes,
Enfants pourquoi faut-il que vous deveniez hommes
Pourquoi faut-il qu'un jour vous soyez, comme nous,
Esclaves ou tyrans, enviés ou jaloux ?

(2) *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 37.

au commencement de la classe auraient prié pour le roi et pour la France. Quelles conclusions en pouvons-nous déduire ? Nous avons noté pour le reste l'habileté de Victor Hugo évitant les questions irritantes divisant les partis en France. Nous avons vu que l'influence prédominante qu'il subissait à ce moment était celle de ce qu'on appelait le côté gauche, les libéraux de l'Académie. Mais d'autre part il était royaliste, ses premières œuvres l'ont prouvé, il aimait Chateaubriand qu'il lisait, il allait bientôt se ranger à la suite des ultras ; il était donc naturel qu'il cherchât à leur plaire aussi. Ces vers, que nous venons de citer, étaient faits pour leur être agréables. Dire qu'ils sont le fruit d'un froid calcul, dire qu'ils sont l'expression d'une conviction véritable, seraient, pensons-nous, deux affirmations aussi outrées l'une que l'autre ; ils sont plutôt une concession habile aux croyances d'hommes éminents. Dans l'esprit de Victor Hugo a déjà pénétré cette idée que, pour réussir, il faut être royaliste et catholique, et les quelques vers religieux, que contient *L'Enseignement mutuel*, en sont la première manifestation et pas autre chose.

L'Enseignement mutuel avait déchaîné la guerre entre libéraux et ultras : *L'Institution du Jury* n'avait pas soulevé une aussi violente tempête. On s'était contenté de se moquer du sujet et de l'Académie. « On ne peut traiter ce « sujet en vers, disaient les *Lettres Champenoises*, il faut « la gravité de la prose... l'Académie dormait probable- « ment en masse le jour où elle l'a proposée (1). »

Le sujet n'était pas nouveau puisque, en 1804, l'Institut l'avait déjà proposé et que MM. Canard et Bourguignon s'étaient partagé le prix (2).

Le 27 août 1818, Raynouard le met à nouveau au concours et, le 24 août 1819, il lit son rapport : cinquante concurrents s'étaient mis sur les rangs mais le succès

(1) Compte-rendu à propos de l'*Institution du Jury* de E. Alletz. *Lettres Champenoises*, t. I, pp. 36-37, 12 février 1820.

(2) *Mémoires de l'Institut*, vol. 16, t. V, 3e classe, 1804, p. 96.

n'avait pas couronné leurs efforts car cinq pièces seulement avaient mérité une distinction et une était plus spécialement notée (1).

L'Académie avait reconnu dans cet ouvrage « l'instinct « de la vraie poésie, le germe d'un beau talent, un style « parfois brillant et énergique et une sorte d'originalité « qui permet de beaucoup espérer... » mais l'Académie ne pouvait dissimuler « le défaut de composition, l'inco-« hérence des idées et des images, l'ignorance ou le mé-« pris de l'art des transitions », elle conseillait à l'auteur de s'imposer des études sévères, d'invoquer d'utiles conseils et de se placer dans la bonne route dont il paraissait écarté.

Cet auteur était-ce Victor Hugo ? M. Biré le suppose (2) car la critique de Raynouard, dit-il, caractérisait « assez « bien dès cette époque quelques-unes des principales « qualités et quelques-uns des plus grands défauts qui « devaient éclater plus tard dans les œuvres du poète. » E. Biré ne pouvait juger que par conjectures puisqu'il ignorait la pièce de Victor Hugo. Celui-ci l'avait mentionnée dans son autobiographie (3) mais il ne l'avait jamais encore publiée. Nous pouvons porter un jugement

(1) Voici les passages les plus saillants du rapport Raynouard : « Quelques-« uns (des concurrents) se sont distingués par des pensées profondes, rendues « en beaux vers, par des détails poétiques, par des traits heureux, par des « images brillantes et tous par l'énergie et l'élévation des sentiments ; mais, « en général, les concurrents ne se sont pas suffisamment préservés des décla-« mations ou exagérées ou même injustes, dans lesquelles il n'était que trop « facile de se laisser entraîner.

« L'Académie ne demande ni la censure ni la satire des temps passés ; au « contraire, le sujet permettait de célébrer le progrès des lumières, la marche « graduelle et constante de la raison, l'amélioration successive des insti-« tutions politiques et sociales, les talents, les nobles efforts de tant de « magistrats philosophes, de tant d'écrivains courageux qui avaient si souvent « et si longtemps sollicité le perfectionnement de la législation et surtout de « la législation criminelle.

« L'abolition de la torture, l'assistance des notables aux dépositions des « témoins, le conseil accordé aux accusés, la communication et la publicité « de la procédure, etc... étaient autant de degrés qui devaient conduire à « l'adoption du jury en France : institution qui elle-même attend de nouveaux « perfectionnements... »

(2) Ed. Biré, *Victor Hugo avant 1830,* p. 117.

(3) *Victor Hugo raconté,* 1re édit., t. I, p. 408.

mieux motivé maintenant que ce morceau se trouve dans les œuvres du poète (1) et il ne nous semble pas qu'il possède les qualités et les défauts signalés par Raynouard et Biré. Il doit être placé, plus probablement, soit parmi les cinq pièces qui avaient mérité seulement une distinction, soit parmi celles que l'Académie avait négligées.

Victor Hugo a représenté, prétend-il lui-même, Malesherbes glorifiant les parlements et Voltaire préférant le jury (2). Sa mémoire est un peu en défaut, il suffit pour s'en convaincre de lire les attaques de Voltaire contre le jury et la défense qu'en fait Malesherbes (3).

Ce point d'ailleurs n'a qu'une importance secondaire. Il nous intéresse davantage d'étudier les idées développées par le poète. Celui-ci nous apparaît avant tout comme un disciple et un admirateur de Voltaire. Pour plaire aux royalistes de l'Académie, il prend Malesherbes pour l'un de ses deux interlocuteurs, mais le second est Voltaire. A-t-il voulu être agréable, en agissant ainsi, aux académiciens qui se regardaient comme les successeurs du philosophe ? Peut-être, mais il l'a fait aussi par affection pour son premier maître.

Plus tard en 1823 et 1824 (4), ses éloges n'iront pas sans critique, mais à l'heure présente ses idées n'ont pas subi d'évolution et l'éloge de Voltaire semble sans restrictions. Victor Hugo, par la bouche de Malesherbes, parle des « travaux immortels » du « défenseur des Sirven, des Calas, des La Barre. »

...Sa gloire est pure, et rien ne peut souiller
L'éclat dont ses vertus la font encor briller.

La louange continue ainsi pendant toute une grande page. Si par hasard les Révolutionnaires ont vanté les

(1) *Victor Hugo raconté*, édit. *ne varietur*, t. II, pp. 43-60.
(2) *Victor Hugo raconté*, 1re édit., t. I, p. 408.
(3) *Victor Hugo raconté*, édit. *ne varietur*, t. II, pp. 50-56.
(4) Voir à ce sujet la notice qui précède *Le choix moral des lettres de Voltaire*. Boulland, 1824 et l'article de la *Muse française*, 6 décembre 1823. Les deux se trouvent réunies dans *Littérature et Philosophie mêlées*, t. I, pp. 231-243.

écrits de Voltaire, s'ils l'ont proclamé leur chef, si forts de ses doctrines ils ont commis les pires excès, Victor Hugo plaide les circonstances atténuantes avec toute l'ardeur d'une affection filiale.

Il va plus loin : il se montre royaliste à son ordinaire et il fait l'éloge de Louis XVI, mais c'est sur les lèvres de Voltaire qu'il le place (1) et c'est par le même canal que son érudition un peu écolière se répand sur les dernières pages de son œuvre (2).

L'esprit satirique de Voltaire semble aussi avoir soufflé à son jeune disciple certains vers où la religion est plus ou moins tournée en dérision. Dès le début, Voltaire se moque des foudres dont Rome l'a frappé. Il « respire le frais » tranquillement dans les Champs-Elysées, vieux pécheur que l'on croit damné et que l'on brûle à Rome. Il est bien sauvé, il en est convaincu, malgré Rome où règne la crosse, Rome, l'égale de Byzance où règne le sabre.

C'est Voltaire encore que Victor Hugo charge d'attaquer l'Inquisition, St Dominique et les moines bien nourris qui mènent cuire en cérémonie vingt damnés dont tout le forfait était d'attendre un Dieu déjà venu (3). On pourrait rapprocher de ces attaques contre l'Inquisition certain conte que nous avons déjà cité et que Victor Hugo avait rimé en écoutant la messe à St-Germain-des-Prés. Ce rapprochement nous permet de voir que le jeune homme a gardé fidèlement les idées de l'adolescent.

C'est bien l'esprit de Voltaire qui anime Victor Hugo lorsqu'il parle des estrapades et des dragonnades, des

(1) *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 46.

(2) *Victor Hugo raconté*, t. II, pp. 56-57. Toute l'histoire antique ou moderne déroule en effet ses annales : l'Angleterre, Sparte, Esope, Luxembourg, le consul romain, les Scythes, les Indiens, les Gaulois, les Hurons défilent tour à tour. Cette érudition mal digérée nous rappelle *le Bonheur que procure l'Etude* et parfois nous retrouvons la même forme et les mêmes rimes. Son talent n'avait pas encore cette souplesse qui engendre la variété.

(3) *Victor Hugo raconté*, t. II, pp. 57-58.

censures, des bulles, des foudres ridicules de la Sorbonne et de

...cet appareil de pouvoir monacal
Que Fénélon craignait et dont riait Pascal (1).

de ses auteurs, qui, brûlés pour un livre, obtinrent des autels (2).

Victor Hugo connaissait bien les idées de son maître, car pour défendre les Français il donne la parole à Malesherbes et pour les attaquer Voltaire était tout désigné. Le philosophe, ami de Catherine II et de Frédéric le Grand, qui méprisait ses compatriotes, pouvait librement exercer sa verve contre « ce peuple ingrat et vain... ce peuple pervers... ces cœurs dépravés et bouillants... ces français turbulents... » et vanter au contraire le flegme britannique (3). A Voltaire il appartenait encore de célébrer la fraternité des peuples ou la bonté d'âme de Louis XVI qui

Voulait voir des enfants dans les fils de Calvin (4).

Dans certains vers, on trouve une note plus personnelle (5) : nous voyons peint par Malesherbes un tableau de la Révolution auquel Victor Hugo donnera la dernière main dans *Le Dévouement de Malesherbes*. On y aperçoit

Le prêtre à l'autel recevant le Martyre.

Il y est aussi question de Dieu, souverain juge des humains, qui réclame des comptes aux juges de la terre (6).

Ce serait trop que de demander à Victor Hugo des pa-

(1) *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 58.
(2) *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 60.
(3) *Victos Hugo raconté*, t. II, p. 50.
(4) *Victor Hugo raconté*, t. II, pp. 58 et 46.
(5) Un vers (*Victor Hugo raconté*, t. II, p. 51), qu'il a répété textuellement dans *le Dévouement de Malesherbes* (*Revue de Paris*, 15 février 1902, p. 861): *Et ce fut dans les camps que la gloire s'enfuit*, pourrait bien être inspiré par l'amour filial.
(6) *Victor Hugo raconté*, t. II, pp. 45, 52, 54.

ges chrétiennes. Mennechet, qui remporta le prix en 1820 et dont les sentiments étaient plus religieux, a fait une œuvre qui se rapproche beaucoup de celle de Victor Hugo. On y sent, comme chez Victor Hugo, l'influence du XVIIIe siècle et de la philosophie, cependant il n'a pas cherché autant ses inspirations près de Voltaire.

Malgré ses échecs à l'Académie, Victor Hugo voulut tenter une quatrième fois la fortune.

Le Dévouement de Malesherbes avait été mis au concours le 24 Août 1819. Le rapport de Raynouard est connu ainsi que son appel aux disciples d'Apollon. Trente cinq concurrents s'étaient mis à l'œuvre et Victor Hugo avait composé une élégie à l'automne de 1819 à laquelle il avait ajouté un épilogue après la mort du duc de Berry (13 février 1820). Cette élégie a été retrouvée à l'Académie par M. Ernest Dupuy, qui l'a publiée dans la *Revue de Paris* (1).

Le Dévouement de Malesherbes fut composé un an seulement après *L'Enseignement mutuel* et *L'Institution du Jury* et pourtant il y a une grande différence dans les idées. Les premiers essais soumis à l'Académie sont d'un bon écolier qui, élève de Voltaire et du XVIIIe siècle, semble ignorer le XIXe et les idées nouvelles. Dans ce dernier travail, d'autres influences se font sentir et même deviennent prédominantes (2).

(1) *Revue de Paris*, 15 février 1902, pp. 856-866. Il y a dans cet article quelques erreurs. L'Académie a mis *Le Dévouement de Malesherbes* au concours en 1819 pour 1820 et non pour 1821 (p. 856). Il a été remis au concours en 1820 pour 1821 et le prix a été décerné à M. Gaulmier, le 25 août 1821. La mort du duc de Berry n'est pas du 13 janvier 1820 mais du 13 février. Enfin il est impossible que les annotations académiques qui sont reproduites (p. 857) l'aient été fidèlement ou bien alors il y a une erreur sur le manuscrit lui-même, car ces annotations seraient en contradiction avec le rapport Raynouard. Le numéro d'entrée est bien le n° 33, l'épigraphe est bien le vers de Virgile, *Sunt lacrymae rerum*, mais Victor Hugo n'a pu avoir la 2e mention, le 10 avril 1821, puisque Raynouard la lui avait donnée dans son rapport le 24 août 1820. D'ailleurs, en 1821, le prix fut décerné à M. Gaulmier et il n'y eut aucune mention.

(2) Par là, Victor Hugo se distingue de M. Gaulmier qui obtint le prix. Professeur de rhétorique, celui-ci traduit Horace, cite à tout propos les auteurs anciens, parle de Socrate, de Caton, de César, il offre encore de l'encens aux dieux du paganisme. Son ode, nullement romantique, est très classique et

Peut-être pourrait-on encore découvrir çà et là quelques passages où Victor Hugo s'est inspiré de Voltaire : à Delille il emprunte certainement son amour de la description. Le début, malgré des traces de convenu, est un gracieux salut aux bosquets, aux doux gazons, aux bois respectés, aux jardins, aux hameaux, au parc, au chêne avec ses verts rameaux, aux prés fleuris du château de Malesherbes. Plus loin il s'entretient encore avec la nature et avec tous les arbres chers aux poètes

Cédres, chênes, cyprès, ah ! parlez-moi de lui.
. . . .
Lieux chéris, dites-moi ses pensées solitaires (1).
. . . .

Mais Victor Hugo ,qui depuis longtemps étudiait et lisait Chateaubriand ne craint plus de le montrer. Nous l'avons vu hésitant, élaguant même les parties religieuses pour ne garder que ce qui était purement poésie. Grâce à une évolution que nous étudierons ailleurs, ses scrupules ont disparu et Victor Hugo ose maintenant donner à son œuvre une note religieuse empruntée à Chateaubriand.

Oh ! si j'avais la Lyre, aux accents éternels,
Qui chante dans les cieux les vertus des mortels,
Et qui lorsque de Dieu viendra le jour auguste
Aux temps prêts à finir dira le nom du Juste ! (2)

Ainsi Chateaubriand parlait dans *les Martyrs* de la lyre d'Eudore. Les souvenirs *des Martyrs* viennent d'ail-

très païenne, comme le prouvent les deux dernières strophes. Il demande aux français de venger les mânes radieux de Malesherbes, de déposer leurs hommages sur son tombeau, de verser des dons religieux au pied de l'urne funéraire, L'ombre consolée de Malesherbes, tressaillera à ces honneurs nouveaux. Sa vertu consacrée, vénérée, respectable.

Pour temple a toute la terre
Tous les cœurs pour sanctuaire
Tous les trônes pour ses autels.

(1) *Revue de Paris*, pp. 857 et 858. A lire Victor Hugo on croirait qu'il décrit un paysage présent sous ses yeux. Peut-être l'a-t-il vu, mais quand on se rappelle que cette élégie a été composée à l'automne et à Paris, on comprend tout ce qu'il y a d'artificiel dans ce chêne aux verts rameaux, dans ces prés fleuris.

(2) *Revue de Paris*, p. 859.

leurs fréquents sous la plume de Victor Hugo: citons seulement les portraits de l'athéisme et de l'anarchie et la joie des enfers à l'annonce de la persécution (1).

Au bas de la page 862 de la *Revue de Paris*, nous lisons trois notes sur M. de Malesherbes, sur M. de Rosambo et sur M. de Chateaubriand (frère aîné du noble vicomte de ce nom, dit Victor Hugo) qui sont une preuve nouvelle de l'influence de Chateaubriand sur Victor Hugo et de l'importance que celui-ci attache à l'amitié du « noble vicomte ».

La religion et la politique s'unissent par ailleurs à merveille dans l'élégie de Victor Hugo. Il met en vers une idée qu'à la même époque il exprimait en prose dans le *Conservateur Littéraire*. A propos de Chénier il avait écrit: « En ce même temps la Révolution est imminente, « la renaissance des siècles antiques est proclamée, Ché- « nier devait être trompé, il le fut. Jeunes gens, qui de « nous n'aurait point voulu l'être? Il suit le fantôme, il « se mêle à tout ce peuple. Plus tard on ouvrit les yeux, « les hommes égarés tournèrent la tête, il n'était plus « temps pour revenir en arrière, il était encore temps « pour mourir avec honneur (2). » Il applique ici la même idée à Malesherbes et la traduit en quatre vers.

Plus tard, la Liberté, perfide météore,
Fit luire en nos climats sa fugitive aurore,
Hélas! et comme nous, de ses vœux imprudents
Le vieillard salua l'Astre aux rayons ardents (3).

(1) Cf. *Les Martyrs*, t. II, livre 18 et la *Revue de Paris*, pp. 858 et 860.

... l'Anarchie, en ces jours de démence,
Sur la patrie en deuil tendit son aile immense,
Lorsqu'il vit l'athéisme, agitant ses flambeaux,
Pour prêcher le néant s'asseoir sur des tombeaux,
. . . .
Enfin, quand Dieu permit l'attentat des pervers
Pour qu'un rayon de joie éclairât les enfers,
. . . .
Cependant l'Anarchie, ange des noirs abîmes,
Déroulait lentement la chaîne de ses crimes.

(2) *Conservateur Littéraire*, t. I, liv. 1, p. 16, 11 décembre 1819 et *Littérature et Philosophie mêlées*, t. I, p. 122.

(3) *Revue de Paris*, p. 858.

Il cherchait dans l'un et l'autre cas une excuse pour Chénier et pour Malesherbes plutôt qu'il ne constatait un fait mais en même temps il disculpait ceux de sa famille ou de ses lecteurs académiciens qui avaient suivi le fantôme et s'étaient laissés éblouir par le perfide météore.

C'était mêler l'adresse et le tact car il voulait en même temps blâmer sévèrement la Révolution. Pour cela il fallait d'abord faire l'éloge de Louis XVI et de son défenseur et Victor Hugo n'a pas manqué à ce devoir. Il a même pleuré le duc de Berry, ce « martyr, issu du sang des Rois. » Il fallait ensuite réprouver les crimes causés par l'anarchie. Son tableau cette fois n'est pas une ébauche comme dans *L'Institution du Jury*. C'est une fresque qu'il brosse à grands coups de pinceau : nous y voyons les remparts de Paris baignés du sang des Rois, les prisons encombrées, les énormes chars chargés de victimes innocentes, la guillotine roulante ou permanente, les exécutions quotidiennes, les procureurs livrant des villes entières au carnage et aux flammes, les mariages républicains et les bateaux à soupape de Carrier (1).

A la politique s'unit la religion. Nous avons déjà noté plusieurs expressions empruntées à Chateaubriand : l'athéisme prêchant le néant, l'anarchie, ange des noirs abîmes, la joie des enfers, il faut noter encore que Louis XVI est le roi « chrétien » et que Marie-Antoinette

la Martyre exilée
Rentre enfin dans les cieux sa patrie étoilée (2).

Nous en avons fini avec les relations de Victor Hugo et de l'Académie. Il serait intéressant pour l'histoire littéraire, de raconter tout ce que le poète a pensé de ses échecs successifs et quelle vengeance il en a tirée (3),

(1) Victor Hugo connaissait-il la conduite à Nantes, pendant la Révolution, de son arrière grand-père, Me Lenormand-Dubuisson ? Nous ne pouvons le croire.

(2) *Revue de Paris*, p. 861.

(3) Contentons-nous de signaler au lecteur curieux certaines pages du *Conservateur Littéraire*.

A propos de Bignan qui emprunte à Lamotte des vers isolés et des tour-

mais il nous importe davantage de voir en une conclusion générale quelle fut l'influence de l'Académie sur la formation de ses idées religieuses.

Ses relations avec Neufchâteau et la faction libérale de l'Académie n'étaient point faites pour arracher de son âme les principes de philosophie du XVIIIe siècle que sa mère y avait semés. Neufchâteau et ses amis sont en littérature ennemis de la nouveauté, ils combattent Chateaubriand, sont les adversaires du romantisme échevelé qui apparaît dans les œuvres de Nodier et des imitateurs des Anglais et des Allemands. Ils n'attaquent plus, comme ils l'ont fait jadis, les dogmes chrétiens, ils ne sont qu'indifférents ou polis à l'égard d'une religion qui ne leur dit rien à l'âme et qu'ils pratiquent, s'ils le font, non par conviction mais par politique. Victor Hugo, en les fréquentant, les imite forcément : nous en avons la preuve dans les premières œuvres qu'il écrit pour l'Académie et surtout dans *L'Institution du Jury* où se manifeste le culte qu'il adresse à Voltaire. A la fin de

nures de phrase, il lance à l'adresse de l'Institut ce trait aimable : « M. Bi-« gnan n'a point eu l'audace de dérober à ses prédécesseurs des passages « entiers : il est vrai que M. Bignan n'est pas de l'Institut. » *(Conservat. Litt.*, t. I, liv. 7, p. 258, 4 mars 1820).

Il rend compte lui-même de la séance du 24 août 1820 et ne ménage pas ses juges : « L'épître de M. Mennechet *(Institution du Jury)*, offre de l'élé-« gance, des détails gracieux, ingénieux ; mais elle ne renferme pas plus de « poésie que le sujet. » — « Nous jugeons la pièce couronnée (celle de Sain-« tine sur *L'Enseignement mutuel*), abstraction faite du sujet que nous « n'aimons pas. Ajoutons à la louange du jeune auteur que sa poésie n'est « que très modérément libérale. » — « En général, nous le disons avec peine « et parce que nous avons promis de tout dire, ces deux concours étaient « médiocres ; et cela bien plus par la faute de notre honorable Académie « française que par celle des concurrents forcés de travailler sur de méchants « sujets. » — *Le Dévouement de Malesherbes* lui permet de faire cette réflexion : « L'Académie est seulement l'organe d'un anonyme, ami du trône et de la « poésie. Les quarante n'auraient pas trouvé un tel sujet tout seuls. » *(Conservat. Litt.*, t. III, liv. 21, pp. 31-37, article signé M., 9 septembre 1820).

Dans l'intimité, il est plus dur encore. Il écrit à de Vigny : « On couronne « des platitudes bien correctes et bien léchées... un torrent les épouvante (les « Académies) : elles couronnent un sceau d'eau. » (*Lettre* du 27 août 1821, citée par Ernest Dupuy, *Revue de Paris*, 15 février 1902, p. 865).

Il profite plus tard de la notice qu'il écrit sur la vie et les ouvrages de Voltaire, notice qui sert de préface au *Choix moral de lettres de Voltaire*, Boulland, 1824 (reproduite dans *Littérature et Philosophie mêlées*, pp. 234-235) pour se moquer encore de l'Académie où Voltaire fut reçu en flattant Mme de Pompadour.

1819 et au commencement de 1820 il compose *Le Dévouement de Malesherbes* mais le ton en est bien différent. Lecteur assidu des œuvres de Chateaubriand depuis quelques années, il ne craint plus de montrer son admiration pour ce nouveau maître : il n'en reproduit plus seulement les idées poétiques ou politiques, il lui emprunte la note religieuse qu'il éliminait jadis.

Victor Hugo se rend-il un compte exact à ce moment des deux courants contraires qui entraînent la littérature. Ce n'est pas sûr. Emportée primitivement par le courant classique et philosophique, sa barque change de direction pour suivre les romantiques et arborer non plus le drapeau voltairien mais un drapeau plus ou moins catholique. Les relations de Victor Hugo avec l'Académie, ses insuccès auprès de la docte compagnie, ne suffisent pas à nous expliquer cette évolution, il nous en faudra chercher ailleurs les causes et les raisons. Retenons-en seulement la date : les premières œuvres envoyées par Victor Hugo à l'Académie sont plutôt voltairiennes, la dernière, écrite à la fin de 1819 et au commencement de 1820, fait exception, elle est religieuse.

§ II

VICTOR HUGO ET LES JEUX FLORAUX 1819-1820

Victor Hugo n'eut pas que des mots aimables pour l'Académie française, qui de son côté se montra certainement sévère à l'égard du poète : il méritait mieux que de simples mentions. Les Jeux Floraux furent plus gracieux. N'est-ce pas ce fait que constatait Victor Hugo dans une lettre à Rességuier : « L'Institut livré aux mé- « diocrités laisse entière à l'Académie des Jeux Floraux « la noble tâche d'encourager les jeunes talents... (1). »

(1) Lettre de Victor Hugo à J. de Rességuier, 25 février 1822, citée par E. Biré dans *Victor Hugo avant 1830*, pp. 137-138.

Emile Deschamps, rendant compte de la séance académique du 25 Août 1823, exprimait les mêmes idées : « On croirait que c'est la fête qui commence (à l'Ins-« titut) : ce n'est qu'une séance qui s'ouvre... il y a quelque « chose d'officiel dans l'air... je ne sais quoi d'académi-« que... A Toulouse il y a fête... le jour de la moisson « des amaranthes d'or et des beaux lys d'argent... J'en « reviens encore aux Jeux Floraux où la lyre peut va-« rier ses airs à volonté et chanter sur tous les modes « sans se mettre en discordance avec le programme (1). »

Cette critique de Victor Hugo et d'Emile Deschamps est quelque peu subjective. S'ils avaient récolté à l'Institut des couronnes abondantes, peut-être auraient-ils trouvé qu'il y avait « de la douceur dans leur gloire » sous la vieille coupole. Il est plus vrai qu'à Toulouse les sujets étaient libres mais cet avantage en soi est discutable. Ensuite on peut vraiment se demander si le talent de Victor Hugo excité par l'Académie des Jeux Floraux s'est trouvé influencé par cette Académie. Si l'on met de côté l'essor donné à son talent par ses triomphes, on ne voit pas que ses rapports avec Toulouse aient eu, au commencement du moins, une action sur la formation de ses idées littéraires et surtout de ses idées religieuses.

D'abord voyons quels furent les correspondants de Victor Hugo à Toulouse. Il a écrit une douzaine de lettres à M. Pinaud, secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux Floraux (2). Le ton des premières lettres est affecté, d'une politesse un peu exagérée, puis il se fait plus libre, moins embarrassé. Le mot *Monsieur* un peu cérémonieux qui commence les premières lettres devient *cher Confrère* et enfin *bien cher Confrère*. Sans man-

(1) *Muse française*, t. I, liv. 3, pp. 207-221.

(2) On les trouve à la fin du t. I de la *Correspondance* (*1815-1835*). Il est assez probable que nous n'avons pas là toutes les lettres que Victor Hugo écrivit à M. Pinaud. Il n'y en a que treize pour un espace de quatre ans. Il serait aussi intéressant de lire les réponses de M. Pinaud pour bien juger de la nature de leurs relations.

quer au respect qu'il doit à l'âge, Victor Hugo traite presque son correspondant sur un pied d'égalité.

Mais de quoi s'entretiennent-ils ? De la part de Victor Hugo ce sont des remerciements qui souvent n'en finissent plus, des effusions de reconnaissance pour les encouragements que lui prodigue M. Pinaud. La route pour les jeunes auteurs est hérissée d'obstacles, heureusement qu'il est soutenu par le glorieux suffrage de la plus ancienne Académie du royaume. On le voit, Victor Hugo est prodigue d'éloges pour les Jeux Floraux : il ne les marchande pas davantage pour le bon M. Pinaud, que Mme Hugo « dès longtemps connaissait de réputation (1). »

Victor Hugo donne des explications techniques sur les poésies qu'il envoie, intéressé qu'il est à la forme poétique, au mouvement, au choix du rythme qui par sa terminaison féminine, dans l'ode de *Moïse sur le Nil* par exemple, « est incapable de rendre avec quelque éclat « les images imposantes et les grandes pensées qu'aurait « dû faire éclore un pareil sujet (2). » Docile aux conseils il indique les changements, les corrections possibles mais parfois aussi il défend la facture de ses vers.

Les questions politiques ne sont point négligées : l'occasion de les traiter lui est fournie par l'envoi de ses odes sur *la Vendée* et sur « l'exécrable crime du 13 février. » Il y joint deux exemplaires de son *Télégraphe*, « satire considérée sinon comme une preuve de talent du « moins comme une marque de courage » et le premier volume du *Conservateur Littéraire*, dont les rédacteurs cherchent à prouver « leur amour des lettres et leur « dévouement à la monarchie. » Ce jeune homme de dix-huit ans félicite même la Cour Royale qui, « pénétrée de « sentiments monarchiques », a envoyé une adresse au roi « relativement à l'horrible assassinat de Mgr le duc de « Berry (3). »

(1) *Correspondance 1815-1835*, p. 358, lettre du 16 juin 1819.

(2) *Correspondance 1815-1835*, p. 359, lettre du 16 avril 1820.

(3) *Correspondance 1815-1835*, pp. 360-361, lettre du 18 avril 1820.

La correspondance peu à peu se fait plus intime : ce sont des nouvelles des amis communs, Guiraud, Soumet, Rességuier que Victor Hugo transmet à M. Pinaud, ce sont les bons offices de celui-ci qu'il invoque pour éviter le service militaire, ce sont toujours des hommages de ses brochures ou de ses livres nouveaux.

Remerciements, questions de prosodie, politique, menus services, nouvelles des amis, la correspondance de Victor Hugo avec M. Pinaud ne nous livre rien autre chose ; on n'y voit aucune influence exercée par l'Académie, les académiciens ou leur secrétaire général. Toulouse accepte avec plaisir les travaux de Victor Hugo, elle les couronne ; peut-être, dès l'abord, lui donne-t-on quelques conseils de facture poétique mais bientôt l'élève devient maître et regimberait facilement si l'on voulait, là-bas, en province, le tenir en lisière. Peut-être un jour s'est-on permis de lui dire qu'il faisait trop de politique, on le supposerait en lisant une lettre de Victor Hugo à Rességuier à propos du *Dévouement dans la Peste*, « au moins ne renfermera-« t-elle (cette ode), aucun sentiment politique (1). »

Mais jamais entre M. Pinaud et Victor Hugo, la moindre allusion à des questions ou à des sentiments religieux. A peine Victor Hugo parlant de *Moïse sur le Nil* fait-il mention « des grandes pensées qu'aurait dû « faire éclore un pareil sujet. » Que conclure de ce silence ? C'est que les deux correspondants n'ont pas voulu ou pas osé aborder ce sujet, peut-être aussi l'occasion ne s'en est pas présentée. En tout cas nous ne pouvons pas dire que M. Pinaud ait exercé quelque influence religieuse sur Victor Hugo.

Il n'en va pas autrement des autres correspondants de Victor Hugo à Toulouse. Dès 1819, il est en relation avec Soumet, puis avec Jules de Rességuier, qui l'un et l'autre présentent ses vers à l'Académie des Jeux Floraux (2), avec Guiraud leur ami commun. Cette corres-

(1) Lettre à Rességuier, 17 janvier 1822, citée par E. Biré, *Victor Hugo avant 1830*, pp. 131-132.

(2) M. Séché a cru devoir dire (*Le Cénacle de la Muse française*, pp. 10 et

pondance ressemble fort à celle qu'il entretient avec M. Pinaud. Nous y lisons des félicitations, des remerciements ; puis l'amitié nouée change et transforme un peu ces lettres banales. A Toulouse, comme à Paris, se manifeste chez ces jeunes gens un vif désir de se connaître, désir qui sera satisfait en 1820 et 1822. Les causeries intimes à Paris, les relations presque quotidiennes, des collaborations amèneront alors, comme nous le verrons, des échanges de vues sur la poésie, la politique, la religion, mais nous n'en sommes pas encore là. Victor Hugo, en 1819, apparaît aux Toulousains comme un jeune homme bien doué, qui « sent du ciel l'influence secrète. » Ils lisent ses vers non sans admiration. De son côté le jeune parisien, content de leurs éloges, éprouve une sorte de respect pour ses frères aînés qui ont déjà beaucoup produit et ont récolté maintes couronnes. Mais leur action sur lui n'est pas grande, elle est nulle plutôt, ils sont trop loin. Leurs œuvres qu'il a dû lire n'ont pas plus de puissance, même la poésie de Soumet sur *l'Incrédulité* n'a pas mis un atôme de foi dans l'âme de Victor Hugo.

Victor Hugo a-t-il puisé quelques idées religieuses dans les poésies couronnées à Toulouse ? En parcourant le Recueil des Jeux Floraux de 1817 à 1822 on est étonné d'en trouver bien peu d'inspiration religieuse. En 1817, il n'y en a pas. En 1818 et 1819, nous n'en rencontrons que trois : *Jeanne d'Arc* : *Hymne à la Vierge*, par Lapène, *l'Inspiration au désert*, ode sacrée non signée, *l'épître à un athée*, de Dieulafoi. En 1820, à côté de *Moïse sur le Nil*, de Victor Hugo, Mme Tastu nous présente *La Veille de Noël*, hymne à la Vierge assez pieux et d'une grâce légère. En 1821, Rocher avec *l'Immortalité de l'âme* est le seul qui nous parle religion. Les années 1822 et 1823

11), que Rességuier mit Victor Hugo en rapport avec Soumet en 1820. Je ne sais si le fait en lui-même est vrai, j'en doute fort, en tous cas la date est fausse puisque en 1819 (entre le 15 février et le 3 mai), Soumet écrivit à Victor Hugo. (Cf. Biré : *Victor Hugo avant 1830*, pp. 129-130, et G. Simon : *L'enfance de Victor Hugo*, p. 193. Tous les deux citent la même lettre).

au contraire sont marquées par une véritable efflorescence de poésies religieuses (1).

Avec les années, l'inspiration des poètes qui concourent aux Jeux Floraux se fait donc plus religieuse et à côté de Victor Hugo viennent se ranger ses amis Rocher, Durangel, Saint-Valry. Qu'en déduire ? Une remarque est à faire d'abord. Toutes ces poésies sont postérieures à 1820, elles n'ont donc eu aucun effet sur ce qu'on peut appeler la formation des idées religieuses de Victor Hugo, elles ont pu leur donner de l'intensité, mais elles n'ont pu les lui donner.

Victor Hugo, par son *Moïse sur le Nil*, a-t-il été un initiateur ? Pas davantage. Ses amis expriment, comme nous le verrons, des sentiments personnels ou suggérés par l'entraînement du milieu ambiant. Si Victor Hugo recommande leurs œuvres pour des couronnes ce n'est pas en tant que religieuses puisqu'il recommande tout ce que produisent ceux à qui il porte de l'intérêt et de l'affection.

Il nous reste à examiner les ouvrages qu'il a lui-même envoyés à Toulouse pour voir si eux, du moins, renferment des idées religieuses. Nous en avons déjà étudié

(1) En 1822, signalons le *Détachement de la Terre* de Durand de Vrandaulmon (Durangel), la *Révélation* et l'*Hymne à la Vierge* de Letranc et la *Prière d'un jeune poète à la Vierge* de Saint-Valry. En 1823, Mme Tastu obtient deux couronnes, dont l'une, un lis réservé, pour le *Retour à la Chapelle, Hymne à la Vierge*, d'une douce piété féminine. Mme Félicie d'Ayzac chante l'*Enthousiasme du poète à l'aspect des grands tableaux de la nature*. Ce poème très religieux contient des réminiscences des *Méditations* de Lamartine. Sur trois morceaux que M. Belmontet envoie au concours, deux, une ode sur *Pierre l'Ermite* et un hymne à la Vierge, le *Pèlerin*, sont inspirés par la religion mais manquent absolument de poésie. A. Bignan remporte un prix pour un poème biblique, *Judith*. Nous trouvons la même note religieuse chez les amis intimes de Victor Hugo : Saint-Valry et Durangel ; le premier envoya une ode sur *La Pérouse*, le second une ode à son père, *La Gloire*, et une *ode à Victor Hugo*. Dans *La Gloire* certains vers bien frappés ne manquent pas de mérite. L'*ode à Victor Hugo* n'a pas la même allure : la poésie en est presque absente et l'hyperbole y règne : Hugo, c'est Isaïe montant avec majesté aux pieds du Très Haut et revenant plein d'effroi chanter ses vers empreints d'une sainte harmonie et d'un parfum d'éternité. De Jérusalem il console les pleurs, pour l'Hébreu captif il fait entendre sa voix... il raconte les temps à naître, etc... Durangel se faisait un peu illusion mais ne nous étonnons pas si, plus tard, Victor Hugo se soit pris pour un mage et un prophète.

quelques-uns, nous y reviendrons brièvement pour rappeler la conclusion que pour chacun d'eux nous avons cru devoir tirer.

En 1819, il envoie quatre pièces : les *Vierges de Verdun*, le *Rétablissement de la Statue de Henri IV*, la *Canadienne* et les *Derniers Bardes*. Il n'y a aucune idée religieuse dans le *Rétablissement de la Statue de Henri IV* où la politique règne en maîtresse. La même conclusion s'impose pour les *Vierges de Verdun*. Les additions, les transformations ont rendu un peu religieuse cette ode qui, dans sa forme primitive, était presque païenne. *La Canadienne* est une œuvre purement poétique alors que, sous la plume de Chateaubriand et des poètes précurseurs de Victor Hugo, cet épisode a une tournure vraiment apologétique. *Les Derniers Bardes*, récit légendaire de la lutte d'Edouard, roi d'Angleterre, contre les Calédoniens, ne peut évidemment renfermer aucune idée religieuse chrétienne. Il est bien question des cieux entr'ouverts, de la voûte céleste, de Dieu qui maudit, des forfaits heureux que l'enfer a permis, des célestes colères qu'Edouard porte sur son front (1), mais toutes ces expressions sont plus païennes que chrétiennes car la céleste voûte du palais de Fingal, au sein des nuages, n'a rien de commun avec le ciel.

En 1820, M. Pinaud reçut de Victor Hugo trois pièces dont deux certainement lui avaient été inspirées par l'amour qu'il portait à Adèle Foucher. « Ç'aurait été pour « lui, affirme-t-il, une grande joie et un grand honneur « si l'idylle des *Deux âges* avait pu être couronnée. » Mais « un respectable motif » que nous ignorons l'a empêché d'obtenir cet honneur (2). Cette idylle fut cependant

(1) *Victor Hugo raconté*, t. I, pp. 272-279, etc. On pourrait peut-être voir dans ces deux vers une influence du *Génie du Christianisme* et de Chateaubriand, comme d'ailleurs dans le 2e vers qu'on lisait : « *Sont-ce les* ANGES *des tempêtes.* » On a laïcisé ce vers pour l'introduire dans *Victor Hugo raconté*. Il est devenu : « *Sont-ce les* ESPRITS *des tempêtes* » (p. 271). D'autres d'ailleurs ont subi le même sort : « *Le* TEMPS *sait punir* remplace *le* CIEL *sait punir* » (p. 277). *Dieu* qui punit le coupable a perdu sa majuscule (p. 278).

(2) *Correspondance 1815-1835*, lettre du 18 avril 1820, p. 359.

imprimée dans le *Recueil des Jeux floraux*. On y trouve toute la mythologie de l'amour et de la poésie, les bosquets de Gnide, Vénus, la ceinture de Cythérée, l'écharpe de Pallas, le Pinde et ses sentiers, Apollon, Amphytrion, Omphale, Géryon, Endymion, Hippolyte, Anacréon. Dans moins de cinquante vers, pour chanter la vierge aimable et timide qu'il ose suivre en secret, il accumule les souvenirs dont sa mémoire d'écolier est encore remplie et dont il se moquera bientôt (1). Victor Hugo a cependant un mérite, il n'a pas commis la faute de mêler à tout cela des idées chrétiennes.

A cette idylle, l'élégie *Raymond d'Ascoli ou Le Jeune Banni* faisait un pendant gracieux. Tirée des Chroniques de Lambert, moine du xv[e] siècle, elle reproduisait, sous une autre forme, l'épisode d'Atala. Atala et Raymond d'Ascoli sont tous deux victimes d'un vœu qu'ils n'ont point formé et qui contrarie leur amour. Ils ont recours tous deux à une mort volontaire qui les débarrasse de toute difficulté.

Chronique du passé, *Le Jeune Banni* est aussi une histoire du présent. Raymond d'Ascoli c'est Victor Hugo, avec son amour ardent que la jalousie rend parfois violent et tyrannique, avec ses effusions sentimentales ; Emma c'est Adèle, avec ses émois craintifs, sa volonté chancelante qu'il faut souvent raffermir.

Mais on y peut voir aussi, comme d'ailleurs dans *Les Derniers Bardes* le goût du poète pour un lointain passé où la légende et l'histoire se confondent, pour ce Moyen-Age que le Romantisme mettra à la mode et qui sera l'une des sources de *la Légende des Siècles* et du *Rhin*.

Si par ailleurs Raymond d'Ascoli est le frère d'Atala, Victor Hugo ne prouve-t-il pas que dans la religion il s'attache, avec Chateaubriand et aussi avec Lamartine et Vigny, à des situations extraordinaires souvent inventées par la fantaisie. Des parents ont pu vouer leurs enfants à l'état ecclésiastique ou à la virginité, des poètes ont pu

(1) *Muse française*, t. II, liv. 2, pp. 275-276, 15 mai 1824.

imaginer pareil fait pour obtenir des situations pathétiques, mais les uns et les autres ont montré leur ignorance religieuse et le manque d'équilibre de leur cerveau. La religion, la vraie, comme la saine raison, ne reconnaît aucune valeur à de tels vœux (1).

Il nous reste à étudier la troisième pièce, *Moïse sur le Nil*. Ecrite pour l'Académie de Toulouse, elle a peut-être été inspirée à Victor Hugo par un membre de l'Académie française. Le 24 Août 1819, Lemercier avait lu à l'Académie des fragments d'un poème intitulé *Moïse, sur la délivrance des Israélites* (2).

Que vaut *Moïse sur le Nil*? Demandons-le d'abord à Soumet. En février 1820, écrivant à Victor Hugo, il lui parlait de *la Vendée*, dont il trouvait admirable la dernière strophe.

Souvent dans ses conseils, Dieu suit d'étranges voies.

Pour lui, elle était supérieure à l'ode de *Moïse*. « Cette « dernière renferme des vers pleins de grâce et de sim-

(1) Il existe à propos de *Raymond d'Ascoli* une sorte de légende. Cette pièce est évidemment un message d'amour mais faut-il y voir une des ruses que Victor Hugo employa pour correspondre avec Adèle après la rupture de leurs familles. E. Biré l'a cru (*Victor Hugo avant 1830*, p. 249), et peut-être aussi ceux qui ont fait le commentaire des *Lettres à la fiancée* (Cf. *Lettres à la fiancée*, p. 32). Il semble d'après ces auteurs qu'Adèle n'a connu le *Jeune Banni* que par le *Conservateur Littéraire* où il ne fut imprimé que fin de juin ou commencement de juillet 1820. La brouille entre les deux familles étant survenue le 26 avril 1820, Victor Hugo séparé complètement d'Adèle aurait composé le *Jeune Banni*, moyen détourné de correspondance qui lui aurait permis de chanter son amour et sa fidélité. Malheureusement la composition du morceau est antérieure à la brouille puisqu'il avait été expédié à Toulouse avant le 15 février 1820. Victor Hugo avait dû le montrer ou l'envoyer à Adèle puisqu'à cette époque ils se voyaient encore et s'écrivaient (Cf. *Lettres à la fiancée*, pp. 13-17). L'histoire de Raymond d'Ascoli par contre traduit exactement les sentiments de Victor, sa jalousie, ses désirs d'en finir avec la vie s'il ne peut obtenir la main d'Adèle, il y glisse avec art de gracieux souvenirs, il termine même ses vers comme ses lettres par le rappel des baisers qu'Adèle lui a promis. Mais il ne peut faire allusion ni à un autre prétendant, ni à une défense de leurs familles de se voir et de s'aimer puisque rien de ceci n'existe encore.

(2) Victor Hugo n'était pas sans les connaître. On a en effet imprimé ce morceau en même temps que le compte-rendu de l'*Institution du Jury* et de l'*Enseignement mutuel*. Il a employé un certain nombre de noms qu'il a pu trouver autre part mais qui sont dans l'œuvre de Népomucène Lemercier : Isis, Hermès, Gessen.

« plicité, mais le grand nom de Moïse demandait d'autres « images et j'aurais voulu voir derrière les roseaux du « fleuve les hauteurs brûlantes du Sinaï (1). »

Victor Hugo a fait sienne cette appréciation de Soumet dans une lettre à M. Pinaud. « Le rythme par sa termi- « naison féminine est incapable de rendre avec quelque « éclat les images imposantes et les grandes pensées « qu'aurait dû faire éclore un pareil sujet (2). »

Soumet avait raison de comparer *Moïse sur le Nil* à *la Vendée*, car ces deux odes sont sœurs : elles se ressemblent par la méthode qui a présidé à leur composition. On y trouve un long discours en forme de récit, des descriptions fleuries, des épithètes genre XVIIIe siècle, et des prophéties. Il y a dans les deux une tentative d'adaptation de la Bible mais celle-ci fait défaut à *la Vendée* comme elle est absente de *Moïse sur le Nil* (3), ainsi d'ailleurs que l'Egypte et le Nil (4). « Les premiers feux du jour » éclairent le Nil comme ils pourraient éclairer tout autre fleuve, le joli portrait d'Iphis s'appliquerait tout aussi bien à une française qu'à une égyptienne.

A la fin de son ode, Victor Hugo sort des généralités pour tenter d'exprimer quelques idées religieuses inspirées par son sujet. Il essaie de décrire le ciel et les anges, il y reviendra dans *La mort de Louis XVII* et dans les deux cas Chateaubriand sera son inspirateur. Il compose ensuite un chant d'espérance, sorte d'hymne biblique sur la fuite prochaine des Israélites de la terre de Gessen. Il garde pour la dernière strophe une autre prophétie sur Moïse, figure de Jésus-Christ.

> ...un berceau doit sauver Israël
> Un berceau doit sauver le monde.

(1) G. Simon, *L'Enfance de Victor Hugo*, pp. 195-197.

(2) *Correspondance 1815-1835*, p. 359, lettre du 18 avril 1820.

(3) On peut lire sur ce point M. Claudius Grillet dans son ouvrage *La Bible dans Victor Hugo*, p. 38.

(4) Victor Hugo avait déjà chanté l'Egypte, les Pharaons, les Pyramides, le Nil dans le *Rétablissement de la statue de Henri IV* mais c'était là comme ici pure rhétorique.

Victor Hugo connaît donc les faits généraux de l'histoire d'Israël, prisonnier en Egypte, fuyant la terre d'exil, franchissant le Jourdain et s'établissant dans « les champs promis » avec ses douze tribus. Lemercier, le 24 Août 1819, avait chanté les plaies d'Egypte, aussi Moïse est-il pour Victor Hugo « le roi des fléaux » et « l'élu du Sinaï. » Mais notons que par deux fois Victor Hugo intervertit l'ordre des faits historiques. Ne l'accusons pas pour cela d'ignorance car les poètes peuvent se permettre ces licences. Ne retenons que la note vraiment religieuse qui termine le morceau ; a-t-il la foi, nous n'en savons rien, en tous cas il n'ignore point et il publie dans ses vers que le berceau de Jésus doit sauver le monde.

Victor Hugo, afin de remercier l'Académie de Toulouse de l'avoir distingué, a écrit deux autres morceaux pour les Jeux floraux : *l'ode sur la Peste de Barcelone* ou *Le Dévouement*, composée en Décembre 1821 et *l'ode à l'Académie des Jeux floraux*, mais ces deux morceaux, bien postérieurs à ce que nous venons d'étudier, trouveront place avec les autres écrits de la même époque.

Des relations établies en 1819-1820, entre Victor Hugo et les Jeux floraux, la conclusion qui s'impose est facile à établir. Entre lui et les amis qu'il s'est gagnés il semble n'avoir jamais été question de religion à l'époque où leur commerce épistolaire et amical a commencé. Toulouse ne l'a jamais engagé sur le chemin de la religion. Les pièces de vers, qu'il envoie aux concours, lui sont inspirées par son amour pour Adèle, par son goût pour la légende moyennageuse ou pour Chateaubriand. *Moïse sur le Nil* seul montre une tendance vers la Bible et le Christianisme. Mais cette tendance nous la rencontrons aussi chez les autres poètes de l'époque et en particulier chez ses amis qui cherchent comme lui à Toulouse des couronnes et des prix. Victor Hugo subit donc l'influence du milieu ambiant comme nous le verrons plus amplement par la suite.

CHAPITRE VI

LES PREMIÈRES ŒUVRES 1818-1819

Les années 1818 et 1819 nous montrent que Victor Hugo écrit sous une double influence, l'influence politique et l'influence académique.

La politique, qui a déjà tenu une grande place dans les œuvres poétiques de sa première jeunesse et l'a inspiré à maintes reprises, agit encore sur lui avec plus de force même et Victor Hugo nous apparaît souvent non pas seulement comme un royaliste mais comme un disciple des ultras. C'est à elle que nous devons *les Vierges de Verdun, le Rétablissement de la Statue de Henri IV*, *les Destins de la Vendée*, *le Télégraphe* et *l'Enrôleur politique.*

Pour ces pièces, sauf pour *le Rétablissement de la Statue de Henri IV*, imposé par l'Académie des Jeux floraux, Victor Hugo fut parfaitement libre dans le choix de son sujet. Il fit donc de la politique parce qu'il le voulut bien.

L'influence académique est double car elle vient de Paris et de Toulouse. Le succès du *Bonheur que procure l'Etude dans toutes les situations de la vie* nous vaut son travail sur *Gil Blas*, que lui demande François de Neufchâteau, puis *l'Institution du Jury en France*, *l'Enseignement mutuel*, *le Dévouement de Malesherbes* que Victor Hugo compose pour les concours académiques.

Toulouse l'attire aussi mais son action n'a pas la

même valeur, elle n'est que secondaire puisque Victor Hugo envoie pour concourir aux Jeux Floraux des pièces composées d'avance ou faites sous une inspiration qui n'est pas celle de Toulouse, sauf pour *le Rétablissement de la Statue de Henri IV*, comme nous venons de le dire.

Ces deux influences, politique et académique, suffisent à nous expliquer toutes les œuvres de ces deux années. En dehors des morceaux que nous avons nommés, il n'en reste en effet que deux : *les Derniers Bardes* et *la Canadienne*. Ces deux pièces semblent appartenir à la poésie pure et pourtant nous rangerions volontiers la première parmi celles qui ont subi l'influence académique. Nous discuterons ce point plus tard. La seconde, inspirée par Chateaubriand, peut par conséquent prendre place à la suite des pièces politiques.

La religion n'a donc été pour rien dans toutes ces œuvres. Il faut dire plus : Victor Hugo a écarté volontairement ou involontairement tout ce qui était religieux et quand il a été forcé de parler religion, il a prouvé qu'il était bien ignorant dans cette matière.

Pour nous en convaincre il n'y a qu'à étudier ces œuvres une à une : commençons par celles où la politique règne en maîtresse.

Le Rétablissement de la Statue de Henri IV permet à Victor Hugo de nous montrer sa science de l'antiquité grecque ou romaine : il cite avec plaisir Alexandre, le Pirée, le Panthéon, la Statue de Memnon, le Capitole, Sylla, Marius, Théodose, Démétrius, Trajan, Tibère. Il n'y a pas longtemps qu'il a fréquenté chez Horace et volontiers il modèle le début de son ode sur ceux du poète latin. Nous retrouvons donc ici les mêmes caractères d'érudition que dans les ouvrages de la première jeunesse, entre autres dans *le Bonheur que procure l'Etude*. L'ode est au fond toute politique, sans être cependant une œuvre de combat, mais la religion n'y entre pour rien.

Il en va de même, pour les sentiments religieux s'entend, du *Télégraphe* et de *l'Enrôleur politique*. Quant à la politique il s'y lance à corps perdu.

Il célèbre dans *le Télégraphe* (1) les soldats de l'Empire qu'il appelle « nobles guerriers », « nos braves », — ceci est d'un bon fils, — mais leur chef est un « despote hardi », un « conquérant farouche », un « corse », un « Attila ». Menteur, d'un revers il faisait une victoire, grâce au télégraphe, et commandait un pompeux *Te Deum* pour célébrer une défaite.

Les libéraux, les doctrinaires, tous les adversaires des ultras reçoivent des coups : Royer-Collard qu'il voudrait à Charenton, Guizot à Ste-Hélène, le baron Louis qu'il envoie prendre sa retraite en Angleterre, Tissot, contre lequel il a gardé, semble-t-il, une rancune d'écolier, de Pradt, à qui il reprochera toujours son français.

Deux journaux, le *Courrier* et la *Renommée* n'ont-ils pas eu le malheur de critiquer son ode sur *la Vendée* : les vers ne suffisent pas pour leur répondre, il leur consacre en prose une longue note et il leur montre qu'il a bec et ongles pour se défendre.

Victor Hugo a ramassé toutes les petites histoires qui traînaient dans les journaux de l'époque, tous les potins, tous les complots et il entasse tout cela dans son œuvre. On ne voit pas toujours comment le fameux Télégraphe « de ses grands bras » ou de ses longues ailes peut couvrir tout ce fatras un peu disparate, mais Victor Hugo veut se venger, il cherche par ailleurs à prouver un royalisme ardent, s'il réussit, le reste est, du moins à ses yeux, de peu d'importance.

Une seule allusion pourrait peut-être avoir une apparence religieuse. « Je veux, dit Victor Hugo,

> Adorer la vertu, rendre hommage au génie
> Car le temps d'Azaïs a vu naître Bonald. (2).

Est-ce le philosophe chrétien qu'il veut honorer, peut-être, car à cette époque il a lu ou il lisait les ouvrages et les articles de Bonald, mais avec autant de raison on

(1) *Le Télégraphe* dans *Victor Hugo raconté*, t. I, pp. 287-295 et la plaquette : *Le Télégraphe*, 1819, imprimerie Gillé.

(2) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 294.

pourrait dire qu'il exalte le royaliste ultra. L'exergue par contre nous rappelle qu'il est un philosophe peu chrétien dont il a toujours fait ses délices : l'exergue est emprunté à l'*Ingénu* de Voltaire : « Ici des machines qui parlent, « là des bêtes qu'on adore (1). »

A quel moment Victor Hugo a-t-il lu cet ouvrage ? Nous n'en savons rien, mais en tous cas à l'époque où nous sommes il a dû au moins le relire pour y prendre cette sentence et ce n'est pas là certes qu'il a pu puiser des idées religieuses. Il y a trouvé au contraire des attaques injustes contre les Jésuites et leur morale, jointes à des moqueries plus ou moins spirituelles contre l'Eglise catholique, le Pape, les Sacrements.

L'Enrôleur Politique, qui fut imprimé dans le *Conservateur Littéraire* (2), paraît au premier abord moins agressif : il se rapproche plus du *Rétablissement de la Statue de Henri IV* que du *Télégraphe*.

Aux souvenirs de l'antiquité classique, le Pinde, Clio, les Thermopyles, Victor Hugo mêle des éloges pour les gloires militaires du siècle de Louis XIV, Vendôme, Villars, Luxembourg, Catinat, Turenne, et aussi pour les gloires littéraires, Racine, Molière, Boileau, peut-être autant par politique que par amour de la littérature. Ne veut-on pas proscrire le XVIIe siècle, dit Victor Hugo, ne blasphème-t-on pas le temps où ces grands poètes ont chanté (3).

Disciple des ultras, il veut imiter leur zèle, et il ne manque pas, pour prouver le sien, de citer leurs noms, Fitz-James, Villèle, Chateaubriand. Il n'oublie pas de parler, comme il l'a déjà fait dans *le Télégraphe*, de la

(1) Victor Hugo met en note que le copiste a substitué le mot *machines* au mot *bêtes*. Le texte de Voltaire (œuvres complètes, édition Garnier, t. XXI, p. 277), porte en effet : « Ici des bêtes qui parlent, là des bêtes qu'on adore », mais le copiste n'est autre que lui-même. La phrase de Voltaire n'aurait pu servir d'exergue au *Télégraphe* ; tout allait pour le mieux en transformant les bêtes en machines. Pour les besoins de sa cause il faut savoir adapter les textes. Le fait ici n'est pas d'importance, mais pourquoi accuser un copiste ?

(2) *Conservateur Littéraire*, t. I, livrais. 1re, décembre 1819, pp. 3-9.

(3) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 302.

Vendée et des Vendéens et de leurs fameux adversaires, Rossignol et Santerre.

L'Enrôleur politique, a donc, on le voit, une tournure d'apologie, mais cependant Victor Hugo ne peut s'exempter d'attaquer assez violemment les libéraux,

Les innocents bannis qui n'ont tué qu'un roi (1).

la *Minerve*, l'*Homme Gris*, les *Lettres Normandes* qui n'omettront pas de relever le gant et de se moquer du *Conservateur littéraire*, l'*Almanach des braves*, etc... Les libéraux, mais c'est l'anarchie aux têtes renaissantes qui s'éveille et fait chanceler le trône ! Pour lui, il est prêt, s'il le faut, à suivre son roi dans l'exil, il est prêt à dire au roi en parlant de son sang

Sire, il est tout à vous, vous pouvez le verser (2).

Quand on a imprimé l'*Enrôleur politique* dans *Victor Hugo raconté* on a négligé toutes les notes que l'on trouve au bas des pages du *Conservateur Littéraire*. Elles sont pourtant curieuses et mettent un tempérament aux ardeurs juvéniles du poète : elles lui sont inspirées par un opportunisme qui est bien de circonstance.

Un des vers de l'*Enrôleur politique* contenait une critique de l'enseignement mutuel. Dans une note (3) Victor Hugo la rend plus évidente mais par contre il en diminue la vigueur. « Cette méthode, écrit-il, peut être utile, « il y a du ridicule à la trouver admirable... le temps ju- « gera et il jugera bien : car c'est lui qui nous a fait con- « naître l'excellence des écoles chrétiennes. » C'est là l'opinion d'un sage qui ne veut ni approuver ni condamner à priori, mais l'on comprend encore mieux les hésitations de Victor Hugo en se rappelant que d'une part les écoles chrétiennes avaient les ultras pour ardents défenseurs et que d'autre part il concourait à l'Académie sur

(1) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 300.
(2) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 304.
(3) *Conservateur Littéraire*, t. I, livrais. 1re, p. 5.

l'Enseignement Mutuel. Il savait ménager la chèvre et le chou.

Dans un autre endroit sans nommer le *Spectateur* il se moquait

De ce journal sans sel où l'on singe Adisson (1).

Le Spectateur ou plutôt le *Spectateur politique et littéraire* était ministériel : pour plaire aux ultras il fallait bien l'attaquer mais plusieurs de ses rédacteurs appartenaient à l'Académie, il était donc utile de ne pas trop les blesser pour obtenir leurs suffrages. Une note aimable corrigeait l'apreté de la critique et flattait, comme il convenait, M. Campenon, « poète aimable » et M. Laya, « poète courageux (2). »

L'Enrôleur politique nous fournit encore d'autres anomalies. Victor Hugo aime toujours à parler de Voltaire, de Rousseau que les indépendants citent sans les avoir lus. Il veut d'autre part

Penser avec Pascal et rire avec Voltaire (3).

Le rire de Voltaire n'est guère chrétien et le sombre Pascal, s'il avait vécu, aurait vu avec déplaisir son nom accolé à celui du grand ennemi de la religion. Un autre rapprochement nous semble presque injurieux mais Victor Hugo n'a pas compris toute l'inconvenance que nous y voyons. L'épigraphe mise en tête de sa satire est une parole empruntée à saint Jean : « Et la lumière a lui

(1) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 301. Victor Hugo, qui voulait montrer ses connaissances en littérature anglaise, aurait pu orthographier convenablement le nom du fondateur du *Spectator* et écrire *Addison*.

(2) Voici la note complète du *Conservateur Littéraire* : « On a pu s'aper-« cevoir que depuis l'époque où cette satire a été faite, si les noms ont chan-« gés, les choses sont restées les mêmes. Cependant la justice exige une « exception en faveur du *Spectateur*. La plupart de ses rédacteurs étaient des « hommes fort estimables qui se sont arrêtés sitôt qu'ils se sont aperçus « qu'ils suivaient la fausse route. M. Campenon, poète aimable, M. Laya, « poète courageux, honoraient trop le ministérialisme. » *(Conserv. Litt.*, t. I, livrais. 1re, pp. 6 et 7).

Parmi les rédacteurs on peut citer encore Auger, Després, Droz, Lacretelle, Lourdoueix, Loyson, Pariset.

(3) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 298.

dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas comprise. »

Le sens que lui donne Victor Hugo est évidemment accommodatice mais peut-on comparer le Verbe de Dieu et la lumière politique, fut-elle même celle que les ultras offraient aux libéraux pour les éclairer !

Bien minime, on le voit, est la part de la religion dans les œuvres que nous venons d'étudier ; elle est plus importante, semble-t-il, dans *les Vierges de Verdun, la Vendée, la Canadienne* qui sont plus ou moins inspirées par des sentiments politiques.

L'ode, *les Vierges de Verdun* (1) est un hommage à de nobles jeunes filles restées fidèles à la royauté ou au malheur. Victor Hugo évidemment ne peut que maudire l'accusateur public, Fouquier-Tainville et son « rire infernal » ; le « sombre tribunal » n'est qu'une « horde d'assassins (2) ; » les émigrés, « nos bannis, » affrontent la mort et l'indigence et combattent les tyrans pour sauver la France. Les vierges de Verdun étaient avant tout martyres de leur foi politique, peut-être ont-elles été aussi les martyres de leur honneur virginal, mais leur religion ne fut pas, à ce qu'il me semble, une cause même secondaire de leur mort.

Une preuve que, pour Victor Hugo du moins, l'affaire est avant tout politique, c'est qu'il place dans son ciel au milieu des chœurs d'innocence

Charlotte, *au cœur d'airain*, qui nous vengea d'avance ;

(1) Composée en septembre ou octobre 1818, cette ode ne fut imprimée qu'en juin 1819 dans le *Recueil de l'Académie des Jeux Floraux*, puis en décembre 1819, dans le second numéro du *Conservateur Littéraire*.

(2) Ces expressions et certains vers de la 2e et de la 3e strophe sont très curieux si l'on se rappelle que le Général Hugo pendant plusieurs années combattit en Vendée les Royalistes et que Me Lenormand-Dubuisson, arrière grand-père de Victor Hugo, était juge au tribunal révolutionnaire de Nantes. Nous citons ces vers, laissant le lecteur tirer lui-même la conclusion.

J'ai vu couler du sang... Est-il vrai, parlez
Qu'il ait rejailli sur ma tête ?
. . . .
Ce sang, je n'en suis point coupable !
. . . .
Lorsque vous n'étiez plus, je n'étais pas encor !
Qu'exigez-vous de moi ? J'ai pleuré vos misères !
Dois-je expier les crimes de mes pères ?

Elisabeth, cet ange de nos bords
Et Sombreuil...
. . . .
Et Cazotte, enviant le prix de ses efforts.

La politique seule, appuyée sur la poésie, pouvait donner un billet d'entrée au Paradis à ces vierges dont évidemment nous ne voulons ni critiquer la vie, ni juger la conduite.

Peut-être est-ce à cause de cette allusion au ciel, à cause des anges qui là-haut ont couronné de fleurs les têtes des martyres qu'on a toujours classé cette ode parmi ce qu'on est convenu d'appeler les odes religieuses de Victor Hugo et M. Biré lui-même est heureux de citer un vers où dit-il, « le poète a trouvé des accents dignes de ces vierges innocentes (1). »

Martyres dont l'encens plaît au martyr divin.

Malheureusement ce vers ne fait pas partie de l'ode couronnée aux Jeux Floraux et reproduite dans le *Conservateur Littéraire*.

Victor Hugo n'a-t-il pas mis aussi dans son volume des *Odes et Ballades* une épigraphe empruntée à Guiraud que l'on cherche vainement dans le *Conservateur Littéraire* ?

Le prêtre portera l'étole blanche et noire
Lorsque les saints flambeaux pour vous s'allumeront.
. . . .

Un autre vers, que nous avons cité tout à l'heure, a pris de son côté une tournure biblique par une toute petite transformation. « Charlotte au cœur d'airain » qui dans le premier manuscrit était « Charlotte au front d'airain » est devenue « Charlotte, autre Judith. » Ce sont là des changements qui trompent facilement le lecteur peu averti

(1) Edmond Biré : *Victor Hugo avant 1830*, p. 124. Peut-être M. Biré a-t-il agi ici dans un but tendacieux en cherchant à prouver qu'à cette époque Victor Hugo était religieux. Il ne pouvait ignorer en effet que ce vers n'a jamais appartenu à la première rédaction des *Vierges de Verdun*.

et lui font voir une note religieuse là où jadis elle était absente.

Car, si on enlève toutes ces additions faites après coup, on est forcé d'avouer que Victor Hugo n'est pas très versé en religion ni très fixé sur le ciel, sur l'autre vie.

Les vierges de Verdun habitent plutôt les Champs-Elysées qu'un ciel chrétien. Dès la première strophe Victor Hugo nous les peint comme « des spectres légers, » de « fantastiques beautés au lugubre sourire ». Elles ont des « écharpes éclatantes » sur lesquelles cependant flotte un « crêpe menaçant. » Victor Hugo est tout effrayé, disons poétiquement effrayé, en les apercevant ; il leur crie

Retirez-vous, rentrez dans les sombres abîmes.

Nous sommes, dirait-on, au Tartare et la dernière strophe est bien faite pour fortifier en nous cette croyance. Le poète voit « des spectres qui effraient ses yeux épou-« vantés : ils balançent sur lui, au milieu d'affreux pres-« tiges, des linceuls ensanglantés. » C'est là une vision toute païenne qui rentre dans « la nuit des siècles ré-« volus, pendant que les Vierges fuient vers la naissante « aurore. » Dans tout cet appareil nous n'apercevons que des effets poétiques un peu forcés, trop cherchés, mais l'esprit chrétien ou religieux qui pourrait animer ces vers est absent : lui seul aurait donné à cette ode presque païenne un tout autre caractère.

Dans *les Destins de la Vendée* (1), nous trouvons peut-être plus d'idées religieuses car Victor Hugo a moins pris dans son propre fonds que chez autrui, malheureusement il n'a pas toujours su utiliser ses emprunts et ce nous est une preuve de plus de ses faibles connaissances en la matière.

Cette ode fut inspirée, au dire même de Victor Hugo, par un article fameux de Chateaubriand sur la Vendée pu-

(1) Ils furent d'abord publiés en brochure : *Les Destins de la Vendée, Ode*. Imp. Boucher, in-8 ; B. F., 25 septembre 1819, n° 3.361 ; puis dans le *Conservateur Littéraire*, t. I, livrais. 5e, pp. 161-164.

blié dans *le Conservateur* (1). Victor Hugo a puisé abondamment à cette source. On peut en effet reconnaître dans *le Conservateur* les idées et parfois les expressions qui ont servi à composer au moins 60 vers sur les 130 que compte la pièce. Mais Victor Hugo a mis à contribution d'autres ouvrages de Chateaubriand, *les Martyrs*, *le Génie du Christianisme* et sans aucun doute des mémoires publiés à cette époque, entre autres *les Mémoires* de Mme de la Rochejacquelein (2).

Chateaubriand, en publiant son article, était dominé par une idée politique. Il voulait reprocher au gouvernement de la Restauration d'oublier les Vendéens, les vaillants lutteurs qui avaient tenu tête, comme de vieux sangliers, au fond de leurs forêts, aux soldats de Mayence. *Les bleus* recevaient des faveurs, des places, des récompenses pour leur ralliement à la monarchie, *les blancs* au contraire étaient délaissés : quelques vagues décorations, celle du lys entre autres, des épées d'honneur, étaient distribuées à quelques chefs et à quelques soldats, mais pour la masse, mais pour le peuple rien, disait-on, ne remplaçait les champs dévastés, les maisons brûlées, les églises rasées.

Chateaubriand, en bon ultra, qui voulait renverser le ministère libéral, se servait peut-être de la Vendée comme d'une pierre d'achoppement : son attaque par un point

(1) *Conservateur*, t. IV, livrais. 44e, 7 août 1819, pp. 193-254.

(2) Victor Hugo n'a dû consulter ni les *Amans Vendéens* de Gosse (4 vol. in-12, Paris, Corbet, 1799-1800), ni *Thérèse Aubert*, de Ch. Nodier, qui avait eu cependant deux éditions en 1819. Mais il a dû lire deux odes publiées dans le *Drapeau blanc*, l'une, le *Cri des Royalistes*, par un officier (t. I, liv. 6, pp. 276-278, février 1819), l'autre par Sophie de B., sur *la Vendée* (*le Drapeau blanc*, 23 août 1819). Il semble qu'il a utilisé *le Cri des Royalistes* dans ses attaques contre les libéraux. Du moins certaines expressions à propos des héros oubliés, calomniés, à propos des impies heureux et prospères malgré leurs crimes affreux, le feraient croire : il y a sur ce point dans les deux odes une frappante ressemblance. Les mêmes idées, il est vrai, se retrouvent dans l'article de Chateaubriand. Peut être pourrait-on affirmer aussi que Victor Hugo a fait des emprunts au *Vieillard d'Ancenis* de Marie-Joseph Chénier (lu à l'Institut, le 15 nivôse, an VI, 4 janvier 1798, publié dans *les Mémoires de l'Institut*, 1801). Auprès de Marie-Joseph Chénier, Victor Hugo n'est point allé chercher des idées politiques ou religieuses mais bien des tournures poétiques, des rimes : il sait prendre son bien partout où il le trouve, même chez un régicide.

n'était donc pas complètement désintéressée, mais par ailleurs elle était justifiée et le terrain était excellent pour la lutte. Victor Hugo n'avait point les mêmes vues que Chateaubriand : il a trouvé certainement le sujet poétique et comme d'autre part il cherchait à plaire au parti des ultras et à Chateaubriand en particulier, il a composé une ode modelée sur l'article du *Conservateur*, une ode où la politique tient la première place.

Victor Hugo partage avec Chateaubriand et avec bien d'autres depuis cette conviction difficile à déraciner que les Vendéens se sont levés pour défendre Louis XVI et la royauté. Nous la retrouverons chez lui toutes les fois qu'il parlera de la Vendée. Il ignore, et c'est chose bien pardonnable, que la Vendée a pris les armes pour défendre sa foi d'abord, puis ses intérêts matériels. La politique n'est venue que plus tard et ne fut qu'une cause tout à fait secondaire dans la levée en masse.

Il n'est donc pas étonnant que Victor Hugo ayant dans l'esprit cette erreur n'ait fait de la politique l'élément principal de son ode. Les Vendéens sont par conséquent pour lui des martyrs politiques : ils sont « les vengeurs des rois. » Ils pleurent d'abord « sur le trône » et ensuite « sur la croix (1). » Chacun d'eux préfère « les lys aux lauriers » et, pour faire croître « la fleur chérie », les Vendéens deux fois verseront leur sang : ce sera payer bien cher, dit-il lui-même, le retour des rois (2).

Cet éloge des Vendéens a une contre-partie nécessaire, dans des attaques, renouvelées du *Télégraphe*, contre « les « favoris puissants, » « les traîtres enrichis » qui après avoir condamné Louis XVI, calomnient, lorsqu'ils sont à la Chambre, le zèle de la Vendée, « les magistrats in- « justes » qui, abusant d'un insolent pouvoir, lui enlèvent des armes qui jadis furent sa première conquête (3). N'oublions pas que ces éloges et ces attaques sont mises

(1) *Odes et Ballades*, p. 47.
(2) *Odes et Ballades*, p. 49.
(3) *Odes et Ballades*, p. 50.

dans la bouche d'un prêtre dont tout le discours, à part deux strophes, est entièrement politique.

Les journaux royalistes qui signalèrent cette ode, deux journaux libéraux, *le Courrier* (1er octobre 1819), et *la Renommée* (3 octobre) qui en parlèrent longuement, ne virent dans cette poésie qu'un morceau politique. Ils eurent la même impression que nous et l'intervention de ce vieux prêtre ne dût leur paraître comme à nous qu'une machine poétique très commode.

Il ne faut pas cependant écarter à priori l'intervention de la religion, il ne faut pas nier que la *Vendée* ne contienne quelques pensées ou idées religieuses. Mais d'abord nous devons laisser de côté au moins un vers qui a subi un remaniement notable. Dans *la Vendée* actuelle nous lisons

Loin de leur temple en deuil et de leur chaume en cendre

Les premières éditions portaient

Loin de leurs champs détruits et de leur chaume en cendre

La transformation a son importance. A-t-elle été faite pour accentuer l'allure religieuse du morceau? Est-ce une correction littéraire rendue nécessaire par la fausseté de l'image? La question est difficile à trancher. Il reste malgré cela des expressions, des allusions qu'il faut étudier.

La première strophe nous met en présence de la Muse sacrée gémissant sur les malheurs de la France éplorée. Mais quelle est donc cette muse sacrée? Est-ce celle que Chateaubriand invoquait au commencement du livre premier des *Martyrs* (1). Il n'en est rien. Cette muse que Victor Hugo invoque n'est point céleste puisqu'elle est toute humaine, c'est Chateaubriand lui-même à qui Victor

(1) *Martyrs*, t. I, liv. 1, pp. 19-20, édition Pourrat. « Muse céleste, vous qui « inspirâtes le poète de Sorrente et l'aveugle d'Albion, vous qui placez votre « trône solitaire sur le Thabor... Enseignez-moi sur la harpe de David les « chants que je dois faire entendre; donnez surtout à mes yeux quelques-« unes de ces larmes que Jérémie versait sur les malheurs de l'Eglise : je vais « dire les douleurs de l'Eglise persécutée. »

Hugo a dédié son ode. Nous sommes évidemment déçus en faisant cette découverte car nous attendions un autre personnage pour symboliser « la muse sacrée. » Reconnaissons cependant que Chateaubriand n'a pas manqué à son devoir, il a écouté la prière du poète, il l'a inspiré, ou pour parler plus simplement et plus justement Victor Hugo a emprunté à la muse qu'il invoque ses chants les plus beaux.

Toute la première strophe de son ode est en effet une simple transposition en vers d'une phrase *des Martyrs*, comme le poète le reconnaît d'ailleurs lui-même dans une note en appendice des *Odes et Ballades* (1). N'est-ce pas aussi Chateaubriand qui avait montré le ciel ouvert, qui avait plané sur Rome et sur Palmyre, annonçant les douceurs du martyre et l'humble bonheur du désert. Un chapitre du *Génie du Christianisme* est en effet intitulé : *Ruines de Palmyre, d'Egypte.* De plus dans *les Martyrs* Chateaubriand est revenu sur ce sujet : « Là (dans l'in-« visible Jérusalem) s'enchaînent des portiques de soleils, « prolongés sans fin à travers les espaces du firmament « comme les colonnes de Palmyre dans les sables du désert (2). »

Victor Hugo fait des allusions, un peu vagues, il est vrai, aux temps héroïques de l'histoire de France.

Montre-moi quels palais ont remplacé le chaume
De tes rustiques chevaliers.

L'idée appartient encore à Chateaubriand, qui le pre-

(1) *Odes et Ballades*, p. 535. Nous citons les deux textes, le lecteur pourra comparer.

Qui de nous en posant une urne cinéraire
N'a trouvé *son* ami pleurant sur un cercueil ?
Autour du froid tombeau d'une épouse ou d'un frère
Qui de nous n'a mené le deuil ?

Odes et Ballades, p. 45.

Chateaubriand avait écrit : « Quel français ignore aujourd'hui les cantiques « funèbres ? Qui de nous n'a mené le deuil autour d'un tombeau, n'a fait « retentir le cri des funérailles ? » *Les Martyrs*, édition Pourrat, 1836, t. III, liv. 24, p. 109.

(2) *Odes et Ballades*, pp. 45-46. *Génie du Christianisme*, 3e partie, liv. 5, chapitre IV. *Les Martyrs*, édition Pourrat, t. I, liv. 3, p. 68. Nous reviendrons sur l'utilisation faite par Victor Hugo des ruines de Palmyre.

mier dans les soldats de la Vendée avait reconnu les preux du Moyen-Age. « En retrouvant ces capitaines, « on croit voir revivre d'antiques personnages dont on « aurait déjà lu l'histoire dans les chroniques de Frois- « sart ou dans celles de St-Denis (1). » Ailleurs il avait cité des paroles du général Turreau qui rappellent la même idée : « les défenseurs de l'autel et du trône sem- « blaient avoir pris nos anciens preux pour modèles. « Leurs bannières étaient ornées de devises qui rappe- « laient les hauts faits de la chevalerie (2). »

Le « délire divin » qui saisit le vieux prêtre, le voyage des Hébreux dans le désert (3), font aussi partie de l'article du *Conservateur* (4).

Dans *les Martyrs* enfin, Victor Hugo a puisé l'idée et même une partie des expressions qui ont servi à composer l'avant-dernière strophe de sa pièce

Qu'il se résigne alors ! Par ses crimes prospères
. . . .

La pensée que développe Victor Hugo est celle-ci : l'impie est souvent heureux sur la terre ; il insulte même au fidèle souffrant. Quelle doit être la conduite du juste en présence des étranges voies que Dieu suit dans ses desseins, en présence des pleurs de l'innocent et des triomphes du vice. Il doit penser d'une part aux forfaits de ses pères, d'autre part au Christ mourant et cependant innocent, à Marie livrée aux saintes douleurs. On ne peut le nier, ici la pensée est très chrétienne et l'expres-

(1) *Conservateur*, t. IV, liv. 44, p. 218.

(2) *Conservateur*, t. IV, liv. 44, pp. 225-226.

(3) *Odes et Ballades*, pp. 47-48.

(4) « Ce fut cette espèce de *délire* et d'enthousiasme qui, dans les temps de « ténèbres et d'ignorance, emporta nos premiers croisés dans les plaines « brûlantes de l'Afrique. » (*Conservateur*, t. IV, liv. 44, p. 225, citation du général Turreau). « Un drapeau blanc en lambeaux guidait les tribus de saint « Louis comme jadis l'arche sainte conduisait dans le désert le peuple « fidèle. » (*Conservateur*, t. IV, liv. 44, p. 209). « Le drapeau blanc en lam- « beaux » est devenu « sa bannière en lambeaux. » (*Odes et Ballades* p. 51). Victor Hugo a négligé la comparaison avec les croisés, avec les tribus de saint Louis : il aurait pourtant trouvé là, il me semble, un effet poétique que son talent aurait admirablement bien utilisé.

sion qui la rend ne l'est pas moins. Aussi Soumet trouvait-il cette strophe « admirable » comme il le déclare à Victor Hugo dans une lettre de février 1820 (1). C'est à Chateaubriand que Victor Hugo est en partie redevable de cette strophe : en dix vers il n'a fait que traduire *les Martyrs*, dont toute la trame repose sur les persécutions endurées par le juste et sur le triomphe de l'impiété. La justice de Dieu, d'après Victor Hugo, veut que l'innocent verse des pleurs pour effacer les forfaits de ses pères. Nous ne voyons pas autre chose dans *les Martyrs* : Eudore, par sa mort, lave les souillures qu'il a lui-même contractées, Cymodocée, par le sang qu'elle répand, sauve l'âme de son père et tous deux préparent le triomphe de l'Eglise. Nous pouvons prolonger encore plus loin la comparaison, car Victor Hugo a emprunté à Chateaubriand des expressions qu'il nous est facile de reconnaître. Notons-en seulement quelques-unes : « Il si-
« gnala la fausse prospérité de l'impie et préféra le juste
« mort au méchant qui lui survit (2). » « Serviteurs du
« Christ que le monde persécute, ne vous troublez point
« à cause du bonheur des méchants (3). » « Où sont-ils
« les enfants des impies ? Sept générations se sont écoulées
« depuis l'iniquité des pères et Dieu vient visiter les en-
« fants dans sa fureur (4). » « Il m'a parlé de son Dieu.
« C'est un Dieu qui aime ceux qui pleurent et qui bénit les
« infortunés (5). » Dans maints endroits, Chateaubriand ne parle-t-il pas des joies de Satan et de l'Enfer, et n'oppose-t-il pas à ce bonheur infernal les douleurs de l'Eglise qui monte sur l'échafaud ou se cache dans les catacombes (6). Ailleurs ne voyons-nous pas Marie descendre au Purgatoire et Chateaubriand l'appeler « la mère des sept douleurs (7). »

(1) G. Simon. *L'Enfance de V. Hugo*, pp. 195-196.
(2) *Martyrs*, t. I, liv. 2, p. 64.
(3) *Martyrs*, t. I, liv. 3, p. 82.
(4) *Martyrs*, t. I, liv. 3, p. 83.
(5) *Martyrs*, t. II, liv. 13, p. 92.
(6) *Martyrs*, t. II, liv. 18, pp. 217-218.
(7) *Martyrs*, t. III, liv. 21, p. 64.

Ces textes que nous groupons ici sont épars dans *les Martyrs* et n'apparaissent pas au lecteur avec le relief qu'un rapprochement leur donne, mais cependant ne peut-on pas affirmer que Victor Hugo, qui certainement les connaissait et les avait emmagasinés dans sa prodigieuse mémoire s'en est souvenu en raison même de la ressemblance qu'il n'a pas manqué de voir entre l'Eglise persécutée et la Vendée écrasée par la Convention. Voir dans cette strophe que nous étudions la pensée même de Chateaubriand mise en vers par Victor Hugo ne semble pas dépasser les bornes de la vraisemblance.

Mais Victor Hugo, nous l'avons dit, est allé puiser à d'autres sources : c'est en vain en effet que dans le *Conservateur* nous avons cherché mention de ce vieux prêtre dont le discours prophétique permet à Victor Hugo de peindre l'avenir. Tous les faits qui composent ce long discours, Victor Hugo les a trouvés dans le *Conservateur*, mais le prêtre est-il une invention poétique de Victor Hugo ?

On pourrait le croire car il a mis une certaine recherche dans la strophe qui présente au lecteur « ce saint chargé d'ans (1). » Nous rencontrons d'abord une sorte d'expression biblique dont l'application aux soldats vendéens nous paraît plus ou moins déplacée. Le vieux prêtre parle du martyre aux *nobles anges des combats*. Ce nom ne peut convenir qu'à la milice céleste : l'appliquer, comme Victor Hugo, non pas seulement à des vieillards, à des enfants, à des femmes, mais à des soldats est un

(1) Voici la strophe elle-même :

On dit qu'en ce moment, dans un divin délire,
Un vieux prêtre parut parmi ces fiers soldats,
Comme un saint chargé d'ans qui parle du martyre
Aux nobles anges des combats ;
Tranquille, en proclamant de sinistres présages,
Les souvenirs des anciens âges
S'éveillaient dans son cœur glacé ;
Et racontant le sort qu'ils devaient tous attendre,
La voix de l'avenir semblait se faire entendre
Dans ses discours pleins du passé.

manque d'à-propos et une hardiesse un peu forte (1). De plus la phrase est brisée par une double anacoluthe et cette construction voulue n'est pas exempte d'affectation. Victor Hugo s'est donc appliqué avec un soin tout particulier à cette mise en scène et volontiers l'on penserait que le personnage est de son invention. Il n'en est rien : là encore il a emprunté à autrui.

Victor Hugo a placé la scène, qu'il nous raconte et qu'il poétise, quelques jours après la défaite des vendéens à Cholet, à l'époque même où repoussés ils passent la Loire à St-Florent-le-Vieil. Or si l'on étudie les Histoires ou les Mémoires qui ont rapport à la guerre de Vendée nous trouvons que réellement des discours ont été prononcés par des prêtres au moment indiqué par Victor Hugo. Boutilier de St-André, dans *les Mémoires d'un père à ses enfants* reproduit ou invente l'exhortation d'un prêtre encourageant les soldats au combat de Cholet. Ce discours très énergique est, dirait-on, une traduction du discours que Tacite prête à Galgacus dans *la Vie d'Agricola* (2). Victor Hugo ne l'a certainement pas connu mais il est d'autres mémoires que Chateaubriand a lui-même indiqués dans sa bibliographie du *Conservateur* et

(1) Remarquons, sans y attacher trop d'importance, que les deux mots dont se composent cette expression sont par ailleurs très familiers à Victor Hugo. Se mère est presque toujours sa *noble* mère et quand il s'adresse à sa fiancée, c'est à un *ange* qu'il écrit. (*Lettres à la fiancée*, pp. 161, 213, 242, 261, 263, 288, etc...)

(2) « Allons, mes amis, c'est aujourd'hui qu'il faut montrer votre courage. « Ce jour, ce combat est décisif. Songez que vous défendez la cause sacrée de « votre religion et de votre Roi. Et contre qui allez-vous combattre ? Contre « des misérables souillés du meurtre de Louis XVI et couverts de tous les « crimes. Le pillage, le viol, l'incendie, les forfaits les plus inouïs signalent « leur présence en tous lieux ? N'en doutez pas, braves Vendéens. Dieu qui « vous voit du haut de son trône, vous accordera la victoire. Si vous « repoussez l'ennemi, c'en est fait : isolé au centre de votre pays, il est perdu « pour jamais. Si au contraire, il est vainqueur... ah ! j'en frémis !... que « deviendriez-vous, cernés de toutes parts, sans retraite, sans asile ? Vos « champs, vos familles et vous-mêmes, vos temples, vos autels, tout devient « la proie des barbares. Combattez donc vaillamment pour tous, pour vos « femmes, pour vos enfants. Et si des objets si chers n'étaient pas capables « d'enflammer vos courages, combattez du moins pour votre Dieu, votre foi « et vos autels. » (ABBÉ BOSSARD, *Mémoires de Boutilier de St-André*, 1896, p. 189. On retrouve ce discours dans l'*Histoire de la Vendée*, par l'ABBÉ DENIAU, Angers, Lachèse, in-8, t. III, p. 19).

qui avant 1819 avaient eu quatre ou cinq éditions. Ce sont les *Mémoires de Mme de Larochejacquelin*, rédigés et arrangés par de Barante. Nous ne doutons nullement que Victor Hugo n'ait pris là son « vieux prêtre » : il n'est autre que le curé de Beausse, près de St-Florent. Dans les jours qui précédèrent le passage de la Loire, le 17 octobre 1793, il célébra la grand'messe et dans son prône s'adressa aux vendéens. Laissons la parole à Mme de Larochejacquelein : « Le prêtre, qui était un « bon vieillard, une figure respectable, exhorta les sol- « dats de la manière la plus touchante. Il les engagea « à aller courageusement défendre leur Dieu, leur roi, « leurs femmes et leurs enfants qu'on massacrait. » Parlant d'elle-même elle ajoute : « Ce vieil ecclésiastique... « me dit... que je ne devais pas me contenter de remplir « les obligations d'une simple chrétienne ; que Mme de « Lescure était appelée à une plus grande sainteté ; que « Dieu me ferait sans doute la grâce de m'éprouver par « de grands malheurs ; que je devais me résigner, et ne « songer qu'au ciel et à la récompense qui m'y attendait. « Sa voix s'élevait et devenait comme prophétique... (1). »

Qui ne voit les nombreux traits de ressemblance qu'évoquent ces quelques lignes et tout le parti que Victor Hugo a tiré du récit de Mme de Larochejacquelein. « Le vieillard à figure respectable... le vieil ecclésiastique » est « un vieux prêtre ». Ces deux vers

La voix de l'avenir semblait se faire entendre
. . . .
L'esprit qui voyait l'avenir

nous rappellent « la voix qui devient comme prophétique. » L'idée de la résignation qui domine la dernière strophe du discours du vieux prêtre chez Victor Hugo, empruntée en partie, croyons-nous, *aux Martyrs*, a pu

(1) Mme de Larochejaquelein était alors Mme de Lescure et le curé de Beausse avait été chargé de lui annoncer la mort de M. de Lescure qui n'était que blessé. *Memoires de Mme de Larochejaquelein* (Collection des Mémoires relatifs à la Révolution). Paris. Beaudoin. in-8. 1823. pp. 232-233.

être suggérée aussi, au moins dans son expression, par la lecture des *Mémoires* de Mme de Larochejaquelein. « Je devais me résigner », dit Mme de Larochejaquelein — « qu'il (le citoyen fidèle) se résigne » traduit Victor Hugo.

Ce mot de « citoyen fidèle » que nous venons d'écrire après lui nous montre immédiatement la différence essentielle entre les deux discours. Celui du curé de Beausse est sacerdotal, plein d'une chrétienne résignation, c'est une excitation au combat mais il faut défendre Dieu d'abord, puis le Roi, les femmes et les enfants. Le vieux prêtre de Victor Hugo est un élève de Chateaubriand, il se plaint de ne pas voir son zèle royaliste assez récompensé ; malgré la dernière strophe, malgré certaines allusions à l'Ecriture Sainte (1), on sent trop que cet homme a dans l'âme des sentiments politiques plutôt que des sentiments religieux.

Mais, dira-t-on, Victor Hugo ne pouvait pas prêcher comme un prêtre et il faut lui accorder des circonstances atténuantes. Evidemment, mais son ami, Saint-Valry, n'était pas prêtre non plus : comme Victor Hugo il a chanté les gloires de la Vendée, dans une ode sur la mort de Bonchamp (2). Peut-être n'a-t-elle pas l'ampleur de celle de Victor Hugo, peut-être le ton manque-t-il d'élévation et peut-on reprocher à l'auteur plus d'un vers prosaïque mais cependant on est forcé de recon-

(1) Victor Hugo a-t-il bien compris la Bible, il est permis d'en douter. Quand les enfants d'Israël quittèrent l'Egypte, Dieu leur promit une terre au delà du Jourdain, terre dont ils auraient pu entrer immédiatement en possession ; s'ils attendirent quarante ans la réalisation de la promesse divine, ils le durent uniquement à leurs fautes. Est-ce cela qu'a dit Victor Hugo quand il a écrit :

Au delà du Jourdain, après quarante années
Dieu promit une terre aux enfants d'Israël.

Nous croirions volontiers qu'il a commis là un contre sens historique. Il a été plus heureux en parlant de Samson et des Philistins. Nous pourrions dans la 1re strophe de l'ode relever une autre erreur historique. Victor Hugo semble nous dire qu'à Palmyre jadis les solitaires ont goûté « l'humble bonheur du désert. » Il avait mal lu ou mal compris, ou il se rappelait vaguement ce que Chateaubriand avait écrit et des ruines de Palmyre et des déserts habités par les solitaires.

(2) Elle a été lue à la Société des Bonnes Lettres le 12 mars 1822 et imprimée le 16 dans les *Annales de la Littérature et des Arts* (t. VI, liv. 76, pp. 346-349).

naître qu'un souffle poétique souvent se fait sentir en elle et qu'elle contient de beaux vers. Mais où la comparaison est intéressante, c'est à propos du christianisme qu'elle renferme. Saint-Valry n'invoque pas une froide muse, mais une « muse sacrée » comme Chateaubriand.

Sa prière monte vers l'invisible gardien qu'un Dieu bon lui a donné dès son berceau pour protéger et éclairer sa jeune âme. Il ne fait pas parler un prêtre mais cependant combien le discours qu'il prête à Bonchamp est plus noble, plus digne, plus chrétien que celui inventé par Victor Hugo.

> La véritable gloire est à ceux qui pardonnent
> Et les plus beaux succès ne sont beaux qu'à ce prix
> . . . .
> ne ternissez pas le nom de Vendéens !
> Ces Français égarés en sont-ils moins vos frères ?
> N'êtes-vous pas Français ? N'êtes-vous pas Chrétiens ?

Saint-Valry cite lui aussi la Bible : Bonchamp calme la multitude comme jadis le Divin Maître en étendant la main rendait le calme à la mer courroucée. Le vieux prêtre de Victor Hugo oublie, dans son délire prophétique, de prier Dieu qui accorde la victoire et c'est à peine s'il a une parole de foi chrétienne pour encourager « ces fiers soldats », « ces restes de héros ». Saint-Valry nous représente au contraire la multitude entourant le lit de douleur de Bonchamp et passant la nuit en prières.

Victor Hugo l'emporte évidemment sur son ami par la beauté et la grandeur de l'image, l'énergie de la pensée, la sonorité de la phrase et du mot, mais à l'étudier de près, à scruter jusqu'au fond on sent que le souffle religieux qui semble animer son ode est trop convenu, il n'est pas vécu : le poète emprunte entièrement ses idées religieuses, il les traduit, pour ainsi dire, d'une langue étrangère, aussi sa plume fait-elle parfois des contre-sens. Saint-Valry est plus à l'aise, il est chez lui, il est de

la maison : sa lyre n'a pas le son vainqueur, la note éclatante de celle de Victor Hugo. Il le dit lui-même

Sa voix tremble et ne suffit pas.

Si parfois il a comme Victor Hugo « ses martyrs » et son « reste de héros », ses martyrs et ses héros n'ont pas le vague christianisme qu'ils ont chez Victor Hugo : à la foi qui donne le courage de sacrifier leur vie, ils joignent la prière qui fortifie et ils ne cherchent point à mériter des palais pour remplacer leur chaume rustique. Ils sont vraiment des vendéens, chrétiens d'abord et royalistes ensuite.

La Canadienne (1) n'est pas une œuvre politique, mais Victor Hugo l'a certainement écrite non pas seulement pour faire de la poésie pure mais aussi pour plaire à Chateaubriand qu'il imitait et c'est pour cela que nous la plaçons à la suite des pièces inspirées par la politique.

La Canadienne n'est pas non plus une œuvre religieuse et c'est là un fait intéressant quand on étudie le récit de Chateaubriand, c'est-à-dire, l'Epilogue *d'Atala* (2) et les œuvres de ceux qui, comme Delille, Millevoye, Soumet, Saint-Victor, ont, avant Victor Hugo, traité le même sujet.

Chateaubriand avait écrit *Atala* dans un but certainement apologétique. Voltaire à maintes reprises s'était moqué du dogme catholique de l'immortalité de l'âme, cherchant surtout à prouver que tous les peuples ne l'avaient pas admis et que les Juifs en particulier n'y avaient jamais cru.

Marmontel, dans son livre des Incas, avait mis tout son fanatisme philosophique à lutter contre le prétendu fanatisme du catholicisme. Entraîné par son imagination il

(1) *La Canadienne* fut imprimée d'abord dans le *Lycée français*, t. I, fasc. 8, pp. 337-339, 18 septembre 1819, puis dans les *Annales Romantiques* de 1825 et enfin dans *Victor Hugo raconté*, t. I, pp. 251-253. On a ajouté dans *Victor Hugo raconté*, d'après le manuscrit lui-même, une épigraphe religieuse : *Stabat mater dolorosa*.

(2) Chateaubriand, *Œuvres complètes*, in-8, Pourrat, 1836 ; t. XVIII, *Atala*, épilogue, pp. 88-98.

avait créé et mis en scène des prêtres ignobles, dignes du plus profond mépris. Il leur avait opposé des Incas parés de toutes les vertus qui ne croyaient, semble-t-il, ni à l'existence de l'âme ni à une vie future dont ils ne paraissaient pas avoir la moindre idée (1).

Dans son *Histoire philosophique des Deux Indes* (2) Raynal avait lui aussi attaqué la religion en faussant l'histoire (3). De plus, la nature, l'état de nature étaient pour lui la perfection : « le sauvage de la nature, efface tous vos miracles », s'était-il écrié (4). Forcé de reconnaître que les Canadiens avaient foi en une autre vie, en une vie éternelle, continuation de celle-ci (5), il avait décrit ailleurs un trait de mœurs dont il n'avait point tiré la conclusion. « Si les enfants viennent à mourir, les pa- « rents les pleurent amèrement. On voit quelquefois deux « époux aller, après six mois, verser des larmes sur le « tombeau d'un enfant et la mère y fait couler du lait « de ses mamelles (6). » Peut-être a-t-il cru inutile de conclure, peut-être aussi n'a-t-il pas voulu donner une preuve de plus en faveur de la doctrine qu'il combattait.

C'est sur leur propre terrain que Chateaubriand lutta contre les philosophes et c'est le récit même de Raynal qu'à plusieurs reprises il a utilisé, développé. Au cours de son roman d'*Atala* il a parlé de la douleur des mères qui vont pleurer sur la tombe de l'enfant qu'elles ont perdu et y laisser couler aussi le lait de leurs mamelles. Mais il alla plus loin et longuement parla d'une croyance des Indiens à propos de l'âme de ces enfants. Elle erre, pensent-ils, autour du tombeau, elle se pose sur les fleurs

(1) MARMONTEL, *Œuvres complètes*, in-8, 1787. Au tome XI, pp. 236-238, nous assistons à la mort d'un vieux cacique martyrisé par les Espagnols et pas un instant nous n'entendons parler de la vie future.

(2) RAYNAL, *Histoire Philosophique des Deux-Indes*, 4 vol. in-4°, Genève, Pallet, 1780.

(3) T. IV, pp. 460-469 et pp. 37-38.

(4) T. IV, p. 36.

(5) T. IV, p. 27.

(6) T. IV, p. 23.

et les épouses nouvelles viennent la recueillir dans leur sein (1).

Enfin dans l'*Epilogue* il nous raconte l'histoire de deux Indiens qui ont perdu un jeune enfant. Nous sommes non pas sur les rives du Meschacebé, mais non loin de la cataracte du Niagara, Chateaubriand aperçoit une femme assise sous un arbre tenant son fils mort sur ses genoux. Elle chante d'une voix tremblante les exploits que ce fils aurait accomplis s'il avait vécu, puis elle exprime ses regrets. « Blanche hermine du rocher si « jeune être allé dans le pays des âmes ! Comment fe- « ras-tu pour y vivre. Ton père n'y est point pour t'y « nourrir de sa chasse. Tu auras froid et aucun esprit « ne te donnera des peaux pour te couvrir. Oh ! il faut « que je me hâte pour t'aller rejoindre, pour te chan- « ter des chansons et te présenter mon sein. »

Elle dépouille le nouveau-né afin de faire sécher le corps sur les branches d'un arbre, elle respire quelques instants sur sa bouche et elle lui dit : « Ame de mon fils, « âme charmante, ton père t'a créée jadis sur mes lè- « vres par un baiser, hélas, les miens n'ont pas le pou- « voir de te donner une seconde naissance. »

Evidemment la jeune Indienne, la Canadienne, croit à une autre vie : les idées qu'elle se forme de cette existence nouvelle ne sont pas très relevées. Mais Chateaubriand leur aurait ôté toute force probante s'il leur avait enlevé ce qu'elles ont de vulgaire et de terre à terre pour

(1) « Nous passâmes auprès du tombeau d'un enfant, qui servait de limites « à deux nations. On l'avait placé au bord du chemin, selon l'usage, afin que « les jeunes femmes, en allant à la fontaine, pussent attirer dans leur sein « l'âme de l'innocente créature et la rendre à la patrie. On y voyait dans ce « moment des épouses nouvelles qui, désirant les douceurs de la maternité, « cherchaient, en entr'ouvrant leurs lèvres, à recueillir l'âme du petit enfant « qu'elles croyaient voir errer sur les fleurs. La véritable mère vint ensuite « déposer une gerbe de maïs et des fleurs de lis blanc sur le tombeau. Elle « arrosa la terre de son lait, s'assit sur le gazon humide... » *Atala*, pp. 22-23.

« J'allai cueillir une rose de magnolia et je la déposai... sur la tête d'Atala « endormie. J'espérais, selon la religion de mon pays, que l'âme de quelque « enfant mort à la mamelle serait descendue sur cette fleur dans une goutte « de rosée, et qu'un heureux songe la porterait au sein de ma future « épouse. » *Atala*, pp. 52-53.

les adapter à notre mentalité. Son récit, dans sa naïveté et sa simplicité poétique, montre que la croyance à l'existence de l'âme et à son immortalité dans une autre vie étaient un dogme non pas seulement pour les peuples civilisés mais aussi pour les peuplades sauvages de l'Amérique avant qu'elles ne connaissent le christianisme. Il faisait œuvre apologétique et répondait par un argument direct à Marmontel et à Raynal.

La poésie de l'histoire narrée par Chateaubriand devait attirer les poètes et les exciter à rivaliser avec lui et ils sont nombreux ceux qui ont tenté l'entreprise.

Millevoye (1) pour chanter l'amour maternel s'est servi du récit de Chateaubriand mais il n'en a gardé avec raison que la partie ayant trait à son sujet. Il parle du soin donné à la tombe aérienne, du lait répandu par la mère. Son but, on le voit, n'est point de prouver l'immortalité de l'âme mais plutôt l'affection de l'Indienne pour son enfant. Il ne faut donc point chercher chez lui une intention apologétique.

Delille (2), dans son poème de l'*Imagination*, à propos des pompes funèbres des différents peuples, raconte les coutumes des sauvages de l'Amérique.

L'époux morne et pensif pleure un fils qu'il adore
La mère en gémissant vient le nourrir encore ;
Et sur la tombe où gît l'objet de sa douleur,
Elle verse en silence et son lait et ses pleurs.

Il nous peint encore la mère, à des rameaux suspendant le cercueil de son fils « qui, mort, des vivants attire les yeux. » Le père sous son fils vient se reposer, les sœurs accompagnent leur mère,

L'oiseau vient y chanter, l'arbre y verse des fleurs.
. . . .
Et sur sa tombe riante est encore un berceau.

(1) MILLEVOYE. *Poème de l'amour maternel*, in-16, Lefebvre, 1805, pp. 29-30.

(2) DELILLE, *Imagination*, poème, in-8, Paris, Giguet et Michaud, 1806, chap. VII, p. 146.

On dira peut-être que Delille n'a pas tiré de conclusion immédiate. C'est vrai, mais il l'a fait quelques pages plus loin quand, après avoir résumé les coutumes de tous les peuples, il s'écrie :

Ainsi le dogme saint de l'Immortalité
Recommande notre ombre à la postérité (1).

Plus loin il célèbre la religion qui, au jour des morts, alors que les élus s'enivrent à longs traits des célestes plaisirs,

...Elève vers Dieu sa voix compatissante
. . . .
Dieu reçoit de ses mains l'holocauste d'un Dieu (2).

La conclusion est donc plus nette, plus précise même que celle de Chateaubriand ; elle est appuyée d'ailleurs non pas sur un seul fait mais sur toute une série de documents.

Saint-Victor, dans son *Voyage du poète* (3), a emprunté lui aussi les traits principaux du récit de Chateaubriand. Il parle longuement de la Floride qu'il décrit, du grand Meschacébé ; il fait l'éloge du sauvage américain qu'il trouve, grand, noble, digne des chants d'Homère. Plus tard, en 1822, il se moquera un peu de son enthousiasme de 1806 : il l'appellera jeu de l'imagination, mensonge poétique, *delicta juventutis*. Avec Chateaubriand, il nous peindra la mère inconsolable qui

...revient chaque jour
Pleurer la tendre fleur ravie à son amour,
La fleur qui fit sa joie et fut son espérance.

Elle arrose la tombe de son lait. Après son départ vient l'épouse nouvelle

...qui croit recueillir, en respirant les fleurs,
La jeune âme mêlée à leurs douces odeurs.

(1) Delille, *Imagination*, p. 150.

(2) Delille, *Imagination*, p. 151.

(3) Saint-Victor, *Voyage du poète*, 1806, 2e édit. 1814. On le trouve dans ses *Œuvres poétiques*, in-18, Gosselin, 1822, pp. 73-79.

Saint-Victor n'a pas pensé, en écrivant ces coutumes du nouveau monde, à en tirer des preuves de l'immortalité de l'âme, mais du moins dans son récit il a gardé une partie essentielle : les sauvages, chez lui comme chez Chateaubriand, croient à l'existence de l'âme, à sa survivance. Créée, elle ne périt pas ensuite et même elle va animer un autre corps quand son passage sur cette terre a été trop court.

Soumet à son tour, dans son poème de *l'Incrédulité* (1), a repris le même récit. Il a fait de toute évidence une œuvre d'apologiste : il a voulu prouver l'immortalité de l'âme après avoir montré l'existence de Dieu.

Si nous n'étions, dit-il,

...qu'une cendre aux vents abandonnée
L'homme connaîtrait-il cette chaîne de deuil
Qui, par un nœud sacré, joint la vie au cercueil.
L'objet que nous aimons survit à lui-même dans le fond
De nos cœurs, notre amour l'accompagne au delà de la vie.
C'est vous que j'en atteste, ô vous, mères sensibles !
De l'humble Floride habitantes paisibles.

Le poète se suppose à la suite de Chateaubriand errant sur les plages fécondes du Meschacébé. Sous un palmier, près d'une humble chaumière, il voit la demeure dernière d'un jeune enfant entourée de fleurs. La mère se traîne près du cercueil de son fils infortuné

Et bientôt un lait pur, se mêlant à ses pleurs,
En filets argentés glisse parmi les fleurs.

La fille des déserts s'épanche en accents plaintifs : pauvre enfant, il ne comprenait pas encore l'amour de sa mère, ses baisers, ses caresses. Il eut dompté le chevreuil et le daim, il eût confié son jeune âge au fleuve prochain.

Que je puisse du moins trouver la fleur vermeille
Où, parmi les parfums, ton âme en paix sommeille ;

(1) Soumet, *L'Incrédulité,* poème en 3 chants, in-16, 2e édit., Michaud, 1810, pp. 93-98.

Qu'une seconde fois, je recueille en mon sein
Ce feu d'amour plus pur qu'un souffle du matin.

Le poète termine par un cri de foi et d'espérance en l'immortalité de l'âme.

...quel peuple au tombeau n'a rendu des hommages.
Ce culte vénéré naquit avec les âges
Le ciel nous a prescrit d'honorer le cercueil.
. . . .
Ce culte, ces tributs, ces pieuses douleurs
Révèlent noblement au roi de la nature
Et son âme immortelle et sa grandeur future.
Homme, rayon voilé de la divinité,
Salut ! Viens te saisir de l'Immortalité.

Nous nous sommes attardés un peu longuement peut-être à étudier les œuvres de tous ces poètes. Millevoye, Delille, Saint-Victor, Soumet qui ont imité l'*Epilogue d'Atala*, mais nous avons tenu à indiquer l'état exact de la question au moment où Victor Hugo à son tour entre en lice. Tous à la suite de Chateaubriand ont eu en vue l'apologie de la religion, tous dans les coutumes des Indiens à propos de la mort ont trouvé la croyance à l'immortalité de l'âme.

Victor Hugo n'était pas sans connaître ces différentes œuvres, en tous cas il avait lu Atala et il n'ignorait point le but poursuivi par Chateaubriand. Le 18 septembre, il publie dans le *Lycée français*, revue à tendances libérales et doctrinaires, *La Canadienne suspendant au palmier le tombeau de son nouveau-né* (1).

Victor Hugo imite évidemment Chateaubriand. Le ber-

(1) *Lycée français*, t. I, fasc. 8, pp. 337-339, 18 septembre 1819. Comment Victor Hugo a-t-il pu porter ses vers au *Lycée* que dirige Loyson, si souvent attaqué par les *Ultras* ? D'une part, à cette époque, Victor Hugo n'a encore rien publié qui soit une preuve bien évidente de ses sentiments politiques. *Les Destins de la Vendée* paraîtront quelques jours plus tard (25 septembre 1819). *Le Lycée français* a déjà fait l'éloge des frères Hugo (10 juillet). D'autre part, quand on est jeune et que l'on a des vers à placer, on les glisse facilement sous toutes les portes et l'on ne regarde pas à la couleur du recueil qui les imprime. D'ailleurs, sur ce point, Victor Hugo, dès sa jeunesse, a fait preuve d'une large indépendance : il recherche assez facilement, nous le savons, les ouanges de tous les partis et même de ses adversaires politiques.

ceau-tombeau de l'enfant est suspendu à *l'arbre de mort.* La mère pleure et gémit : elle chante les exploits que vivant il aurait accomplis. Mais le poète a voulu se montrer personnel et il a prouvé que ses connaissances sur les Indiens et leurs coutumes n'étaient ni sûres ni bien fondées (1).

L'œuvre de Victor Hugo, malgré cela, a bien des ressemblances avec celles de ses devanciers, elle en diffère pourtant par un point qui nous intéresse. On cherche vainement dans *La Canadienne* une allusion religieuse. Pourquoi Victor Hugo qui avait lu Chateaubriand dont il savait les tendances apologétiques, qui avait dû lire au moins Soumet, avec qui déjà il était en relation, a-t-il laissé de côté tout ce qui avait trait dans cet épisode à la religion ? Puisqu'il envoyait ses vers au *Lycée français*, peut-être a-t-il préféré ne pas traiter un point qui aurait pu déplaire aux lecteurs de cette revue. Nous ne le pensons pas, car Loyson ne craignait pas d'y montrer ses sentiments catholiques. Peut-être Victor Hugo n'a-t-il pas compris toute l'importance que nous attribuons à son oubli volontaire, dominé qu'il était par la pensée de créer avant tout une œuvre purement poétique, de peindre après Chateaubriand un tableau intéressant, de transporter sur ce fond lointain ses dispositions, ses propres sentiments ? Peut-être encore — et ceci correspond assez bien à certaines phrases que nous lisons sous sa plume vers cette époque — Victor Hugo se jugeant lui-même trop ignorant de la religion et de ses dogmes a-t-il eu peur de s'égarer, de commettre quelques bévues gros-

(1) La mère parle du jeune duvet qui plus tard aurait embelli le visage de l'Indien et des tresses d'ébène qu'il aurait demandées à son amante craintive. Au pied de l'arbre funéraire, elle veut conduire son père aux cheveux blancs pour lui montrer que son fils à elle repose sur le palmier que le vieillard a planté. Ce sont là usages, coutumes des nations civilisées et Victor Hugo les transporte chez des sauvages. Le jeune duvet, souvenir peut-être de Virgile, (*Enéide*, liv. IX, 181) est une mauvaise invention car la barbe n'est guère la parure des Indiens, mais Victor Hugo se peignait peut-être lui-même et pensait-il aux tresses d'ébène d'Adèle, son amante craintive. La lance des combats et le calumet de la guerre sont contraires à la couleur locale : les Indiens ne connaissent que le tomawak (casse-tête) et la hache de guerre, ils fument le calumet de la paix et non celui de la guerre.

sières et alors par une louable timidité s'est-il volontairement abstenu d'en parler ? En tous cas *La Canadiene* n'est pas, malgré l'épigraphe imprimée plus tard dans *Victor Hugo raconté*, *Stabat mater dolorosa*, une œuvre religieuse alors qu'on pouvait espérer, vu les sources où Victor Hugo avait puisé, y trouver au moins des allusions aux idées que les Indiens, les Canadiens se faisaient de l'autre vie.

Si l'on étudie les œuvres composées par Victor Hugo en 1818-1819, il apparaît évident que les unes sont entièrement politiques, telles *le Rétablissement de la statue de Henri IV*, *le Télégraphe* et *l'Enrôleur politique*, et que les autres, comme *les Vierges de Verdun*, *les Destins de la Vendée*, tout en ayant une apparence religieuse, sont elles aussi politiques. En les examinant de près on s'aperçoit en effet qu'elles ont subi des remaniements qui les ont transformées. D'habiles corrections leur ont donné une couleur religieuse qu'elles n'avaient point dans le texte primitif. *Les Vierges de Verdun*, victimes politiques, nous semblent bien païennes et le poète n'a pas su ou n'a pas voulu en faire des martyres chrétiennes. Le prêtre qu'il met en scène dans *La Vendée* est avant tout un orateur ou un prophète royaliste qui ne montre qu'accidentellement ses sentiments religieux ou son zèle sacerdotal.

Traducteur de Chateaubriand dans *La Vendée*, Victor Hugo emprunte encore à son maître le sujet de *La Canadienne*, mais d'une œuvre apologétique il se contente de faire une œuvre poétique et il se sépare ainsi de tous les autres poètes qui avaient traité le même sujet. C'est donc une influence poétique ou politique que Victor Hugo subit de la part de Chateaubriand en 1818-1819. Il n'ose aborder les questions religieuses et, s'il le fait, il ne peut s'empêcher de commettre quelques erreurs. Il est impossible encore de découvrir dans son âme de jeune homme des croyances que personne ne lui a communiquées.

CHAPITRE VII

LE CONSERVATEUR LITTÉRAIRE 1819-1821

Nous n'étudierons point *le Conservateur Littéraire* du même point de vue que MM. Biré et Souriau. Leurs travaux consciencieux et bien documentés ont révélé au public cette revue un peu oubliée. Ils n'ont pas cependant épuisé la matière et après eux on pourrait encore trouver à glaner. Mais notre sujet est tout autre que le leur qui fut avant tout littéraire. Dans cette revue où Victor Hugo a fait ses premières armes nous ne chercherons que ce qui a trait à la religion ou aux questions religieuses. A la vérité tout y a un rapport plus ou moins direct, critiques littéraires, poésies, roman.

Victor Hugo, dans ses critiques littéraires du *Conservateur Littéraire,* n'a pas voulu, semble-t-il, s'occuper des livres qui de près ou de loin touchaient aux questions religieuses. Ces sujets d'ailleurs sont abordés très rarement par les autres rédacteurs qui ne peuvent cependant négliger ce côté de la littérature. Victor Hugo, au commencement tout au moins, en 1819 et 1820, laisse ce soin à ses amis.

C'est Abel qui s'occupe du *Témoignage de Lalande en faveur des Jésuites* (1). Ajoutons que dans deux articles (2) Abel traite de *l'Orléanide*, poème national

(1) *Conservateur Littéraire*, t. III. liv. 23e, p. 113, 21 octobre 1820. Cet article est signé J., une des initiales d'Abel Hugo.

(2) *Conservateur Littéraire*, t. I, liv. 7e, pp. 247-255, 4 mars 1820 et liv. 10e, pp. 365-373, 15 avril 1820.

de Lebrun des Charmettes. Peut-être Victor n'a-t-il pas osé parler de l'humble fille appelée par Dieu à sauver la France ou ne s'est-il pas senti le courage de faire comme son frère et de critiquer un autre poème fameux dont l'auteur lui était cher. N'a-t-il pas dit quelque part que tout enfant il avait pleuré en lisant *la Pucelle* (1). Victor Hugo d'ailleurs semble n'avoir jamais été attiré par la douce et pure figure de la Vierge de Domrémy qu'il n'a jamais, croyons-nous, chantée. Mais passons. C'est un inconnu, A. D., qui étudie un *Essai sur l'état de la société religieuse en France* de M. de Bengy-Puyvallée (2). A. D. est heureux d'applaudir ces hommes dévoués à la monarchie et au christianisme qui travaillent à éclairer et à instruire la génération naissante et à la rendre religieuse.

Mais, dira-t-on, Victor Hugo a rendu compte par deux fois de *l'Essai sur l'indifférence* de Lamennais. M. Christian Maréchal, plein pour Lamennais d'une affection dont nous ne lui ferons pas reproche, cherche avec beaucoup de talent à montrer que l'influence de l'auteur de *l'Essai sur l'Indifférence* fut grande sur les jeunes poètes qui l'approchaient. Dans son livre *Lamennais et Victor Hugo*, il a prétendu, afin justement d'appuyer son affirmation, que deux articles parus dans le *Conservateur Littéraire* et rendant compte de *l'Essai sur l'Indifférence* étaient de Victor Hugo.

Le premier parut au mois de décembre 1819 (3). M. Christian Maréchal expose par une habile comparaison (4) tout ce que celui-ci doit à l'*Essai sur l'Indifférence*. Mais M. Maréchal aurait dû commencer, il me semble, par établir que cet article est bien de Victor Hugo.

(1) « J'ai vu des enfants pleurer en lisant la Pucelle. » (*Conservateur Littéraire*, t. I, liv. 9e, p. 355. 1er avril 1820, article sur *Marie Stuart*, de Lebrun, signé E.). Ce passage n'a pas été reproduit dans les *œuvres de la première jeunesse*. (*Victor Hugo raconté*, t. I, pp. 447-458).

(2) *Conservateur Littéraire*, t. III, liv. 22e, pp. 76-78, 7 octobre 1820.

(3) *Conservateur Littéraire*, t. I, liv. 1er, pp. 9-14, 11 décembre 1819.

(4) Christian Maréchal, *Lamennais et Victor Hugo*, pp. 18 et 19.

On devine sans peine l'importance de cette question. Or l'article est signé D. B. et nous n'avons aucune preuve qu'il appartienne à Victor Hugo. Quel auteur cachent ces initiales qui ne reparaîtront plus dans le *Conservateur Littéraire*, nous n'en savons rien, mais il est probable que si Victor Hugo l'avait composé, il en aurait reproduit quelques fragments dans *Littérature* et *Philosophie mêlées*. Il ne l'a point fait. La critique intime de l'article ne nous renseigne guère mieux car si certaines phrases aimables pour J.-J. Rousseau sont bien dans les idées de Victor Hugo, presque tout le reste, le style particulièrement, ne sont guère dans sa manière ordinaire. En tout cas, il est impossible de faire état de ce morceau pour conclure à l'influence de Lamennais ou pour connaître les idées religieuses de Victor Hugo.

Le second article parut au mois d'Août 1821 (1). A son sujet M. Christian Maréchal n'est pas moins affirmatif (2). Ici encore nous nous permettons de le contredire et avec plus de fermeté, s'il se peut. Il est d'Abel Hugo dont il porte l'initiale A. Victor Hugo ne s'est jamais attribué un seul des articles parus sous cette signature. Il nous est donc impossible de nous en servir et nous n'avons qu'à en tirer cette conclusion, que nous énoncions plus haut : Victor Hugo laisse les autres rédacteurs du *Conservateur Littéraire* s'occuper des ouvrages religieux. Disons plus, dans ses critiques littéraires il évite de toucher aux questions qui ont un rapport direct avec la religion.

Une preuve nous en est fournie dans l'une des premières livraisons du *Conservateur Littéraire* où Victor Hugo a consacré un long travail au *Clovis* de Népomucène Lemercier (3) ; celui-ci avait fait précéder sa pièce de *Considérations historiques et littéraires* où l'Eglise et la reli-

(1) *Conservateur Littéraire*, t. II, liv. 19e, pp. 348-351, 19 août 1821, article signé A.

(2) *Lamennais et Victor Hugo*, pp. 22-23.

(3) *Conservateur Littéraire*, t. I, liv. 6e, pp. 217-228, 12 février 1820.

gion étaient assez malmenées. Victor Hugo ne veut pas s'arrêter à discuter cette préface. Il ne trouve à dire que cette phrase : « c'est une petite philippique contre « les Leudes et les Aristocrates, qui nous a rappelé le poète « qui est parvenu à mettre une apostrophe à la liberté « jusque dans la bouche de Moïse (1). »

Dans les *Lettres Champenoises*, Feletz, qui quelques jours plus tard avait rendu compte de *Clovis*, avait vu autre chose dans cette préface. « M. Lemercier, disait- « il, se pique d'être un très bon chrétien, d'aimer beau- « coup le christianisme ; mais il déteste le catholicisme. « Il sera arien, socinien, pélagien tant que vous voudrez ; « mais pour catholique, jamais. Dans sa haine contre le « catholicisme, il a longtemps cherché un héros bien ca- « tholique pour l'immoler à plaisir sur le théâtre ; il « avait d'abord pensé à Constantin ; mais il a cru de- « voir donner la préférence à un roi de France, à un « sujet national et il a choisi Clovis (2). »

Népomucène Lemercier, dans sa préface, présentait en effet Constantin comme un « prince inique, sanguinaire, « et dévôt... ne s'entourant pas moins de prélats que de « satellites, il avait trop habilement fait sanctifier ses « crimes pour ne pas se bien distinguer entre tous les « oppresseurs apothéosés ou bénis (p. xv). » Clovis était « un monstre, convertisseur homicide... édificateur de rui- « neuses abbayes (p. xvii). » Les prêtres de son époque sont « avides et rusés (p. xix). » Clotilde est une sainte canonisée pour avoir excité son époux à venger son père assassiné par son oncle. C'est là l'unique cause de son zèle évangélique. Pour affirmer tout cela Lemercier prétend s'appuyer sur l'histoire et les mémoires, mais il ne cite que Montesquieu. Pourquoi Victor Hugo, qui aimait à fouiller les vieilles chroniques, n'a-t-il pas tenu à lui donner une leçon d'histoire de France ?

La conception que se fait Népomucène Lemercier de

(1) *Conservateur Littéraire*, t. I, pp. 218-219.

(2) *Lettres Champenoises*, 2e lettre, 26 février 1820, pp. 46-47. Nous retrouvons la même idée dans le *Journal des Débats*, 24 février (Z).

l'Eglise naissante et des premiers chrétiens est tout aussi fantaisiste. Philosophe imbu des idées du XVIIIe siècle, il prétend critiquer seulement les violences du catholicisme romain, car il ne veut pas que son ouvrage soit « une sinistre satire de la religion. » Pour cela il tient à séparer la pureté des préceptes d'avec leur cruelle application et à montrer, à côté des attentats commis au nom de l'Eglise, les services qu'elle a pu rendre aux barbares admis par elle (p. XXXIV). En vain nous cherchons ce tableau promis des bienfaits de l'Eglise ; car si parfois Lemercier semble dire quelque bien de l'Evangile dont la morale est « douce et toute philanthropique », il lui oppose aussitôt, sans que nous puissions en voir les raisons, le fanatisme, l'intolérance du catholicisme romain. Et ainsi pendant quarante-six pages Népomucène Lemercier poursuit ses attaques.

Victor Hugo a certainement mal lu ces *Considérations historiques et littéraires* à moins qu'il n'évite d'en parler pour ne pas aborder les graves problèmes historiques ou religieux soulevés par Népomucène Lemercier. S'il a reculé devant une pareille entreprise c'est qu'il avait conscience de son ignorance en la matière, ou que le sujet ne l'intéressait qu'à moitié, ou bien encore parce qu'il partageait les idées de Lemercier. Ces trois raisons ont peut-être agi sur lui : la dernière surtout nous frappe après une lecture attentive de la critique que Victor Hugo fait de la pièce elle-même.

Voici en effet le jugement qu'il porte sur elle : « Dans « les circonstances présentes la pièce nous a paru au « moins intempestive non pas tant par les principes « qu'elle renferme que par les opinions auxquelles elle « pouvait donner l'éveil.

« S'il n'est point rare d'y trouver des vers tels que « ceux-ci :

L'homme parjure aux dieux, est parjure aux humains,
Qui brise les autels sait renverser les trônes.

« Il en est d'autres qui pour être placés dans la bouche

« des païens et n'avoir qu'une vérité locale, pourraient « fort bien être considérés comme des vérités absolues « et être applaudis comme tels par une certaine classe « de chrétiens de nos jours. Est-il d'ailleurs si moral de « présenter sans cesse les abus que les hommes ont faits « de la religion à un peuple qui n'est déjà que trop « disposé à n'y voir que des abus.

« Ces réflexions ne s'adressent pas à M. Lemercier, sa « pièce n'est pas plus impie que bien des pièces de « St-Genest qui ne causaient pas le moindre scandale « chez nos aïeux. Ce n'est pas la faute de l'auteur, mais « celle du temps ; et l'époque à laquelle M. Lemercier « a commencé *Clovis* le met à l'abri de tout repro- « che (1). »

Ce ne sont donc pas les principes eux-mêmes de l'auteur que Victor Hugo attaque mais il trouve que ce n'est pas le moment de les énoncer et que des gens audacieux pourraient s'en servir pour étayer leurs opinions. En réalité il accepte toutes les accusations portées par Népomucène Lemercier et il s'incline sans les contrôler devant ses affirmations. Il fait plus. Si Népomucène Lemercier a eu tort de dévoiler les abus que les hommes ont fait de la religion, Victor Hugo ne veut pas cependant le condamner, au contraire il prend sa défense et lui cherche des excuses : d'autres en ont dit autant et plus et l'époque à laquelle Lemercier a commencé *Clovis* le met à l'abri de tout reproche.

Un mois après cet article, Victor Hugo consacre un entrefilet (2) à un libelle contre le duc de Berry. L'auteur par dérision avait intitulé son œuvre *Oraison funèbre de S. A. R. Mgr le Duc de Berry, fils de France, par un jeune séminariste*, avec cette épigraphe : Madame se meurt ! Madame est morte ! D'un mot, d'une allusion même discrète, Victor Hugo aurait pu montrer l'inconvenance du titre et de l'épigraphe. Il se contente de

(1) *Conservateur Littéraire*, t. I, liv. 6e, pp. 217-218, 12 février 1820.

(2) *Conservateur Littéraire*, t. I, liv. 7e, pp. 277-278, 4 mars 1820, article signé M.

souligner les fautes contre la grammaire, les fautes contre le bon sens et la bonne foi, c'est-à-dire contre la politique ultra et la royauté. Je sais bien que le *Conservateur* est avant tout *littéraire*, mais puisqu'il ne se gêne pas pour faire de la politique, pourquoi hésite-t-il à rappeler le jeune séminariste au respect de la religion, de la chaire et des ministres sacrés. La chose évidemment est ici de peu d'importance mais il y a cependant un parti pris évident qu'il faut signaler.

Nous pourrions trouver pas mal d'oublis du même genre chez Victor Hugo. Nous n'en noterons qu'un autre au passage. Victor Hugo ne manque aucune occasion d'attaquer l'abbé de Pradt, ancien archevêque de Malines, de critiquer Tissot, son ancien professeur. Que leur reproche-t-il ? Tout simplement des fautes de grammaire (1), des contre-sens matériels, des non-sens ingénieux. Nous comprenons très bien son respect pour le prêtre, si respect il y a chez lui, mais pour Tissot son silence n'a pas la même excuse. Il nous dit bien que M. Tissot « s'est constitué le panégyriste des orateurs sacrés lesquels présentent quelquefois des beautés parce qu'ils « avaient derrière eux non la Bible, non l'Evangile, mais « toute *une école antique où ils ont été abreuver leur « génie* (2). » Victor Hugo, qui s'amuse à relever avec esprit ce que cette image a de « délicieux », ne s'occupe pas de ce qu'elle a de mensonger.

Tout autre en cette occasion était la manière d'agir des *Lettres Champenoises*. Elles critiquaient elles aussi Tissot et même Andrieux, mais elles ne visaient pas simplement les fautes de grammaire de MM. les professeurs du collège de France. Elles reprochaient à Tissot d'attaquer Bossuet parce qu'il était prêtre, à Andrieux de préférer la morale des orateurs de l'antiquité païenne

(1) « Il n'y a plus rien d'original à pécher contre la grammaire. M. de Pradt « nous a lassés de cette originalité là. » (*Conservateur Littéraire*, t. I, liv. 5e, p. 187, 5 février 1820, à propos de *La famille Lillers* de Saint-Prosper (M.).

(2) *Conservateur Littéraire*, t. II, liv. 18e, pp. 321-325, 5 août 1820, *Clôture du Cours de poésie latine de M. Tissot* (V.).

à celle des orateurs chrétiens (1). Elles ne voyaient pas seulement en eux des libéraux, comme le faisait Victor Hugo, mais aussi des adversaires du catholicisme et elles les combattaient pour l'une et l'autre raison.

Dans la première partie du *Conservateur Littéraire*, nous voyons donc chez Victor Hugo sinon une indifférence pour la question religieuse, du moins une volonté arrêtée, semble-t-il, de la laisser de côté. Victor Hugo est toujours plus politique que religieux et à côté de son royalisme il y a même de-ci de-là du libéralisme, comme l'a parfaitement montré M. Souriau dans son étude très fouillée du *Conservateur Littéraire* (2). Mais il ignorait les origines républicaines de Sophie Trébuchet et alors on comprend l'erreur dans laquelle il est tombé et d'autres avec lui, non pas sur le fait que nous signalons, mais sur les causes qui l'ont produit. Il y a évidemment dans le *Conservateur Littéraire*, comme dans les autres œuvres de cette époque, une évolution mais qui n'est pas telle qu'on la suppose. Avant d'être royaliste, Sophie a été certainement très libérale, pour ne pas dire plus, elle est toujours restée voltairienne. Victor Hugo, à la suite de sa mère, est devenu très royaliste mais il garde au fond de lui-même un ferment libéral qui de temps à autre manifeste sa présence. Il ne s'est point encore débarrassé du voltairianisme de sa mère. S'en débarrassera-t-il complètement ? Je ne le crois pas ; en tous cas nous en trouvons des traces profondes dans les premières livraisons du *Conservateur Littéraire*.

On a souvent fait remarquer son fameux article sur *la vie privée de Voltaire et de Mme du Chatelet* (3), mais a-t-on montré suffisamment que Victor Hugo emporté par son admiration pour Voltaire n'a plus cette rectitude de jugement que l'on admire dans ses autres articles. La raison n'en est-elle pas justement dans son

(1) *Lettres Champenoises*, t. II, lettre 11e, pp. 68-72, mai 1820. (B. F. 3 juin 1820).

(2) Souriau, *La Préface de Cromwell*, pp. 55, 56, 57.

(3) *Conservateur Littéraire*, t. I, liv. 9e, pp. 328-337, 1er avril 1820 (V.).

libéralisme religieux qui va de pair ici avec son libéralisme politique.

Dans les rangs des apologistes de Voltaire, « qui l'ont exalté avec mauvaise foi », il voit « des hommes chargés de crimes et d'ignominies » ; « ses défenseurs ont défendu « les atrocités et les infamies d'une foule de monstres tout « fiers de supposer Voltaire leur complice. » Peut-être n'avaient-ils pas tort, comme semble le croire Victor Hugo. Les adversaires de Voltaire « qui l'ont décrié avec aveuglement » sont « des hommes honorables qui ne se sont « faits les antagonistes de Voltaire que par de respectables « motifs. » Les apologistes évidemment ne sont autres que les révolutionnaires et même les libéraux de 1820 ; les antagonistes, ce sont les royalistes, « dont il a le regret de se séparer pour un moment. » Victor Hugo a le désir de tenir entre les deux partis un juste milieu. Alors il va excuser Voltaire et en même temps pour se rapprocher des ultras il accable de ses sarcasmes les libéraux, « cette collection de niais, d'ignorants et de demi-savants, » il cherche à prouver que Voltaire n'était nullement partisan de la démocratie qu'il appelait « gouvernement de la canaille, » qu'il détestait le régicide, qu'il n'aurait jamais été partisan du crime de Louvel.

Victor Hugo se porte ainsi garant des opinions de Voltaire s'il eût vécu au XIXe siècle : il me semble que c'est prendre sur ses épaules un lourd fardeau et ne pas compter assez avec la versatilité humaine, l'influence des circonstances et du milieu. Avec tout autant de raisons que Victor Hugo et autant de chances de se tromper, on pouvait affirmer qu'en 1820 Voltaire aurait été républicain.

Mais tout cela n'est que politique. Abordons le côté religieux. Parmi les adversaires de Voltaire, Victor Hugo a oublié de mettre les catholiques qui justement voient en lui un ennemi acharné. Peut-on nier la haine de Voltaire contre la religion ? Il est beau de dire avec Victor Hugo que Voltaire ne fut que léger, imprudent et cependant noble et généreux, que son grand malheur fut de naître dans un temps corrompu où l'on attaquait

« les cultes et les trônes, » où l'on se moquait « des nobles, des prêtres et bientôt des prêtres et de Dieu. » A entendre Victor Hugo, Voltaire, au lieu de donner l'exemple, ne fit qu'imiter ses contemporains. Il a en sa faveur des excuses toutes trouvées. « Les sarcasmes lui « furent dictés plutôt par un esprit de vengeance que « par un esprit de révolte et d'irréligion ». « Dans ses « ouvrages sérieux il respecta la vérité, ne se permit de « mentir qu'en plaisantant. » Il méritait même le nom de *cagot* dont le gratifiait Diderot et pour le montrer Victor Hugo apporte quatre vers où il est question de la superstition, du sanglant fanatisme et de l'athéisme horrible enchaînés sous les pieds de la religion. La preuve n'est pas forte et ne vaut pas mieux que cette autre affirmation de Victor Hugo : Voltaire n'aurait pas approuvé la *loi athée*. Qu'en sait-il ?

Victor Hugo a-t-il cru persuader ses lecteurs catholiques de la bonne foi et de l'esprit religieux de Voltaire ? En était-il convaincu lui-même ? J'en doute fort à la lecture de la fin de son article. Il le terminait en demandant qu'on imprimât les inédits de Voltaire, mais il ajoutait : « Il se trouverait certainement dans cette mul-« titude d'ouvrages des productions qui ne pourraient que « faire un grand mal dans ce temps d'impiété et de cor-« ruption ; mais... on se contenterait de publier ceux des « écrits inédits du philosophe de Ferney qui pourraient « servir les intérêts de la littérature sans blesser ceux « de la morale. »

Cet article, on le voit, est assez suggestif. Victor Hugo admirateur de Voltaire, avec les libéraux, s'acharne à prouver que Voltaire est royaliste, pour plaire aux royalistes. Comme ceux-ci sont en même temps catholiques, il voudrait établir que Voltaire fut un cagot. C'était difficile. Il a dû s'apercevoir, je viens de le dire, qu'il n'avait pas atteint son but. Si par hasard il avait cru au succès de sa démonstration, il nous serait évident qu'il ignorait et Voltaire et la religion.

La lecture des œuvres de Voltaire avait été une des

occupations de son enfance et de sa première jeunesse, est-il étonnant après cela qu'à tous moments dans le *Conservateur Littéraire* il nous parle de lui, citant ses bons mots, apportant ses jugements à l'appui d'une thèse, comparant ses œuvres qu'il connaît parfaitement avec l'œuvre qu'il juge. On n'en finirait point de noter tous les articles de Victor Hugo où il est question de Voltaire, toutes les allusions au patriarche de Ferney. Victor Hugo s'est fait pour ainsi dire le champion de sa gloire. Il est mécontent que « sur la balustrade du balcon de l'O-« déon où sont figurés les plus distingués de nos tragiques « et de nos comiques, *Crébillon* soit placé avant *Voltaire*. « Ce contre-sens absurde doit-il être imputé à la chro-« nologie ou au goût exquis des décorateurs ? Voltaire au-« rait-il encore le droit de dire de nos jours :

On m'ose préférer Crébillon le barbare !

« Hélas ! on fait plus : on lui préfère *Campistron*... (1) » Evidemment ce contre-sens absurde l'empêche de goûter à son aise la comédie qui se joue devant lui.

Six mois plus tard (2), Victor Hugo recommence l'éloge de Voltaire non plus comme poète tragique mais comme historien. « Sous ce rapport, nous dit-il, Voltaire est ad-« mirable, il laisse crier les faits. » Là encore tout en montrant son affection pour son maître, il ne veut pas se faire condamner par ses amis, les royalistes. Il suppose Voltaire écrivant après la Révolution : « Le roi de « France et 300.000 citoyens furent égorgés, fusillés, « noyés... », puis soulignant un pareil tableau de mots énergiques, Victor Hugo cependant reconnaît que « le beau « génie qui écrivit l'histoire pour lancer un long sarcasme « contre l'humanité » mérite par ce fait « un reproche « grave (3). » Si Victor Hugo avait été à cette époque

(1) *Conservateur Littéraire*, t. II, liv. 18e, p. 314, 5 août 1820, *Une promenade dans Paris, comédie en 5 actes* (H.).

(2) *Conservateur Littéraire*, t. III, liv. 28e, pp. 310-311, 20 janvier 1821.

(3) Victor Hugo, en 1834, reproduira dans *Littérature et Philosophie mêlées* (pp. 54-55), cet éloge qu'il transformera un peu et qu'il complètera en y ajoutant cinq lignes (p. 56).

vraiment chrétien, vraiment catholique et non pas seulement royaliste, il aurait pu, à notre avis, trouver des reproches plus graves à l'adresse de Voltaire. Certainement notre intention n'est pas de blâmer Victor Hugo de son silence sur ce point, nous constatons simplement le fait pour en tirer une conclusion qui nous paraît logique.

Victor Hugo ne se contente pas de lire et d'admirer Voltaire, il le pille, il le copie sans prévenir son lecteur et il adopte sans les contrôler les jugements de son maître. On trouve en effet dans le *Conservateur Littéraire* et dans *Littérature et Philosophie mêlées* (1) ces affirmations à propos de la Première Croisade : « Dans « la première expédition de Pierre l'Ermite, des Croisés, « emportés par un zèle barbare, firent le vœu d'égorger « tous les Juifs qui se trouveraient sur leur route et ils « le remplirent. Cette exécution était une représaille san- « glante des massacres commis par les Juifs. Suarez ob- « serve seulement que *les Hébreux avoient souvent égorgé* « *leurs voisins par une piété bien entendue et que les* « *Croisés les massacraient par une piété mal entendue.* » Voltaire avait dit à peu près dans les mêmes termes (2) : « Une horde de Croisés, dans la première expédition de « Pierre l'Ermite ayant pris son chemin par l'Allema- « gne, fit vœu d'égorger tous les Juifs qu'ils rencontre- « raient sur leur route... Les Juifs furent alors traités « comme ils se vantent d'avoir traité autrefois des nations « entières ; mais, selon la remarque de Suarez (Voltaire ajoute en note : *célèbre casuiste*), « ils avaient égorgé « leurs voisins par une piété bien entendue, et les Croi- « sés les massacrèrent par une piété mal entendue. »

A côté de ses articles où Victor Hugo évite toute question religieuse trop épineuse, à côté de ses éloges de Voltaire, nous pourrions placer bon nombre de réflexions,

(1) *Conservateur Littéraire*, t. II, livrais. XII, pp. 49, 20 mai 1829 et *Littérature et Philosophie mêlées*, t. I, p. 51.

(2) VOLTAIRE. *Des Conspirations contre les peuples ou des Proscriptions*, édit. Garnier, *Mélanges*, t. I. p. 51.

de moindre importance, que lui suggèrent le même souci de se tenir à l'écart de la religion ou bien ses idées plus ou moins voltairiennes.

A la première représentation de *Conradin et Frédéric*, de Liadières, on avait applaudi quelques vers sur les papes. Victor Hugo les cite :

De la pourpre des rois ces prêtres revêtus
Pour être détrônés, ne sont pas abattus ;
Tel est sur les mortels leur redoutable empire,
Que le malheur l'accroît au lieu de le détruire :
La foudre encore s'allume ou s'éteint à leur voix,
Et du fond des cachots ils font trembler les rois.

Puis il ajoute : « Une certaine portion du parterre admire leur « couleur *philosophique*. Nous les croyons bien « tournés (1). » Il nous semble que Victor Hugo aurait pu donner ici son opinion sur l'idée qu'ils exprimaient. Plus tard, dans Hernani, son enthousiasme chantera la puissance et la grandeur des papes « cette moitié de Dieu. » Aujourd'hui Victor Hugo se tait et son silence voulu ne peut être causé que par les raisons que nous avons déjà alléguées.

Libéral, il l'est évidemment quand il parle de la *déplorable* révocation de l'édit de Nantes (2). Un ultra et un

(1) *Conservateur Littéraire*, t. II, liv. 12e, p. 78, 20 mai 1820, *Conradin et Frédéric*, par Liadières (H.).

(2) *Conservateur Littéraire*, t. II, liv. 20e, p. 376, 2 septembre 1820, *Examen critique des dictionnaires historiques*... par Barbier (V.). Dans la même page, il blâme Barbier « d'avoir apporté un esprit de philosophisme et « presque de libéralisme dans un ouvrage où l'impartialité semblait indis- « pensable. » Les exemples que Victor Hugo apporte nous font comprendre « cet esprit de philosophisme et de libéralisme » ; il s'agit tout simplement « d'une attaque contre les innombrables admirateurs de l'illustre vicomte de « Chateaubriand », et d'une phrase « mal sonnante » où trois fois le mot « national » est répété. Ce pauvre mot n'avait point alors droit de cité auprès des ultras. Philosophisme et politique sont donc synonymes aux yeux de Victor Hugo comme d'ailleurs scepticisme et politique. N'a-t-il pas critiqué des vers de Lebrun « empreints d'un vernis de scepticisme laissé dans les « jeunes têtes par une révolution qui a ébranlé toutes les croyances tant « politiques que religieuses. » (*Conservateur Littéraire*, t. I, liv. 3e, p. 99, 15 janvier 1820). Lebrun était-il sceptique ? Nous n'en savons rien, mais les vers que Victor Hugo apporte à l'appui de son assertion renferment tout au plus une satire de la légèreté et de l'inconstance du peuple grec ou du peuple français.

catholique intransigeant de 1820 n'auraient point employé pareille expression.

Ne dépasse-t-il pas le libéralisme quand il prétend que la conduite de Tartufe n'a rien d'avilissant. « Comme « dans le *Tartufe*, dit-il à propos du *Flatteur* de M. Gos- « se, c'est un homme qui trompe les principaux mem- « bres d'une famille, seulement dans Molière, il ne les « trompe que par de faux dehors de piété, motif qui n'a « rien d'avilissant, au lieu que dans M. Gosse, c'est par « de basses flatteries (1). » On serait tenté de croire qu'il chercherait à excuser sa propre conduite, si cette supposition à son égard pouvait se faire, disons plutôt qu'il ne comprend pas combien est laid le masque d'une fausse piété.

Ceci nous est une preuve que l'éducation de son sens moral laisse à désirer. La note que nous trouvons sur le *Conservateur* de François de Neufchâteau (2) viendrait appuyer fortement notre assertion. Victor Hugo vante l'heureux choix de morceaux inédits que contient ce recueil. Nous avons déjà vu ce qu'il faut penser de ces morceaux dont beaucoup sont franchement irréligieux et quelques-uns immoraux. L'affection qu'il avait pour Neufchâteau n'aurait pas dû le porter à vanter pareil recueil : en tous cas ce ne peut être une excuse.

Ajoutons encore ce qu'il nous raconte des mœurs des Grecs et des Romains, de leurs bons mots plus ou moins malpropres (3). Il est vrai que par respect pour les dames, affirme-t-il, il ne les cite pas toujours, après les avoir annoncés, ou bien il cite l'expression latine qui brave plus facilement l'honnêteté. On se croirait, à le lire, en présence d'un jeune étudiant qui a collectionné, avec un plaisir que nous n'apprécions pas, toutes les pe-

(1) *Conservateur Littéraire*, t. II, liv. 11e, p. 32, 6 mai 1820.

(2) *Conservateur Littéraire*, t. II, liv. 20e, p. 398, 2 septembre 1820. *Variétés et nouvelles littéraires*, etc... L'article n'est point signé mais Victor Hugo en a réimprimé une partie dans *Littérature et Philosophie mêlées*, p. 60 : il a donc dû le composer en entier ; d'ailleurs il n'a pas pu laisser à d'autres le soin de faire l'éloge de François de Neufchâteau.

(3) *Conservateur Littéraire*, t. I, liv. 3e, pp. 105-106, 15 janvier 1820.

tites immoralités de son dictionnaire ou de ses auteurs classiques et les répéterait à qui ne les connaîtrait pas.

De tout ce que nous venons d'étudier la conclusion est facile à tirer : Victor Hugo n'aime pas, dans ses débuts au *Conservateur Littéraire,* traiter les questions religieuses (1), tout en professant des idées royalistes ultras il ne craint pas de se montrer assez souvent libéral en politique : il l'est toujours en religion.

Volontiers nous dirions que la critique littéraire de Victor Hugo reflète les doctrines des hommes dont il parle. Libéral avec Lemercier, il est plus ou moins voltairien avec Voltaire. Volontiers nous dirions aussi que les préfaces du *Conservateur Littéraire* nous donnent la note des opinions de Victor Hugo. Nous n'avons pas de préface au premier volume, c'est l'époque où Victor Hugo ignore la religion ou n'en parle point. Au second volume, les rédacteurs vantent leur attachement pour les Bourbons. « Ils renouvellent,disent-ils, leur profession de foi (ils « devraient ajouter *politique*). Ils veulent propager le « royalisme et convertir aux saines doctrines (politiques, « évidemment) de généreux caractères. » Ils promettent de « conserver intact l'héritage des sains principes (politiques, toujours) qu'il (*le Conservateur*) leur a légué avec « son titre (2). » Ouvrons le tome troisième (3) : « Les ré- « dacteurs n'ont pu s'empêcher de manifester un esprit « général de conservation qui a donné à leur ouvrage « une couleur monarchique et religieuse... Nous expo- « serons notre croyance religieuse avec tolérance, notre

(1) Nous n'avons point parlé jusqu'ici d'un article de Victor Hugo *Du Génie (Conservateur Littéraire,* t. liv. 4e, pp. 123-126, 29 janvier 1820 (E.), reproduit dans *Littérature et Philosophie mêlées,* pp. 160-163). Nous pourrions cependant le ranger parmi les articles de critique littéraire. Mais nous n'y trouvons rien de religieux. Tout ce que nous en pourrions déduire c'est que cette absence elle-même est une confirmation de notre conclusion. Plus tard Victor Hugo mettra facilement la religion comme source et comme inspiratrice du Génie ; dans cet article, il ne lui a pas fait la place la plus humble. Il y montre bien qu'il a gardé souvenir des leçons reçues en Sorbonne, qu'il est encore le disciple de Platon, de Condillac, de Locke. Il est vrai qu'en Sorbonne on ne lui a peut-être pas parlé religion !

(2) *Conservateur Littéraire,* t, II, pp. 1 et 2, *Préface.*

(3) *Conservateur Littéraire,* t. III, p. [illegible] 6, *Préface.*

« foi politique avec modération et nos opinions littéraires « avec mesure. »

N'est-ce pas ainsi que Victor Hugo se présente lui aussi à nous : il se tait presque toujours sur la question religieuse au premier et au second volume du *Conservateur Littéraire* tout en ne négligeant aucune occasion de traiter des questions politiques, comme l'ont suffisamment démontré MM. E. Biré et Souriau. Au troisième volume, c'est-à-dire du mois de septembre 1820 au mois de mars 1821, son ardeur politique s'accroît encore, mais à ce moment à « la couleur monarchique » vient s'ajouter « la couleur religieuse. »

Evidemment on ne trouve pas dans ses idées une démarcation nette et franche, on ne peut pas dire tel jour, tel mois il rompt le silence qu'il gardait sur la religion. Il n'en va jamais ainsi dans l'évolution de nos idées. Avant septembre 1820, il y a dans les articles de Victor Hugo publiés par le *Conservateur Littéraire* des ébauches de sentiments religieux. On a souvent fait remarquer à ce sujet son article sur *l'Esprit du Grand Corneille* (1). « Nous ne pouvons résister, écrit-il, au plai- « sir de citer des vers où Corneille se montre, comme « nous, puérilement attaché à cette légitimité qui n'est « plus rien aujourd'hui, comme on sait, que pour les « têtes faibles... » « Poussons le courage jusqu'au bout, « ajoute-t-il plus loin, et après avoir montré dans notre « poète l'homme monarchique, rendons-le tout à fait ridi- « cule en citant quelque chose de ses poésies religieuses. »

Victor Hugo ne craint pas ici de faire allusion à la religion mais franchement je ne sais quelle conclusion nous pourrions tirer de ce fait. Corneille certainement était monarchiste : l'idée contraire ne viendrait à l'esprit de personne, pas même des libéraux de 1820 ou des révolutionnaires de 1793 ; il était chrétien pratiquant, il a traduit *l'Imitation* et personne, à l'époque où Victor Hugo écrivait, ne l'en trouvait ridicule. Les ré-

(1) *Conservateur Littéraire*, t. I, liv. 3e, pp. 99-100, 15 janvier 1820.

flexions de Victor Hugo nous semblent donc enfantines. Son désir de montrer ses opinions monarchiques le pousse à une forfanterie puérile qui en tous cas ne nous renseigne nullement sur ses propres idées par rapport à la religion.

Trois mois plus tard il écrit son fameux article sur les *Méditations poétiques* de Lamartine (1). Tous les journaux de l'époque, en rendant compte du livre nouveau, avaient des allusions aux sentiments religieux de Lamartine.

« L'auteur avait reconnu qu'il fallait chercher la « véritable inspiration dans des idées religieuses, » avouait lui-même le *Journal de Paris* (13 mars 1820). Victor Hugo n'a pas même le courage ou l'audace dont fait preuve un journal ministériel et libéral. Le jugement qu'il porte sur les *Méditations* ne manque point certes de rectitude quand il s'agit de reconnaître le génie du nouveau poète, mais, sans l'ignorer, il ne sait pas dire à quelle source ce génie s'est abreuvé. Il donne de nombreuses citations qu'il emprunte évidemment aux meilleurs morceaux, à la *Semaine-Sainte*, à l'*Invocation*, au *Souvenir*, à la *Poésie sacrée*, à *Dieu*, à *L'Homme*, morceaux que citaient presque tous les journaux. Il est peut-être guidé dans le choix des passages par le désir de ne pas paraître copier ses voisins, mais sans attacher une importance extrême à ce choix, ne peut-on pas y voir un indice de ses goûts et de ses tendances. *L'Invocation* n'a rien de religieux : dans le *Souvenir*, Victor Hugo, amoureux d'Adèle, a trouvé des idées qui cadraient avec les siennes ; de la *Poésie sacrée* il ne donne que les derniers vers qui ne sont ni les plus beaux, ni surtout les plus religieux ; il cite le commencement et la fin de la *Semaine Sainte*, mais il néglige cinq strophes, les plus religieuses, celles justement où il est question des dogmes catholiques. A-t-il bien compris les vers qu'il cite de *Dieu* : on pourrait se le demander : Lamartine ne traite pas précisément des

(1) *Conservateur Littéraire*. t. I, liv. 10e, pp. 374-381, 15 avril 1820.

athées et de la cause de leur déplorable aveuglement, mais bien plutôt de ceux qui sans nier Dieu l'oublient. Chateaubriand, Frayssinous, Lamennais, les poètes, les journalistes, les philosophes parlèrent si souvent des athées que Victor Hugo a confondu négation et oubli, il a lu dans son propre esprit au lieu de lire les *Méditations*.

Mais bientôt Victor Hugo montre plus d'audace ou ses sentiments religieux s'affermissent. Au mois de mai 1820 (1), il rend compte des *Œuvres posthumes* de Jacques Delille. Il est amené par son sujet lui-même à s'occuper du poème sur le *Départ d'Eden* et il ne craint pas de faire un assez grave reproche à Delille, car, après avoir cité quelques vers, il ajoute : « Il nous semble que ces pa- « roles inexorables ne sont conformes ni au texte ni à « l'esprit des livres saints. Le Dieu miséricordieux est « ici représenté comme un maître impitoyable. Nous pen- « sons que le discours de l'archange aurait été plus en « harmonie avec le ton général du poème et les tradi- « tions sacrées si après avoir annoncé en peu de mots au « couple pécheur l'irrévocable volonté du Très-Haut, il « leur eût présenté quelques consolations s'étendant sur « sur les félicités de l'autre vie et surtout en rappelant « les promesses de l'Eternel et le Messie qui rachètera les « hommes. »

Au mois de juin, il est heureux de faire l'éloge de l'ouvrage de Chateaubriand sur le duc de Berry (2). C'est une œuvre toute politique, or, sous la plume de Victor Hugo, les expressions religieuses se présentent comme d'elles-mêmes. A l'exemple des autres royalistes de l'époque, il nous entretient du « dogme sacré de la légitimité », « de la protection céleste si évidemment étendue sur la maison royale de France. » A propos de la correspondance du duc de Berry avec sa future épouse, il devient dithyrambique, admirant la pureté de ces deux belles âmes, de ces deux nobles cœurs si tôt et si cruellement séparés.

(1) *Conservateur Littéraire*, t. II, liv. 11e, pp. 13-20, 6 mai 1820, (V.).
(2) *Conservateur Littéraire*, t. II, liv. 14e, pp. 125-145, 10 juin 1820.

« On lit ces lettres charmantes avec une sorte de plaisir « religieux et ce n'est pas sans une crainte respectueuse « que l'on viole, pour ainsi dire, le secret de tant de « vertus... aux siècles antiques, dans les temps de cala-« mités publiques, on déchirait dans les temples le voile « qui cachait le sanctuaire afin que le peuple pût voir de « plus près ses dieux (1). »

On sent évidemment que le néophyte chrétien est encore ici un disciple des philosophes du XVIIIe siècle. L'expression qu'il emploie est empruntée à la religion mais son idée n'est pas encore catholique. Il ne manquait pas en effet de coutumes chrétiennes que Victor Hugo aurait pu citer en exemple et qui auraient mieux convenu à son sujet au lieu de parler d'habitudes païennes plus ou moins historiques.

Pourrait-on dire qu'il est plus catholique dans le début de sa critique sur *Lalla Roukh* (2) ? Il se montre, il est vrai, adversaire de l'athée dont « la doctrine, si elle ne « peut tuer l'âme immortelle, tue du moins l'imagination ; « toutes les religions, au contraire, sont essentiellement « poétiques. Sous ce rapport comme sous tous les au-« tres, le christianisme l'emporte de beaucoup sur les « divers cultes de la terre et nous sommes loin d'établir « le moindre parallèle entre la religion éternelle et les « idolâtries éphémères qui passent tour à tour sur la « face du monde ; nous parlons généralement. » Victor Hugo pense, en vrai disciple de Chateaubriand, que la religion chrétienne, il ne dit pas le catholicisme, est le plus poétique des cultes de la terre. Toute son argumentation porte sur ce point et accidentellement il avoue que le christianisme, la religion éternelle, l'emporte sous tous les rapports sur les divers cultes, les idolâtries éphémères. Il ne faudrait donc pas tirer une conclusion trop large de cette simple affirmation.

A propos des *Psaumes* et des *Elégies vendéennes* de

(1) *Conservateur Littéraire*, t. II, liv. 14e, p. 137, 10 juin 1820.

(2) *Conservateur Littéraire*, t. II, liv. 15e, p. 180 et *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 423.

Sapinaud de Boishuguet (1), il se sent plus à l'aise. Avec l'auteur il peut mêler la religion et la politique. N'a-t-il pas eu le bonheur de trouver aussi dans l'un des psaumes traduits par Boishuguet (le ps. LXXXVII, *Domine, Deus salutis meae*) une reproduction assez fidèle de son état d'âme, aussi il est heureux de le transcrire quasi en entier. Victor Hugo félicite Sapinaud de traduire presque textuellement, de rendre exactement le texte sacré. Il semble qu'il n'a point pris la peine de comparer l'original et la traduction car il aurait vu que Sapinaud y allait largement, ajoutant, retranchant, transposant avec une facilité étonnante. Mais Victor Hugo rencontrait dans ces vers quelques-unes de ses propres idées sur la calomnie, l'abandon, la détresse, le désespoir, et cela peut-être lui suffisait. Avec plaisir encore il nous donne un de ces jugements, qui n'a rien de nouveau, sur la poésie hébraïque « si continuellement sublime mais toujours grave, simple, nue en quelque sorte » et sur certains passages « qui ne pourront jamais être transportés dans notre litté-« rature et déconcerteront tous les traducteurs. »

Les progrès vont aller s'accentuant et pour un peu Victor Hugo renierait ses anciens dieux, les philosophes du XVIII[e] siècle. Au mois de septembre, dans un compte-rendu de la séance publique de l'Académie, il remarque que le Marquis de Pastoret et M. Laya, tout en rendant justice au beau talent du feu comte de Volney, ont évité toute allusion à ses opinions politiques. « Ce silence est « beaucoup sans doute ; cependant nous aurions aimé « dans M. de Pastoret une répudiation franche, quoique « circonspecte, des principes de son prédécesseur (2). » Un peu plus loin, à propos du sujet du prix d'éloquence : *Déterminer et comparer les qualités propres à l'orateur du barreau et à l'orateur de la tribune*, il regrette que

(1) *Conservateur Littéraire*, t. II, liv. 19, pp. 351-358, 19 août 1820.

(2) *Conservateur Littéraire*, t. III, liv. 21[e], p. 33, 9 septembre 1820. *Institut royal de France. Académie française*. Séance publique annuelle de la Saint-Louis, 14 août 1820 (M.).

l'éloquence de *la chaire* eût été oubliée. Tout cela n'est pas seulement une question de littérature ou de politique, la religion elle aussi, il me semble, y a sa part.

Quelques articles de l'année 1821 nous fourniront des indications encore plus précises sur l'état d'âme de Victor Hugo et sur ce qui nous semble chez lui ascension religieuse. Au commencement de janvier, il rend compte de la pièce de *Don Carlos*, par feu M. Lefebvre (1). Il en profite pour se moquer « des Aristarques du lustre qui ont « couvert de bravos d'assez mauvaises tirades sur les « *prêtres*, les *inquisiteurs*, etc., etc. » Il attaque les poètes qui comme Lebrun, Lemercier, Lefebvre traduisent sur la scène le *delirant reges*. Avec joie, il applaudira bientôt « grâce à M. Pichat, Enée, roi fondateur, Léonidas, roi « libérateur ; grâce à M. Guiraud, Pélage, roi libérateur « et fondateur tout ensemble. » Il termine son article par cette phrase curieuse : « Abandonnons, s'il le faut, les « *prêtres* d'autrefois, *l'Inquisition* aujourd'hui si vieille. « Dans quelques siècles, nos jacobins, nos radicaux, nos « teutoniens, nos carbonari seront aussi du domaine de « l'histoire ancienne ; soyons sûrs qu'alors les auteurs « n'auront plus besoin d'aller chercher des crimes pour « leurs tragédies dans les annales des trônes, dans les « archives du Saint-Office. »

Il faut reconnaître, ici comme dans bien d'autres endroits, que la politique et l'amitié ont fait parler Victor Hugo, mais on ne peut pas ne pas noter sa petite diatribe contre les Aristarques du lustre applaudissant des tirades contre les prêtres et l'inquisition. Cependant quelle est au fond la pensée de Victor Hugo ? Il leur en veut de leurs critiques, car elles sont dirigées d'abord contre la religion et par ricochet contre la royauté. Mais est-il prêt à soutenir sérieusement la religion, emploie-t-il pour cela la meilleure manière ? Ce n'est pas notre avis. Pourquoi veut-il abandonner *les prêtres d'autrefois*, *l'inquisition si vieille* ? Si quelques clercs dans le passé n'ont pas

1) *Conservateur Littéraire*, t. III, liv. 27e, pp. 279-284, 6 janvier 1821.

fait tout leur devoir, s'il y a eu des erreurs et des fautes individuelles, si des inquisiteurs, obéissant aux mœurs et aux usages de leur époque, nous semblent avoir dépassé les bornes, on ne doit pas pour cela jeter par dessus bord tous les religieux d'autrefois et l'inquisition. Victor Hugo ne l'a pas compris, tout en étant animé, dans cet article, d'intentions que nous croyons favorables à la religion. Peut-être aussi l'ignorance où il est de l'histoire de l'Eglise fausse-t-elle son argumentation.

Chose curieuse, lui qui volontiers condamnerait l'inquisition se fait presque le défenseur des Jésuites. Ne trouvons-nous pas en effet sous sa plume cette phrase qui nous paraît extraordinaire. « Il faut savoir gré pour-« tant à M. Dufau de ses réflexions sages et modérées sur « un ordre célèbre, dans un moment où il vient de narrer « l'attentat de Jean Châtel, et dans un siècle où le mot de « *Jésuites* fait pousser des cris de rage (1). » Deux mois plus tard il publie une page sur les *Odes* d'Antoine-Charles, odes « qui défendaient la religion et la monarchie, « à une époque où il y avait quelque courage à le faire (2). » Victor Hugo avait-il raison de féliciter Antoine-Charles ? Si ce dernier n'a défendu la religion que par ses vers, il fut pour elle d'un médiocre secours car ses œuvres sont nulles et sans aucune valeur poétique. Il était royaliste et c'est l'unique raison pour laquelle tous les journaux de l'époque, et Victor Hugo avec eux, l'ont comblé d'éloges. Notons cependant l'article de Victor Hugo justement pour la phrase que nous avons citée et qui nous montre sa tendance à applaudir ceux qui, croit-il, luttent pour la religion.

Notons enfin un compte-rendu, l'un des derniers qu'il ait publiés dans le *Conservateur Littéraire*, dans lequel il ne félicite pas un auteur religieux, il ne soutient pas la religion mais dans lequel il regrette que l'auteur n'ait pas fait preuve de sentiments religieux. Il termine en effet sa

(1) *Conservateur Littéraire*, t. III, liv. 28e, p. 307, 20 janvier 1821, article sur l'*Histoire Générale de France* de M. Dufau.

(2) *Conservateur Littéraire*, t. III, liv. 30e, pp. 385-388, 31 mars 1821.

critique des *Poésies* de Mme Desbordes-Valmore par cette observation inaccoutumée chez lui : « La muse de Mme Des-
« bordes-Valmore est triste, et, chose singulière ! ce n'est
« presque jamais au ciel qu'elle va chercher ses conso-
« lations ; elle ne songe en quelque sorte à Dieu que dans
« trois ou quatre élégies touchantes sur la mort de son
« enfant. Sa douleur est toute terrestre à moins qu'elle ne
« devienne maternelle. Il me semble que Mme Desbordes-
« Valmore n'a encore obtenu que la moitié du triomphe ré-
« servé à un talent tel que le sien : ses vœux passionnés
« vont au cœur : qu'elle leur imprime un caractère reli-
« gieux, ils iront à l'âme (1). »

Pourquoi Victor Hugo demande-t-il à Mme Desbordes-Valmore ce qu'il n'a jamais osé encore réclamer à d'autres ? Peut-être est-ce parce qu'elle est femme ? Peut-être aussi la progression que nous avons indiquée dans les idées religieuses de Victor Hugo le porte-t-elle à cette audace plus grande. Nous le croirions volontiers (2). Mais on ne peut s'empêcher de faire une curieuse remarque sur la réclamation faite par Victor Hugo. Est-ce en sentiment personnel, convaincu, disons vécu, qu'il recherche ? La chose est loin d'être certaine. Mme Desbordes-Valmore doit imprimer à ses vers un caractère religieux, ils iront à l'âme comme les vers passionnés vont au cœur et elle obtiendra un triomphe complet. Il ne lui est point nécessaire, semble-t-il, de croire, il lui suffit de paraître croire, de donner, à l'exemple des rédacteurs du *Conservateur Littéraire*, « une couleur religieuse (3) » à ses ouvrages.

Nous avons passé en revue tous les articles de critique littéraire donnés par Victor Hugo au *Conservateur Littéraire* et touchant par quelques points à des idées

(1) *Conservateur Littéraire*, t. III, liv. 29e, p. 345, 17 février 1821.

(2) Quelques mois auparavant (29 mai 1820), il écrivait à son cousin Adolphe Trébuchet qui avait perdu sa mère et il ne trouvait aucune consolation religieuse à lui offrir. Il demande justement à Mme Desbordes-Valmore ce qu'il n'avait pas su exprimer à son cousin. Ceci est bien une preuve de la progression que nous essayons de prouver.

(3) *Conservateur Littéraire*, t. III, *Préface*, p. 5.

ou à des faits religieux. Au commencement Victor Hugo évite tous ces sujets, il laisse ses amis les traiter, soit qu'il reconnaisse son incompétence, soit qu'il n'y trouve aucun intérêt. Il se fait même à plusieurs reprises le défenseur de Voltaire auquel il emprunte souvent sans indiquer toujours la source où il puise. Avec raison on a donc pu signaler son libéralisme politique, religieux et moral. Puis une évolution très discrète se dessine dont nous avons essayé de marquer la courbe. Quand le *Conservateur Littéraire* termine son existence, Victor Hugo ne craint plus d'aborder les sujets chrétiens, il aime même à parler de la religion dont à ses yeux il est nécessaire de faire montre pour réussir. Nous ne pouvons rien affirmer de plus et nous ignorons complètement ses sentiments intimes.

Victor Hugo a imprimé dans le *Conservateur Littéraire* de nombreuses pièces de vers, nous en comptons 23, mais bien peu ont été écrites à cette époque et nous en avons déjà étudié beaucoup.

Toutes les traductions, *Cacus*, *Achéménide*, *l'Antre des Cyclopes*, *César passe le Rubicon*, *A Lydie*, *le Vieillard du Galèse* sont antérieures par leur composition à la fondation du *Conservateur Littéraire*. Parfois Victor Hugo glisse, en belle place, des œuvres qui d'une manière ou de l'autre avaient déjà vu le jour : *Les Vierges de Verdun*, *les Destins de la Vendée*, *les Derniers Bardes*, *le Rétablissement de la statue de Henri IV* appartiennent à cette catégorie. C'est la satire qui pousse Victor Hugo à écrire *l'Enrôleur politique*, *l'Epître à Brutus*, *Les Vous et les Tu* ; à son amour pour Adèle nous devons *Le Jeune Banni*, *les Deux Ages* ; c'est la fantaisie qui le guide dans *l'Avarice et l'Envie*, *Imitation d'Owen* et *Ce que j'aime*.

Inutile évidemment de chercher dans ces différents morceaux ou une inspiration ou un sentiment religieux. Ceux-ci écartés, il ne nous en reste plus que quatre ou cinq où il nous sera possible d'examiner les idées religieuses du poète : *la Mort du duc de Berry*, *Moïse sur le Nil*, *Le*

Génie, la Naissance du duc de Bordeaux, le 4 *novembre* 1820 : *Saint-Charles.* Trois d'entre elles, par leur titre, semblent être avant tout politiques, nous allons voir que Victor Hugo a su y donner une petite place à la religion comme dans les autres d'ailleurs.

Victor Hugo est déjà « l'écho sonore » de son siècle : aucun événement extraordinaire ne se présente dont il ne sache tirer parti, calamités, dévouement, morts, fêtes joyeuses, sa lyre utilise tout avec à propos. Le duc de Berry est assassiné par Louvel et quelques jours après Victor Hugo imprime une ode dans *le Conservateur Littéraire*, il en donne un tirage à part et n'oublie pas la réclame dans les journaux. Le duc de Bordeaux vient au monde, Victor Hugo immédiatement chante le nouveau-né. La Saint-Charles lui est une occasion nouvelle de faire preuve de royalisme. Mais ces trois chants, ne sont pas uniquement consacrés à la politique, ils renferment une toute petite note religieuse. Car pour les trois, Victor Hugo a employé le même procédé de composition, que nous retrouverons d'ailleurs dans *Moïse sur le Nil* et dans *le Génie.*

Nous apercevons déjà l'influence d'une idée que nous étudierons bientôt et dont l'action sur Victor Hugo nous paraît puissante : nous voulons parler de l'union nécessaire de la royauté et du catholicisme, union que vantent sans cesse, comme nous le verrons, les journaux et les revues de l'époque et que le *Conservateur Littéraire* lui-même prône non sans enthousiasme. Victor Hugo, le grand poète du *Conservateur Littéraire*, joint donc à ses chants pour le Roi, un couplet pour Dieu.

Une constatation s'impose en effet : la politique occupe la première place. Il semble que le poète, dans son premier jet, ait oublié la religion, soudain il s'est rappelé qu'il fallait ne pas la négliger, alors il ajoute après coup, dirait-on, une dernière strophe toute chrétienne, à moins qu'en agissant ainsi il n'ait voulu appuyer davantage ; de la sorte son lecteur est surtout frappé par la note finale.

Prenons d'ailleurs pour nous en convaincre mieux chacune de ces odes. Dans la *Mort du duc de Berry* nous trouvons çà et là quelques allusions à des faits religieux où l'on devine sans conteste l'influence de Chateaubriand. Victor Hugo entend un prêtre *saint* dont la voix *murmurante*

Dit la prière des tombeaux. (1)

Le XVIII[e] siècle a mis lui aussi son empreinte et parfois les deux influences se mêlent et se confondent comme dans cette strophe où le poète nous parle du réveil du *dragon endormi*, de *l'Anarchie* qui relève la tête, de l'enfer qui frémit, de Clément qui pousse des cris funèbres et de Ravaillac qui agite ses fers.

Et le monstre, étendant ses ailes livides
Aux applaudissements des ombres régicides
S'envola du fond des enfers.

Nous rencontrons quelques autres allusions religieuses, par exemple ce rappel du pardon accordé par Jésus-Christ à ses bourreaux,

Son dernier soupir digne du Dieu qu'il prie
Est encore un cri de pardon

ou cet autre des lamentations des femmes de Bethléem quand Hérode immole leurs premiers-nés : *Et noluit consolari quia non sunt.*

Et tu seras semblable à la mère accablée
Qui s'assied sur sa couche et pleure inconsolée
Parce que son enfant n'est plus !

La dernière strophe est un cri d'espérance royaliste. Si Dieu veut signaler son pouvoir, un enfant peut sauver la France et une femme peut écraser de son talon

(1) *Odes et Ballades*, p. 82. L'idée ne brille pas par sa justesse car le duc de Berry n'est pas mort encore et la prière des tombeaux vient mal dans la circonstance. Victor Hugo a dû copier, sans comprendre toute la valeur du terme employé, mais il fait bien opposition avec l'*hymne des saturnales*.

l'hydre infernale. Naturellement Victor Hugo compare la Duchesse de Berry à la Vierge Mère qui nous apporta le salut.

Ainsi quand le *Dragon*, auteur de tous les crimes
Vouait d'avance aux noirs abîmes
L'homme que son forfait perdit,
Le seigneur abaissa sa farouche arrogance ;
Une femme apparut, qui, faible et sans défense,
Brisa du pied son front maudit !

Le dogme chrétien du péché originel et de la chûte de l'homme est nettement affirmé ici mais la science de Victor Hugo est loin de nous apparaître sans ombre et sans lacune. *La farouche arrogance* ne convient guère au Seigneur. La Bible de plus ne nous parle point du *dragon* mais du *serpent* qui dans l'Eden entraîna au mal nos premiers parents. Victor Hugo a corrigé plus tard son erreur sur ce point mais la correction elle-même nous est une preuve de l'ignorance du jeune poète, en février 1820.

Nous avons déjà étudié *Moïse sur le Nil*, si nous y revenons un instant c'est pour montrer que les trois dernières strophes seules sont religieuses et bibliques et que les deux derniers vers répètent sous une autre forme la finale de *la mort du duc de Berry*.

Un berceau va sauver Israël
Un berceau doit sauver le monde !

Les deux pièces ont été composées à la même époque, il n'est pas étonnant d'y rencontrer les mêmes idées.

Le Génie était consacré à la louange de Chateaubriand. On s'attendait évidemment à voir Victor Hugo célébrer *le Génie du Christianisme* qu'il aimait à lire alors qu'il était encore en pension. On voit bien des allusions aux voyages de Chateaubriand en Amérique (Victor Hugo n'oubliait pas la *Canadienne*), à l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* et peut-être aux *Martyrs* mais rien autre et

pourtant c'est la religion qui dans l'âme de Chateaubriand avaient éveillé

> la céleste flamme
> Que le temps ne saurait ternir.

Mais Victor Hugo pensait surtout à lui-même. N'était-il pas, lui aussi, à ses yeux du moins,

> l'enfant de la terre
> Qui, dans ce monde injuste et vain,
> Porte en son âme solitaire
> Un rayon de l'esprit divin !

Sur sa vie, croyait-il, comme sur la vie de Chateaubriand, *l'impure envie s'acharnait*. De son *éclat magique, et céleste, la gloire fascinait ses yeux*. Il était prêt à accepter le talent au prix du malheur. Après avoir fait son propre portrait en dessinant celui de l'homme de génie il racontait la vie de Chateaubriand : il opposait poétiquement la Grèce ancienne et le monde païen au monde chrétien, au tombeau du Sauveur, mais l'expression de sa pensée a été transformée à travers les années et l'édition *ne varietur* est loin de reproduire le *Conservateur Littéraire*. Ainsi on ne retrouve plus les trois vers suivants :

> Eleusis de ses théories
> N'entend plus les pieux concerts.
> Délos cherche ses chœurs fidèles. (1)

La strophe qui termine la p. 277 (*Odes et Ballades*, édition *ne varietur*) a été entièrement remaniée. La voici dans sa pureté primitive :

> A l'ombre de la Pyramide
> Tente immobile de la mort,

(1) Ils ont été remplacés au milieu de la p. 277 des *Odes et Ballades* par ces vers :

> Adieu les blanches théories !
> Plus de jeux, plus de saints concerts !
> Adieu les fêtes fraternelles !

Le camp voyageur du Numide
T'accueillit, errant sur ce bord.
Tu vis encor le Mont Auguste
Où, maudit par son peuple injuste,
Mourut le Sauveur des humains ;
Sur le tombeau qui nous rachète,
La Muse sainte du Prophète
T'enseigna ses secrets divins.

Nous la transcrivons pour qu'on voit bien les idées d'alors de Victor Hugo. Il ne chantait pas comme nous lisons maintenant dans les *Odes et Ballades*

Une tombe pleine de vie

mais il consacrait la moitié d'une strophe au Sauveur des humains et à son tombeau *qui nous rachète.* Au dogme de la chûte (*Mort du duc de Berry*) succédait le dogme de la rédemption qui en est la conséquence. Dans *Moïse sur le Nil,* Victor Hugo montrait le berceau du rédempteur et ici son tombeau. Le *Génie* renfermait donc, lui aussi, alors qu'on aurait pu espérer davantage, une toute petite note bien chrétienne.

La naissance du duc de Bordeaux ne contient point cette strophe finale chrétienne mais le morceau entier semble imprégné de christianisme ou du moins il est comme parsemé d'expression chrétiennes et bibliques. Le duc de Bordeaux avait été appelé par la voix publique *Dieudonné* et Victor Hugo ne manqua pas d'utiliser ce nom pour composer toute une strophe.

C'est Dieu qui l'a donné, le Dieu de la prière,
La cloche, balancée aux tours du sanctuaire,
Comme aux jours de repos, y rappelle vos pas.
C'est Dieu qui l'a donné ; le Dieu de la victoire !...

Un peu plus loin on rencontre comme une ébauche de *Booz endormi.*

Une race longue et sublime
Sort de l'immortelle victime ;

Booz en songe voyait un chêne

Qui sorti de son ventre allait jusqu'au ciel bleu ;
Une race y montait comme une longue chaîne ;
Un roi chantait en bas, en haut mourait un Dieu. (1)

N'est-ce pas la tige de Jessé sur laquelle un rejeton vient de pousser.

Honneur au rejeton qui deviendra la tige !
Henri, nouveau Joas, sauvé par un prodige
A l'ombre de l'autel croîtra vainqueur du sort :

Victor Hugo demande que le *bras divin environne* l'orphelin dont le berceau est un gage de la *clémence éternelle*.

Mais à côté de ces souvenirs chrétiens ou bibliques nous relevons une note païenne. Victor Hugo ne peut manquer de parler politique, aussi fait-il allusion aux désordres, aux révolutions dont la Sicile était alors le théâtre. Il la compare, il est vrai, au Paradis Terrestre : sous sa plume elle devient un « funèbre Eden (2) ; » mais immédiatement vient à sa mémoire un souvenir antique. Les deux volcans sont la demeure des Titans.

Des monstres géants qui sommeillent.

et c'est le souffle d'un *Dieu jaloux* qui rallume leur courroux ardent. Le Dieu des chrétiens n'est point ici en cause évidemment mais bien plutôt le Vulcain de la fable dont les ateliers fumants font jaillir les flots brûlants des laves. Peut-être ce mélange des deux merveilleux est-il une imitation de Chateaubriand, admettons-le ; plus simplement on pourrait reconnaître ici chez Victor Hugo un souvenir de ses études classiques.

Nous ressentons la même impression à la lecture des

(1) *La légende des siècles*, t. I, p. 67.

(2) L'expression ne manque pas de pittoresque par cette antithèse que Victor Hugo aimera plus tard à employer si souvent.

vers consacrés à célébrer la *Saint Charles de* 1820(1). La dernière strophe contient une allusion religieuse. Victor Hugo, se rappelant le poème qu'il avait ébauché dans sa jeunesse sur *le Déluge*, parle de l'arc du salut qui brille au milieu des orages. Il se représente son pays échappé aux naufrages puisque le ciel ne s'arme plus de présages d'effroi et il termine par ces vers qui sont une sorte de variante des deux derniers de *Moïse sur le Nil*.

De l'héroïque mère exauçant l'espérance,
Le Dieu qui fut enfant avait à notre France
Donné l'enfant qui sera roi.

Victor Hugo a aussi écrit pour le *Conservateur Littéraire* un roman qui fut, a-t-il dit, composé en quelques jours. Plus tard il n'a pas voulu laisser perdre cette œuvre de sa jeunesse, « il a revu et en quelque sorte refait son travail(2). »

L'affirmation ne manque pas de justesse car les deux *Bug-Jargal* sont tout différents : ils sont l'œuvre de deux périodes bien distinctes dans la vie du poète.

Le roman de 1826 a des ressemblances nombreuses avec *Han d'Islande*. Dans les deux ouvrages apparaît le romantisme frénétique à côté de pages d'un amour vécu. Léopold d'Auverney et Ordener sont frères, Marie et Ethel sont sœurs et les deux couples nous rappellent Victor et Adèle(3). *Bug-Jargal*, comme *Han d'Islande*, nous présente des ébauches de personnages ou de scènes auxquelles plus tard Victor Hugo mettra la dernière main. *L'Obi* Habibrah deviendra Quasimodo ou Triboulet. Léopold, tel Hernani, se trouve placé dans l'alternative de sacrifier sa vie ou de forfaire aux lois de l'honneur.

(1) *Conservateur Littéraire*, t. III, livrais. 26e, pp. 209-210, 9 décembre 1820. *Littérature et Philosophie mêlées*, t. I, pp. 151-152.

(2) *Préface de Bug-Jargal*, janvier 1826, *édition ne varietur*, p. 5.

(3) Léopold d'Auverney est un nom trop bien composé pour ne pas nous faire penser à Victor. Léopold est l'un des prénoms de Sigisbert Hugo, Auverney ou Auverné est, nous l'avons vu, le pays qu'habita Sophie Trébuchet dans sa jeunesse.

Comme Hernani, c'est au soir de ses noces qu'il est séparé de sa jeune épouse mais plus heureux il la retrouvera après de longues et dures épreuves. Bug-Jargal est dans l'esclavage le premier de ces types surhumains dont Victor Hugo dessinera si souvent le portrait et qui sont psychologiquement faux.

Dans *Bug-Jargal*, Victor Hugo étale moins souvent que dans *Han d'Islande* son amour de l'érudition, du merveilleux fantaisiste, mais nous assistons, dans les deux romans, à des cérémonies religieuses où brillent l'ignorance de l'auteur (1) et la faiblesse de sa foi. Léopold, au moment où il se croit sur le point de mourir ne pense guère plus qu'Ordener à l'éternité. Il est lui aussi tout occupé de *l'ange* qu'il va quitter, de sa Marie que cependant il espère revoir au ciel (2).

Dans la note qui suit la seconde édition de *Bug-Jargal* Victor Hugo s'amuse à nous représenter le capitaine d'Auverney « accusé d'avoir raconté... une prétendue his-« toire... tendant... à exalter les anciennes superstitions « connues sous le nom de *royauté* et de *religion* (3). »

Franchement Victor Hugo voyait les choses avec une loupe grossissante. Peut-être pourrait-on dire qu'il avait mis une couche bien mince de couleur royaliste et religieuse, si peu épaisse même qu'on a peine à la voir. Cette couche est complètement absente du premier *Bug-Jargal*. Nous avons vu que, dans le *Conservateur Littéraire*, à certains moments, Victor Hugo évite de traiter les questions religieuses. Le premier *Bug-Jargal* semble appartenir à cette époque. Nous y avons cherché attentivement les moindres allusions que Victor Hugo aurait pu faire à la religion et nous n'avons trouvé qu'une moquerie plus ou moins spirituelle sur les dévotes de Célavas qui baissent la tête quand le prédicateur prononce le nom de Jésus. Elles font le contraire du chien

(1) N'appelle-t-il pas *diacre* et *sous-diacre* les deux *enfants* de chœur qui assistent l'*Obi*. L'*élévation* ne devient-elle pas pour lui l'*exaltation* (p. 124).

(2) *Bug-Jargal*, pp. 126-127.

(3) *Bug-Jargal*, pp. 269-270.

Rask qui lève la tête en entendant le nom de Bug-Jargal (1).

Victor Hugo a tenu à conserver sa réflexion dans la 2e édition de *Bug-Jargal*. Evidemment il avait observé le fait à St-Sulpice ou à St-Germain-des-Prés, mais le rapprochement qu'il se permettait était-il à propos ? Nous pensons que c'était un manque de respect et une preuve qu'en 1820, comme d'ailleurs en 1826, il n'avait pas le sens religieux.

Nous ne trouvons donc point dans *Bug-Jargal* cette évolution que nous avons constatée dans les articles de critique du *Conservateur Littéraire* et qui est plus apparente encore dans les odes et poésies que Victor Hugo a insérées dans cette revue. Dans ces dernières œuvres la politique tient encore une grande place, disons la première, mais Victor Hugo a su mettre çà et là des notes religieuses. Elles ne sont pas sans quelques erreurs, preuve d'une ignorance que rien n'est venu encore corriger. Certains dogmes chrétiens, disons des dogmes fondamentaux, la Chute originelle et la Rédemption, sont nettement affirmés mais à côté se rencontrent des allusions au merveilleux païen. Elève de Chateaubriand, Victor Hugo oppose l'un à l'autre, comme son maître, les deux merveilleux ; il a appris d'autre part à l'école des *ultras* qu'il faut être royaliste et chrétien et il commence à mettre en pratique cette théorie dont nous verrons plus tard le développement.

(1) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 415.

CHAPITRE VIII

Les Lettres a la Fiancée 1820-1822

Nous sommes arrivés à l'un des points culminants de la vie de Victor Hugo, et, avant de nous engager plus avant, il serait bon de jeter un coup d'œil en arrière et de voir exactement où nous en sommes.

Le père, la mère de Victor Hugo ont vécu en dehors de la religion. Ils ont élevé leurs fils dans les mêmes sentiments : ignorance des dogmes et indifférence pour toute pratique cultuelle, pour tout acte religieux.

Les premiers essais littéraires de Victor Hugo, comme ses premières odes, nous prouvent que son éducation, formée à l'école de Voltaire et des philosophes du XVIIIe siècle, a produit les fruits qu'on en devait attendre. Il évite les questions religieuses, et, quand le sujet qu'il traite y touche par quelque côté, il néglige justement ce point ou bien en parle en homme que la foi n'a pas pénétré. Ni ses relations avec l'Académie française, ni sa correspondance avec les membres des Jeux Floraux ne l'ont orienté vers Dieu. Et pourtant, en 1820-1821, nous sommes au seuil d'une période de sa vie où ses œuvres vont nous révéler que la religion ne lui est plus aussi étrangère : lui-même nous affirme qu'en 1822 au plus tard il s'est confessé ; d'ailleurs, il a réclamé pour son mariage les bénédictions de l'Eglise.

Nous essaierons de voir si une conviction profonde et sincère animait les sentiments qu'il exprimait ; mais auparavant nous pourrions nous demander quelles in-

fluences l'ont porté dans cette direction, et si vraiment elles lui ont donné des croyances, qu'extérieurement du moins, il a professées.

L'une de ces influences est, au dire de ceux qui ont étudié sa vie, celle d'Adèle Foucher. Avant de parcourir les *Lettres à la fiancée* et les *Lettres de la fiancée*, où nous en chercherons les traces, il nous faut connaître celle qui devait devenir un jour Mme Hugo. Nous n'avons pas la prétention de refaire, après tant d'autres, l'histoire de la famille Foucher et des premières relations d'Adèle et de Victor. Nous apporterons seulement quelques documents nouveaux qui mettront en lumière certains détails obscurs.

Foucher était Nantais comme Sophie Trébuchet, on l'a bien dit, mais sans donner de preuves à l'appui. Nous avons retrouvé son acte de baptême nous attestant que Pierre-François Foucher naquit à Nantes, le 23 septembre 1772, et qu'il fut baptisé le lendemain dans l'église St-Nicolas, sa paroisse (1). Son père, René Foucher, était maître cordonnier. Ce fait ne nous expliquerait-il pas l'aversion de Sophie Trébuchet pour le mariage d'Adèle et de Victor ? Fille d'un capitaine au long cours, petite-fille et parente de procureurs, elle ne pouvait concevoir que son fils épousât la petite-fille d'un cordonnier. Pierre Foucher reçut-il, malgré son origine plébéienne, une éducation libérale ? On le croirait, d'après ce que nous affirme de lui Alfred Asseline : « C'était « un lettré : il avait beaucoup lu, beaucoup retenu et « il s'exprimait bien. Observateur intelligent, homme de « précieux jugement, il avait à sa disposition une manière à lui d'écrire, un style net, précis, rendant bien « sa pensée, et, quand il le fallait, coloré (2). »

(1) Le 24 Septembre 1772 a été baptisé par moi vicaire, soussigné, Pierre François, né hier, fils de René Foucher, maître cordonnier et de Françoise David, sa femme, demeurant rue du Bignon Testard : ont été parrain, Pierre Simon, cousin, et maraine, Anne Viau, épouse de Gabriel Lehyec, marin, cousin de l'enfant, lesquels ont signé avec nous ainsi que le père présent. — Millier, vicaire.

(2) ALFRED ASSELINE. *Victor Hugo intime*, p. 5.

Peut-être avait-il acquis ces qualités à l'Oratoire de Nantes, où il avait été élève et où il avait pu connaître son homonyme, Fouché, le futur duc d'Otrante (1). A Nantes, affirme-t-il lui-même dans ses *Mémoires*, il avait eu pour ami l'abbé Demaure chez qui il avait souvent rencontré le grand-père de Sophie Trébuchet (2).

Venu à Paris chercher fortune, il entra à 21 ans au 8e bataillon du Temple (15 octobre 1793) puis au 104e d'infanterie (3). Le 26 février 1794 il était caporal et fourrier au mois de mai suivant. Il ne monta pas vite en grade, car on le retrouve encore caporal fourrier le 15 décembre 1796. En l'an II, il assiste au siège d'Ypres. Réformé pour raison de santé, il quitte la 40e demi-brigade et est détaché aux fonctions de secrétaire-greffier près le conseil de guerre permanent de la 17e division militaire. Le 22 septembre 1801 il reçoit son congé, mais continue comme civil ses fonctions de secrétaire-greffier. Il disparaît des rôles le 1er juillet 1806, et s'y fait inscrire à nouveau le 1er mai 1808. Quelles furent ses occupations durant cet intervalle? On le lui demandera plus tard, quand il s'agira de rectifier sa pension de retraite. Il prétendit alors que pendant cette période de presque deux ans il fut agent des subsistances à l'armée de Naples. Peut-être a-t-il été entraîné dans ces pays lointains par le général Hugo, son ami, qu'il avait connu au conseil de guerre et qui, à la même époque, était lui-même au service de Naples (28 septembre 1806-1er juillet 1808) (4). Le 1er mai 1808, il devient greffier titulaire près le 1er conseil de guerre, plus tard commis titulaire, sous-chef de bureau, chef de bureau. A différentes reprises, il reçoit des félicitations pour son zèle et son intelligence dans le service. Chevalier de la Légion

(1) *Victor Hugo raconté*, t. I, p. 11.

(2) ALFRED ASSELINE, *Victor Hugo intime*, p. 20. Il s'agit ici évidemment de Me Lenormand-Dubuisson, mais nous ignorons quel est cet abbé Demaure.

(3) Voici son signalement militaire : « Taille 1m628, cheveux et sourcils « noirs, front bombé, nez long, bouche grande, menton rond, visage ovale, « teint plombé. »

(4) E. DUPUY, *la Jeunesse des Romantiques*, p. 381.

d'honneur le 25 avril 1820, il est admis à la pension de retraite (4.000 fr.), le 1er avril 1829.

Dans les *Lettres à la fiancée,* Victor Hugo ne nous fait pas toujours de son futur beau-père un portrait sympathique. M. Foucher cédait volontiers à un premier mouvement d'humeur. Au lieu de donner des avis, il adressait des reproches ; il n'était « ni cordial, ni affectueux », selon l'expression de Victor qui pourtant aurait bien voulu l'aimer, puisqu'il était le père d'Adèle (1).

Quand Victor Hugo parlait ainsi, ne voyait-il pas seulement en M. Foucher le donneur de conseils, personnage utile, mais, disons-le, souvent ennuyeux. Si Adèle se substitue à son père et présente à Victor les idées de M. Foucher, Victor les trouve excellentes. Ne serait-ce pas parce qu'elles sont venues jusqu'à lui par le canal d'Adèle ?

Au moment de l'équipée de Dreux, elle insiste, poussée par son père, pour que Victor s'assure une position fixe, ce qui lui donnerait plus de sécurité pour s'occuper de ses travaux littéraires. Victor se range facilement à son opinion (2). M. Foucher prêchera donc un converti, quand à son tour il traitera le même sujet. Il se révèle alors à nous homme prudent et avisé. Il a vu tant de révolutions, assisté à tant de changements de régimes, qu'il n'a pas une confiance absolue dans les événements. Il demande lui aussi une base large et solide à l'édifice que Victor Hugo veut construire. La littérature doit être « la principale ressource et comme la principale occupation » de Victor, mais il faut avant tout assurer l'avenir « dans un siècle où tout semble conduire à de nouveaux malheurs (3). »

Pour M. G. Simon, M. Foucher est « prud'homme, bonhomme, sentencieux », il écrit « avec une solennelle

(1) *Lettres à la fiancée*, pp. 158-159, lettre du 1er février 1822.

(2) Lettre de Victor Hugo à M. Foucher, 27 juillet 1821. *Annales politiques et littéraires*, 18 février 1912, p. 159.

(3) Lettre de M. Foucher à Victor Hugo, 28 juillet 1821. *Annales politiques et littéraires*, 18 février 1912, p. 159.

emphase (1). » Nous ne sommes pas tout à fait de son avis. M. Foucher jette un peu d'eau froide sur l'enthousiasme enflammé de Victor Hugo. Parvenu à la maturité, il parle avec son expérience à un adolescent qui ignore tout de la vie. C'est sagesse de lui montrer qu'il n'est pas « le défenseur d'une doctrine, mais l'instrument « des hommes d'un parti. » A-t-il tort de le mettre en garde, non pas contre ce parti, mais contre « ceux qui « y marquent et ne sont ni aussi sages, ni peut-être aussi « mesurés qu'il conviendrait » ? Il a au contraire grandement raison de l'inviter à calculer les fautes déjà commises et celles que ses amis politiques auront à se reprocher (2). Il me paraît quelque peu prophète, quand il signalait à Victor Hugo l'accaparement dont il serait l'objet un jour et les critiques que soulèveraient certains chants consacrés à d'autres gloires, à d'autres infortunes que les gloires et les infortunes royalistes. Ce conseil ne doit pas nous étonner : c'est à son père en effet qu'Adèle emprunte le souci de la dignité et du respect d'elle-même, dont nous parle si souvent Victor dans les *Lettres à la fiancée*.

Mme Foucher, sur qui nous avons peu de renseignements, était, du moins d'après Victor Hugo, une femme excellente, simple, ouverte, avec des instincts de bonté : on s'attachait à elle facilement et d'une manière sincère et profonde (3). Elle aimait peut-être un peu trop l'ordre et la propreté : aussi certaines de ses recommandations opiniâtres ne manquaient pas de singularité mais d'à-propos, car, disait Victor Hugo, « la pudeur est plus précieuse qu'une robe (4). » Si parfois Victor Hugo adressait des éloges à Mme Foucher, il ne craignait pas de critiquer énergiquement ses faits et gestes : il lui pardonnait de grand cœur ses petits travers

(1) *Annales politiques et littéraires,* 18 février 1912, p. 159.

(2) Lettre de M. Foucher à Victor Hugo, 4 août 1821, *Annales politiques et littéraires,* 18 février 1912, p. 160.

(3) *Lettres à la fiancée,* p. 159, lettre du 1er février 1822.

(4) *Lettres à la fiancée,* p. 186, lettre du 4 mars 1822.

parce qu'elle était bonne, mais il ne pouvait excuser sa médiocrité d'esprit (1).

Ces quelques détails nous donnent du père et de la mère d'Adèle une connaissance imparfaite, mais du moins ils nous permettent de voir un peu le milieu dans lequel Adèle fut élevée. Nous devons ajouter que ses parents, royalistes et chrétiens, cherchèrent à lui communiquer les sentiments qu'ils professaient, sentiments qui pour la religion du moins, contrastaient avec ceux des parents de Victor.

Adèle, élevée chrétiennement, éprise de Victor, a-t-elle cherché, comme beaucoup de jeunes filles, à communiquer ses idées à son fiancé, sinon incrédule, du moins très indifférent ? D'après les *Lettres à la fiancée* et les *Lettres de la Fiancée* elle se montre à l'égard de Victor comme une jeune fille bien élevée qui se respecte et ne veut pas permettre ce que sa conscience très délicate, semble-t-il, lui reprocherait comme un mal. Mais a-t-elle été plus loin, a-t-elle eu un zèle d'apôtre ? Nous ne trouvons qu'une réponse indirecte dans la correspondance que Victor et Adèle ont échangée.

Les *Lettres à la fiancée* sont toutes pénétrées de l'amour de Victor qui donne le ton et entraîne à sa suite Adèle réservée et timide. Mais cet amour se révèle à nous avec des phases successives, que les circonstances seules semblent produire. Pendant deux ans, de mars 1820 à mars 1822, Victor désespérant d'obtenir celle qu'il aime, lui exprime la violence de sa passion, la jalousie qui souvent déchire son cœur, les idées de suicide qui le hantent. Il est prêt à se marier aujourd'hui et à mourir demain (2). Si Adèle désire sa mort, son obéissance sera prompte (3). Un jour qu'il a tenu en ses bras Adèle malade, il aurait béni Dieu de mourir ainsi (4), car c'est dans ses bras qu'il veut vivre, dans ses bras

(1) *Lettres à la fiancée*, p. 192, lettre du 10 mars 1822.

(2) *Lettres à la fiancée*, p. 20, lettre du 28 mars 1820.

(3) *Lettres à la fiancée*, p. 24, lettre du 18 avril 1820.

(4) *Lettres à la fiancée*, p. 143, lettre du 19 janvier 1822.

qu'il veut mourir pour parcourir ainsi l'éternité (1). Tout ce que Victor Hugo a éprouvé à cette époque, il l'a transporté plus tard dans les caractères d'Hernani et de Dona Sol. Comme Hernani, il est jaloux et extravagant (2). Comme lui, il craint d'entraîner son épouse dans un avenir de tristesse et de malheur (3). Son esprit est terrestre et ténébreux, tel Hernani, mais celui d'Adèle, comme celui de Dona Sol, est céleste et lumineux (4). C'est bien un amour d'exception qu'il éprouve et veut communiquer (5).

Nous n'entendons pas nier la sincérité de ses sentiments ; mais Victor Hugo éprouve-t-il, croit-il tout ce qu'il écrit et que nous venons de raconter brièvement ? Il semble qu'il se grise lui-même à la magie de ses paroles et que, parfois, leur source est dans l'imagination plutôt que dans le cœur.

A cette période d'exaltation outrée, pendant laquelle l'influence d'Adèle est nulle, succède, dans les premiers mois de 1822, une période plus calme. L'amour de Victor nous apparaît moins violent, plus raisonnable. Adèle, ou peut-être les circonstances — Victor voit ses espérances devenir chaque jour plus certaines — sont cause évidemment de cette évolution. Victor Hugo parle de l'amour « dans son acception divine et véritable ». Cet amour « suppose dans l'être qui l'éprouve toutes « les vertus comme chez toi ou le désir de les avoir

(1) *Lettres à la fiancée*, p. 113, lettre du 24 décembre 1821.

(2) *Lettres à la fiancée*, p. 139, lettre du 13 Janvier 1822.

(3) *Lettres à la fiancée*, p. 43, lettre du 19 mars 1821.

(4) *Lettres à la fiancée*, p. 124, lettre du 4 janvier 1822.

(5) *Lettres à la fiancée*, p. 134, lettre du 8 Janvier 1822.
Certains passages de ces lettres nous rappellent presque mot à mot ce que cinquante ans auparavant son grand-père Trébuchet, séparé de sa femme, lui écrivait. On lui demandait à chaque instant ce qui occasionnait sa tristesse, il avait pour réponse qu'il n'était pas des mieux portant et que c'était sa coutume (1). Victor Hugo ne s'exprime pas autrement : « Tous mes amis, « qui me demandent si souvent d'où vient que je parais triste et soucieux, « sont loin d'attribuer cette tristesse à sa véritable cause (2). »

(1) *Revue d'histoire littéraire de la France*, janvier-mars 1908 : *La famille maternelle de Victor Hugo.*

(2) *Lettres à la fiancée*, p. 114, lettre du 27 décembre 1821.

« toutes comme chez moi (1). » Il va plus loin : ce sont des esprits faibles et des cœurs étroits qui doutent de l'éternité de l'amour. Il y a au fond de l'âme qui aime, une voix qui lui dit qu'elle aimera toujours. « L'a-
« mour est la vie de l'âme : pour qui médite un peu,
« c'est une preuve puissante de notre immortalité imma-
« térielle. Ne prends pas ceci pour de vaines paroles.
« Ce sont les plus grandes vérités qu'il y ait au delà
« de la vie que je t'expose ici et il doit y avoir chez toi
« comme chez moi quelque chose qui te les révèle. Ce
« sont ces vastes et magnifiques espérances qui font
« du mariage le ciel anticipé (2). »

Cette longue citation nous éclaire sur l'état d'esprit de Victor. Tout ici-bas et au delà se réduit pour lui à l'amour « preuve puissante de notre immortalité maté-
« rielle. » Que pour quelques-uns ce soit une preuve d'immortalité, soit, mais il y en a d'autres et plus convaincantes.

Entre ces deux périodes y a-t-il eu ascension ? Peut-être ? Pour faire plaisir à Adèle, Victor a varié un peu le ton de ses lettres. Son esprit apaisé est moins terre à terre, il s'élève d'un amour passager à un amour éternel, et alors des expressions empruntées à la religion se glissent sous sa plume. « Je voudrais quelquefois t'ado-
« rer d'un culte d'idolâtrie. » — « Je vois Dieu en toi, je
« l'aime en toi, parce que je ne puis voir et aimer autre
« chose que toi. Ce sont peut-être là des blasphèmes ;
« mais pardonne-moi. Ce n'est pas offenser Dieu que
« d'adorer un ange (3). » On se demande si vraiment Victor Hugo comprend le sens exact des expressions plus ou moins panthéistiques qu'il emploie à la mode des romantiques. Il parle en poète et non en théologien, c'est évident et il est inutile d'insister.

Ces mêmes sentiments, nous les retrouvons dans ce

(1) *Lettres à la fiancée*, p. 161, lettre du 9 février 1822.

(2) *Lettres à la fiancée*, p. 176, lettre du 21 février 1822.

(3) *Lettres à la fiancée*, p. 241, lettre du 5 juin 1822, et p. 263, lettre du 13 août 1822.

que nous appellerions la troisième période qui ne comprend que quelques mois (juin à octobre 1822). Victor Hugo parle encore de culte pur et profond, d'humble et aveugle adoration. Ces mots *amour, adoration, idolâtrie,* sont trop faibles pour exprimer la réalité et c'est à Adèle d'y suppléer. Mais certaines lettres ou plutôt presque toutes sont très ardentes, pleines d'une passion qui trop longtemps contenue va pouvoir se satisfaire (1) et qui compte les mois et les jours. Victor Hugo n'a plus les idées extravagantes de la période de début ; il ne parle plus, comme au commencement de 1820, d'amour dans sa conception divine ; il est tout entier dans la réalité terrestre. C'est donc de recul, à notre avis, qu'il faut parler et non de progrès.

Si dans les *Lettres à la fiancée*, nous étudions seulement l'amour, Adèle, nous venons de le voir, n'a guère eu d'action sur son fiancé ; que si à un moment elle a semblé le conduire vers un idéal moins réaliste, elle a vite perdu le terrain gagné, et, en fin de compte, Victor est toujours resté son maître et son guide. C'est donc ailleurs qu'il faut chercher l'influence d'Adèle.

Victor, se rappelant l'éducation que lui a donnée sa mère, donne parfois à sa fiancée des conseils de dignité (2), mais il lui en demande aussi ; il les implore même avec instance, car la main d'Adèle le soutient, son regard l'encourage, sa voix peut le sauver dans son aveuglement : il se considère comme un insensé et un malheureux, qui pourtant s'efforce de devenir meilleur pour être plus digne d'elle (3). Quand il a passé un instant près d'elle, il est bien meilleur ; il y a dans le regard d'Adèle quelque chose de noble, de généreux qui

(1) *Lettres à la fiancée*, pp. 287-288, lettres du 9 septembre et 1er octobre 1822. Voir en particulier la lettre du 26 août 1822, pp. 270-271.

(2) « Maintenant, tu es la fille du général Hugo. Ne fais rien d'indigne de « toi, ne souffre pas que l'on te manque d'égards : maman tient beaucoup à « ces choses-là. Je crois que cette excellente mère a raison. » *Lettres à la fiancée,* p. 21, lettre du 28 mars 1820.

(3) *Lettres à la fiancée*, pp. 136-137, lettre du 13 janvier 1822 et p. 21. lettre du 28 mars 1820.

l'exalte ; il lui semble, quand les yeux d'Adèle se fixent sur les siens, que l'âme d'Adèle passe dans la sienne (1).

Mais sur quels points précis porte cette influence que Victor Hugo reconnaît et dont il implore les effets excellents ? Elle s'exerce avant tout sur les défauts extérieurs. Adèle absente est son juge. S'il n'a plus de mère, il a du moins une femme qui lui restera toujours ; il est sûr de ne pas manquer d'un modèle dans la vie. Ce qui l'afflige, c'est d'avoir tant de défauts : outre ceux qu'il voit, il y en a sans doute encore beaucoup qui lui échappent, il voudrait qu'Adèle les lui signale ; il essaierait de les corriger. « Aie de l'indulgence pour mes « fautes, car elles ne viennent pas de mon cœur, mais « sois sévère pour mes défauts (2). »

Victor Hugo ne se contente pas de la correction de ses défauts, il veut quelque chose de plus positif. « Enseigne-moi, toi qui es la plus noble des créatures semblables à Dieu, enseigne-moi tes angéliques vertus, car « je ne vaux que par toi. Si je peux jusqu'ici dérouler « toute ma vie sans rougir, n'est-ce pas à toi, Adèle, « que je le dois ? Si aujourd'hui, je ne trouve aucun « remords parmi tous mes chagrins, ne le dois-je pas « à l'influence protectrice de ton être sur le mien (3) ? »

Sans cesse il revient sur cette idée que si son âme et sa conduite ont toujours été pures, c'est le souvenir d'Adèle, c'est la volonté ferme de rester digne d'elle qui l'ont constamment protégé (4). « C'est parce que « j'ai voulu en tout temps te rendre un culte aussi « pur que toi que je suis resté inaccessible à ces tentations, à ces séductions auxquelles l'immorale indulgence du monde permet à mon sexe et à mon âge « de succomber (5). » L'observation de ces devoirs rigoureux qu'il s'est imposés lui a coûté, il a éprouvé

(1) *Lettres à la fiancée*, p. 67, lettre du 5 octobre 1821.
(2) *Lettres à la fiancée*, pp. 156-157, lettre du 31 Janvier 1822.
(3) *Lettres a la fiancée*, p. 114, lettre du 27 décembre 1821.
(4) *Lettres à la fiancée*, p. 39, lettre du commencement de mars 1821.
(5) *Lettres à la fiancée*, p. 70, lettre du 15 octobre 1821.

les émotions extraordinaires de la jeunesse et de l'imagination. Parfois il s'est senti faiblir, les saintes leçons de sa mère s'effaçaient de son esprit ; mais le souvenir d'Adèle accourait et il était sauvé (1).

Il nous parle des saintes leçons de sa mère, et pourtant il est une page qui jure avec une pareille expression. N'avoue-t-il pas un jour qu'elle a fait tout ce qu'elle a pu *loyalement* pour bannir Adèle de son souvenir : elle a cherché à le « livrer aux dissipations du monde » ; elle aurait voulu le voir s'enivrer des jouissances de l'amour-propre. Elle a vu que tout échouait sur lui, parce qu'il avait placé sa vie ailleurs que dans les joies qui passent et les plaisirs qui s'évanouissent (2). Que faut-il entendre par ces *dissipations du monde* et *ces plaisirs qui s'évanouissent* ; sont-ils l'équivalent *des jouissances de l'amour-propre* et *des joies qui passent* ? On se le demande avec une certaine angoisse et l'on désire une réponse affirmative ; autrement la conduite de Mme Hugo serait inexplicable et impardonnable.

Adèle est donc pour Victor Hugo un ange qui le protège. « On est lié à un ange qui nous soulève sans cesse « vers le ciel ». — « Que serais-je devenu, grand Dieu, « si le regard de cet ange n'avait pas daigné tomber sur « moi (3) ? » Il y a des instants où il se sentirait capable de descendre à tout pour atteindre plus vite au but tant souhaité, mais il se réveille, révolté contre lui-même et se demandant si ce serait en effet y arriver qu'y arriver indigne d'elle (4).

Il semble donc qu'Adèle est toute puissante sur Victor Hugo, qu'elle corrige ses défauts, soutient sa moralité. Ne dirait-on pas même qu'elle le mène à la messe. A cinq ou six reprises, ils ont des entrevues à Saint-Sulpice ; ou plutôt Victor Hugo va à Saint-Sulpice pour

(1) *Lettres à la fiancée*, p. 177, lettre du 23 février 1822 et p. 164, lettre du 9 février.

(2) *Lettres à la fiancée*, p. 223, lettre du 6 avril 1822.

(3) *Lettres à la fiancée*, p. 161, lettre du 9 février 1822, et p. 288, 1er octobre 1822.

(4) *Lettres à la fiancée*, p. 162, lettre du 9 février 1822.

chercher à voir Adèle. « Je t'ai vue aujourd'hui à Saint-« Sulpice, lui écrit-il, le dimanche 25 mars (1). — « Que te dirai-je de plus ? que je t'ai vue deux fois à « Saint-Sulpice seule et que deux fois tu m'as refusé « la permission que le Bon Dieu semblait nous donner « de passer une heure ensemble (2) ? » « J'espère te « voir aujourd'hui à la messe » — « Je vais sortir afin « de te voir de loin à l'église (3). » Le Jeudi-Saint, 4 avril 1822, Victor va deux fois à l'église : « J'espérais « te voir ce matin à l'église, je t'ai attendue bien long-« temps et bien inutilement. J'y retournerai à trois heu-« res et si je ne t'y vois pas, j'aurai du moins la conso-« lation d'avoir fait pour toi ce que tu ne ferais certai-« nement pas pour moi. » A la fin de la lettre il écrit encore : « Adieu pour aujourd'hui. Je vais à Saint-Sul-« pice. Y seras-tu (4) ? »

Il ne faudrait pas attacher une importance trop grande à ces visites à Saint-Sulpice. D'une part, elles ont lieu toutes, sauf une peut-être, pendant le Carême. Victor Hugo peut donc aller tout aussi bien pour écouter le prédicateur que pour prier. De plus, les amis qu'il fréquente à cette époque sont religieux, comme nous le verrons ; rien d'étonnant à ce qu'il les accompagne à l'église ; d'autre part enfin il semble bien qu'il se rend à Saint-Sulpice autant et plus par amour pour Adèle que par religion. Nous ne voulons pas dire que quand il assiste à la messe, il oublie complètement les augustes cérémonies qui se déroulent devant lui ; mais nous croyons que son regard est davantage encore attiré par Adèle, et, pour employer les mots chers à Victor Hugo lui-même, ce n'est pas le Dieu présent sur l'autel, mais Adèle que ses yeux cherchent dans la foule.

Cependant ne nions pas qu'en 1821 et 1822 une cer-

(1) *Lettres à la fiancée*, p. 48, lettre du 25 mars 1821.

(2) *Lettres à la fiancée*, p. 53, lettre du 27 avril 1821.

(3) *Lettres à la fiancée*, p. 165, lettre du 10 février 1822 et p. 193, lettre du 10 mars 1822.

(4) *Lettres à la fiancée*, pp. 219-221, lettre du 4 avril 1822.

taine influence d'Adèle sur Victor nous est révélée par ce que nous venons de dire, influence qui donne à l'âme de Victor de la moralité et peut-être des sentiments religieux. Mais tout en la reconnaissant, on peut en contester l'importance, car ces mêmes lettres nous donnent aussi certains détails en contradiction avec les faits qui précèdent.

Mais, nous l'avons déjà vu, il semble que par moments, ce n'est plus Adèle qui agit sur Victor ; Victor déteint plutôt sur Adèle.

A force de lire dans les *Lettres de son fiancé* certaines phrases, certaines expressions, Adèle les fait siennes. Aussi Victor, pour versifier plus tard les couplets romantiques d'*Hernani*, n'aura qu'à relire les lettres qu'il composait avec tant d'amour, à sa vingtième année, et celles qu'après avoir reçues, lues et relues il conservait précieusement. Il trouvera dans cette correspondance des idées et des matériaux qu'il saura utiliser avec art, mettant la magie de sa poésie ou de ses vers sur la prose un peu plate, un peu lourde de sa fiancée. « Je ne sais pourquoi, écrit celle-ci, mais je « ne suis pas née pour être heureuse (1). » Une autre fois elle lui envoie cette déclaration enflammée : « Se« rais-tu en prison, dans un cachot, dans tous les en« droits les plus horribles, que je te suivrais partout. « Tous les obstacles ne seraient rien pour moi et ton « Adèle s'attacherait à toi quand bien même tu t'y op« poserais. Et que crois-tu que soit la vie ? Elle n'est « quelque chose qu'autant qu'on la parcourt avec quel« qu'un qui sait vous la faire aimer, vous y faire at« tacher quelque prix, et pour moi un tombeau où je « serais avec toi serait le ciel pour moi (2). » Dona Sol ne parlera pas autrement à Hernani.

(1) Lettre du 11 novembre 1821. *Annales politiques et littéraires*, 25 février 1912, p. 180.

(2) Lettre du 5 janvier 1822. *Annales politiques et littéraires*, 3 mars 1912, p. 208.

Allez où vous voudrez, j'irai. Restez, partez,
Je suis à vous. Pourquoi fais-je ainsi ? Je l'ignore.
J'ai besoin de vous voir et de vous voir encore.
. . . .
Non, je te suis ! Je veux ma part de ton linceul !
Je m'attache à tes pas... (1)

C'est l'amour ardent du fiancé qui a pénétré la fiancée et obnubilé son sens moral. Au commencement, elle se reprochait d'agir à l'insu de sa mère (2). C'est « un « abus de confiance qu'elle commet », elle se sent « coupable ». Elle veut bien que Victor l'aime, « mais la pas- « sion est de trop, ce n'est pas durable (3). » Victor s'applique à la rassurer et à lui définir l'*amour*. Il prétend ne pas l'entendre comme tout le monde ; il ne veut point parler de l'amour charnel et passager, mais bien de l'amour immatériel, éternel, de « cet amour qui « est une religion qui divinise l'être aimé... (4) »

Victor se leurrait de grands mots évidemment, comme le fait si bien remarquer M. G. Simon (5) ; ceux-ci produisent leur effet ; Adèle confiante, un peu crédule, se laisse facilement persuader. N'est-elle pas toute admiration pour son Victor, « cet être auquel elle peut « tout confier et qui ressemble si peu aux autres (6). » Ses scrupules s'apaisent peu à peu. « Je crois, cher « ami, que je deviens mauvaise ; sais-tu que je ne me « fais presque plus de scrupule et que je t'écris sans « remords (7). » Quelques jours plus tard, la même pensée revient sous sa plume : « Doit-on oublier son

(1) *Hernani*, acte 1, scène 2 et acte 2, scène 4.

(2) Lettre du 7 octobre 1821, *Annales politiques et littéraires*, 18 février 1912, p. 161.

(3) Lettre des 19-20 octobre, *Annales politiques et littéraires*, 18 février 1912, p. 161.

(4) *Lettres à la fiancée*, lettre du 20 octobre, p. 73.

(5) *Annales politiques et littéraires*, 18 février 1912, pp. 161-162.

(6) Lettre du 2 octobre 1821, *Annales politiques et littéraires*, 18 février 1912, p. 162.

(7) Lettre du 9 au 12 décembre, *Annales politiques et littéraires*, 25 février 1912, p. 182.

« sexe, doit-on oublier que la réputation d'une jeune per-
« sonne tient à l'opinion que le monde a d'elle ? Et je
« me mets au dessus de tout cela. Je dois avoir tort.
« Une bonne conscience ne suffit pas. Je prends des
« résolutions très sages, celles de dissimuler. Mais quand
« tu es là, toutes mes belles résolutions se sauvent à
« grands pas... tout l'univers n'est rien auprès de toi
« et je demande tous les jours pardon à Dieu si je l'ou-
« blie pour penser à toi... (1) »

La mentalité religieuse d'Adèle se transforme ainsi chaque jour sous l'influence de cet amour qui grandit en elle constamment réchauffé, fortifié par une correspondance quotidienne. — Le 20 novembre (2), elle se confesse à Victor, tout en se demandant s'il ne va point sourire à sa naïveté. Elle est désolée de n'adresser à Dieu que des oraisons de bouche, car toute son âme est portée vers Victor. Elle ne sait plus remercier le Dieu qui l'a créée et qui d'un souffle pourrait l'enlever à son Victor, elle ne sait que lui demander la paix et le bonheur pour Victor, quand elle le voit malheureux. Victor n'a pas manqué d'être touché de cette confidence, dont il devait être heureux et reconnaissant. Pouvait-il se moquer d'une jeune fille dont la pensée est tellement pleine de lui qu'elle en oublie Dieu même en faisant sa prière ? Le scrupule, qu'éprouve Adèle, part certainement d'une conscience disciplinée par la religion et d'une âme que d'aucuns jugeront peut-être un peu timorée.

Quelques mois passent et le ton change. Elle écrit à Victor le 23 février 1822 (3) : « Quel serait mon cha-
« grin si, un jour, je m'apercevais que j'aurais dû être
« autrement ! Mais une semblable idée ne peut m'être
« inspirée que par Satan, car tu seras toujours le mê-

(1) Lettre de la fin de décembre 1821, *Annales politiques et littéraires*, 25 février, p. 182.

(2) *Annales politiques et littéraires*, 25 février 1912, p. 181.

(3) *Annales politiques et littéraires*, 10 mars 1912, p. 232,

« me, toujours mon Victor et tu es comme le Bon Dieu, « immuable. »

« Après avoir parlé de Dieu et du diable, je ne « parlerai pas des saints, mais bien de mon mari. C'est « le seul saint que je puisse honorer et servir, car je « suis persuadée que les habitants du Paradis n'avaient « pas ton âme ; pas même ton patron. L'on viendrait « me soutenir que je fais des sacrilèges en parlant ainsi « que je ne le croirais pas, car je n'ai pas connu ceux « qui jouissent de la béatitude éternelle ; mais je te con- « nais et jamais je ne pourrai m'absenter de mon bon « sens ni de ma tendresse. »

La timidité de jadis a fait place à un sans-gêne, à un manque de respect qui étonnent, à moins qu'il ne faille voir dans cette page un simple enfantillage d'amoureux. Victor appelle toujours Adèle un ange, Adèle peut bien regarder Victor comme un saint.

Malheureusement un fait de plus d'importance contrebalance cette explication et nous montre l'influence de Victor, l'emportement de l'amour et la faiblesse de la voix de la conscience chez cette jeune fille affolée par ses désirs et sa passion. Si le général Hugo avait refusé son consentement, Adèle aurait accepté d'être enlevée ; elle était prête à suivre Victor. Les *Lettres à la fiancée* nous l'avaient déjà révélé (1) et les *Lettres de la fiancée* sont venues apporter une confirmation presque inutile. « Tu as sans doute cru, écrit Adèle, que je par- « lais sans réflexion, lorsque je te disais que je te sui- « vrais partout. Mais c'est la résolution la plus méditée « et la plus réfléchie... Mais, cher ami, que ce ne soit « qu'aux dernières extrémités que nous nous trouvions « forcés de quitter ce que j'ai après toi de plus cher au « monde... Je suis ta femme, et Dieu qui lit dans mon « âme, sait quelles sont mes intentions, et me pardon- « nera une action qui a un but si légitime, et, sûre-

(1) *Lettres à la fiancée*, pp. 201, 203, 204.

« ment, ce grand Dieu n'a pas fait deux êtres qui ne « peuvent vivre l'un sans l'autre pour les séparer. »

L'excuse romantique, qu'apporte ici Adèle, change-t-elle la valeur morale de l'acte qu'empêchera le consentement du général Hugo, nous ne le croyons pas. Victor aurait respecté Adèle : « Le droit de te défendre et de « te protéger eût été de tous les droits de ton mari le « seul que ton esclave eût réclamé jusqu'à ce qu'un prê- « tre lui eût donné tous les autres (1). » L'imprudence eût été pour le moins bien grande et Victor, si ardent, si passionné, faisait après coup une promesse dont nous ne devons pas suspecter la sincérité, mais qui, vu la faiblesse humaine, était sujette à caution.

Adèle, de son côté, pourra bien dire plus tard qu'ils n'ont rien fait qui soit indigne, qu'ils ont préféré leur propre estime à leur bonheur (2) ; elle ne se souvient plus, sinon de ses actes, du moins de ses projets et même de ses résolutions.

Elle ajoute : « Il ne faut jamais oublier sa dignité. « Dieu nous a placés sur la terre pour parcourir l'es- « pace qu'il y a entre nous et l'éternité, de manière « que nous puissions, dans cette vie terrestre, nous ho- « norer du titre de créatures de Dieu. » A la veille d'un bonheur, « le plus grand que des hommes puissent atteindre », en face d'une passion qui chez son fiancé s'enhardit chaque jour, cette lettre est évidemment un rappel au devoir. Peut-être la conscience d'Adèle se réveille-t-elle du sommeil où l'amour l'a plongé. N'était-il pas trop tard ? Si Adèle a cherché à conduire son fiancé vers Dieu, et la chose n'est pas sûre, elle n'a point réussi. Elle n'a pas su, ou elle n'a pas pu le dominer, car c'est Victor qui entraîne Adèle sur une route opposée à celle où elle voudrait marcher avec lui.

Une autre preuve nous est fournie par deux portraits que Victor Hugo a crayonnés d'Adèle : l'un est du 8

(1) *Lettres à la fiancée*, pp. 203-204, lettre du 15 mars 1822.

(2) Lettre du 12 juillet 1822. *Annales politiques et littéraires*, 24 mars 1912, p. 272.

février 1822 et l'autre du 4 mars (1). Le premier est assez largement tracé : Adèle a toutes les vertus. Son âme est noble, tendre, candide. Elle-même est charmante sans coquetterie, belle par sa pudeur et ses grâces, pleine d'esprit et de simplicité, vierge par ses pensées et ses actions, douce, généreuse, estimant les plaisirs à leur valeur, soumise à ses devoirs, prête à pardonner dans les autres les défauts et les fautes qui ne sont pas dans sa nature, n'ayant elle-même d'autres défauts qu'une modestie excessive dont les autres abusent. Le second n'est qu'ébauché : « Toi, mon Adèle, tu as en « toi un instinct exquis qui te révèle toutes les bien- « séances : il y a dans ton organisation morale quelque « chose de merveilleux que j'admire quand je considè- « re combien ton âme est sortie grande et pure de toutes « les fausses idées dont elle a été entourée dès l'enfance. »

Le premier nous semble fait par Victor alors qu'il sent en lui l'influence d'Adèle et qu'il est inspiré par l'amour montrant toutes les qualités dans l'objet aimé. Le second nous prouve au contraire l'influence de Victor sur Adèle. *Les fausses idées* dont l'âme d'Adèle a été entourée dès l'enfance ne comprennent pas seulement les bienséances mondaines, les principes étroits de conduite dans lesquels son père et sa mère l'ont élevée, mais aussi les idées religieuses dont on l'a nourrie. Adèle ne s'en est pas débarrassée complètement : cependant les yeux de Victor voient un travail lent et continu de dégagement dans cette âme qu'il travaille à former à son image, qu'il voudrait plus libre des croyances et des convictions dont, comme nous l'allons voir, il fait peu de cas. Il est difficile d'ailleurs à Adèle de se soustraire à cette séduction continue qui l'enserre et dont rien ne peut atténuer la force, puisqu'elle cache avec soin ses relations avec Victor et leur correspondance.

Les *Lettres à la fiancée* sont avant tout, nous le sa-

(1) *Lettres à la fiancée*, p. 160 et pp. 187-188.

vons, des lettres d'amour ; aussi notre attention est-elle plus attirée, quand Victor Hugo s'écartant de sa route ordinaire s'aventure sur un terrain qu'il s'est interdit de fréquenter.

C'est à peine s'il consent à parler un jour de ses travaux littéraires : il est vrai que dans cette sorte de confession nous trouvons des détails intéressants (1). Une autre fois, à la suite de Lamartine, nous le voyons montrer l'harmonie de la nature avec ses pensées et avec l'ange qu'il aime (2). Se rappelant les leçons de ses professeurs de Sorbonne, disciples de Platon, il enseigne à son tour à Adèle que *poésie* et *vertu* sont synonymes (3).

Il ne traite pas souvent non plus les questions religieuses. Parfois, sans doute, surtout en 1820, viennent sous sa plume les noms de Dieu, des Anges, des réprouvés, du ciel, de la vie immortelle. Il croit même à l'efficacité de la prière : « Prie le Bon Dieu de m'ac-« corder ces trois qualités (courage, prudence, patience) « ou plutôt les deux dernières seulement (4). » Dans plusieurs lettres, nous remarquons des expressions analogues qui deviennent plus rares au cours des années suivantes. Ne faut-il pas voir là une manière poétique de parler plutôt que la preuve de convictions sincères ?

Mais pourquoi ne trouvons-nous pas plus souvent un écho des préoccupations religieuses de Victor Hugo ? A cette époque en effet se placent d'après lui sa conversion et sa confession. En tous cas il est en relation avec Lamennais, avec le duc de Rohan, avec Rocher et d'autres. Il va écouter à Saint-Sulpice les sermons de Frayssinous. Certainement il ne manque pas avec ses amis de discuter un jour ou l'autre quelques points

(1) *Lettres à la fiancée*, pp. 169-173, lettre du 16 février 1822.

(2) *Lettres à la fiancée*, p. 213, lettre du 23 mars 1822.

(3) *Lettres à la fiancée*, p. 125, lettre du 4 Janvier 1822.

(4) *Lettres à la fiancée*, p. 17 (28 avril 1820), pp. 13 et 15 (janvier 1820), p. 22 (commencement d'avril 1820), p. 21 (28 mars 1820), p. 23 (18 avril 1820).

de dogme ou de morale. Pourquoi ne met-il pas Adèle au courant de ces faits qui auraient dû l'intéresser ?

Une première réponse s'impose : rarement Victor Hugo entretient Adèle des mille petits évènements de la vie que les amoureux aiment pourtant à se raconter. Il est bien probable de plus que la question religieuse lui tenait moins à cœur qu'on pourrait le croire. A deux reprises toutefois il n'a pas craint de donner à Adèle son sentiment sur ce sujet.

« Je fais peu de cas, je l'avoue, lui écrit-il, de l'es-« prit de convention, des croyances communes, des con-« victions traditionnelles. C'est que je crois qu'un hom-« me prudent doit tout examiner avec sa raison, avant « de rien accueillir. S'il se trompe, ce ne sera pas sa « faute. Au reste, j'ai peut-être tort dans toutes mes « idées mais je crois du moins n'avoir pas celui de « déprécier tout le monde. » — « C'est une cruelle po-« sition que celle d'un jeune homme indépendant par « ses principes, ses affections et ses désirs, et dépen-« dant par son âge et sa fortune... (1) »

Eclairons d'abord autant que nous le pouvons ces deux lettres. La première renferme une allusion évidente à des attaques que Victor Hugo a subies et dont il ressent encore quelque chagrin ; les derniers mots nous révèlent une sorte de rancune qui ne s'humilie point, ils sont un dernier trait lancé contre un adversaire qu'on devine dans la coulisse. Victor tient aussi à révéler toute son âme et ses pensées les plus intimes à Adèle et celle-ci plus tard cherchera à nous expliquer le sens de cette lettre. « On voit poindre son désir d'être à lui et de ne « pas s'en rapporter aveuglément aux idées et aux opi-« nions qu'enfant il a reçues des autres (2). » Que vaut ce commentaire, nous n'en savons rien, en tous cas il manque de clarté. Il ne s'agit pas d'opinions purement littéraires, car Victor Hugo ne se servirait pas de pa-

(1) *Lettres à la fiancée*, p. 104 (14 décembre 1821) et p. 162 (9 février 1822) cf. aussi *Victor Hugo raconté*, t. 2, pp. 125-126.

(2) *Victor Hugo raconté*, t. 2, p. 125.

reilles expressions : croyances communes, convictions traditionnelles. Veut-il parler de convenances mondaines, de préjugés sociaux ? C'est peu probable, car il ne partirait pas en guerre avec tant d'ardeur. Fait-il allusion à des divergences de vues politiques ? Il ne s'entendait pas toujours avec son futur beau-père qui volontiers lui reprochait de s'inféoder au parti des ultras. Mais au fond ils étaient royalistes l'un et l'autre, ils avaient une croyance commune qui leur semblait une tradition de famille. La discussion ne pouvait porter que sur des points de tactique, et non sur l'essence des choses. Ces lettres ne nous révèlent-elles pas plutôt le désir de ne pas se voir imposer par la famille Foucher, très catholique, des croyances qu'il ne voulait pas partager ? Son ennui vient alors de ce qu'il n'est pas libre par son âge et par sa fortune de penser à sa guise, de montrer à tous l'indépendance des principes qu'il professe. On cherche évidemment à l'entraîner vers une religion que tout le monde croit et pratique et à laquelle ont cru ses ancêtres. Ne sont-ce pas là les arguments qu'il entend développer par Adèle, M. Foucher et Lamennais ? Il est parfois obligé de s'en servir lui-même dans le *Conservateur Littéraire*, de mettre sa conduite extérieure en harmonie avec ces principes ; mais à certaines heures il ne peut s'empêcher de les combattre et au fond il en fait peu de cas. A vingt ans, il se pose en juge souverain, il veut tout étudier avec sa seule raison, dont il ne redoute pas assez peut-être les errements possibles. Il connaît pourtant bien peu « ces croyances communes, ces convictions traditionnelles », car on se demande quand et où il a pu les étudier sérieusement. Si pour des raisons d'avenir, il se tait publiquement, si plus tard il fait profession publiquement de catholicisme, ne sommes-nous pas en droit de dire que dès ce moment il ne nous paraît pas avoir été un croyant convaincu ?

Qui d'ailleurs ne reconnaît dans l'auteur de ces deux lettres, d'une part l'élève des philosophes du XVIIIe siècle, nourri abondamment de leurs principes, et d'autre

part le jeune rédacteur du *Conservateur Littéraire*, habitué depuis deux ans déjà à juger souverainement de tout, des hommes et des livres ? Son nom ou ses initiales accompagnent les poésies, les articles purement littéraires où il ne craint rien, mais d'autres initiales et des pseudonymes voilent les opinions trop libres qu'il n'ose avouer tout haut.

De cette étude des *Lettres à la fiancée* et des *Lettres de la fiancée* il nous reste une double impression. Nous constatons une influence certaine d'Adèle : à son école Victor corrige ses défauts, ou du moins y travaille, de plus grâce à elle il reste pur et chaste (1). Mais Victor Hugo sur le chemin de l'amour entraîne Adèle ; et si le général Hugo n'avait pas donné son assentiment à leur union, nous aurions eu bel et bien un enlèvement consenti. D'un autre côté, Adèle, à n'en point douter, et sa famille ont tâché d'inspirer à Victor Hugo des idées religieuses, sans que leurs efforts, semble-t-il, aient été couronnés de succès. Assurément Victor Hugo s'est livré à des pratiques extérieures du culte, il a employé des expressions religieuses dans sa correspondance, mais il est fort probable que son âme ne fut pas pénétrée par le christianisme de la famille Foucher, dont l'influence paraît avoir été purement superficielle, puisque Victor Hugo fait peu de cas « des croyances communes et des convictions traditionnelles ».

(1) Une lettre de Soulié à Edmond Géraud, écrite au lendemain du mariage de Victor Hugo, nous en donne une preuve de plus : « Victor Hugo est depuis « hier dans les délices de l'hymen. Il vient de se marier selon son cœur : « quoique très jeune, sa raison a beaucoup de maturité ; c'est une âme très « chaste. Sa femme est, dit-on, digne d'apprécier tout cela. Ils seront heureux « bien longtemps ». Cette lettre est citée par Maurice Albert dans son ouvrage : *Un homme de lettres sous l'Empire et la Restauration. Edmond Géraud...* In-12, Paris, Flammarion, s. d. La lettre est dans l'Introduction, p. XIX.

CHAPITRE IX

HAN D'ISLANDE 1821-1823

Victor Hugo, dans une des *Lettres à la fiancée*, écrivait à Adèle : « Ethel, c'est toi (1). » Ce jour là, il lui répétait en deux mots ce qu'il lui avait expliqué longuement six mois auparavant.

« Au mois de mai dernier, le besoin d'épancher cer-
« taines idées qui me pesaient et que notre vers fran-
« çais ne reçoit pas, me fit entreprendre une espèce de
« roman en prose. J'avais une âme pleine d'amour, de
« douleur et de jeunesse ; je ne t'avais plus, je n'osais
« en confier les secrets à aucune créature vivante ; je choi-
« sis un confident muet, le papier... »

« Je cherchais à déposer quelque part les agitations
« tumultueuses de mon cœur neuf et brûlant, l'amer-
« tume de mes regrets, l'incertitude de mes espérances.
« Je voulais peindre une jeune fille qui réalisât l'idéal
« de toutes les imaginations fraîches et poétiques, une
« jeune fille telle que mon enfance l'avait rêvée, telle
« que mon adolescence l'avait rencontrée, pure, fière, an-
« gélique : C'est toi, mon Adèle bien aimée que je vou-
« lais peindre... je voulais placer près de cette jeune
« fille, un jeune homme, non tel que je suis, mais tel
« que je voudrais être (2). »

Han d'Islande n'est donc, pour ainsi dire, qu'une réplique des *Lettres à la fiancée*. L'importance n'en échappera certes à personne pour cette raison, mais aussi par-

(1) *Lettres à la fiancée*, p. 279, lettre du 29 août 1822.
(2) *Lettres à la fiancée*, pp. 171-172, lettre du 16 février 1822.

ce que, suivant l'expression de Victor Hugo lui-même, cet ouvrage « représente assez bien l'époque de la vie « à laquelle il a été écrit et l'état particulier de l'âme, « de l'imagination et du cœur dans l'adolescence... quand « on est déjà un homme par deux ou trois côtés et en- « core un enfant par vingt autres (1). »

Victor Hugo commença d'amasser des matériaux au mois de mai 1821 jusqu'à la fin de juin, au moment de la mort de sa mère. Il mûrit la conception de son ouvrage, disposa les masses, combina les détails et lorsqu'il écrivit la première ligne, il en savait déjà la dernière. La mort de sa mère interrompit son travail qu'il ne reprit qu'à la fin de juillet, après son voyage à Dreux, et qu'il continua jusqu'en octobre. Quinze chapitres étaient alors achevés (2).

Le reste du roman ne fut terminé qu'un peu plus tard, et Victor Hugo ne dût y remettre la main qu'en 1823, mais, on l'a vu par sa confession à Adèle, la même idée a dominé tout l'ouvrage, et les changements qu'il a pu lui faire subir doivent être peu nombreux. En tous cas, si nous étudions *Han d'Islande* du point de vue qui nous occupe, nous ne trouvons pas de différence entre le commencement et la fin, et pourtant nous verrons par ailleurs que la religion met une empreinte plus profonde dans les œuvres de 1823 que dans celles de 1821.

Nous savons, toujours par Victor Hugo, quel était son plan et son but. Ordener et Ethel (Victor et Adèle) dominaient le développement d'un événement moitié d'histoire, moitié d'invention, qui faisait ressortir lui-même une grande conclusion morale, base de la composition. Cette grande vérité morale, que Victor Hugo n'avoue pas, est tout bonnement celle-ci : la vertu est récompensée, le vice est puni, et un mariage entre les deux héros couronne l'intrigue.

(1) *Han d'Islande,* préface de 1833, édit. *ne varietur,* p. 3.

(2) *Lettres à la fiancée,* p. 172, lettre du 16 février 1822.

Victor Hugo avait groupé autour d'Ordener et d'Ethel « d'autres personnages pour varier les scènes et faire « mouvoir les rouages de la machine » : ils apparaissaient au lecteur, « groupés sur divers plans suivant leur « degré d'importance. »

« C'était un long drame dont les scènes étaient des « tableaux dans lesquels les descriptions suppléaient aux « décorations et aux costumes. Tous les personnages se « peignaient eux-mêmes » : il avait puisé cette idée dans les compositions de Walter Scott.

Nous ne voulons étudier dans *Han d'Islande*, ni le plan, ni les personnages, ni les tableaux, ni les descriptions, ni les problèmes littéraires que ce roman soulève. Cependant, avant de parler des idées morales ou religieuses que Victor Hugo y a développées, nous ferons quelques excursions en dehors. Elles nous permettront de vérifier si Victor Hugo s'est mis vraiment dans son œuvre et si, par conséquent, les doctrines énoncées lui appartiennent en propre.

Victor Hugo place d'abord dans son roman son amour pour Adèle. Nous y trouvons le premier baiser et l'émoi qui l'accompagne (1), la tristesse de Victor en face des exigences maternelles qui l'éloignent d'Adèle (2), la douleur de la séparation (3), la correspondance mystérieuse des âmes, malgré les barrières que le monde réel élève entre elles (4), le souvenir d'Adèle qui domine toutes ses pensées pendant le jour et illumine ses rêves (5), la boucle de cheveux qu'il presse sur son cœur (6). Victor y parle de ses stations prolongées du-

(1) *Han d'Islande*, p. 56.

(2) Ibid., p. 43.

(3) Ibid., pp. 211-212.

(4) Ibid., p. 268. Nous rapprocherons volontiers du texte de Victor Hugo certaine phrase du *Génie du Christianisme* : « Ceux qui nient les pressentiments « ne connaîtront jamais les routes secrètes par où deux cœurs qui s'aiment « communiquent d'un bout du monde à l'autre. » (3e partie, liv. 5e, ch. VI, *Harmonies morales*. Edit. Pourrat, t. III, p. 37).

(5) Ibid., p. 184.

(6) Ibid., p. 185.

rant les nuits pluvieuses, sous la fenêtre d'Adèle, de ses allées et venues devant la maison de sa fiancée (1), des excès de cette passion humaine (2) qui porterait facilement Victor au suicide (3) et peut-être Adèle elle-même (4). Les expressions chères à Victor sont mises dans la bouche d'Ethel : « N'es-tu pas mon *bien*, mon *orgueil*, mon *idolâtrie* » (5), et Ordener, comme Victor, baise avec respect la main de cet ange (6). On y découvre la joie enfantine d'Adèle, après son mariage, toute heureuse de s'appeler Adèle Hugo, comme Ethel est fière de porter le nom d'Ordener Guldenlew (7). Mais Ethel et Ordener n'ont pas suffi à Victor Hugo, il a certainement utilisé quelques-uns de ses souvenirs, pour décrire l'amour de Caroll et de Lucy. Caroll, enfant, après le jeu, s'endort sur le sein de Lucy, qui plus tard s'appuie sur le bras de Caroll (8). On retrouverait là facilement quelques pages de *Victor Hugo raconté*.

Victor Hugo, en écrivant *Han d'Islande*, imitait, comme on l'a souvent démontré, Walter Scott, Maturin, Ch. Nodier ou les Romans de la Table Ronde, mais il puisait aussi, sinon plus, dans sa mémoire. Bien des descriptions ont été empruntées très probablement aux souvenirs qu'il avait gardés des Feuillantines (9). Il les changeait, les adaptait, leur donnait un vernis de couleur locale, mais le fonds et maints détails avaient été vus par lui aux Feuillantines. La marche du régiment de Munckholm à travers les défilés, côtoyant les torrents, rampant dans les ravines, tournant en spirale autour d'une montagne ne rappelle-t-elle pas ce que Victor Hugo a observé tout enfant dans son voyage en Espagne ? La cantinière

(1) *Han d'Islande*, p. 268.
(2) Ibid., p. 502.
(3) Ibid., p. 25.
(4) Ibid., p. 463.
(5) Ibid., p. 497.
(6) Ibid., p. 498.
(7) Ibid., p. 566.
(8) Ibid., p. 200.
(9) Ibid., pp. 253, 255, 258, 266, 290.

qui se laisse tomber maladroitement du haut de son petit cheval barbe, la marmite de fer-blanc qui roule de rocher en rocher jusqu'au fond d'un précipice, le vieux soldat de fortune qui raconte ses campagnes à travers l'Europe, sont des visions d'Espagne transportées en Norvège (1).

Les souvenirs empruntés à ses travaux, à ses lectures abondent. Dès la première page, il exprime en prose ce qu'il a chanté en vers dans la *Canadienne*. A deux reprises il parle d'un berceau non plus suspendu à un palmier mais aux poutres enfumées d'une chaumière. La veuve Stadt, comme la Canadienne, trouvera entre ses yeux et le ciel le berceau vide de son enfant (2). Ailleurs il s'amuse à décrire les vieilles forêts druidiques ou ces grandes et mystérieuses constructions de Norvège qui rappellent les monuments de Lokmariaker et de Carnac (3). Cette allusion, dont on ne voit pas l'intérêt dans ce roman, lui a été suggérée évidemment par quelque lecture de Chateaubriand (4), ou par quelque conversation avec son cousin Adolphe Trébuchet, qui, comme son père Marie-Joseph, s'occupait volontiers des antiquités de la Bretagne. Tout ce qu'il dit du bourreau lui vient en droite ligne des *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Il lisait de Maistre. La preuve en est dans une longue épigraphe qui a disparu de l'édition *ne varietur* mais qui se trouve dans la première édition de 1823 (ch. XII) sur le bourreau autour duquel on fait le vide.

Han d'Islande contient aussi en germe bien des œuvres futures de Victor Hugo, ou pour mieux dire Victor Hugo s'est servi plus tard abondamment de son premier roman : il en a tiré des idées, des scènes, des personnages qu'il a su utiliser avec art. Ed. Biré a

(1) *Han d'Islande*, pp. 352-355.

(2) Ibid., p. 20.

(3) Ibid., pp. 222 et 342.

(4) Il est probable que les livres IX et X des *Martyrs* lui ont servi sur ce point.

montré tout ce que *Han d'Islande* contenait de *Notre-Dame de Paris* (1).

A bien chercher on y verrait beaucoup d'autres choses. Certaines pages sont la première ébauche d'*Hernani*. Ordener et Hernani voilent tous les deux leur personnalité, tous les deux ont un rival de haute naissance, ils rencontrent presque les mêmes difficultés pour visiter celles qu'ils aiment, tous les deux dans la montagne combattent avec des bandits ou des révoltés. Ils ont des titres à n'en plus finir qu'on apprend à l'improviste dans des circonstances presque identiques. Que ne trouve-t-on pas encore : une destinée fatale, un mariage à deux pas de la tombe. « Ce soir, dit Ethel, le cercueil sera notre lit nuptial (2). » Hernani ne parle pas autrement. Le roman n'a pas le dénouement du drame, mais en 1823 Victor Hugo n'a pas les audaces qu'il se permettra plus tard : il lui faut une punition pour le vice et une récompense pour la vertu comme dans les romans moraux de Auguste Lafontaine.

Han d'Islande n'a-t-il pas servi aussi pour *les Misérables*. Ordener, quelques heures avant le moment fixé pour son exécution, entend Ethel solliciter sa bénédiction, puis il voit le vénérable Athanase Munder agenouillé devant lui. « Qu'attendez-vous, mon père », demanda-t-il surpris ? Le vieillard le regarda d'un air humble et doux : « Votre bénédiction, mon fils. » — Et Ordener lui donna sa bénédiction « d'un accent ému et solennel (3). » La scène est presque identique qui se passe entre le vieux conventionnel et Monseigneur Myriel. Le conventionnel parle : « Maintenant, j'ai quatre-« vingt-six ans : je vais mourir. Qu'est-ce que vous ve-« nez me demander ? — Votre bénédiction, dit l'évêque. — Et il s'agenouilla. — Quand l'évêque releva la tête,

(1) Ed. Biré, *Victor Hugo avant 1830*. Benignus Spiagudry et Pierre Gringoire sont frères : le lieutenant d'Ahlefeld et le capitaine Phæbus ont grande ressemblance. Le gouverneur de Drontheim et Louis XI, pour se distraire, se font lire des placets ou des comptes de dépenses.

(2) *Han d'Islande*, pp. 503. 504, 525.

(3) Ibid., p. 505.

« la face du conventionnel était devenue auguste. Il ve-
« nait d'expirer (1). »

Nous n'étonnerons personne en disant que Victor Hugo a écrit *le Dernier jour d'un condamné* avec *Han d'Islande* sous les yeux. Non seulement dans l'espèce d'à propos qui préface son livre il a parlé de son premier roman mais plus loin il en a cité textuellement plusieurs phrases. « *Les hommes,* je me rappelle l'avoir « lu dans je ne sais quel livre où il n'y avait que cela « de bon, *les hommes sont tous condamnés à mort avec* « *des sursis indéfinis* (2). » Quelques lignes plus loin, sans prévenir son lecteur cette fois, il en cite une autre en la transformant un peu : que d'autres rapprochements d'ailleurs on pourrait faire entre ces deux ouvrages (3) !

Mais pénétrons plus avant dans cette œuvre. Dans ces premiers écrits, avons-nous dit, Victor Hugo a mis toute son érudition d'écolier : ici encore il n'a pas perdu cette bonne habitude. Il a ouvert le trésor de ses connaissances et confié à deux de ses personnages le soin de les distribuer. Benignus Spiagudry est chargé de l'antiquité. En bon grammairien, il sait que Jupiter fait *Jovis* au génitif, que *Janua* vient de *Janus* et a donné *janissaires* (4). Il connaît la mythologie et l'histoire ancienne. Saturne dévorait ses enfants nouveau-nés, Moloch et Atrée se nourrissaient volontiers de chairs humaines. Il nous renseigne volontiers sur Jason et la Toison d'or, sur Phèdre, Esope et le docte Planude ou encore sur César à qui il compare Ordener (5). Les vieux parchemins que l'on trouve sur son cadavre renferment des notes curieuses sur l'histoire de la Suède, de la Norvège, de l'Islande, sur Mercure et Cicéron, sur

(1) *Les Misérables*, t. I, p. 82.

(2) *Han d'Islande*, p. 526, et le *Dernier jour d'un condamné*, p. 331.

(3) La page où Victor Hugo parle du retour des morts sur la place de Grève et de la nature de l'âme après la mort ne rappelle-t-elle pas certains passages de *Han d'Islande* (*Dernier jour d'un condamné*, p. 429).

(4) *Han d'Islande*, pp. 145 et 249.

(5) Ibid., pp. 185 et 245.

Mahomet et Sertorius (1). Que ne sait-il pas ? Il a lu Aristote, étudié les lois de Philippe le Bel, connaît le droit de *havadium* qu'ont les bourreaux en France sur les malades de St-Ladre, sur les pourceaux et sur les gâteaux de la veille de l'Epiphanie, les générosités dont les mêmes bourreaux sont gratifiés par l'abbé de St-Germain-des-Prés (2).

Le lieutenant d'Ahlefeld ne s'occupe pas d'aussi savantes questions. Lecteur assidu des romans français du Moyen Age et du XVIIe siècle, il a nécessairement un faible pour les héros d'Honoré d'Urfé et de Mlle de Scudéry. Souvent sur les lèvres lui viennent les noms de Clélie, de Héro et de Léandre, d'Astyage, de Cyrus, de Cambyse et de Mandane, de Danaé à qui Ethel ressemble (3). Le mariage illustre d'Ordener Guldenlew avec Ulrique d'Ahlefeld, sa sœur, occupe Mèdes et Persans (4). L'histoire romaine ne lui est pas inconnue : il prend plaisir à parler de Mucius Scévole, d'Horatius Coclès, de Brennus ou des Dames Sabines (5). Le Roman de la Rose va bien à son esprit amoureux de préciosité. Ecoutons-le s'adresser à Ethel et à Ordener : « Courage ! mon joli « couple !... il me semble qu'après avoir cheminé si peu « de temps dans le pays du Tendre, vous n'avez pas « suivi tous les détours du ruisseau du sentiment, et que « vous avez dû prendre un chemin de traverse pour ar-« river si vite au hameau du baiser (6). » A l'odieux Musdoemon il tient le même langage : « Croyez-moi, le « fort est inexpugnable quand la Pudeur y tient garni-« son. » Et comme par miracle Musdoemon lui répond sur le même ton : « ... Ne forcerait-on pas la Pudeur à « capituler, en lui faisant donner l'assaut par l'amour « au lieu de se borner au blocus des Petits Soins (7). »

(1) *Han d'Islande*, p. 519.
(2) Ibid., pp. 158, 259, 159.
(3) Ibid., pp. 39, 41, 103, 125, 60, 197, 59, 102, 177.
(4) Ibid., p. 106.
(5) Ibid., pp. 63, 103, 106, 110.
(6) Ibid., p. 58.
(7) Ibid., p. 121.

A côté de cette érudition qui souvent s'étale mal à propos, qui n'amuse même pas le lecteur malgré tout le zèle déployé par l'auteur, Victor Hugo n'a pas manqué, voulant à son ouvrage une conclusion morale, d'y mettre beaucoup de religion et de merveilleux.

Chateaubriand, dans ses *Martyrs*, avait mêlé le christianisme au paganisme, et ce dernier, par la beauté des peintures, l'emporte peut-être en poésie sur le premier. Dans *Han d'Islande*, Victor Hugo a fait un mélange encore plus disparate et ce n'est pas la religion qui fait la meilleure figure.

Parlant des *Dévotions populaires*, Chateaubriand avait dit : « Chaque fontaine, chaque croix dans un chemin, « chaque soupir du vent de la nuit, porte avec lui un « prodige... Les pas du vrai croyant ne sont jamais « solitaires ; un bon ange veille à ses côtés, il lui don- « ne des conseils dans ses songes, il le défend contre le « mauvais ange. Ce céleste ami lui est si dévoué qu'il « consent pour lui à s'exiler sur la terre (1). »

Victor Hugo imite son modèle mais ce que ce dernier avait dit en cinq lignes, lui le déclare abondamment en deux longues pages : « Autrefois, à en croire les dis- « cours populaires, chaque isthme (sur les rivages de « Norvège) avait son démon qui le hantait, chaque anse « sa fée qui l'habitait, chaque promontoire son saint qui « le protégeait ; car la superstition mêle toutes les croyan- « ces pour se faire des terreurs... Un seul endroit était « libre de toute juridiction des esprits infernaux, inter- « médiaires ou célestes... car quelle fée, quel diable, ou « quel ange eût osé se faire l'hôte ou le patron du do- « maine autrefois occupé et protégé par Ralph le Géant ? « ... jamais un pêcheur... en amarrant sa barque dans « la crique de Ralph n'avait vu le follet rire et danser, « parmi les âmes, sur le haut d'un rocher, ni la fée « parcourir les bruyères dans son char de phosphore

(1) *Génie du Christianisme*, 3e partie, 5e livre, chap. VI, *Harmonies morales*. Edit. Pourrat, t. III, pp. 34-35.

« traîné par des vers luisants, ni le saint remonter vers « la lune après sa prière (1). »

A la place des dévotions que Chateaubriand avait décrites avec sobriété, Victor Hugo s'appesantit longuement sur des croyances populaires, des superstitions : il les mêle, jusqu'à les confondre, avec la religion.

Ecoutons-le parler des fées et de tout ce qui fait partie de ce monde intermédiaire (2). Spiagudry, au dire de Michel Orugix, chevauche en l'air sur un balai, les jours de sabbat. C'est un sorcier que le diable a dû emporter (3). Une vieille voudrait bien voir Han d'Islande, mais « le monstre tout entier avec sa queue « de serpent, son pied fourchu et ses grandes ailes de « chauve-souris (4). » Les farfadets du lac Sparbo attachent aux arbres voisins le nuage qui doit les remmener au lever du soleil. Un rayon qui brille dans un gouffre semble un feu magique allumé par les gnomes. La fée Ubfem a la forme d'une chouette ; la fée Mab passe par le trou des serrures (5). Le romantisme frénétique inspire à Victor Hugo des mystères plus effrayants. « Les têtes de ceux que Han... a assassinés, « reviennent chaque nuit danser autour de son lit de « feuilles sèches en entrechoquant leurs dents pour l'en- « dormir (6). » Le manoir de Vermund le Proscrit est l'un de ceux auxquels la superstition rattachait le plus d'histoires surprenantes, et d'aventures miraculeuses : « C'est aux tresses formées par les rameaux des arbres

(1) *Han d'Islande*, pp. 213-214.

(2) A côté de l'influence de Chateaubriand ne pourrait-on pas voir encore ici l'influence de Voltaire et de la *Henriade*, où tient une grande place ce monde intermédiaire. La *Henriade*, au commencement du XIXe siècle, était considérée comme la grande, la véritable épopée, le chef-d'œuvre du genre. Victor Hugo n'était pas seul à l'aimer et à y chercher des inspirations. En 1825, Parceval de Grandmaison publiait *Philippe-Auguste* où une fée, une sorcière, Mélusine, envoûtée par Satan et terrible par ses maléfices, occupe une grande place.

(3) *Han d'Islande*, pp. 165 et 195.

(4) Ibid., p. 227.

(5) Ibid., pp. 255, 364, 403-404.

(6) Ibid., p. 206.

« que venaient souvent, dit-on, se balancer, au clair de « lune, des âmes bleuâtres, esprits coupables de ceux « qui s'étaient noyés dans le Sparbo (1). » L'assemblée des mineurs lui rappelle « ces assemblées fabuleuses, « dont parlent les vieilles chroniques, de sorciers et de « démons qui portaient des étoiles pour flambeaux et « illuminaient la nuit les vieux bois et les châteaux écrou-« lés (2). »

Victor Hugo cherche là comme ailleurs à utiliser ses lectures et il transporte en Norvège des légendes de France et d'Allemagne qu'il a lues dans les vieilles chroniques ou dans les romans de Ducroy-Duminil ou d'Auguste Lafontaine. Aussi sa science se trouve-t-elle parfois en défaut. Kennybol, d'après lui, a cueilli la *mandragore* qui s'est mise à saigner et à crier, ce qui faillit le rendre fou (3). Si les légendes poussent dans tous les pays, la mandragore ne croît pas sur les côtes de Norvège mais dans les parties méridionales de l'Europe et le Midi de la France.

Victor Hugo prétend que son héros Ordener est au dessus des superstitions de son temps et de son pays. L'esprit grave et mûr de celui-ci ignore ces crédulités vaines, ces terreurs étranges qui tourmentent l'enfance des peuples de même que l'enfance des hommes (4). La suite du récit nous est une preuve que l'affirmation de Victor Hugo est trop catégorique. Victor Hugo ou Ordener se demande si les esprits des morts ne reviennent pas quelquefois sur la terre. Victor Hugo n'aurait-il pas aussi quelque ressemblance avec Ahlefeld. « Je « ne suis pas comme vous, dit celui-ci à Musdoemon, « un être sans croyance et sans foi ; ce n'est pas sans « de justes raisons que j'ai toujours eu confiance dans « la science magique du vieux Cumbysulsum (5). »

(1) *Han d'Islande*. p. 254.
(2) Ibid., p. 370.
(3) Ibid., p. 216.
(4) Ibid., p. 363.
(5) Ibid., p. 386.

A côté des sorciers, Victor Hugo ne pouvait manquer de placer Satan et de nous le donner comme eux plus ou moins ridicule. Nous ne sommes pas en effet en présence de Satan, l'ange déchu, mais ordinairement en face de Belzébuth, le roi des sorciers. Victor Hugo avait lu Milton et Chateaubriand mais il n'est point allé auprès d'eux chercher des inspiratioons, il a préféré suivre son imagination ou emprunter aux superstitions populaires les traits qui serviront au portrait qu'il nous fera de Satan. A-t-il voulu par là donner plus de couleur locale à son roman, il nous est difficile de savoir s'il a réussi et même s'il a eu cette intention.

En tous cas ses personnages ne sont point ignorants des pactes avec Satan, ou du rire du diable saisissant une âme au moment où le pacte expire (1). Ils connaissent « le grimoire de Satan », le « Signe de croix du démon ». La Tour maudite est « l'oratoire du démon » ; pour y vivre il faut avoir « pour chapelet une des sept chaînes de Belzébuth (2). » Pauvre Belzébuth, Victor Hugo lui donne toutes les formes : c'est un saint par les mérites duquel jurent les soldats : Han d'Islande n'est qu'un Belzébuth incarné. Parfois, il redevient diable et son supplice est effroyable, s'il est condamné à entendre le chœur des femmes de Drontheim une fois par semaine (3). Sous le nom de Satan il se souvient de sa chute, mais il n'est pas prouvé que pour le terrasser Saint Michel n'a pas usé de ruse. Il n'était pas difficile à vaincre d'ailleurs puisque le gendarme Thurer l'a battu avec le sabre et la langue. Depuis ce temps il est devenu l'ange des ténèbres, mais peut-être regagnera-t-il un jour le ciel, puis Ethel est belle comme un ange qui remonte de l'enfer au ciel et qu'il y a, à en croire un soldat, de « bienheureux diables (4). » Et pourtant dans l'enfer les damnés se lamentent éter-

(1) *Han d'Islande*, pp. 167 et 83.
(2) Ibid., pp. 453, 551, 139.
(3) Ibid., pp. 28, 30, 335, 27.
(4) Ibid., pp. 452, 252, 25, 153, 496, 507.

nellement, mais ils reviennent sur la terre, sous la forme de fantômes pour effrayer les vivants (1).

Les esprits infernaux d'ailleurs apparaissaient parfois parmi les hommes pour y vivre des vies de crimes et de calamité. Han d'Islande avait cette effrayante renommée. La veuve Stadt, devenue par force son épouse, est condamnée à contempler cet étrange époux pendant toute l'éternité. Ce n'est pas seulement de son corps que le démon s'est emparé, mais son âme aussi appartient à l'enfer et elle devient irrévocablement sa compagne de damnation (2). C'est là, nous dit Victor Hugo, une croyance de ces contrées superstitieuses. Victor Hugo l'a empruntée à la Norvège, soit, mais il y a une grande ressemblance entre elle et certaines idées souvent exprimées dans les *Lettres à la fiancée*. « L'immortalité de mon âme ne me semblerait qu'un grand « et triste désert si je ne devais le traverser entre tes « bras. Oui, mon Adèle, c'est dans tes bras que je vi- « vrai, dans tes bras que je mourrai, dans tes bras que « je parcourrai l'éternité (3). » C'est évidemment dans un ciel quelconque et non dans l'enfer que Victor Hugo veut passer avec Adèle son éternité, mais l'idée n'est-elle pas au fond la même, Victor et Adèle, la veuve Stadt et Han d'Islande, unis sur la terre, le seront irrévocablement dans l'éternité.

Ne pourrait-on pas faire aussi un autre rapprochement entre le portrait qu'à cette époque Victor Hugo nous a donné de Satan et celui qu'il peindra plus tard dans plusieurs de ses œuvres et surtout dans *la Fin de Satan*. Les Romantiques ont toujours eu une estime particulière pour ce révolté, ce maudit, cet être fatal, fantastique, condamné à souffrir éternellement mais que l'on rencontrait à tous les carrefours des légendes du Moyen Age, que toutes les superstitions ont plus ou moins ré-

(1) *Han d'Islande*, pp. 552, 465.

(2) Ibid., pp. 203-207.

(3) *Lettres à la fiancée*, p. 113, lettre du 24 décembre 1821.

habilité. Les Romantiques souvent se sont plu à en faire autant, et, dès *Han d'Islande*, il semble que Victor Hugo ait été hanté par cette idée. « Les bienheureux diables » et cet ange qui monte de l'enfer au ciel et à qui Ethel ressemble, ne sont-ce pas déjà comme des ébauches de Satan faisant sa paix avec Dieu et regagnant son trône dans les demeures éternelles.

En tous cas, la place de Satan dans *Han d'Islande* est bien plus importante que celle des anges restés fidèles. A peine Victor Hugo parle-t-il trois ou quatre fois de ces derniers. Dans les *Lettres à la fiancée*, Adèle était toujours un ange pour Victor, Ethel apparaît dans les destinées d'Ordener « pour ainsi dire comme ces an- « ges qui visitaient les premiers hommes et s'envelop- « paient à la fois de clartés et de mystères. Leur seule « présence révélait leur nature et l'on adorait (1). » Faut-il voir dans ce dernier mot un simple rappel des *Lettres à la fiancée*, ne serait-ce pas plutôt une traduction littérale de certaines expressions de la Bible et une preuve que Victor Hugo à ce moment connaissait et lisait la Bible ? Pour fortifier cette dernière hypothèse, se présente l'allusion que fait Victor Hugo à « l'heure inexorable où « l'ange exterminateur lancera les âmes pécheresses dans « les châtiments éternels (2). »

Adèle n'était pas seulement pour Victor un ange par la beauté ou les vertus, elle le protégeait, l'encourageait, le guidait, c'était son ange gardien. Il n'est donc pas étonnant de trouver chez plusieurs personnages de *Han d'Islande*, chez les paysans au moins, un culte particulier pour les esprits chargés par Dieu de veiller sur les hommes. « Vos esprits gardiens vous ont-ils aban- « bandonnés ? » dit la femme du bourreau. — « Vous êtes « donc né sans ange gardien ? » répète une autre femme. — « C'était mon bon ange qui le voulait », prétend Guldon. — Musdoemon-Turiaf n'a pas la même foi au même

(1) *Han d'Islande*, p. 273.

(2) Ibid., p. 120.

degré : « Saints anges du ciel, si vous existez, ayez pitié de moi », invoque-t-il sur le point de mourir (1).

A côté de l'ange gardien, Victor Hugo place le saint protecteur. Guldon, après son ange gardien, invoque « son patron béni ». — Spiagudry implore « les grands saints du Paradis ». Il parle à Ordener « de la sainte que sa mère invoquait en lui donnant le jour ». — Michel Orugix s'adressant à son frère Turiaf qu'il va envoyer dans l'autre monde lui recommande de « prier Dieu et les saints » et de ne songer « qu'au crédit que sans doute il a su se ménager près des saints. » — Wilfrid Kennybol, pour s'excuser d'avoir pris part à la révolte, en donne cette raison : « Un si petit service ne se refuse pas « entre frères qui récitent les mêmes oraisons et chô- « ment les mêmes saints (2). »

Mais l'hagiographie et le martyrologe de Victor Hugo renferment de curieuses pages : à part saint Olaüs, roi de Norvège, qui a réellement existé, presque tous les autres saints, que ses personnages invoquent, sont de son invention. Pour s'en convaincre, il suffit de rappeler le nom de quelques-uns : saint Belphégor, saint Hospice, saint Ingolphe, qui est un réprouvé, saint Usbald, saint Usulph, saint Belzébuth, saint Edon. Ceux qui invoquent de pareils protecteurs sont ou des personnages de second ordre, ou des gens que Victor Hugo voue au ridicule ; malgré cela on ne peut nier que, probablement sans mauvais vouloir, il tourne en dérision les vrais saints à qui il donne d'aussi étranges compagnons.

Mais dira-t-on à côté de tout celà, au dessus de cet amour du merveilleux, des superstitions, de cette démonologie ou hagiographie, il y a cependant, semble-t-il, un sentiment, une croyance religieuses dans *Han d'Islande*. Un ministre de la religion chrétienne promène à travers le drame sa figure austère, ses sages

(1) *Han d'Islande*, pp. 141, 335, 407, 552.
(2) Ibid., pp. 407, 143, 91, 549, 551, 473.

conseils, un évêque y tient un rôle important, plusieurs des personnages font des actes de piété.

Tout cela est vrai si on étudie ce livre à la surface, mais si l'on approfondit, l'appréciation n'est plus la même. Ce qui frappe le lecteur informé c'est l'étrangeté de la documentation religieuse. Chateaubriand, dans les *Martyrs*, avait mêlé le christianisme et le paganisme tout en les distinguant parfaitement. Victor Hugo, dans *Han d'Islande*, a mêlé le catholicisme et le protestantisme jusqu'à les confondre. A première vue, on n'aperçoit pas grand chose du catholicisme. On sait qu'il a été persécuté, mais que maintenant on n'égorge plus pour opinions religieuses (1). Spiagudry se charge de nous apprendre que les cénobites catholiques ont souvent des règles singulières (2). L'un de ces bons ermites nous apparaît ou plutôt nous voyons celui qui l'ayant assassiné en a revêtu le froc pour voiler ses crimes, son corps de bête et ses instincts sanguinaires. Il n'y a pas là, semble-t-il, une moquerie intentionnelle chez l'auteur, mais on le dirait presque quand on voit que toutes ses sympathies vont au ministre protestant, Athanase Munder.

Nous sommes en 1699, dans la Norvège, pays que le protestantisme a gagné depuis plusieurs siècles. Or l'église de Drontheim « porte sur sa flèche principale la « croix épiscopale, signe distinctif de l'évêché luthérien « de Drontheim (3). » L'évêque a un palais épiscopal des habits épiscopaux, un trône pontifical (4). Il parle, il agit comme parlerait et agirait un évêque catholique.

(1) *Han d'Islande*, p. 198.

(2) Ibid., p. 187.

(3) Ibid., p. 33. Nous ne croyons pas qu'une église, même catholique, porte sur sa flèche la croix épiscopale. Drontheim, était d'ailleurs autrefois un siège archi-épiscopal catholique. Victor Hugo a beaucoup de sympathie pour les évêques. Nous entendons parler de l'évêque Isleif qui a fait l'histoire d'Islande (p. 25), de l'évêque Spollyson qui exerçait la charge d'inspecteur des Universités (p. 34), de l'évêque de Boglum, de celui de Scalholt en Islande (p. 515), de Turmeryn, évêque de Maëstricht (p. 188). Il est vrai qu'ils sont plutôt tournés en dérision.

(4) *Han d'Islande*, pp. 520, 463, 464.

Avant d'ouvrir une cassette, il la bénit (1). On pourra dire que les luthériens ont gardé en Norvège la hiérarchie catholique, mais cet évêque n'a rien d'un luthérien, il n'en a que le nom : tout son extérieur, ses gestes même rappellent le catholicisme.

Il n'en va pas autrement d'Athanase Munder : il nous apparaît, dans la tour de Nychol Orugix, revêtu d'habits religieux, portant « l'habit noir et la chevelure ronde des ministres luthériens. » Sa croix cache la potence. Il exerce un ministère de charité en demandant et en obtenant la grâce de douze condamnés. Son humilité et son onction touchent Ordener : la patience et la prière, les seules armes de Dieu, sont ses seuls moyens de défense (2). Nous le retrouvons plus tard venant offrir les derniers secours de la religion à Ordener. Il tire de son sein un crucifix noir qu'il pose sur une sorte d'autel, et, près du crucifix, il pose une bible ouverte. Tout ce qu'il sait dire à Ordener c'est que Dieu est bon, que Dieu est fort. Se prêtant volontiers au désir d'Ethel et d'Ordener, il accomplit « la douce et redoutable cérémonie » qui légitime leur amour. Avant de quitter Ordener, comme dernière parole de consolation, il ne trouve rien de mieux que de lui demander sa bénédiction (3).

Habiller un évêque ou un prêtre n'est pas chose difficile, et pourtant Victor Hugo n'a pas réussi parfaitement ; mettre dans leur bouche les paroles qui conviennent, surtout lorsqu'il s'agit de mort et d'éternité, offre plus de difficulté. Athanase Munder se tait en face d'Ordener, et l'évêque de Drontheim récite les psaumes de la Pénitence (4).

Ces deux ministres pratiquent évidemment les vertus de charité : le dévouement ne leur fait pas défaut, ni la croyance en Dieu, mais en dehors de là nous igno-

(1) *Han d'Islande*, pp. 464, 530.
(2) Ibid., pp. 147, 152, 163, 190-191.
(3) Ibid., pp. 591 à 595.
(4) Ibid., p. 487.

rons tout de leurs sentiments et de leurs idées religieuses. Ils ne sont ni pasteurs protestants, ni prêtres catholiques, malgré l'habit mi-catholique, mi-protestant, qui cache leur nullité religieuse.

Une preuve encore que Victor Hugo est ignorant de religion nous est fournie par Schumacker. Parlant d'Ordener, il dit : « Qu'il se marie jeune... ; au moment de « sa disgrâce, on ne lui reprochera pas du moins d'avoir « ambitionné le chapeau de cardinal (1). » L'allusion est évidente à une accusation portée contre lui, Schumacker, au moment de sa disgrâce. Si Victor Hugo avait eu la moindre idée de ce qu'est un cardinal, il n'aurait pas prêté au protestant Schumacker ce mot et cette allusion qui font au moins sourire de pitié tout protestant et tout catholique instruit.

Que penser des idées et de la science religieuses des personnages de *Han d'Islande* ?

Prenons d'abord ceux de second ordre qui, nous l'avons vu, ont une si grande dévotion pour les saints, les anges ou le diable. Ils ne manquent aucune occasion de faire étalage de leurs connaissances bibliques ou évangéliques. Leur science est courte ou manque d'à-propos, mais ils n'en ont cure. Ils parlent volontiers de l'échelle de Jacob, d'Absalon, du gibet d'Aman, de la scie de saint Joseph, du calice de Jésus, du baiser d'Iscariote, de la croix du Bon Larron, de la Vraie Croix, de la vipère qui mordit saint Paul, de l'Apocalypse, d'Astaroth et de l'Antéchrist, de la Trompette du Jugement dernier (2). L'auteur veut-il faire étalage de sa science religieuse, on le dirait, mais on peut affirmer avec encore plus de raison que toutes ces allusions, qu'il s'est amusé à semer dans son livre, prouvent simplement son amour des événements ou des per-

(1) *Han d'Islande*, p. 107.

(2) *Han d'Islande*, pp. 538, 157, 151, 541, 157, 468, 547, 247, 92, 74, 137 et 145. A propos de la Vraie Croix, Victor Hugo raconte une histoire odieuse et plus qu'invraisemblable. Le roi Vermond, prétend Spiagudry, fit rotir avec du bois de la Vraie Croix les mamelles de Ste Etheldera.

sonnages extraordinaires, et non la présence chez lui d'idées religieuses. Quand, a-t-on dit, la religion perd du terrain, on voit apparaître tout un fond de paganisme superstitieux, les rêveries de l'hypnotisme, de la magie, de la sorcellerie (1). Les personnages de *Han d'Islande*, comme d'ailleurs celui qui les a créés, seraient certainement une preuve nouvelle de cette assertion.

Dans deux ou trois circonstances, ils font cependant des actes religieux. Les rebelles traversent les montagnes du Drontheimus portant pour enseigne une haute croix de bois. Ils marchent gravement et en cadence avec une régularité plus religieuse encore que militaire, sans autre chant de guerre que les psaumes et les cantiques de la Bible (2). La couleur locale est ici assez bien observée, il faut l'avouer pour une fois, et l'on croirait voir défiler, à une autre époque et sous un autre climat, les Camisards du midi de la France. Le tableau est franchement protestant. Mais nous sommes encore ici en présence d'une peinture toute extérieure : Victor Hugo n'a pas pénétré l'âme de ces personnages, il ne nous la montre pas parce qu'il ne la connaît pas.

Mais Victor Hugo, dira-t-on, n'a pas pris, pour exposer ses idées religieuses, de semblables personnages ; c'est ailleurs, c'est auprès des héros de son roman qu'il faut chercher. Soit, mais du premier coup nous sommes obligés de faire une sélection. Victor Hugo a voulu opposer le vice à la vertu ; tous ceux qui incarnent le vice n'ont qu'un but : satisfaire leurs passions et tout le reste leur importe peu. Il nous faut donc laisser de côté le comte d'Ahlefeld et la comtesse, sa femme, et Musdoemon, leur âme damnée. Inutile d'interroger le lieutenant d'Ahlefeld : sa préoccupation unique est de lire le nouveau roman de France ou de connaître la dernière mode. Han d'Islande est un monstre enfanté par un roman-

(1) Maurice Barrès, *Discours à la Chambre des députés*, 16 janvier 1911.

(2) *Han d'Islande*, pp. 390-391.

tisme amoureux de l'extravagance. C'est à peine s'il a forme humaine, en tous cas il n'a aucune trace de culture religieuse. Une réflexion cependant s'impose : tous ces personnages voient à un moment donné leur rêve s'écrouler sous la poussée d'une main vengeresse ; en est-il un seul dont la tête s'incline pour reconnaître la puissance supérieure qui les châtie, je ne le crois pas. Ils bravent plutôt d'un air farouche le destin ou Dieu, et ils attendent impassibles presque, ou odieusement lâches, le châtiment qu'ils ont mérité.

Il ne nous reste donc plus que trois figures intéressantes qui symbolisent la vertu en lutte continuelle avec le malheur et le vice.

Schumacker, aigri par le malheur, est devenu misanthrope. Il hait les hommes parce qu'il leur a fait du bien et qu'ils lui ont fait du mal, il les exècre parce qu'ils sont fourbes, ingrats, cruels. Il n'a qu'un seul amour au cœur, celui de sa fille, de cette Ethel qui grandit, pauvre fleur étiolée, à l'ombre de son cachot. La vue de Han d'Islande et ses propos sanguinaires changent son cœur « noble et grand ». Il cesse d'être l'ennemi des hommes (1). Une dernière transformation s'opère, produite, à ce qu'il semble, par la noble conduite d'Ordener. Schumacker a tant maudit dans sa vie qu'il saisit sans examen toutes les occasions de bénir. Ordener et le général Lévin qui lui apportent sa grâce font qu'il se prend à aimer les hommes. Mais le bonheur ébranla son âme qui bientôt « alla jouir d'un autre bonheur et d'une autre liberté (2). »

Nous ne nous attarderons pas à montrer ici l'absence de psychologie. Le portrait de Schumacker, comme celui de presque tous les personnages de Victor Hugo, est dessiné d'un seul coup de pinceau et nous n'y trouvons pas ces nuances délicates qui pourraient en faire le charme. Mais si nous l'étudions du point de vue reli-

(1) *Han d'Islande*, pp. 521-523.

(2) Ibid., pp. 565-567.

gieux, nous n'apercevons dans Schumacker aucun de ces sentiments, aucune de ces pensées que nous serions en droit d'attendre. Abandonné des hommes, condamné par eux, il ne lève jamais son regard vers le ciel, il n'a aucun recours vers Celui qui guérit les plaies, soulage toutes les douleurs, récompense la vertu méconnue. Le regard de Schumacker ne vise pas au delà des murs de sa prison, il contemple une vision intérieure, celle de ses honneurs perdus. Pourquoi l'auteur ne lui a-t-il pas donné un horizon plus étendu, plus réconfortant ? Ne semblerait-il pas convenable aussi que de son cœur jaillisse un cri de reconnaissance vers Celui qui répare les injustices des hommes. Victor Hugo nous dit bien qu'après sa mort Schumacker alla jouir « d'un autre bonheur et d'une autre liberté », mais a-t-il fait quelque chose pour les obtenir, les a-t-il même désirés, nous n'en savons rien.

On serait tenté de croire que Victor Hugo partage le préjugé vulgaire : la religion est inutile aux hommes, elle est bonne seulement pour les femmes. Comme Schumacker, Ordener en effet à aucun instant n'est mû par un sentiment vraiment religieux.

Dans trois ou quatre circonstances, Victor Hugo le met et par le fait lui-même est en contact avec la religion, puisque Ordener c'est lui. Au commencement du roman, Ordener vient de quitter Schumacker, il est dans l'antichambre solitaire du prisonnier, la salle est obscure, il ouvre une porte, se trouve dans un immense corridor éclairé seulement par la lune. Les lueurs nébuleuses de celle-ci tombaient par intervalles sur les vitraux étroits et élevés et dessinaient sur la muraille opposée comme une longue procession de fantômes qui apparaissait et disparaissait simultanément dans les profondeurs de la galerie. Le jeune homme se signe lentement. Est-ce la religion qui le pousse à tracer le signe sacré de la Rédemption, nous n'osons le dire et nous serions plutôt porté à croire à un vague sentiment de frayeur ou de superstition en présence de ces fantômes

que Victor Hugo aime souvent à faire défiler devant le lecteur.

La scène qui suit ne manque ni de fraîcheur ni de poésie. Ordener se trouve vis à vis d'Ethel en prières. Pour le moment ne regardons qu'Ordener. « Il tressaillit « et fut prêt à défaillir car il reconnut celle qui priait. « Il s'éloigna dans la galerie, il respecta cette vierge « qui s'entretenait avec le ciel ; la prière est un grand « mystère et son cœur était rempli malgré lui d'un ra- « vissement inconnu mais profane. »

La porte de l'oratoire se ferma... une lumière et une femme blanche dans les ténèbres vinrent de son côté. « Il s'arrêta, car il éprouvait une des plus violentes « émotions de la vie ; il s'adossa à l'obscure muraille ; « son cœur était faible et les os de ses membres s'en- « tre-choquaient dans leurs jointures, et, dans le silence « de tout son être, les battements de son cœur reten- « tissaient à son oreille (1). »

Evidemment, comme l'a démontré M. Christian Maréchal (2), il y a là un souvenir vécu, probablement le rappel d'une scène entre Victor et Adèle, et ce fait donne à cette page encore plus de valeur. Victor-Ordener tressaille, il est prêt à défaillir, car il reconnaît celle qui prie, Adèle-Ethel. Qu'éprouve-t-il ? D'abord un sentiment de respect en présence de cette vierge qui s'entretient avec le ciel, car la prière est un grand mystère. Nous serions heureux de voir Victor Hugo nous expliquer ce mot un peu trop général et trop vague. Nous comprendrions très bien Ordener unissant sa prière à celle d'Ethel. Il n'en est rien : Victor Hugo, soit par timidité, soit par ignorance (3), ne nous dit point ce qu'il

(1) *Han d'Islande*, pp. 52-53.

(2) *Lamennais et Victor Hugo*, in 8, Savaète, pp. 30-31. Remarquons simplement en passant que nos conclusions seront à l'opposé ou presque de celles de M. Christian Maréchal. La raison en est simple : il n'a pas utilisé dans cette page de *Han d'Islande* certaines parties qui ont à nos yeux une grande importance, cette phrase par exemple, « il fut saisi d'un *ravissement inconnu, mais profane* ».

(3) Victor Hugo, à cette époque, en diverses circonstances, avoue lui-même son incompétence en matière religieuse. Mais, soit en composant ce morceau,

entend par là, et chez Ordener le respect fait place à un autre sentiment, à un ravissement inconnu, mais profane, car c'est un ravissement produit par l'amour. Victor Hugo sait admirablement bien revêtir une idée toute profane d'un vêtement religieux, c'est tout ce que cette page nous permet de conclure, en ne considérant du moins que la conduite d'Ordener (1).

Ordener agit-il autrement en présence d'Athanase Munder ? Il ne lui manque certes pas de respect, mais il a peu de confiance dans la fameuse *passe* que lui remet le ministre protestant. C'est par un souvenir virgilien qu'il répond aux offres qu'on lui fait. « Dieu veuille « que votre désir soit exaucé ! Merci. Pourtant, ajoute- « t-il, mettant la main sur son sabre, je portais mon droit « de passe à mon côté (2). » Il sera obligé plus tard de reconnaître son tort, mais là encore on attendrait une autre formule que cette phrase plus ou moins philosophique : « Je respectais trop peu l'avenir, il m'en a pu- « ni en me montrant sa puissance supérieure à la mien- « ne (3). » Quelle peut bien être cette puissance de l'avenir !

A la fin du roman, Ordener sacrifie sa vie à l'honneur du père de sa fiancée. Condamné à mort après son mensonge héroïque, il est seul dans sa prison, non plus

soit du moins avant de l'imprimer, il aurait pu aller chercher des inspirations auprès de Lamennais. Avec lui et après lui il nous aurait dit ce qu'est la prière et quels en sont les effets, il ne se serait pas contenté d'un mot vide de sens. Lamennais en effet a donné dans le *Défenseur* (t. III, liv.37, pp. 481-485, 9 décembre 1820) quelques pages excellentes sur la prière, pages qu'il a composées pour servir de préface au *Paroissien* de la bibliothèque des dames chrétiennes.

(1) Ne pourrait-on pas rapprocher du mot de Victor Hugo, « la prière est un grand mystère », ce que son frère Abel disait à peu près à la même époque dans le *Conservateur Littéraire* : « L'homme qui aime le genre romantique... « aime généralement la religion, non parce qu'elle est vraie et consolante, « mais parce qu'elle est mystérieuse. Aussi toute religion incompréhensible « lui convient-elle ». (*Conservateur Littéraire*, 31 mars 1821, t. III, livrais. 30, p. 376, à propos du roman *Le Petit Pierre* de Jean Chrétien Spietz).

(2) *Han d'Islande*, p. 191. Mézence avait dit avant lui :

Dextra mihi deus et telum, quod missile libro,
Nunc adsint !

VIRG. *Enéid.* IX, 773-774.

(3) *Han d'Islande*, p. 501.

en face des rêves de son amour, mais en présence d'une réalité brutale, la mort, qui dans quelques instants va le séparer d'Ethel et le jeter sur un autre rivage. Songe-t-il à l'au-delà de la vie ? Il se pose, d'après Victor Hugo, une brève interrogation qui reste sans réponse. « Qui « sait d'ailleurs ce qui est derrière la mort ? » Est-ce bien la question de quelqu'un qui cherche la vérité, n'est-ce pas plutôt le souvenir d'un écolier qui a lu Montaigne et les philosophes. En tous cas, la pensée d'Ordener ne reste pas longtemps sur les hauteurs de la philosophie, elle revient immédiatement à Ethel. « Qui sait si les « âmes délivrées de leur prison matérielle ne peuvent « pas quelquefois revenir veiller sur les âmes qu'elles « aiment, commercer mystérieusement avec ces douces « compagnes encore captives, et leur apporter en secret « quelque vertu des anges et quelque joie du ciel (1) ? »

Victor Hugo cependant croit à l'existence d'un Dieu qui récompense et châtie. Parfois son affirmation est d'une netteté absolue : « La vertu serait une grande dé-« mence si derrière les hommes, il n'y avait Dieu. » — « Quelque secret que soit leur entretien (Hasfeld et Mus-« doemon)... il y a toujours deux insupportables témoins, « Dieu qu'ils ne voient pas et la conscience qu'ils sen-« tent (2). » D'autrefois il hésite et craint de donner un nom à l'être dont la main mystérieuse se révèle à nous dans ce que les hommes appellent le hasard, la fortune, le sort, la destinée (3).

Ordener, au seuil de l'éternité, ne pense guère à ce Dieu ni à cette main mystérieuse. Victor Hugo, qui n'a pas su donner à Athanase Munder le langage qui convenait à son état, n'a pas su non plus donner à Ordener

(1) *Han d'Islande*, p. 493.

(2) Ibid., pp. 129 et 150.

(3) Ibid., p. 314. « Oui, une raison profonde se dévoile souvent dans « ce que les hommes nomment hasard. Il y a dans les évènements com-« me une main mystérieuse qui leur marque, en quelque sorte, la voie et le « but. On se récrie sur les caprices de la fortune, sur les bizarreries du sort, « et tout à coup il sort de ce chaos des éclairs effrayants ou des rayons mer-« veilleux, et la sagesse humaine s'humilie devant les hautes leçons de la « destinée. »

les idées qui convenaient à sa situation. On attendrait un retour sur sa vie passée de la part de celui qui va bientôt rendre ses comptes, non plus aux hommes qu'il a pu tromper, mais à Dieu qui connaît ses pensées les plus secrètes.

Victor Hugo, qui nous décrit minutieusement la prison et le prisonnier, ne peut nous dire qu'une chose de ce dernier : « il rêve délicieusement », « il se juge lui-même avec un saint ravissement. » La psychologie du romancier est, on le voit, bien primitive. Il y a pour lui deux classes d'êtres : les méchants, pour qui la mort est hideuse, « au dernier moment, l'enfer se révèle à l'âme perverse qui a rêvé le néant (1) », et les bons qui comme Ordener ont pratiqué la justice, la charité, le dévouement à l'égard de leurs semblables. Le ciel est pour eux. Ont-ils des devoirs envers leur créateur ? Victor Hugo s'en désintéresse complètement, semble-t-il. Les ont-ils remplis ? Victor Hugo n'en a souci. Dans son ciel, Dieu tient d'ailleurs bien peu de place et l'amour passe avant lui. Au moment où Ordener part pour l'échafaud nous savons qu'il a prié, mais qu'il a surtout rêvé dans sa prison : il se sent fort de la force que donnent Dieu et l'amour. Rien d'étonnant : quelques instants auparavant il avait serré son Ethel sur sa poitrine. « Le sentiment de sa mort prochaine mêlait quelque chose de « solennel à son ravissement et il s'emparait de son « Ethel comme s'il en eût déjà pris possession pour « l'éternité (2). » L'expression est évidemment plus réaliste que l'idée, car à ne prendre que la première, ne diraiton pas que le ciel de Victor Hugo emprunte quelques-uns de ses caractères au paradis de Mahomet.

En résumé, Ordener est-il chrétien ? On n'oserait l'affirmer. Le portrait que Victor Hugo trace de lui, les réflexions personnelles que l'auteur ajoute çà et là de son propre fonds, nous le représentent tout au plus com-

(1) *Han d'Islande*, pp. 551-552.

(2) Ibid., p. 494.

me un déiste, croyant en un Dieu-Providence qu'il n'ose toujours nommer, en un Dieu qui châtie les méchants ici-bas et au-delà et donne aux bons, qui ne se sont guère occupés de lui, une récompense dont la nature n'est pas clairement définie et qui nous semble bien terrestre.

Ethel, peut-être parce qu'elle est femme, peut-être aussi parce qu'à côté d'Ordener-Victor, elle nous représente Adèle, est plus religieuse ou du moins a plus de sentimentalité religieuse. Elle n'a rien d'une protestante, c'est la catholique Adèle que Victor Hugo a peinte, empruntant çà et là quelques couleurs au *Génie du Christianisme* et aux *Martyrs*, couleurs dont par ignorance il ne connaît pas la valeur et qui par conséquent nous choquent. Ethel, comme Adèle, fait matin et soir sa prière, ou du moins elle prie matin et soir pour le roi sans le connaître (1). Elle lit à son père l'Evangile pour qu'il ne doute pas du ciel (2). Une protestante, il nous semble, parlerait plutôt de la Bible.

Victor Hugo nous fait assister avec Ordener à sa prière et le spectacle, tout à fait romantique, manque absolument de vérité. N'oublions pas qu'avec son père elle est enfermée dans la prison d'un château fort. Pénétrons à la suite d'Ordener. Une porte est entr'ouverte : une jeune fille agenouillée dans un oratoire gothique récite à demi-voix les litanies de la Vierge : oraison simple et sublime où l'âme qui s'élève vers la Mère des Sept Douleurs ne la prie que de prier (3). Qu'Adèle récite les litanies de la Sainte Vierge, soit, nous le comprenons facilement, mais il n'en va pas de même avec Ethel protestante qui certainement ignore cette prière. Faut-il s'en étonner ? pas trop certes, car dans un autre endroit une vieille ne s'écrie-t-elle pas : « Gloire à la Sainte Mère de Dieu (4). » Cette vieille, si la couleur locale était respectée, ne devrait pas plus croire à

(1) *Han d'Islande*, p. 355.
(2) Ibid., pp. 57 et 398.
(3) Ibid., p. 52.
(4) Ibid., p. 227.

la maternité divine de la Vierge qu'Ethel ne devrait invoquer la Mère des Sept Douleurs.

Victor Hugo continue : à voir Ethel, on eût dit « une « vierge des rives de Chypre ou des campagnes de Tibur, « revêtue des voiles fantastiques d'Ossian et prosternée « devant la croix de bois et l'autel de pierre de Jésus. » Quel mélange de souvenirs païens, romantiques et chrétiens !

Ethel prie pour son père, puissant tombé, vieux captif abandonné, et elle récite à haute voix le psaume de la délivrance. Elle prie, sans le nommer, pour Ordener, et elle récite « le cantique de la sulamite, l'épouse qui « attend l'époux et le retour du bien-aimé (1). »

Victor Hugo ne nous dit point ce qu'il entend par le psaume de la délivrance. Il l'ignore très probablement et nous l'ignorons à sa suite. Nous savons mieux ce qu'est le cantique de la sulamite : il s'agit évidemment ici du cantique des cantiques. Nous ne pensions pas que ce fut une prière, en tous cas elle serait un peu longue. Psaume de la délivrance, cantique de la sulamite, Victor Hugo a lu ces noms quelque part dans Chateaubriand ou ailleurs, il n'en a pas très bien compris le sens, mais ils allaient bien à la scène qu'il composait et il les a employés sans en demander davantage.

Cette prière, à laquelle nous venons d'assister, suppose évidemment des sentiments religieux chez Ethel, mais Victor Hugo s'est contenté de nous les faire entrevoir, car dans le reste du roman Ethel ne nous apparaît plus que comme une fille aimante et dévouée, une amante tantôt éplorée, tantôt ardente et courageuse jusqu'à l'héroïsme. Ce n'est point en effet, comme on pourrait le supposer, une timide enfant. Sans transition, ce qui est peut-être un défaut d'observation psychologique, défaut que l'on rencontre dans les femmes crées par Victor Hugo, elle passe des faiblesses féminines aux résolutions viriles. Ethel, à la suite d'Ordener, gravit avec courage

(1) *Han d'Islande*, p. 52.

les âpres sommets du renoncement. Ordener, pour sauver le père de sa fiancée, est prêt à donner sa vie ; pour arracher Ordener au supplice, Ethel ne balance pas un instant, elle consent à extirper de son cœur un amour qui est tout pour elle : c'est elle qui va conseiller à son amant d'épouser la fille du grand chancelier, Ulrique d'Ahlefeld. Cette force de caractère ne l'abandonne pas un instant : c'est elle qui propose à Athanase Munder de bénir dans la prison son union avec Ordener Guldenlew, son seigneur.

Cette scène, cette union nous semblent comme une ébauche de la scène et de l'union qui terminent *Hernani.* Ethel parle elle aussi « de la destinée fatale », de la « contagion de son malheur. » — « Tu daigneras permet- « tre, Ordener, mon seigneur, à celle qui n'aurait pu « être la compagne de ta vie, d'être la compagne de ta « mort ; car tu m'aimes assez, n'est-il pas vrai, pour « n'avoir pas douté un instant que je n'expire en mê- « me temps que toi. » — « Tu ne sais, ami, ce que je « ferai, — je me placerai aux fenêtres du donjon de « manière à te voir monter sur l'échafaud, afin que « nos âmes s'envolent ensemble vers le ciel. Si j'expire « avant que la hache ne tombe, je t'attendrai ; car nous « sommes époux, mon Ordener adoré, et ce soir le cer- « cueil sera notre lit nuptial (1). »

L'amour et la souffrance délivreront-ils l'âme d'Ethel de sa prison de chair, ou bien le poison leur viendra-t-il en aide ? Victor Hugo ne le dit point ; mais nous pencherions volontiers pour la seconde solution. Relisons maintenant quelques vers de la dernière scène d'*Hernani*, et les rapprochements vont s'imposer d'eux-mêmes. Dona Sol vient de boire une partie de la fiole empoisonnée ; elle s'adresse à Hernani, puis à son oncle.

Ne te plains pas de moi, je t'ai gardé ta part.

. . . .

(1) *Han d'Islande*, pp. 503-504.

Tu ne m'aurais pas ainsi laissé la mienne
Toi ? Tu n'as pas le cœur d'une *épouse chrétienne*.
. . . .
... Vers des clartés nouvelles
Nous allons tout à l'heure ensemble ouvrir nos ailes.
Partons d'un vol égal vers un monde meilleur
Un baiser seulement, un baiser !...
... Mort ! non pas ! nous dormons.
Il dort. C'est mon époux, vois-tu. Nous nous aimons.
Nous sommes couchés là. C'est notre nuit de noce (1).

Le poète dramatique, en 1829, prête à l'épouse chrétienne des sentiments qui n'ont germé que dans son propre cerveau, mais ne trouvons-nous pas, dès 1821, chez le romancier, les mêmes idées qui ne s'expriment peut-être pas avec la même netteté, mais qu'il est possible cependant de deviner sous la magie des phrases.

Ethel, qui au début nous apparaît comme une chrétienne, n'est plus à la fin qu'une amoureuse qui, peu soucieuse des devoirs de la religion, ne songe qu'à son amant pour mourir en même temps que lui.

De cette étude sur *Han d'Islande,* tirons une dernière conclusion. Victor Hugo, en 1833, nous dit que « ce livre, « œuvre naïve avant tout, représente avec quelque fidélité « l'âge qui l'a produit (2). » Nous souscrivons volontiers à cette affirmation.

Victor Hugo a mis dans cet ouvrage son amour pour Adèle, ses souvenirs d'enfance et de jeunesse, son érudition un peu écolière. Les personnages de ses pièces de théâtre ou de ses romans, qui s'ébauchaient dans son imagination de jeune homme, y apparaissent grossièrement dessinés, avec des contours vagues et imprécis, mais ils existent, quoiqu'ils n'aient pas encore cette vie abondante qu'il leur donnera plus tard. *Han d'Islande* renferme enfin comme un brouillon de certaines scènes, un essai un peu gauche de certaines situations.

(1) *Hernani*, acte V, scène VI, pp. 156, 157, 158.
(2) *Han d'Islande*, préface de 1833, p. 3.

L'auteur évidemment s'y révèle aussi. Il a brodé son intrigue d'amour sur un fonds très moral, la récompense de la vertu et le châtiment du vice. Mais qui va châtier ou récompenser ? C'est une main mystérieuse, puissance que parfois il n'ose nommer : ailleurs c'est un Dieu dont il reconnaît l'existence.

Mais l'imagination de Victor Hugo l'entraîne fort loin quand il s'agit de peupler le monde que ce Dieu habite. Le merveilleux dont il entoure la divinité ne fait guère figure chrétienne : démonologie, angélologie, hagiographie sont parfaitement fantastiques. Les personnages qui, pour respecter la couleur locale, devraient être protestants, sont plutôt catholiques, mais d'un catholicisme de l'invention de Victor Hugo : preuve qu'en 1821, disons même en 1823, Victor Hugo était fort ignorant de la religion qu'il était censé pratiquer, qu'il ne connaissait ni les usages et coutumes, ni les dogmes chrétiens, et qu'il construisait catholicisme et protestantisme à sa guise, d'après les fantaisies de son imagination romantique.

CHAPITRE X

Influence des Idées a la Mode et des Amis

§ I.

INFLUENCE DES IDÉES A LA MODE

Pour bien connaître Victor Hugo à cette époque, pour apprécier sainement l'état de son âme, nous avons besoin de savoir dans quelle atmosphère d'idées et de sentiments il s'est trouvé, ce que l'on pensait autour de lui, quelles théories ont pu faire impression sur lui et le pousser vers le catholicisme, et par conséquent quel fut le degré d'originalité et de personnalité de ses convictions. Pour cela il nous faut consulter les journaux, les revues qu'il lisait, les articles écrits par ses amis. Ceux-ci, plus modestes que lui, ont reflété plus fidèlement leur époque sans la troubler par des éléments personnels ; leurs convictions ont plus de sincérité car ni le désir de la gloire, ni le souci de leur réputation ne les ont portés à varier, à changer, à masquer leurs intimes pensées.

Nous avons parcouru la plupart des journaux ou des revues imprimées de 1819 à 1823 et que Victor Hugo pouvait lire ; partout nous avons trouvé, énoncée avec une force plus ou moins grande mais toujours avec une netteté saisissante, une idée, qui sous les diverses formes qu'elle prend, peut s'énoncer ainsi : Pour avoir du talent ou du génie, il faut être royaliste et religieux. Seuls ont une valeur les écrivains qui sont royalistes et

religieux, tous les autres sont nuls, ne comptent pas, et les journaux et les revues appuient leur assertion par des exemples nombreux.

Au commencement, on parle de l'union de la religion et de la monarchie. On célèbre la restauration du trône et de l'autel. *La Quotidienne* (1) est heureuse de rappeler une parole de Chateaubriand : « Personne plus que « moi n'admire la Sainte Alliance... mais il est une « alliance plus sainte, plus nécessaire, c'est l'alliance avec « Dieu. Elle seule peut nous sauver. » Le vicomte de la Rochefoucauld s'exprime à peu près dans les mêmes termes : « La religion de nos pères peut seule réparer « les maux causés par l'irréligion du temps. La reli- « gion et la monarchie sont plus que jamais devenues « inséparables en France où l'homme religieux est né- « cessairement monarchique (2). »

Abel Hugo, dans le *Conservateur Littéraire*, transportait la question sur le terrain des lettres. Il était d'avis évidemment d'unir la royauté et la religion. « Au reste, « disait-il, une chose nous a frappés dans notre âge de « lumières, c'est que tous nos hommes de talent sont « religieux (3). »

Lamartine, par ses *Méditations poétiques*, en était une preuve, et Genoude, l'ami de Lamennais, se chargeait de le montrer dans le *Conservateur* et de mettre bien en lumière l'idée ébauchée par Abel Hugo. Il commençait par rappeler, pour appuyer sa thèse, une parole de Fénelon : « La poésie est plus sérieuse et plus utile que le « vulgaire ne le croit. La religion l'a consacrée à son « usage dès l'origine du genre humain ». Puis il faisait le procès de lord Byron, « incontestablement poète par « l'expression... mais qui a mis en vers l'âme d'un « athée. » La transition venait ensuite tout naturellement. « Plus heureuse que l'Angleterre, disait-il, la France voit

(1) *La quotidienne,* 9 octobre 1819, article signé R.

(2) *Journal des Débats,* 15 novembre 1819.

(3) *Conservateur Littéraire.* t. I, liv. 3, p. 392, 15 janvier 1820. Article sur la Panhypochrisiade de Népomucène Lemercier.

« aujourd'hui s'élever dans son sein un poète qui puise « ses inspirations dans la religion, véritable source de « lumière et de vie. Ce poète est M. de Lamartine... « L'*Epître à Lord Byron*... exprime en vers admira- « bles le système magnifique du christianisme, réponse « éternelle au désespoir de l'athée... C'est le plan de « l'Evangile que M. de Lamartine développe dans une « éclatante poésie... M. de Lamartine est une preuve « de plus à quel point se lient les saines doctrines en « religion, en politique, en littérature... » Genoude rendait en terminant ses hommages au génie, qui se transformait chez Lamartine en « ange de lumière (1). »

Chateaubriand et La Rochefoucauld, occupés surtout de politique, voyaient d'abord la liaison entre les théories religieuses et les opinions monarchiques. Abel Hugo et Genoude, hommes de plume, réunissaient dans le même faisceau la religion, la politique et la littérature.

Saint-Victor, dans le *Défenseur*, quelques mois plus tard, va reprendre le même thème pour lui donner une ampleur plus grande. Il consacre au moins vingt pages et deux articles aux *Méditations* de Lamartine (2). Il s'inspirait, comme Genoude, de la pensée de Fénelon et il s'attachait à prouver longuement que « la poésie « fut, dans son principe, le langage religieux ; et les « poètes sublimes, qui chantèrent les louanges du vrai « Dieu la portèrent, dès les premiers temps, à sa plus « haute perfection. » — La poésie, en dehors du peuple hébreu, était païenne « sans cesser toutefois d'être re- « ligieuse ». — « Les poésies les plus licencieuses con- « servaient un caractère religieux et la poésie, sacrée « dès son origine, n'avait point cessé de l'être pour s'être « abaissée jusqu'à célébrer les passions humaines les plus « honteuses, par la raison qu'il n'était point de passion « qui n'eut été déifiée. »

(1) *Conservateur*, t. VI, liv. 76, pp. 508-513, 9 mars 1820.

(2) *Le Défenseur*, t. I, liv. 7, avril-mai 1820, pp. 344-354 et t. II, liv. 16, juillet 1820, pp. 106-119.

De l'antiquité il passait au Moyen-Age : « Ces siècles « non lettrés eurent aussi leur littérature : ils eurent des « poètes, puisque la poésie est une langue qu'il est na- « turel à l'homme de parler ; et par une inspiration « non moins naturelle, ce fut dans le Christianisme que « ces poètes cherchèrent d'abord leurs sujets et qu'ils « puisèrent leur merveilleux. » Il apportait alors ses preuves. Les poésies sacrées du Moyen-Age retentissent encore dans nos temples, affirmait-il ; quand ces poètes grossiers traitent des sujets profanes, ils font intervenir les saints du Paradis ; leurs fictions prennent leur source dans les croyances du christianisme. Leurs inventions dramatiques sont tirées des livres saints, des mystères les plus augustes de la religion.

Du Moyen-Age Saint-Victor passait à la Renaissance qui suivit un double courant. Quelques esprits supérieurs dans l'épopée transportèrent dans des chants inspirés par la religion les beautés de la poésie. La foule des rimeurs au contraire se prosterna devant les divinités riantes et fabuleuses de l'antiquité ; parfois même ils firent un mélange bizarre des divinités profanes avec les mystères les plus augustes de la religion du vrai Dieu, mais ces ouvrages monstrueux achevèrent de prouver « combien la poésie est essentiellement religieuse. »

Au XVIIe siècle, les faux dieux triomphent et leur victoire fut fatale à la poésie car les chants des poètes « jadis sacrés ne parurent plus aux yeux des gens sen- « sés qu'un frivole amusement. » — « Boileau se fit l'apôtre de cette hérésie littéraire », mais « sa raison su- « périeure le préserva dans ses propres écrits du danger « des fausses doctrines qu'il venait de consacrer. »

Saint-Victor commençait son second article en essayant de prouver que Boileau combattit lui-même ses propres doctrines et affirma que *la poésie ne vit que de foi*.

> Une merveille absurde est pour moi sans appas ;
> L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.

Il s'efforçait aussi de montrer que la religion imprégnait les poésies païennes de Racine. Sa démonstration se faisait plus évidente alors qu'il parlait de J.-B. Rousseau.

Un court aperçu sur le XVIIIe siècle permettait à Saint-Victor de faire une excursion en pays étranger et d'étudier, chez les Allemands et les Anglais, la tentative « de « créer un merveilleux nouveau avec des contes de re- « venants et cette espèce de merveilleux que l'on doit « au génie des nourrices et des vieilles femmes. » Ils ne purent qu'exciter la pitié des gens raisonnables.

Il revenait en France avec le genre descriptif. Delille, dont l'un des meilleurs ouvrages est la traduction d'un poème religieux, fut entraîné comme malgré lui par le fatal esprit de son siècle, esprit éminemment anti-poétique. Rompant la chaîne qui unit le présent au passé, le XVIIIe siècle, s'enfermant stupidement dans le cercle aride de la raison humaine, a enfanté des erreurs monstrueuses dont il n'y avait point eu jusqu'alors d'exemple parmi les hommes.

Saint-Victor avait ainsi parcouru toute l'histoire de la littérature, pénétré de cette idée qu'elle doit être avant tout chrétienne si elle veut être vraiment poétique. Il arrive enfin au XIXe siècle et il salue la génération croyante qui s'élève au milieu des ravages que fait encore l'athéisme ; elle est destinée à se fortifier dans le bien par le spectacle même du mal et de ses effets prodigieux. Il lui était réservé de renouer le fil des traditions. « Cette génération a paru : elle croît au milieu « de nous pour un meilleur avenir ; et déjà plusieurs « talents supérieurs sortis de son sein ont rendu plus « remarquable encore cette stérilité incurable, cette mé- « diocrité sans ressources dont semble frappé tout « ce qui combat maintenant contre la vérité. On pouvait « prédire que les poètes qui s'élèveraient au milieu de « cette société des enfants de Dieu rendraient à la poésie « son véritable caractère et augmenteraient le succès dû

« à leur talent de toute la majesté et de tout le charme des « inspirations religieuses. »

Saint-Victor n'avait pas besoin de tirer la conclusion, elle s'imposait nette et précise : tous ceux qui n'étaient pas religieux étaient frappés d'une « stérilité incurable », leur « médiocrité » était sans ressource. Athéisme et nullité allaient de pair, talent et religion s'unissaient nécessairement.

Il abordait enfin les *Méditations poétiques,* mais il ne pouvait évidemment se débarrasser de l'idée qui l'avait guidé dans sa longue excursion à travers l'histoire de la littérature. A peine avait-il admiré chez Lamartine les qualités qui font le véritable poète, « les pensées no- « bles, les sentiments profonds, le style imagé, les cou- « leurs, l'éloquence, l'harmonie de la poésie », qu'il revenait à sa pensée. « Tous ces trésors de l'imagination, « de l'intelligence, et du langage, sa muse chaste et pas- « sionnée tout à la fois, semble ne s'en servir que pour « former un cantique d'adorations continuelles au vrai « Dieu, que pour célébrer la grandeur de ses bienfaits « et les merveilles de sa miséricorde. Dieu, la religion, « la foi, l'amour, les immortelles espérances se mêlent « sans cesse dans ses chants à la peinture des faibles- « ses de l'homme, purifient ses affections les plus mon- « daines, sanctifient en quelque sorte ce qu'il y a de « profane dans ses vœux et dans ses pensées. »

Les citations se pressaient abondantes, mais toujours la même idée reparaissait jusqu'à en être fatigante pour le lecteur. « Montrons maintenant, disait Saint-Victor, le « poète livré aux faiblesses de son cœur, et admirons « ce que la religion peut répandre de charme sur l'ex- « pression d'un sentiment que les muses profanes ont « présenté sous mille formes et qu'elles ont su rendre « trivial pour l'avoir trop honoré et trop célébré. » Il reproduisait des vers de la XIXe méditation : *La Foi* et la XXVIIe presque entière : *Le Temple,* mais il choisissait avec art ce qui pouvait servir à édifier sa thèse.

Ce n'était pas suffisant de montrer Lamartine poète

chrétien et, disons-le, poète parce que chrétien. Il fallait prouver qu'il n'était pas une exception et qu'il avait des émules dans les « talents supérieurs de la jeune génération » et que nombreuse était « la société des enfants de Dieu. » A la suite de Lamartine il mettait Edmond Géraud qui, disait-il, prendra bientôt sur le Parnasse français, la place honorable qui lui appartient légitimement, puis Sapinaud de Boishuguet avec ses *Elégies Vendéennes* et la Traduction des *Psaumes*, puis Victor Hugo et son Ode *Moïse sur le Nil* où le poète que l'on dit très jeune encore s'élève quelquefois à des beautés de premier ordre, enfin le Comte de Coëtlogon qui vient de publier un poème en seize chants intitulé *David*.

A la suite des poètes, Saint-Victor citait quelques prosateurs : il annonçait la traduction de la *Bible* de Genoude et le second volume de l'*Indifférence en matière de religion*. L'amitié évidemment guidait le jugement du critique et quelques-uns des « talents supérieurs » qu'il prônait sont complètement oubliés (1).

« Il est consolant, disait-il en terminant, de voir les « sciences et les lettres si noblement cultivées ; et com« me dans les plus beaux jours de la monarchie et du « christianisme, de pouvoir compter leurs plus dignes « favoris dans la société des chrétiens et des royalistes. « Cette supériorité décidée de talent et de lumières dans « le parti le plus juste est si manifeste que les libéraux « eux-mêmes n'osent point la contester ; et dût leur fu« reur s'en accroître, le caractère de l'erreur est tel au« jourd'hui, que l'intelligence de ceux qui s'y livrent « doit en être de jour en jour plus dégradée, et que « cette infériorité qui les humilie et qui les désespère « ne peut manquer de devenir de jour en jour plus frap-

(1) Notre intention n'est point évidemment de juger ici la critique de Saint-Victor. Il a adressé ses louanges aux poètes et aux ouvrages que ses amis admiraient. De plus il n'a regardé l'œuvre de Lamartine que sous un angle déterminé d'avance, il n'en a pas vu tous les côtés et il n'a cherché que les matériaux utiles à ses desseins. Le jugement qu'il a porté sur les *Méditations poétiques* gagnerait à être reformé et surtout complété par d'autres aperçus.

« pante, plus honteuse et jusqu'à leur dernière confu-
« sion. »

L'article de Saint-Victor, tout littéraire au commencement, finissait presque en diatribe politique et le critique ultra frappait sans ménagement et sans distinction tous les libéraux, ses adversaires. C'était aller trop loin que de leur dénier tout talent, de croire que l'erreur dégradait d'une manière honteuse leur intelligence stérile et médiocre. Attachés pour la plupart à des formules vieillies et à des sujets rebattus indéfiniment, les libéraux ne voulaient pas comprendre que la littérature évoluait et qu'une ère nouvelle s'ouvrait. Eux aussi mêlaient la politique à leurs querelles littéraires et ils rejetaient les genres nouveaux parce qu'ils étaient cultivés par d'ardents royalistes. Les *Lettres Normandes* exprimaient bien leur sentiment dans ce jugement que nous cueillons parmi d'autres. « Nous ne voyons
« pas sans plaisir que la plupart des écrivains, qui s'ef-
« forcent de corrompre le goût en France, appartien-
« nent à une classe d'hommes dont nous nous honorons
« de ne pas faire partie. L'*Atala*, le *Jean Sbogar*, les
« *Folies du Siècle* ne sont pas nés parmi les libéraux.
« On nous permettra donc de jeter à loisir le ridicule
« sur les productions du même genre, sur les œuvres
« romantiques qui fourmillent aujourd'hui parmi nous
« avec une déplorable abondance (1). »

Victor Hugo a certainement lu l'article de Saint-Victor et probablement les *Lettres Normandes* (2). Il a été enchanté de voir son nom joint à des noms illustres, Lamartine, Lamennais, Ed. Géraud. On l'incorporait à leur suite dans la société des enfants de Dieu, on le séparait nettement des libéraux. A force de l'entendre répéter, il devait finir lui aussi par la partager cette

(1) *Lettres Normandes*, t. X, lettre 7e, p. 265, 14 avril 1820.

(2) Victor Hugo n'ignorait ni le *Défenseur*, ni les *Lettres Normandes* puisque le *Conservateur Littéraire* avait pris contre ces deux journaux la défense de Chateaubriand, contre le *Défenseur* qui ne regardait pas Chateaubriand comme le premier et le chef des royalistes et contre les *Lettres Normandes* qui niaient la sincérité de ses sentiments.

idée : pour être bon poète il fallait porter l'estampille royaliste et composer des poésies religieuses. Victor Hugo avait dix-huit ans, il cherchait avant tout la renommée, pouvait-il résister alors qu'on le poussait bon gré mal gré à la suite de gens qui avaient de la gloire et du talent et dont le voisinage n'était pas fait pour lui déplaire. On comprend facilement qu'il ait cherché à les imiter, soit par intérêt et politique, soit par une conviction ni très profonde ni très bien définie.

Saint-Victor n'était pas le seul à soutenir dans le *Défenseur* la thèse que nous venons d'étudier ; de Bonald et Lamennais l'appuyaient de leur autorité.

De Bonald rendant compte du second volume de l'*Essai sur l'Indifférence,* trouvait que l'extinction « de la « foi était d'autant plus alarmante qu'elle était politique « et en quelque sorte nationale. » Il parlait des écrivains « qui avaient essayé de faire voir l'intime alliance des « vérités religieuses et des vérités politiques (1). »

Lamennais de son côté publiait un article intitulé : *Quelques analogies entre la religion et la politique* (2).

L'athéisme, disait-il, est l'absence de tout pouvoir spirituel d'où résulte l'anarchie de l'univers... La souveraineté individuelle ou l'absence d'un pouvoir général dans l'état correspond à cette erreur religieuse, c'est l'athéisme politique.

La démocratie établit dans l'état une multitude de pouvoirs égaux, mais néanmoins subordonnés dans leur exercice. C'est le polythéisme qui n'est au fond qu'une démocratie de dieux, comme la démocratie est le polythéisme politique...

Un dieu sans personnes divines, c'est le déisme ; un pouvoir sans personnes sociales, c'est le despotisme ; et

(1) *Le Défenseur*, t. III, livr. 28, p. 52, octobre 1820. Quelques mois plus tard, il reprenait la même idée sous une autre forme dans la *Quotidienne* du 2 février 1821 : « La religion et la royauté sont inséparables en France : C'est « ensemble qu'elles ont péri, ce n'est qu'ensemble qu'elles peuvent se relever. « Si donc la religion ne se relevait pas encore, qu'en faudrait-il conclure ? »

(2) *Le Défenseur*, t. III, liv. 32, p. 241, 4 novembre 1820.

partout où le despotisme est établi, il existe dans la religion une disposition sensible à se rapprocher du déisme.

Un seul Dieu en trois personnes ou Dieu conçu sans la notion de trois personnes distinctes dans une nature unique offre le type de la monarchie pure, de cette monarchie chrétienne dont M. de Bonald a développé d'une manière admirable la constitution et les lois : monarchie où l'on retrouve partout la *Trinité dans l'Unité...* Ce gouvernement dans sa simplicité et sa grandeur, est une des plus magnifiques créations du christianisme.

Cette théorie de l'union de la politique, de la littérature et de la religion, nous la trouvons encore dans le *Journal des Débats* sous la plume de Hoffman (1). Z = Hoffman avait écrit deux articles sur le *Clovis* de Viennet. Très classique, il devait nécessairement attaquer les romantiques, mais il soutenait la même thèse que tous les écrivains royalistes de l'époque. Il commence ainsi : « Une « observation qui n'a échappé à personne, c'est qu'il « existe entre les doctrines littéraires et les doctrines « politiques une concordance parfaite et une dépendan- « ce réciproque. L'époque où l'esprit philosophique a « voulu analyser le pacte social est celle où les petits « esprits ont voulu réformer le code littéraire et établir « des principes plus favorables à la médiocrité. Les rè- « gles du goût étaient aussi gênantes pour les mauvais « écrivains que les lois de l'Etat pour les anarchistes ; « et dès que l'on osait attaquer l'autorité légitime, la re- « ligion et la morale, on n'était pas assez inconséquent « pour respecter Aristote et Horace qu'on ne lisait point « et Boileau qu'on ne lisait guère. »

Ce début met en évidence un point que l'on n'a peut-être pas assez remarqué. Le romantisme, fils de Chateaubriand et par conséquent religieux, est fils aussi de la révolution, car il commence à l'époque où nous sommes (1820) à attaquer l'autorité. Hoffman a surtout remarqué

(1) *Journal des Débats*, 23 novembre 1820, Hoffman signait *Z*.

ce point, mais les jeunes écrivains qui deviendront bientôt les coryphées du romantisme n'ont point encore cette audace. Soumis à l'autorité jusqu'à nouvel ordre, ils comprennent comme Hoffman qu'il y a concordance parfaite et dépendance réciproque entre les doctrines politiques et les doctrines littéraires et religieuses.

Quelques mois plus tard, dans le *Défenseur* (1), Joseph Rocher, l'ami de Lamennais et de Victor Hugo, écrivait un article sur la *Décadence des lettres*. Il en voyait une des causes dans l'abandon des idées religieuses.

« La sublimité des doctrines religieuses garantissait sous « Louis le Grand l'excellence des doctrines littéraires, « et la pureté du goût fut inséparable de l'amour de « l'ordre... Si les auteurs présents ont perdu la trace « des grands hommes c'est parce que la religion n'a « point fécondé leur pensée (2). »

Légitimité et talent sont inséparables, disent à leur tour les *Lettres Champenoises* : « C'est une chose digne « d'attention que les hommes qui dans ce siècle marquent « le plus par leurs talents sont tous invariablement at- « tachés à la cause de la légitimité. Je n'en citerai pour « exemple que MM. de Chateaubriand, de La Mennais, de

(1) *Le Défenseur*, t. III, liv. 39, pp. 596-603, 30 décembre 1820.

(2) Victor Hugo ne pouvait manquer de lire le *Défenseur* qui, le 3 mai 1821, citait avec éloges vingt-deux vers de son ode sur le *Baptême du duc de Bordeaux* (t. V, pp. 40-41). « De toutes les pièces de vers qui ont paru sur le « baptême de Mgr le Duc de Bordeaux, la plus remarquable sans contredit est « celle publiée par M. Victor Hugo qui à peine âgé de 19 ans compte déjà « parmi l'élite des écrivains royalistes. » Des citations habilement faites montraient justement cette union de la religion et de la royauté dont nous parlons.

Les trônes tombent ; l'autel croule ;
Les factions naissent en foule.
. . . .
Dieu n'épuise pas le pardon ;
Il mène au repentir l'impie.
. . . .
Peuples ne doutez pas, chantez votre victoire.
Un sauveur naît, vêtu de puissance et de gloire.

Cette petite note n'était pas signée, mais il est à remarquer que cette livraison du *Défenseur* et la suivante annoncent les *Romances historiques* d'Abel.

Un mois plus tard (21 juin 1821) M. C. (de Courchamps ?) faisait un article sur les *Poésiques lyriques* de Dorion, un nantais, et trouvait qu'on n'avait pas rendu assez de justice au talent de M. Victor Hugo.

« Bonald, de Fontanes et de Maistre. Je ne veux point « d'autres garants de l'excellence de cette cause : tous « les arguments de nos grands publicistes tombent de- « vant de telles autorités (1). »

La Foudre (2) ne parlait pas autrement : « C'est une « chose digne de remarque, surtout en ce moment, que « la supériorité des poètes qui ont suivi le droit chemin « de l'honneur, sur ceux qui se sont faits les Tyrtées « de l'opposition. L'amour de la légitimité... élève la « pensée et nourrit la poésie... les prétendues idées li- « bérales rétrécissent le cœur... C'est un fait reconnu « par tous les gens de goût : les *idées libérales* ne sont « pas poétiques. »

Les pauvres libéraux, à chaque instant, recevaient, et de tous côtés, des brevets de nullité. *La Quotidienne* (3), en annonçant l'ouverture des *Bonnes Lettres*, félicitait cette société d'avoir été, pendant sa première année, fidèle à son titre et d'avoir « constamment dé- « montré l'avantage des principes monarchiques sur ces « maximes pernicieuses que quelques écrivains cherchent « encore à répandre aujourd'hui... elle a prouvé l'in- « fluence nécessaire de la religion et de la morale sur « le développement des facultés de l'homme. »

V. Hugo n'a peut-être pas lu tous ces articles de revues ou de journaux que nous venons de parcourir. Si nous les avons accumulés ainsi, c'est pour bien montrer l'état des esprits de ceux qu'il fréquentait. Lui-même nous a fourni la preuve qu'il partageait leurs idées. Ouvrons la *Préface* des *Odes et Poésies diverses*. En juin 1822, il écrit : « Il y a deux intentions dans « la publication de ce livre, l'intention littéraire et l'in- « tention politique ; mais dans la pensée de l'auteur, la « dernière est la conséquence de la première, car l'his- « toire des hommes ne présente de poésie que jugée

(1) *Lettres Champenoises*, t. IV, lettre 30e, pp. 86-87, 17 février 1821.

(2) *La Foudre*, n° 4, p. 4, 25 mai 1821, sous la signature L.

(3) *La Quotidienne*, 17 octobre 1821.

« du haut des idées monarchiques et des croyances re-
« ligieuses. »

Victor Hugo, dans ces quelques lignes, n'a ni la nervosité, ni l'ardeur et la violence des journalistes toujours sur la brèche, attaquant sans cesse les libéraux qui d'ailleurs sont prompts à la riposte. Il pose plutôt en penseur et en philosophe, qui, placé au-dessus des vaines querelles, exprime sentencieusement sa pensée et semble croire qu'on ne peut y contredire.

Quittons-le un instant pour continuer notre enquête à travers la presse, nous le retrouverons d'ailleurs bientôt. Au moment où Victor Hugo publiait sa *Préface*, la *Gazette de France* (25 juin 1822), en parlant des *Macchabées* de Guiraud, voyait un caractère de l'époque présente dans le retour complet aux idées religieuses. Moins calme, plus belliqueux, *le Réveil* (21 novembre 1822) gourmandait « les séides de la secte anti-sociale » qui prétendent avoir seuls défendu les Grecs. Affirmer que les Royalistes n'ont rien fait est un mensonge : A. de Vigny, A. Guiraud, Gaspard de Pons sont des muses royalistes dont la lyre a chanté les malheurs des Grecs. Le journal citait ensuite des vers de G. de Pons dont « l'enthousiasme a su mêler toutes les
« inspirations, toutes les couleurs, toutes les théogo-
« nies. » Il terminait par cette apostrophe un peu grotesque : « Maintenant, charlatans de tous les tréteaux et
« de tous les carrefours, reprenez vos trompettes, et ré-
« pétez que les poètes royalistes (les seuls vraiment chré-
« tiens et vraiment français, entendez-vous) n'ont pas
« eu un vers pour ces malheureux Grecs vos frères en
« religion et en gloire ! » Voici les vers de G. de Pons :

Fils des Grecs ! Alliez pour chanter leurs défaites
Aux accords d'Apollon les accords des prophètes
Invoquez à la fois dans l'ardeur des combats
Jéhovah, Jupiter et Marie et Pallas.
La foi pour vous guider doit s'unir à la gloire
Adorez tous les dieux qui donnent la victoire.

Mêler toutes les théogonies est peut-être poétique, en

tous cas ce n'est pas chrétien. Retenons cette affirmation du *Réveil* : les poètes royalistes sont les seuls vraiment chrétiens et vraiment français.

En juin 1823, Auger prononce le discours de clôture des Bonnes-Lettres. *Le Journal des Débats* du 1er juillet en rend compte. Auger, avec beaucoup de force, a montré tout ce que l'éloquence, la poésie, les beaux-arts trouvent de grand, de généreux, d'élevé et pour ainsi dire d'inspirateur dans les sources sacrées de l'Ecriture Sainte et de la religion. Il a prouvé d'autre part combien la royauté devait être chère aux enfants des Muses, combien les principes monarchiques étaient favorables au génie et la monarchie « un sol tutélaire » pour le talent.

On peut penser ce qu'on voudra de ces théories, mais elles n'étaient pas sans faire impression alors sur les jeunes esprits, elles les pénétraient et elles devenaient leur vie. Elles agissaient même sur les étrangers puisque les *Lettres Champenoises* (1) citèrent avec enthousiasme cette lettre d'un gentilhomme anglais converti : « En devenant catholique je me sentais en même temps « devenir royaliste tant il est vrai que la religion révélée, « en purifiant le cœur, donne aussi la rectitude de l'es- « prit. »

On voit facilement l'exagération où mènent de semblables théories. Elles conduisaient même à une certaine hypocrisie que Saint-Valry dénonçait dans les *Annales de la Littérature et des Arts* (2). Rendant compte des *Tablettes romantiques* il accusait des faiseurs de mélodrames, des romanciers spéculateurs, d'offrir sans pudeur la charge des meilleurs écrivains. Le public, qui confond tout facilement et qui porte ses jugements avec trop de légèreté, se laisse prendre « aux tromperies ridicules » de « ces charlatans écrivassiers ». « Ils portent « la tête penchée comme Alexandre, et ce sont des hé-

(1) *Lettres Champenoises*, 1823, lettre 135e, t. XV, p. 263.

(2) *Annales de la Littérature et des Arts*, janvier 1823, livr. 118, p. 2.

« ros ! *Ils font des signes de croix* et ce sont des saints. »

Les conclusions qui découlent de tous ces articles sont d'une netteté absolue : soyez royalistes, soyez catholiques, parce que seuls les royalistes et les catholiques ont du talent ; on ne peut être royaliste sans être catholique et réciproquement. De telles doctrines ne sont pas professées évidemment par les libéraux, républicains ou bonapartistes, mais d'un bout à l'autre du camp royaliste on peut lire le même refrain dans tous les journaux et dans toutes les revues. Les prédicateurs, du haut de la chaire de vérité, proclament des théories identiques. Victor Hugo a entendu à St-Sulpice Frayssinous les enseigner, et, à l'époque où nous sommes, les Missionnaires font chanter dans toutes les églises de France le fameux cantique *Les Bourbons et la foi*.

Que pense Victor Hugo de tout cela ? Est-il convaincu lui aussi qu'il faut être royaliste et catholique ? Il fournit lui-même une réponse à notre question dans la seconde préface des *Odes* (février 1824). « L'ordre re-« naît de toutes parts dans les institutions, il renaît « également dans les lettres. La religion consacre la li-« berté, nous avons des citoyens. La foi épure l'imagina-« tion, nous avons des poètes (1). » Il ne parle pas autrement, on le voit, que tous ceux qui ont écrit avant lui sur le même sujet. Il n'ose pas prétendre que seuls les royalistes ont du talent, mais autour de lui tant de fois il a entendu soutenir cette thèse qu'il fallait être religieux et royaliste, il a lu si souvent cette doctrine dans les journaux et les revues qu'il l'a répète comme un écho fidèle. Après les grandes secousses politiques, les grandes catastrophes, il semble « que l'homme se « réveille comme en sursaut au bruit de toutes ces « voix merveilleuses qui l'avertissent de Dieu. L'esprit « des peuples en un religieux silence entend longtemps « retentir... la parole mystérieuse qui témoigne dans les « ténèbres. Quelques âmes choisies recueillent cette pa-

(1) *Odes et Ballades*, p. 15.

« role et s'en fortifient... elles la font éclater dans leurs « inspirations... Telle est la mission du génie ; ses élus « sont *ces sentinelles laissées par le Seigneur sur les « tours de Jérusalem et qui ne se tairont ni jour ni nuit...* « La littérature actuelle... est l'expression anticipée de « la société religieuse et monarchique (1). »

Qui ne voit que Victor Hugo a fait pour composer cette préface et énoncer ses idées de larges emprunts aux articles de Saint-Victor, dans le *Défenseur*, dont nous avons déjà parlé (2). Tous deux, mais de différente manière, font l'historique de la poésie et cherchent à la montrer religieuse. « Les poètes... des temps primi- « tifs sont des prêtres chantant les grandes choses de « leur religion et de leur patrie (3) », nous dit Victor Hugo, répétant ainsi après Saint-Victor la parole de Fénelon : « la poésie fut dans son principe le langage religieux. » Il résumait, il abrégeait en une phrase vigoureuse le long paragraphe où Saint-Victor avait expliqué que : « la « poésie sacrée dès son origine n'avait point cessé de « l'être pour s'être abaissée jusqu'à célébrer les passions « humaines les plus honteuses par la raison qu'il n'é- « tait point de passion qui n'eut été déifiée. »

Tous deux accusent le XVIIe siècle d'avoir adoré des dieux païens et d'avoir ainsi préparé le triomphe, au XVIIIe siècle, de la philosophie. Le XVIIIe siècle a rompu la chaîne qui unit le présent au passé, il a enfanté des erreurs monstrueuses sans exemple jusqu'alors parmi les hommes. Ainsi parlait Saint-Victor. Après lui, Victor Hugo proclame que « le goût national, accoutumé « à ne point séparer les idées de religion et de poésie, eut « répudié tout essai de poésie irréligieuse et flétri cet- « te monstruosité non moins comme un sacrilège que « comme un crime social (4). »

(1) *Odes et Ballades*, préface, pp. 16 et 17.

(2) *Le Defenseur*, t. I, livr. 7e, avril-mai 1820, pp. 344-354 et t. II, livr. 16e, juillet 1820, pp. 106-119.

(3) *Odes et Ballades, préface*, pp. 19 et 20.

(4) Ibid., p. 20.

Tous deux saluent la jeune génération et presque dans les mêmes termes, Saint-Victor parle de la société des enfants de Dieu : c'est un beau titre qu'il emprunte à la Génèse. C'est la Bible aussi qui fournit une image à son imitateur. « Les élus (du génie) sont ces sentinelles lais« sées par le Seigneur sur les tours de Jérusalem, et « qui ne se tairont ni jour ni nuit (1). » Ils assignent au poète la même mission. La cause de Dieu doit être défendue par la vertu et plaidée par le génie. Le poète s'attachera à réparer le mal causé par les sophistes. Il montrera le chemin aux peuples, les ramènera à tous les grands principes d'ordre, de morale et d'honneur. Sa parole sera l'écho de celle de Dieu. Ses chants célèbreront sans cesse les gloires et les infortunes de son pays, les austérités et les ravissements de son culte (2). Saint-Victor avait été plus enthousiaste encore alors qu'il nous présentait la muse de Lamartine et celle de ses émules prodiguant des trésors d'imagination, d'intelligence et de langage pour former un cantique d'adoration continuelle au vrai Dieu, pour célébrer la grandeur de ses bienfaits, les merveilles de sa miséricorde. Dieu, la religion, la foi, l'amour, les immortelles espérances se mêlent sans cesse dans leurs chants.

Victor Hugo atténue donc quelque peu les couleurs du tableau qu'il imite. Cette seconde préface des *Odes* nous apparaît en effet comme une conséquence logique, un résumé de tous les articles de journaux ou de revues que nous avons étudiés. Préoccupé avant tout du procès littéraire qui se plaide entre classiques et romantiques, il prétend ne vouloir prendre parti ni pour les uns ni pour les autres, il préfère le rôle de conciliateur, et cependant, c'est en défenseur qu'il plaide la cause du « mouvement vaste et profond qui travaille intérieure« ment la littérature. » Avant de terminer il ajoute une note chrétienne ainsi qu'il l'a fait pour plusieurs de

(1) *Odes et Ballades*, préface, p. 16.
(2) *Ibidem*, pp. 20-21.

ses odes. M. Christian Maréchal (1) prétend que toute cette partie de la préface a été écrite sous l'influence de Lamennais et de deux articles de Salinis dans le *Mémorial catholique*. Il se peut, car avec Victor Hugo on n'est jamais bien sûr de la source où il puise. Mais, si l'on met de côté ce qui a trait au principe d'autorité en littérature, j'imagine qu'il faut aller chercher ailleurs l'inspiration de Victor Hugo. Les idées qu'il expose étaient le bien commun de toute la jeune littérature, elles étaient chaque jour développées dans les journaux. Victor Hugo, en les faisant siennes, empruntait à tout le monde et n'empruntait à personne. S'il a pillé quelqu'un, j'incline à croire que ce serait plutôt Saint-Victor, cet autre ami de Lamennais.

Il est un point plus intéressant peut-être à noter ici. Que l'on étudie attentivement cette préface de 1824, l'on verra que Victor Hugo attaque l'irréligion et l'athéisme ; il préconise une société religieuse et monarchique, il regrette le temps où

> L'Autel rayonnait près du trône prospère (2)

Plus tard il n'aura pas la même sentimentalité religieuse. Il dira, s'appliquant, semble-t-il, son vers à lui-même

> L'homme aujourd'hui ne croit plus, il rêve (3).

et Montalembert lui écrira : « Là où vous venez admirer « et rêver, moi je viens adorer et prier. » De 1820 à 1824, Victor Hugo admire certainement la religion, il reconnaît l'existence de Dieu, il rêve dans la beauté de la littérature imprégnée de foi, mais va-t-il plus loin ? Entraîné par le courant royaliste et catholique, il parle tout simplement comme ceux qui l'entourent, quoi-

(1) *Lamennais et Victor Hugo*, p. 61-76.

(2) *Rayons et Ombres*, p. 422.

(3) *Ibidem*, p. 422.

que, dans cette préface des *Odes et Ballades*, on ne puisse pas dire qu'il y ait un mot vraiment catholique.

Les *Lettres Champenoises* (1) ont publié, à la fin de 1823, deux articles très curieux « *sur une certaine manière d'être religieux.* » Elles en avaient évidemment aux libéraux, à Benjamin Constant et à ses amis, mais l'attaque ne visait-elle pas quelques tenants de l'école romantique ? Certains traits, que l'auteur inconnu le voulût ou non, atteignaient Victor Hugo. Nous le reconnaissons dans ces « personnes qui parlent de la religion « avec respect, qui conviennent que sans elle la morale « est sans appui, les passions sans frein, la vertu sans « espérance. » N'était-il pas un « ami de la religion » dont il parlait avec « respect et amour. » Il plaignait ceux qui laissaient fermer leur âme au sentiment religieux qui répand tant de douceur sur la vie. Il avait *de la* religion, c'est certain, mais avait-il *une* religion pour emprunter les termes mêmes des *Lettres Champenoises* ? Cette religion n'était pas facile à expliquer car « comment définir l'impression d'une nuit obscure, d'u« ne antique forêt, du vent qui gémit à travers des « ruines ou des tombeaux, de l'Océan qui se prolonge « au-delà des regards ? Comment définir l'émotion que « causent les chants d'Ossian, l'église de St-Pierre, la « méditation de la mort, l'harmonie des sons ou celle « des formes ? Comment définir la rêverie, ce frémis« sement intérieur de l'âme où viennent se rassembler « et comme se perdre dans une confusion mystérieu« se toutes les puissances des sens ou de la pensée ? » Toutes ces belles phrases, dont les *Lettres Champenoises* se moquaient, étaient empruntées au jargon romantique et Victor Hugo s'en était plus ou moins servi. Les *Lettres Champenoises* critiquaient ensuite la religion de la pieuse Corinne qui pour retenir son infidèle amant s'écriait : « Laisse-nous donc tout confondre, amour, re« ligion, génie.... et le soleil et les parfums de la mu-

(1) *Lettres Champenoises*, t. XI, lettre 91ᵉ, pp. 3-9 et lettre 92ᵉ, pp. 43-51, décembre 1823.

« sique et la poésie... Jésus-Christ a dit : Quand deux « ou trois seront rassemblés en mon nom, je serai « au milieu d'eux ; et qu'est-ce, mon Dieu, que d'être « rassemblés en votre nom, si ce n'est de jouir des « dons sublimes de votre belle nature et vous en faire « hommage et vous remercier de la vie, surtout quand « un cœur aussi créé par vous répond tout entier au « vôtre. » Ce culte, Victor Hugo l'adressait lui aussi à Dieu et surtout à Adèle dans les *Lettres à la fiancée* (1).

Les *Lettres Champenoises* terminaient par cette conclusion : « des phrases sur la religion et surtout sur « le sentiment religieux ne prouvent nullement qu'on ai- « me la religion. L'incrédulité cherche en vain à se ca- « cher sous des phrases, on la verra incessamment bril- « ler, disparaître, briller encore derrière des nuages d'é- « loquence comme ces figures qu'on fait passer pour « amuser l'enfance derrière un rideau transparent. »

Faut-il appliquer cette conclusion à Victor Hugo ? Pas toute entière. Son oreille ne pouvait rester sourde aux bruits religieux qui se faisaient entendre autour de lui. Son regard ne pouvait pas ne pas lire tous ces articles composés par ses amis recommandant d'être catholique et royaliste. Tout cela devait faire germer en son âme des idées, mais se traduisent-elles par des actes ? Sans crainte de se tromper il est possible d'affirmer que le désir d'arriver fut le principal objet de ses efforts et que l'expression de sentiments religieux n'est qu'un moyen pour atteindre le but rêvé. Il est attiré comme ses amis par la poésie des ruines du passé ou des douleurs du présent. Il chante Louis XVII, le duc de Berry assassiné, le prince de Condé fusillé dans les fossés de Vincennes, les martyrs de la Révolution, la Vendée écrasée et enfin la Religion proscrite, presque abandonnée. Il pleure poétiquement les martyrs des premiers âges, les temples abattus par la Révolution.

(1) « Cette union est l'*amour*, l'amour véritable, tel à la vérité que le con- « çoivent bien peu d'hommes, cet amour qui est une religion, qui divinise « l'être aimé... » (*Lettres à la fiancée*, lettre du 20 octobre 1821, p. 73).

Mais chante-t-il le Christ triomphant à travers les siècles, l'Eglise civilisant les nations ? Non, et c'est à peine si une fois ou deux il parle de Jésus et sa plume ne peut écrire le mot Eglise.

Il imite là encore ses contemporains. Ils ont à la bouche les mots de culte, de religion mais ils les détournent de leur vrai sens. A tout moment ils parlent du culte, de la religion du malheur ; rien n'est plus auguste qu'une glorieuse infortune, l'idée de grandeur alliée à l'idée de destruction inspire une vénération profonde (1). Mais rien n'est plus rare que de voir ces écrivains aller jusqu'à la pratique religieuse ; il est même de bon ton de vanter les dogmes chrétiens et de violer chaque jour les préceptes de l'Eglise. Catholiques en théorie, les contemporains, les amis de Victor Hugo, à part quelques exceptions, sont irréligieux ou areligieux en pratique. Passons les rapidement en revue pour nous convaincre qu'ils ne lui ont guère donné d'idées chrétiennes ou catholiques.

§ II

INFLUENCE DES AMIS

Les idées, au milieu desquelles on vit, s'efforcent de pénétrer en nous et de s'y établir en maîtresses. Leur action est indéniable, mais les amis, qui nous entourent et dont nous avons constamment les exemples sous les yeux, ont une influence plus puissante. Parmi les amis de Victor Hugo les uns, loin de le guider vers Dieu, l'en éloignèrent plutôt ; les autres ont essayé, semble-t-il, de le conduire dans le chemin de la foi.

Au nombre des premiers nous rangeons Emile Deschamps, A. de Vigny, Charles Nodier. Dès 1820, Emile

(1) Charles Nodier, *les Proscrits*, cité par M. Doumic, *Revue des deux Mondes*, 15 décembre 1907, p. 926.

Deschamps et Victor Hugo étaient intimes. Le petit salon d'Abel Hugo, rue de Mezières, fut bientôt leur lieu de réunion : ils étaient moins à l'étroit que dans la mansarde de la rue du Dragon. Mais Victor Hugo allait souvent rendre visite chez lui à son ami, heureux d'entendre le père d'Emile parler du XVIIIe siècle. Celui-ci avait connu les grands philosophes et le récit abondant de ses souvenirs plaisait au disciple de Voltaire (1). Emile est une des colonnes du premier cénacle, aussi collabore-t-il au *Conservateur Littéraire*, aux *Tablettes Romantiques*, à la *Muse Française*. Mais sa jeunesse est paresseuse et c'est à de longs intervalles qu'il livre au public un maigre échantillon « des importants « ouvrages auxquels il travaille dans le secret de la vie « privée (2). » La traduction inédite d'Horace, dont il donnait parfois des fragments, devait faire sourire ses amis car, toujours annoncée, elle ne paraissait jamais (3). Pendant tout le temps que dura la *Muse française*, il donna cependant régulièrement des articles qu'il signait *Un jeune moraliste*. Formé à l'école de son père, il fut un poète du XVIIIe siècle attardé dans le XIXe : il sut mettre cependant à ses idées et à ses vers un vernis romantique. Il eut du respect pour la religion qui fournissait matière à de beaux effets littéraires et poétiques, mais il n'eut jamais envie, je crois, d'aller plus avant. Le christianisme ressemblait

(1) Nous sommes redevables de ce détail à Alexandre Soumet. Rendant compte, dans le *Conservateur Litteraire* (t. III, liv. XXVIII, pp. 293-297, janvier 1821), du poème de Schiller, *la Cloche*, traduit par Emile Deschamps, il parle longuement du pere de son ami, lié jadis avec Marmontel et Thomas. Malgré ses quatre-vingts ans, il récite les vers de Racine avec l'enthousiasme de Lekain. Archives de tout un siècle littéraire, ses inépuisables souvenirs font les délices des jeunes poètes admis à jouir de ses conseils et si Mnémosyne avait elle-même oublié quelques-uns de ses secrets, c'est dans la mémoire de ce philosophe qu'elle en retrouverait la trace.

(2) *Le Réveil*, 20 décembre 1822.

(3) Tous ces jeunes poètes se ressemblaient d'ailleurs. Ils avaient les uns et les autres des ouvrages de longue haleine en préparation. *Bug-Jargal* est un extrait des *Contes sous la tente*. Abel Hugo, à plusieurs reprises, fit annoncer des œuvres qui n'ont jamais vu le jour. Un peu de poudre aux yeux ne nuit qu'aux badauds assez naïfs pour se laisser prendre.

pour lui à ces beaux paysages qu'on aperçoit à distance se détachant sur l'horizon. Le voyage, pour qui veut les contempler de près et en jouir, demande qu'on renonce à ses aises et qu'on se fatigue un peu : c'était trop pour lui, il se contenta d'admirer de loin. Son exemple ne pouvait qu'arrêter Victor Hugo sur le chemin de la foi.

Il n'en va pas autrement d'A. de Vigny. A quel moment Victor et Alfred entrèrent-ils en relations ? M. Séché croit qu'Emile Deschamps fut le trait d'union entre les deux poètes, l'anneau où fut soudée entre eux la chaîne d'amitié (1). Ce peut être, en tous cas, dès 1820, ils se connaissaient assez intimement. Les traits de ressemblance entre eux ne manquaient pas. Ils étaient tous deux fils de militaires ; il est vrai qu'à cette époque Victor ne parlait guère de son père le général, sinon pour dire, dans l'intimité des *Lettres à la fiancée*, qu'il avait causé le malheur de sa mère et de toute sa famille. Mais Abel était là qui, malgré son âge, avait déjà fait campagne et racontait ses jeunes exploits en Espagne. Alfred était comte et Victor vicomte : chose amusante, leurs titres de noblesse étaient, à ce qu'il paraît, d'égale valeur (2). La mère d'A. de Vigny, qui dirigea son éducation, était une lectrice assidue de Rousseau, très éprise de l'*Emile*. Son père, jadis abbé à Saint-Sulpice et condisciple du futur cardinal de la Luzerne, montrait, avec de la finesse d'esprit, des prétentions à l'originalité. Sa tante, une chanoinesse, pour amuser son neveu, lui brodait des histoires plus ou moins véridiques sur leur famille et le rôle qu'elle avait joué pendant la Révolution. Peut-être ressemblaient-elles à celles que Victor Hugo nous a laissées sur le rôle de Sophie Trébuchet en Vendée. Malgré des apparences religieuses, le milieu dans lequel A. de Vigny fut élevé, est tout à fait XVIIIe siècle et l'esprit philosophique y

(1) Léon Séché, *Alfred de Vigny et son temps*, pp. 102-103.

(2) E. Dupuy, *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1910, p. 349. Nous avons emprunté à M. Dupuy la plupart des détails qui vont suivre.

domine absolument. Mais, éclectique comme Victor Hugo, il ne dut qu'à lui-même ses idées en littérature et en religion. « Libre de suivre à bride abattue le vol rapi-« de de mon imagination insatiable, je dévorais un li-« vre, puis un autre (1). » Victor Hugo agissait de même dans la cave du bonhomme Royol. Est-il étonnant après cela que A. de Vigny s'essayait lui aussi à écrire des comédies, des fragments de romans, des récits de tragédie.

Quels furent les résultats de cette éducation? A. de Vigny conserva toujours un culte fait de reconnaissance et d'amour pour la mère qui l'avait formé. « Il lui « resta soumis plus qu'aucun fils ne l'a jamais été, elle « fut sa raison, sa volonté et sa lumière. » Elle avait cherché à lui donner deux principes religieux : l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Elle souhaitait ardemment qu'il ne perdît jamais la foi, qu'il restât un catholique fervent, attaché fermement à la morale chrétienne. Tout en étant une élève des philosophes du XVIIIe siècle, elle avait sur Sophie Trébuchet, « la sainte mère » de Victor Hugo, un avantage, elle était croyante, elle avait appris à son fils à lire la *Bible* et l'*Imitation* dont, à leur première séparation, elle avait donné à Alfred un exemplaire. Quand plus tard son fils épousa une femme sans beauté, sans grâce, sans esprit, elle fut douloureusement affectée de le voir chercher ailleurs des consolations et son regard attristé sondait cette âme qui cherchait à se voiler, à cacher ses misères et ses hontes. Ces reproches muets n'étaient pas sans causer de la peine à Alfred de Vigny oublieux de la foi de son enfance et des lois de la morale chrétienne. Il sembla revenir à Dieu au moment de la mort de sa mère (2), mais ce ne fut qu'un éclair incapable de rallumer la lumière éteinte dans son âme.

Louis Ratisbonne dans sa *Préface* au *Journal d'un*

(1) *Journal d'un poète*, p. 228.

(2) *Ibid.*, p. 114.

poète, a parfaitement défini A. de Vigny : c'était un enfant du XVIIIe siècle, fort sceptique en matière de religion... Le stoïcisme avec l'incrédulité aux dogmes religieux fait le fond de sa pensée (1). Lui-même d'ailleurs dans son journal s'était révélé à nous : « Exempt « de tout fanatisme, je n'ai point d'idole. J'ai lu, j'ai vu, « je pense et j'écris seul, indépendant (2). » En 1821, Victor Hugo écrivait à Adèle : « Je crois qu'un homme « prudent doit tout examiner avec sa raison... je fais peu « de cas.. de l'esprit de convention, des croyances commu- « nes, des convictions traditionnelles (3). » Inutile de montrer davantage que les deux amis avaient les mêmes aspirations : dans leurs âmes aussi, il y avait les mêmes anomalies. « A. de Vigny possédait *la Bible* plus que « Hugo... il savait *l'Imitation* par cœur, il était invin- « ciblement attiré par la personne du Christ, compre- « nait, goûtait certains mystères particulièrement conso- « lants ; s'associait aux actes, aux sentiments religieux « de ses amis avec une intelligence admirable, une sim- « plicité d'âme, une sincérité touchante !... cependant la « foi ne lui apporta pas ses consolations suprêmes (4). » La correspondance d'Alfred de Vigny nous révèle son amour profond de la Bible : « Ma Bible, écrivait-il à « Augustin Soullié, quelques gravures anglaises me sui- « vent comme mes pénates (5). » *Le Journal d'un Poète* nous prouve que toute sa vie il fut tourmenté par l'étude du problème religieux. Des pages entières sont pleines de réflexions sur Dieu, sur les questions que soulève la pensée de l'éternité, sur les prêtres et la foi (6). Le Calvaire lui semblait la plus belle des histoires humaines, un Dieu né sur la Crèche et mort sur la Croix dépassait

(1) *Journal d'un poète*, pp. 12 et 20.

(2) *Ibid.*, p. 40 avec la date 1829.

(3) *Lettres à la fiancée*, p. 104, lettre du 14 décembre 1821.

(4) Gaillard de Champris. *Sur quelques idéalistes*. In-12, Bloud, 1908, pp. 23-24.

(5) Lettre du 28 août 1824 : *Correspondance*, p. 9.

(6) *Journal d'un poète*, pp. 163-169.

à ses yeux les bornes des plus grands sacrifices (1). Victor Hugo chantait lui aussi :

. . . . . Le Mont Auguste
Où maudit par son peuple injuste
Mourut le Sauveur des humains.

Il était plein d'un respect poétique pour cette « tombe « pleine de vie » ou ce « tombeau qui nous rachète », pour le « berceau qui doit sauver le monde (2). » Ces effusions de lyrisme religieux ont fait place parfois chez les deux amis à des sentiments bien différents. Nous connaissons les blasphèmes que Victor Hugo a semés dans son œuvre et qu'il a lancés contre le ciel à propos de la mort de sa fille Léopoldine. Il se rencontrait là encore avec A. de Vigny. L'incrédulité douloureuse de celui-ci ouvrait parfois la source de la poésie mais il en jaillissait des cris où l'on ne trouvait guère le ton de la prière. « Pourquoi m'avoir créé malheureux ? Et pourquoi avez-« vous créé le mal de l'âme, le péché, et le mal du corps, « la souffrance... ? » Pourquoi avoir fondé « les peines « éternelles qui ne sont qu'une éternelle vengeance ? (3) ». En face de Dieu, il ne se présentait pas avec au cœur l'humilité mais l'esprit rempli d'orgueil, des menaces, des provocations, des blasphèmes plein la bouche et de la haine, dirait-on, au plus intime de lui-même (4). Extérieurement, en homme bien élevé, qui à la place des croyances disparues n'a retenu que la religion de l'Honneur, il respectait le culte qu'il avait abandonné, parfois il en a pu accomplir les devoirs comme des formules mais au fond le christianisme était mort pour lui. On a dit « qu'il s'enveloppait, contre les bas contacts « des hommes, d'une haute réserve qui ressemblait à une « armure d'acier poli (5) » ; contre le contact de Dieu

(1) *Journal d'un poète*, p. 44, 1829.
(2) *Odes et Ballades* : *Moïse sur le Nil, le Génie.*
(3) *Journal d'un poète*, 1835 et 1836, pp. 103 et 105.
(4) *Ibid.*, pp. 26-27.
(5) Louis Ratisbonne. *Préface* au *Journal d'un poète*, p. 22.

il s'est tenu aussi en garde, il a dressé vers le ciel ce bouclier qu'il fut impossible à la grâce divine de pénétrer sauf à l'heure de la mort, si nous en croyons le récit de M. Vidal, curé de N.-D. de Bercy, qui lui donna les derniers sacrements (1).

Au moment où A. de Vigny fit connaissance de Victor Hugo, le portrait que nous venons d'esquisser n'avait pas des teintes aussi prononcées. Peut-être la foi catholique, que la mère de A. de Vigny avait déposé dans son berceau avec l'amour des philosophes du XVIII[e] siècle, n'avait-elle pas encore subi une défaite complète. Cependant une réponse négative semble plus probable quand on se rappelle que c'est au temple de Pau, en présence de M. Gabriac, pasteur protestant d'Orthez, qu'il épouse une protestante, Miss Lydia de Bunbury (2). Il est certain en tous cas que l'influence exercée par lui sur Victor Hugo fut loin de porter ce dernier vers le christianisme. Victor Hugo plus tard pourra le plaisanter malignement, l'attaquer injustement, il pourra oublier l'amitié qu'ils avaient eue l'un pour l'autre, mais quand à dix-huit ans il se faisait accompagner de son cher Alfred pour aller soupirer sous les murs du jardin d'Adèle, il ne manquait pas d'écouter les conseils poétiques et les réflexions plus ou moins sceptiques de son aîné. Il ne pouvait que se laisser entraîner au dehors de la religion par celui qui, à ses propres yeux et à ce moment-là du moins, lui était supérieur. L'influence de Vigny fut plutôt néfaste sur la formation religieuse de Victor Hugo.

Nous pouvons en dire tout autant de Charles Nodier

(1) Abbé Saillard, *Les Hommes célèbres du XIX[e] siècle*, in-8, Tours, Cattier, 1883, pp. 229-231.

(2) Léon Séché, *A. de Vigny et son temps*. In-8, Juven, p. 33. C'est chose amusante ou plutôt triste de voir comment en face du mariage se sont comportés les grands romantiques dont le berceau fut catholique ou qui dans leurs œuvres se sont livrés aux effusions du lyrisme religieux. Victor Hugo ne peut présenter son acte de baptême qui peut-être n'a jamais existé. A. de Vigny se marie au temple. A. de Lamartine demande deux bénédictions, la première au prêtre catholique et la seconde au pasteur protestant. Soumet dédaigne l'une et l'autre et près de ses amis il trouve une facile absolution pour les péchés de sa jeunesse.

dont Victor Hugo fit la connaissance d'assez bonne heure, vers 1821 ou 1822 probablement (1). Il n'est point étonnant que ces deux hommes, malgré leur différence d'âge, Ch. Nodier avait vingt-deux ans de plus que Victor Hugo, se soient recherchés, rapprochés, si nombreux étaient les points de ressemblance que nous découvrons entre eux. Ils sont nés dans la même ville, à Besançon, Ch. Nodier le 29 avril 1780 et Victor Hugo le 2 février 1802. Leurs familles se signalent de la même manière pendant la Révolution. Nous connaissons le rôle de l'arrière grand-père de Victor Hugo, Me Lenormand-Dubuisson qui, juge au tribunal révolutionnaire de Nantes, signe sans trouble ni inquiétude les arrêts de mort. Le père de Ch. Nodier exerçait la profession d'avocat. « C'était, « nous dit son fils, un homme sensible et doux dans la « vie intérieure mais rigide comme un Romain dans l'ac« complissement de ses devoirs (2). » Président du tribunal révolutionnaire de Besançon, il montre, comme tant d'autres, sa sensibilité et sa douceur en envoyant probablement de nombreuses victimes à l'échafaud.

L'éducation des deux poètes est confiée à d'anciens religieux. Ch. Nodier a pour maître un ex-capucin, Euloge Schneider, rapporteur de la commission révolutionnaire extraordinaire (3). Victor Hugo fait ses premières classes avec un auxiliaire des oratoriens, le P. de la Rivière, il continue ses études classiques sous la direction d'un ancien moine aussi à la pension Cordier.

Ils ont été tous deux leurs propres biographes. Et d'abord dans la *Biographie universelle et portative des Contemporains* de Rabbe, Vielh de Boisgelin et Sainte-Preuve, Sainte-Beuve a écrit pour ainsi dire sous la dictée de Victor Hugo l'article qu'il lui a consacré. Pour Ch.

(1) Il ne parait pas possible de fixer une date exacte, mais celle qu'a donnée M. Biré, mars ou avril 1823, est certainement fausse. Ch. Nodier, quand il écrivit dans *la Quotidienne*, 12 mars 1823, son article en faveur de *Han d'Islande*, n'aurait pas commis un compte-rendu si élogieux s'il n'avait pas connu depuis longtemps et intimement l'auteur.

(2) *Biographie Michaud*, t. XXX, p. 640.

(3) R. Doumic, *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1907, p. 924.

Nodier la chose est encore plus curieuse : Quérard et Lacroix (1) affirment que c'est Ch. Nodier lui-même qui écrivit son article biographique. Mais tous les deux ont fait plus que se consacrer quelques lignes dans un dictionnaire, ils ont écrit leur vie ne se refusant pas le plaisir de la romancer : « Ch. Nodier aimait à rappeler « pour l'agrandir le rôle obscur qu'il a joué dans les petites « manœuvres hostiles sous le Consulat, son emprisonne- « ment à Paris, la persécution dont il fut l'objet à Be- « sançon (2). » Il était persuadé qu'il avait exercé une action personnelle dans les grandes scènes révolutionnaires ; c'est pour la mettre en évidence qu'en 1831, il publia son ouvrage : *Souvenirs, épisodes et portraits pour servir à l'histoire de la Révolution et de l'Empire*. Il ne faut point demander à ce livre de nous raconter la vérité historique, Nodier a « souvent confondu le rêve « avec la réalité. » *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* est aussi une autobiographie où l'auteur n'a pas toujours eu le souci de la vérité et où il a suivi souvent les traces de Ch. Nodier.

Tous deux enfin ont beaucoup varié en politique et les opinions se succèdent en leur vie, mais, semble-t-il, dans un ordre inverse. Ch. Nodier « républicain par tempérament comme par conviction » dans sa jeunesse, obtient plus tard des lettres de noblesse de la Restauration et la place de bibliothécaire à l'Arsenal. Il meurt en royaliste. C'est en royaliste par contre que Victor Hugo commence sa vie littéraire et c'est en républicain qu'il la termine. Entre temps ils ont attaqué avec violence, l'un le premier empire, l'autre le second. *La Napoleone*, cette ode si fameuse contre Napoléon, fait jeter son auteur dans un cachot à Sainte-Pélagie, et le force à quitter la France pour s'exiler en Suisse et de là en Illyrie. Victor Hugo lutte contre le Prince-Président, il cherche à

(1) *France Littéraire*, t. VI, p. 428 et *Bulletin des Bibliophiles*, 1864, t. XXIX, p. 862.

(2) P. Lacroix, *Ch. Nodier et Jean Dabry*. *Bulletin du bibliophile*, t. XXIX, p. 861.

empêcher le coup d'Etat. Vaincu dans la lutte, il prend comme Nodier le chemin de l'exil et tant que Napoléon III gouverne la France il ne peut plus revenir dans sa patrie. Ce n'est pas une ode, c'est un livre entier qu'il consacre à Napoléon le Petit.

Victor Hugo et Ch. Nodier avaient, on le voit, bien des traits de ressemblance dans leur vie agitée, mais la religion fut-elle une des raisons qui poussèrent l'un vers l'autre ces deux hommes, Ch. Nodier eut-il quelque influence sur la formation religieuse de V. Hugo, était-il religieux ? Victor Pavie (1) nous raconte que Victor Hugo avait été attiré vers l'auteur de *Jean Sbogar* par un texte qu'il avait mis comme épigraphe de la *Bande Noire* : « Voyageur obscur mais religieux à tra- « vers les ruines de ma patrie... je priais. »

Cette phrase était déjà vieille de trois ans quand, en janvier 1824, Victor Hugo l'utilisa : elle avait paru dans le *Défenseur*, le 11 novembre 1820, et la lecture que Victor Hugo en fit alors marquerait peut-être le début de leurs relations. Victor Hugo avait retenu le mot bien longtemps puisqu'il en avait parlé à Victor Pavie. Ne nous éclaire-t-il pas singulièrement sur la nature de leurs premiers rapports. Ni par son éducation, ni par ses fréquentations sous la Révolution et sous l'empire, Nodier ne fut entraîné vers la religion. Mais il ne fut pas non plus un adversaire. Telle était la nature de son caractère qu'elle le tenait à égale distance de la foi et de l'impiété. A. Dumas nous a tracé de lui un portrait plein de vérité et d'humour. « C'était un homme adorable, « prodigue, insouciant, flâneur, flâneur comme Figaro « était paresseux ! avec délices... quand il ne savait pas, « il inventait et ce qu'il inventait était bien autrement « ingénieux, bien autrement coloré, bien autrement pro- « bable que la vérité... D'ailleurs le grand poète qu'il « était confondait toujours le rêve avec la réalité (2). »

(1) Victor Pavie, *Œuvres choisies*, t. II, p. 83.

(2) C'est P. Lacroix qui nous cite ce portrait dans le *Bulletin du bibliophile*, t. XXIX (1864), p. 1040 : *Charles Nodier à l'Arsenal.*

Ch. Nodier a flâné en effet de tous côtés : comme Victor Hugo il a fait du roman, du théâtre, de la poésie ; sa collaboration aux journaux, sous la Restauration, fut immense. En religion il a flâné aussi, d'abord adepte de sociétés secrètes, indifférent plus tard à toute religion, amoureux enfin des ruines du passé, épris comme les romantiques de la beauté poétique du christianisme, défenseur parfois de l'église parce que l'autel et le trône se soutiennent mutuellement, il était au fond insouciant pour toute pratique. Victor Hugo a pu voir grandir près de lui son amour pour Chateaubriand et la poésie du catholicisme. Il a dû l'entendre dire, ce qu'il lisait par ailleurs dans les journaux sous la plume de Nodier et de bien d'autres, qu'il fallait être royaliste et religieux pour être poète. Ils ont admiré ensemble dans leurs voyages les beaux cloîtres, les cathédrales gothiques, les légendes qui en fleurissaient les murs et qui leur semblaient plus belles que la réalité. Dans les moments où l'enthousiasme poétique enflammait son âme, Nodier était vraiment éloquent et sa voix avait presque les accents d'un croyant. Le 4 octobre 1823, il publia, dans la *Quotidienne*, sur les *Nouvelles Méditations* de Lamartine, un article qui mérite d'être tiré de l'oubli parce que Ch. Nodier y révèle son âme et ses théories sur les relations de la nouvelle école et du christianisme. Il répète, sous une forme à peine nouvelle, les pages que dans le *Défenseur* Saint-Victor avait consacrées lui aussi à Lamartine. « Chez « les anciens, dit-il, ce sont les poètes qui ont fait la reli« gion, chez les modernes, c'est la religion qui crée enfin « des poètes. Tant que la poésie n'a pas été chrétienne, la religion, d'après lui, n'a pas accompli toute son œuvre. Il fait ensuite rapidement l'histoire du christianisme « tantôt proscrit, tantôt abandonné par le pou« voir, tantôt combattu avec les armes de la dialecti« tique, tantôt livré aux sarcasmes du mépris par ceux « qui s'appellent les *sages*... On dirait qu'il va périr... « quant tout à coup s'élève une école inspirée des plus « belles idées de l'homme et favorisée des dons les plus

« précieux du génie, une école qui exprime la pensée la « plus élevée, qui représente le perfectionnement le plus « accompli de la société dans un âge où le cercle en- « tier de la civilisation a été parcouru ; et cette école « est chrétienne et ne pouvait être autre chose... » Après une digression assez étendue sur le merveilleux antique, il revient au christianisme : « Il est arrivé accompagné « de trois muses immortelles qui règneront sur toutes « les générations poétiques de l'avenir, la religion, l'a- « mour, la liberté. » Lamartine doit son succès, affirme Nodier, à son talent prodigieux mais aussi aux circonstances. La Révolution avait produit « une grande se- « cousse, c'est alors que le christianisme se releva des rui- « nes sanglantes dans lesquelles il avait paru enseveli « et manifesta par la voix d'un de ses plus éloquents « interprètes qu'il était la religion immortelle. Alors re- « prirent leur ascendant ces sublimes théories religieu- « ses auxquelles se rattachent toutes les hautes pensées, « toutes les affections généreuses de l'homme et sans « lesquelles il n'y a point de poésie. »

Il est très évident que Nodier montre ici une profonde estime pour le christianisme mais enveloppée dans les replis d'une phrase cadencée, harmonieuse, sa pensée n'a pas toujours toute la clarté désirable, peut-être estelle obscurcie à dessein, peut-être aussi Nodier ne saitil pas au juste pourquoi il aime la religion. Il avoue qu'elle est « d'une indispensable nécessité » pour la société probablement mais certainement pour la poésie. D'autre part la poésie me semble être, aux yeux de Nodier, non moins nécessaire, et sans elle, sans la nouvelle école, le christianisme, « les sublimes *théories* religieuses », pour emprunter son expression, manquerait d'un appui indispensable. Cet article est-il d'un croyant ? Nous ne le pensons pas, il est d'un ami, d'un allié qui vante bien haut la force de son bras protecteur. Aussi nous ne croyons pas que Nodier ait pu donner à Victor Hugo la foi qui vivifie l'âme, qui se reflète dans les œuvres ; il ne pouvait avoir qu'une influence per-

nicieuse sur lui, en flattant son orgueil, en lui faisant croire que la poésie pouvait traiter de puissance à puissance avec la religion.

Après le groupe des incrédules ou des indifférents étudions les amis dont le christianisme se montre plus apparent. Inutile d'insister beaucoup sur Chateaubriand. Nous avons vu suffisamment au cours de notre travail comment Victor Hugo s'est assimilé par une lecture attentive le *Génie du Christianisme* et les *Martyrs*, comment aussi il les a utilisés dans ses premières œuvres. Il a cherché avant tout à y puiser des thèmes poétiques qu'il développe suivant l'inspiration du moment, suivant les idées qui hantent son esprit ou l'esprit des autres. Chateaubriand avait eu en vue la défense et l'illustration du Christianisme, Victor Hugo n'en a cure. Cependant peut-être faudrait-il dire que Chateaubriand fut son maître en théologie, car nous ne voyons pas d'autre auteur, d'autre livre où il a étudié les dogmes chrétiens. Cette influence se fera sentir longtemps encore : elle est visible dans les *Odes et Poésies diverses*, dans les *Nouvelles Odes* et dans les articles de la *Muse française*. Mais cette fréquentation des œuvres de Chateaubriand, non plus que les relations de l'auteur des *Martyrs* avec Victor Hugo, n'a pu conduire ce dernier à un christianisme pratique. Peu à peu d'ailleurs Victor Hugo se détache de son maître, n'est-il pas son égal lui qui devient fondateur d'école et poète adulé autant et plus que Chateaubriand. A quoi bon chercher près de lui des idées, il sait les trouver ailleurs.

Lamartine n'agit pas davantage sur Victor Hugo. Nous avons parlé déjà de leur première entrevue et nous avons dit le peu de confiance que mérite le récit de Lamartine. Se connaissaient-ils quand Victor Hugo parla de Lamartine dans le *Conservateur Littéraire* ? La chose est douteuse. Victor Hugo porta un excellent jugement sur les *Méditations* mais il ne comprit pas que le christianisme était pour beaucoup dans leur succès puisqu'il négligea de citer les morceaux les plus religieux. Plus

tard évidemment il partagea l'avis de Nodier sans savoir plus que lui et plus que nous quelle était la pensée intime de Lamartine. Il n'est pas facile de définir exactement le christianisme du poète. On l'a essayé (1), a-t-on réussi ? « Sa politique, affirme-t-on, est profondément religieuse d'intention et de caractère. » « Jamais, « a-t-il déclaré, je n'ai perdu la foi ; et si mes paroles « ou mes actes ont parfois laissé à désirer sous ce rap- « port, il faut l'attribuer à mon *ignorance*. » Qu'il fut ignorant en religion le doute n'est guère permis, l'histoire de son mariage catholico-protestant le prouverait. Qu'il ait toujours eu la foi, on se le demande quand on lit dans une de ses lettres à de Virieu : « Heureux l'hom- « me qui croit !... je donnerais mon reste de jours pour « un grain de foi... je la demande aux livres, je la de- « mande à la raison, je la demande au ciel... j'obtiendrai « peut-être (2). » Si cette parole est sincère il a dû obtenir, car ce cri de l'âme qu'entendit de Virieu n'est-il pas déjà une prière à Dieu, une ébauche de l'acte de foi, un de ces désirs qui ouvrent le ciel. Mais au moment où Victor Hugo et lui se fréquentaient, Lamartine n'avait pas de Dieu ce besoin ardent, il n'a pas pu le communiquer à son frère en poésie.

Nous avons déjà parlé de Soumet, de Guiraud, de Rességuier. Leur venue à Paris ne changea guère la nature de leurs relations avec Victor Hugo. Préoccupés de faire accepter leurs pièces, ils passent de longues heures à des retouches pénibles, à des visites fastidieuses, à des séances plus ou moins agréables sur les planches des théâtres. Leur foi est aussi exposée que leur vertu, et la mère de Guiraud n'aime guère ces séjours dans la capitale, car elle comprend tous les dangers que court son fils dans une société d'acteurs, d'actrices, de poètes. L'auteur de *Victor Hugo raconté* nous a parlé

(1) *Revue pratique d'apologétique*, 1er décembre 1912, pp. 377-379 et 1er janvier 1913, p. 542.

(2) Christian Maréchal, *Lamennais et Lamartine*, p. 61.

des agaceries de Mlles Duchesnois et Leverd et des tutoiements de Soumet (1). Ce tableau est, je suppose, une faible esquisse de ceux qu'il lui fut donné de voir à maintes reprises quand il accompagnait ses amis. La religion n'est pas le thème de leurs habituelles conversations : ils parlent volontiers du Moyen-Age, de la Chevalerie, de la Bible dont ils ont l'esprit rempli (2). Victor Hugo se sert de leur science sur tous ces sujets pour illustrer les *Nouvelles Odes* par des allusions fréquentes à l'Ancien Testament. C'est à quoi se résout probablement toute l'influence religieuse qu'il subit de la part de Soumet et de Guiraud.

D'autres amis, comme J. Lefèvre, A. Pichot, Holmodurand (Durangel), Rocher, Ulric Guttinguer, sont de faibles étoiles qui n'ont pas donné de lumière au soleil ; s'ils ont eu quelque éclat, ils l'ont emprunté à l'astre autour duquel ils gravitent. Victor Hugo ne les voit pas fréquemment, il leur rend service en les recommandant à l'Académie des Jeux Floraux. Ils reçoivent avec déférence les conseils poétiques que le maître leur donne mais ils n'ont jamais osé lui communiquer leur science religieuse.

Gaspard de Pons et de Saint-Valry l'ont approché plus souvent. Encore Gaspard de Pons est entraîné loin de Paris par le service militaire (3). En 1822, il fit cependant un séjour plus prolongé dans la capitale. Quels

(1) *Victor Hugo raconté*, t. II, pp. 132-135.

(2) Guiraud, donne à l'Odéon *les Macchabées*, le 14 juin 1822, qui lui méritent les félicitations de Bonald et de l'archevêque de Toulouse. Dans le *Comte Julien*, joué en 1823, il chante l'Espagne chrétienne et chevaleresque, ranimée au souffle de la foi et du patriotisme. *Le Saül* de Soumet, joué à l'Odéon le 9 novembre 1822, est lui aussi un sujet biblique.

(3) Né à Avallon, le 13 juillet 1798, le comte Gaspard de Pons (peut-être tout simplement Gaspard Depons) entre aux gardes du roi le 16 juin 1814, passe en 1815 dans un régiment de ligne ; séjourne à Tours, à Bourbon-Vendée, à Versailles, à Rouen, à Evreux, à Paris, à Thionville, à Lonwy. En 1823, il prend part à la campagne d'Espagne, assiste à tous les combats sous les ordres de Bourcke et de la Rochejaquelin en Galice, en Estramadoure et sur les rives du Tage. En 1825, il demande inutilement la croix de la Légion d'honneur et le 20 juillet 1830 il est réformé sur sa demande. Il était parvenu au grade de capitaine.

étaient ses sentiments religieux ? Nous l'ignorons, et ses œuvres, sur ce point, ne nous fournissent aucune indication précise. Dans les vers que nous avons cités de lui à propos des Grecs, il met sur un pied d'égalité Jéhovah et Jupiter, Marie et Pallas. Sa foi poétique le porte à l'adoration de tous les dieux qui donnent la victoire. Nous sommes mieux renseignés sur Souillard de Saint-Valry. A la suite de Victor Hugo il a chanté la mort de Bonchamp (1) : il l'emporte sur son ami non par la poésie, mais par la pensée qui est profondément religieuse et vécue. Il prie en chrétien, il cite la Bible et l'Evangile avec la foi d'un croyant convaincu. Aussi ne sommes-nous pas étonnés d'apprendre de Victor Hugo lui-même qu'il fait ses Pâques à Montfort-l'Amaury (2). Saint-Valry aurait pu, semble-t-il, avoir une action religieuse sur Victor Hugo, en raison de l'amitié intime qui les unissait et de la fréquence de leurs relations. Victor avait trouvé à Montfort-l'Amaury, dans des circonstances difficiles, à plusieurs reprises, une cordiale hospitalité et un confident dévoué. Ce fut là probablement le seul rôle de Saint-Valry. Trop modeste, trop timide en face de son grand ami, il se contenta de prêcher d'exemple. Etait-ce suffisant ? Si les deux articles signés S. V., dans la *Foudre* du 15 novembre 1823, sont son œuvre, si le premier surtout, qui est une attaque assez violente des théories de Lamennais, a été écrit par lui, on peut se demander s'il ne travaillât pas à séparer Victor Hugo du philosophe de la Chênaie. En combattant les idées politiques, sociales ou littéraires de Lamennais, ne ruinait-il pas du même coup les assises religieuses que celui-ci cherchait à poser dans l'âme de Victor Hugo ? Tel n'était point son but, mais peut-être qu'il l'atteignit sans le vouloir.

Le cercle des amitiés littéraires parcouru, nous voici rendu à celui plus intime de la famille, il nous reste à

(1) *Annales de la Littérature et des Arts*, t. VI, liv. 76, pp. 346-349.

(2) *Correspondance 1815-1835*, lettre à de Vigny, 21 avril 1821, p. 15.

parler des trois *frères* de Victor Hugo, Abel, Eugène et Adolphe Trébuchet (1).

Pour Eugène et Abel, la matière nous paraît presque épuisée après ce que nous avons raconté de l'éducation des trois fils Hugo. Eugène d'ailleurs ne nous est guère connu que par quelques odes, des lettres cérémonieuses à ses cousins de Nantes. La plupart du temps, il est guindé et son frère Abel l'appelle par dérision *Monsieur Eugène* ; parfois il se déride et prouve que lui aussi il est de bonne race. Son esprit fut assez tôt, semble-t-il, atteint par la folie, et la crise, quand elle éclata, n'étonna point son entourage. Etait-il religieux par la pratique ou par le sentiment ? Nous n'avons aucune donnée sur ses idées à l'égard du Christianisme qu'on ne lui avait point enseigné.

Pour Abel, il est vraisemblable qu'il s'instruisit peu à peu de la religion, qu'il gravit lentement le chemin qui mène à Dieu et qu'il eut une fin chrétienne. A ce moment là, Victor et lui, sans être fâchés, n'avaient plus que des rapports assez éloignés. Ils avaient commencé pourtant par une collaboration intime au *Conservateur Littéraire*. Abel, entraîné par la politique, s'amusa à fonder, à diriger de petits journaux ; adversaire acharné des libéraux, il y exerça contre eux sa verve mordante, et sa plume acérée s'oublia souvent dans l'attaque. Ce côté de la vie d'Abel serait intéressant à étudier d'autant qu'on attribua parfois à Victor les coups que son frère distribuait sans compter. Peut-être même a-t-on exagéré les sentiments *ultras* de Victor en le confondant avec son aîné ? Sa barque vogua dans le sillage de celle d'Abel pour s'en séparer plus tard. Si nous étudions leurs relations du point de vue religieux, la question est différente. Vers 1820, au moment de leur intimité, Abel ne nous paraît pas chrétien. A l'époque de la mort de sa tante, Madame Trébuchet, il écrit à son cousin Adolphe une lettre de consolation, pleine

(1) A la suite de Victor Hugo, nous donnons le nom de *frère* à son cousin-germain, Adolphe Trébuchet.

d'une froideur et d'une sécheresse qui font mal (1). Elève des philosophes du XVIIIe siècle et des stoïciens antiques, il ne sait pas trouver le mot qui parle au cœur. Rien n'est senti, tout est convenu ; tout est païen, rien n'est chrétien. A la fin cependant, il prouve sa croyance dans la survivance de l'âme. « Si ta mère n'est « plus présente à tes yeux, elle n'en suit pas moins et « de plus près toutes tes actions, applaudissant à toutes « les bonnes et heureuse de la vertu de son fils. »

Plus tard, ses œuvres s'imprègnent d'un christianisme poétique et factice, et, comme Victor, il tombe, sans le vouloir, par une ignorance fruit de son éducation, dans des fautes grossières qu'un enfant de dix ans, ayant appris un peu de catéchisme, ne commettrait point. En 1822, il imprime dans la *Foudre*, journal dont il est l'un des directeurs, une nouvelle intitulée l'*Heure de la Mort* (2). Il se met en scène sous le nom d'Albert, officier en Castille. Pendant son sommeil, il se croit transporté dans une église sombre et humide. « Une hor- « loge sonna l'heure... douze coups tombèrent lentement « sur le timbre argentin. Alors la porte de la sacristie « s'ouvrit en criant sur ses gonds ; un prêtre, vêtu d'une « chasuble noire décorée d'une croix d'argent, s'avança « portant le saint ciboire et l'hostie consacrée... Après « avoir posé le calice sur l'autel, il se tourna vers le « lieu où était Albert et sembla l'inviter à s'approcher... « Le souvenir des temps de sa jeunesse rappela sa piété ; « il répondit comme aurait fait le cortège des diacres « et des sous-diacres. » Qui ne voit à côté de certains souvenirs de Chateaubriand, une description tout à fait romantique, une histoire absolument dans le goût de l'époque. Mais quelle ignorance se révèle à nous ! Le prêtre sort de la sacristie avec un ciboire et c'est un calice qu'il dépose sur l'autel. Abel ne sait pas la différence entre ces deux vases sacrés. Chose plus extraor-

(1) Lettre inédite du 29 mai 1820.

(2) *La Foudre*, t. IV, n° 62, 15 mars 1822, pp. 341-345.

dinaire : le prêtre sort de la sacristie portant déjà l'hostie consacrée. A quoi sert alors le sacrifice qu'il veut célébrer ! Victor Hugo, à plusieurs reprises, emprunta, dans les œuvres de ses frères, des thèmes qui lui ont servi soit pour *Han d'Islande*, soit pour *Inès de Castro* : s'il demanda jamais à Abel de l'instruire de la religion chrétienne, celui-ci fut certainement cause de quelques unes des erreurs que l'on rencontre si abondantes dans ses œuvres.

Son cousin Adolphe Trébuchet aurait été plus apte à le renseigner. L'histoire des relations de la famille Hugo avec ses parents de Nantes serait intéressante à raconter, mais ce n'est ni le lieu, ni l'heure. Né à Nantes, le 11 décembre 1801, Adolphe suivit avec succès comme élève du Séminaire, les classes du lycée de sa ville natale. Lorsqu'il vint faire son droit à Paris, son père, Marie-Joseph Trébuchet, le confia à Sophie Hugo et il fit bonne figure au milieu du groupe littéraire qui se réunissait rue de Mezières ou rue du Dragon. Il était abondamment pourvu des qualités du cœur et de l'intelligence. Sa correspondance avec son père, que nous publions, nous le montre comme un jeune homme d'ordre, profondément attaché à sa famille et à ses devoirs religieux. Chaque année, il tient à prouver à son père qu'il n'oublie pas les préceptes de l'Eglise. « J'ai fait mes « Pâques il y a eu dimanche dernier huit jours, le jour « de Pâques même. J'étais bien heureux (1). » — « J'ai « fait mes Pâques la même semaine où j'ai passé ma « thèse (2). » Adolphe est aussi en relations avec le chanoine Angebault, de Nantes, et souvent il lui demande conseil, il l'interroge sur la Congrégation. Le bon chanoine, enchanté de la piété de son jeune ami, de sa franchise un peu naïve, encourage ses bonnes dispositions. « Il n'est « pas indispensable, lui répond-il, de s'associer à la Con- « grégation, mais on peut y gagner beaucoup sous tous

(1) Lettre inédite, à son père, du 10 avril 1823.

(2) Lettre inédite, au même, du 3 juin 1824.

« les rapports (1). » Il l'adresse au Père Ronsin, qui pendant quinze ans dirigea la Congrégation avec un dévouement inébranlable (2) et il l'engage à lui rendre visite tous les mois. « Prenez garde à l'air contagieux « que l'on respire à Paris et, si vous vous trouviez in- « disposé, ayez soin de recourir au médecin que j'ai « indiqué (3). » Adolphe Trébuchet fit-il partie de la Congrégation ? Nous ne le pensons pas car les tables dressées par M. de Grandmaison ne contiennent pas son nom. Il est certain toutefois qu'il fut profondément chrétien.

Pendant plusieurs années il vit dans l'intimité la plus complète avec les Hugo qui le traitent en frère et Sophie le considère comme le meilleur de ses enfants. Il partage les joies et les douleurs de ses cousins ; il les encourage dans leurs espérances de gloire, les défend quand ils sont injustement attaqués. Il écrit à son père : « Toutes ces ganaches littéraires sont effrayées de la « réputation que Victor doit avoir, et craignant d'en être « écrasés, ils feront tout ce qu'ils pourront pour em- « pêcher que l'on ne lui rende toute la justice qui lui « est due (4). » Au moment de la maladie d'Eugène, au soir des noces joyeuses de Victor qui auraient pu devenir tragiques, il manqua, racontait sa fille Mlle Claire Trébuchet, d'être la victime des fureurs du pauvre fou et il fut d'un grand secours à ses frères désemparés. Toute sa vie il sut rendre service à Victor et à Adèle et l'on ne comprend pas les petites malices que l'on rencontre à son adresse dans *Victor Hugo raconté*. Si la renommée n'a pas crié son nom à tout l'univers, n'oublions pas que, pendant de longues années, il remplit d'importantes fonctions à la préfecture de police, qu'il écrivit des articles, des ouvrages utiles, qu'il mourut,

(1) Lettre inédite du 27 juin 1822.

(2) Geoffroy de Grandmaison, *La Congrégation (1801-1830)*. In-8, Paris, 1890, p. 138.

(3) Lettre inédite du 3 juin 1824.

(4) Lettre inédite du 14 juillet 1822.

en 1865, officier de la Légion d'honneur, membre libre de l'Académie de médecine et maire de Fontenay-aux-Roses.

Tous ceux qui ont étudié la jeunesse de Victor Hugo et qui se sont demandé comment s'étaient formé ses idées religieuses, n'ont peut-être pas attribué une importance assez grande à l'action d'Adolphe Trébuchet, ce bon et loyal Breton qui pratiquait sans forfanterie mais aussi sans défaillance la religion qu'il avait appris à aimer au sein de sa famille et près de ses maîtres du Séminaire de Nantes. Ne serait-ce pas lui qui parfois emmenait Victor pendant le Carême aux sermons de Frayssinous à Saint-Sulpice où du reste il était aussi attiré par Adèle ? Près d'Adolphe enfin il pouvait apprendre l'amour de la religion autant et plus que dans la lecture des ouvrages de Chateaubriand ou dans ses conversations avec Lamennais. Les idées ambiantes ont donné, croyons-nous, pendant quelques années un vernis religieux aux œuvres de Victor Hugo, ne faudrait-il pas en imputer une partie aux conseils, aux bons exemples d'Adolphe Trébuchet.

Mais pourquoi celui-ci n'a-t-il pas réussi à faire de son cousin un chrétien fervent ? Encourager les bonnes dispositions de Victor n'était pas suffisant, il fallait instruire cet ignorant, lui montrer que le catholicisme n'avait pas seulement une utilité sociale, une valeur poétique mais qu'il était la règle de la vie. Peut-être en face de cette tâche Adolphe a-t-il manqué d'audace ? Victor lui semblait un être tellement supérieur qu'il n'a pas osé joindre la parole au geste. Le zèle qui fait les apôtres lui a fait défaut. On comprend sa réserve ; dans ce milieu de poètes et d'artistes, ce chrétien pratiquant était une exception. Sa conduite, faite de soumission aux lois de l'Eglise et de foi en des dogmes qui surpassent la raison, ne pouvait choquer tant qu'elle ne s'affichait pas, mais le contraire se serait produit infailliblement, s'il avait cherché à sortir de l'ombre, à conseiller celui qui fier de ses succès se posait déjà en chef d'école. Il sem-

ble même que les petites railleries de *Victor Hugo raconté* proviennent de blessures involontaires faites par la sagesse et la régularité de vie d'Adolphe à l'orgueil de Victor qui voyait chaque jour s'élargir l'abîme séparant leurs idées politiques et religieuses. Une chaude affection unit pourtant toujours ces deux cousins qui s'étaient aimés comme deux frères.

Dans l'étude des influences subies par Victor Hugo, si l'on a oublié celle d'Adolphe Trébuchet, on a surfait croyons-nous, celle de Lamennais.

A quelle époque se sont-ils connus ? E. Biré place en 1822, au mois d'octobre, leur première entrevue, ou du moins la première confession de Victor Hugo à Lamennais (1). M. Christian Maréchal, après une discussion serrée des faits, incline pour la fin d'octobre 1821 (2). Il me semble qu'à cette époque Victor Hugo et Lamennais se connaissaient déjà.

Nous possédons deux récits de cet entretien, récits faits justement pas les deux interlocuteurs. Victor Hugo nous a dit qu'il eut lieu aux Feuillantines (3). Lamennais est aussi affirmatif que lui sur ce point : « Il m'a « rencontré pour la première fois dans la maison même « où il a vécu (4). »

Cette circonstance bien fixée nous peut servir de point de départ pour une solide discussion.

Lamennais quitta la Chênaie à la fin de janvier 1821 et il annonça son arrivée à Paris pour les derniers jours du mois ou les premiers jours de février. Il descendra chez M. de Saint-Victor, rue du Cherche-Midi, nº 15 (5), comme il l'affirme à Benoît d'Azy et à Mme Cottu ; il sera plus près d'elle qu'aux Feuillantines.

(1) E. Biré. *Victor Hugo avant 1830*, p. 263.

(2) Christian Maréchal. *Lamennais et Victor Hugo*, p. 149.

(3) *Victor Hugo raconté*, t. II, pp. 133-134.

(4) Lettre de Lamennais, dans le journal *L'Eclair*, 18 février 1902, publiée par M. J. de Bonnefon.

(5) « Je serai probablement à Paris, à la fin de janvier ». d'Haussonville, *Lettres de Lamennais à la baronne Cottu*, p. 106, lettre du 6 janvier 1821 : « J'arriverai le 3 ou 4 février ». Laveille, *Un Lamennais inconnu. Lettres à Benoît d'Azy*, p. 127, lettre du 18 janvier 1821.

Mais, le 15 mars, l'abbé Carron meurt. Lamennais a été appelé aux Feuillantines probablement dès le commencement de la maladie de son ami et il ne quitta pas un instant, pendant ces tristes circonstances, la maison située au cul de sac des Feuillantines, n° 12, rue St-Jacques (1). Le 22 mars, il écrit des Feuillantines à Mme Cottu ; le 15 mai, nouvelle lettre où il lui parle du pensionnat et de la communion des enfants qui aura lieu le dimanche suivant (2).

A quelle époque Lamennais a-t-il quitté les Feuillantines ? Quelques lettres de lui vont nous renseigner. Il écrit à Blaise (3), le 17 avril, qu'il faudra quitter les Feuillantines à la mi-juillet ; le 17 juin, il prévient Mme Cottu que son départ se fera dans une quinzaine (4). Le 10 août, il lui écrit que depuis trois jours, il est installé, rue du faubourg St-Jacques, n° 28 (5). L'erreur n'est donc pas possible, Lamennais quitta les Feuillantines à la fin de juillet ou dans les premiers jours du mois d'août.

Si nous accordons confiance à Lamennais et à Victor Hugo, nous devons nécessairement placer la première visite de Victor Hugo aux Feuillantines entre le 15 mars et la fin de juillet.

Mais l'auteur de *Victor Hugo raconté* nous indique d'autres circonstances qui ont accompagné cette entrevue. Etudions-les pour voir si elles cadrent avec la date que nous venons de fixer.

« L'abbé Carron, chez qui logeait M. de Lamennais, « quittait les Feuillantines et M. de Lamennais s'en al-

(1) Lettre à M. Marion, 20 mars 1881 : *Confidences de Lamennais* par Arthur du Bois de Villarabel, p. 79.

(2) *Lettres à la baronne Cottu,* p, 112.

(3) LAMENNAIS, *Œuvres inédites,* t. I, pp. 396-398.

(4) « Il faut que nous quittions cette maison dans 15 jours et celle que « nous devons habiter ne sera libre qu'à la mi-juillet. On ne pourra même « commencer les réparations indispensables qu'à cette époque. Heureusement « on nous cède quelques chambres, pour un mois, dans une maison, rue de « l'Arbalète. Nous nous y arrangerons provisoirement. » *Lettres à la baronne Cottu*, p. 114.

(5) *Lettres à la baronne Cottu,* p. 115.

« lait le soir. Il donna sa nouvelle adresse et prit ren- « dez-vous (1). Il est possible d'admettre avec M. Christian Maréchal que Victor Hugo a mal compris l'expression figurée employée par Lamennais, « M. Carron nous a quittés », qui signifiait non pas son départ mais sa mort (2). Ne pourrait-on pas dire aussi que Lamennais a parlé à Victor Hugo non pas précisément de M. Carron, mais du départ de l'établissement de M. Carron, de ces chères filles qui étaient obligées de quitter les Feuillantines. Que l'on admette l'une ou l'autre explication, le récit de Victor Hugo ne nous présente aucune impossibilité.

La deuxième circonstance n'offre pas plus de difficulté ; c'était, nous dit Victor Hugo, au lendemain de la première représentation du *Maître de Chapelle*, par conséquent le 30 mars 1821, puisque la première représentation est du 29 mars. Là aussi le récit de Victor Hugo est acceptable.

« L'abbé Frayssinous était, cet hiver-là, le prédicateur « à la mode, lisons-nous encore dans *Victor Hugo racon-* « *té*, et alors l'église Saint-Sulpice était trop petite. » Rien de plus vrai. Le 25 mars, nous dit le *Journal des Débats*, Frayssinous a prêché à Saint-Sulpice et Victor Hugo est allé, ce jour-là, à l'église, probablement pour l'entendre (3). Le 8 avril, il a fait une nouvelle conférence à laquelle assista la duchesse de Berry. Tout le Carême 1821, il se fit entendre à Saint-Sulpice, mais pendant l'Avent il laissa la parole à un autre prédicateur de renom, l'abbé de Trevern (4). Frayssinous reprit ses conférences à Saint-Sulpice, le 3 mars 1822 (5). Le 14

(1) *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 134.

(2) Christian Maréchal, *Lamennais et Victor Hugo*, p. 148.

(3) *Journal des Débats*, mars 1821 ; *Lettres à la fiancée*, p. 48.

(4) *Journal des Débats*, 5 novembre 1821. « On s'attendait, dit ce journal, à « entendre de nouveau M. de Frayssinous, il a voulu donner le temps à « M. de Trevern, licencié de la maison de Sorbonne et ancien grand vicaire « de Langres, de développer les preuves de la divinité du christianisme et de « répondre aux objections des incrédules. Ces conférences commenceront le « dimanche 12 novembre, à 1 h. 1/2, à St-Thomas d'Aquin. »

(5) *Journal des Débats*, 27 février 1821.

avril, la duchesse de Berry alla de nouveau l'écouter ; le 28 avril, il donna sa dernière conférence.

Il reste encore une circonstance qui a paru invraisemblable à Ed. Biré et même à M. Christian Maréchal, il s'agit des répétitions de la *Clytemnestre* de Soumet. Cette pièce ne fut jouée en effet que le 7 novembre 1822, et cependant Victor Hugo avait raison de dire que Soumet faisait répéter, au Théâtre français, dans ce moment là, une *Clytemnestre* dont l'Oreste était Talma. Ouvrons les journaux de l'époque ; ils vont nous raconter toutes les péripéties de l'histoire de la *Clytemnestre* de Soumet. Elle fut reçue, au mois de mars 1821, à l'unanimité, aux Français. *Le Conservateur Littéraire* nous l'affirme et la nouvelle qu'il insérait n'a pas été inventée après coup (1). La pièce ne dut pas tarder à entrer en répétition ; en tous cas c'était chose faite au mois de juin (2). Mais soudain, on ne sait pour quelles raisons, Soumet la retira du théâtre français pour lui faire traverser la Seine et la porter à l'Odéon (3). Elle franchit, une seconde fois, les ponts pour revenir au premier Théâtre français où enfin elle fut jouée, le 7 novembre 1822. Victor Hugo avait donc raison de dire qu'au commencement de ses relations avec Lamennais on répétait *Clytemnestre* au Théâtre français.

Il nous semble donc bien établi que Victor Hugo est allé voir Lamennais aux Feuillantines entre le 15 mars et la fin de juillet 1821. Mais ne pourrait-on pas préciser davantage, ne pourrait-on pas accepter la date indiquée par Victor Hugo lui-même, c'est-à-dire le 30 mars 1821. Pourquoi pas ?

Le récit de Lamennais ne s'y oppose nullement ; mais

(1) « *La Clytemnestre* de M. Soumet de l'Académie des Jeux floraux vient « d'être reçue, à l'unanimité, aux Français. Ce bel ouvrage..... sera joué in- « cessamment. » (*Conservateur Littéraire,* t. III, liv. XXX, p. 411, *Nouvelles et Variétés littéraires,* 31 mars 1821.

(2) *L'Etoile,* du 6 juin, nous l'affirme. *Le Journal de Paris,* du 19 juillet, annonce la représentation pour les premiers jours de septembre, au bénéfice de Thénard.

(3) *Etoile,* 2 octobre 1821.

nous trouvons plus de difficultés avec celui de Victor Hugo. Ni les répétitions de *Clytemnestre*, ni les sermons de Frayssinous ne font pourtant obstacle. Le départ de Lamennais, qui devait avoir lieu le lendemain, fixerait plutôt la visite au mois de juillet puisque Lamennais donna sa nouvelle adresse. Victor Hugo n'a-t-il pas confondu ici sa première visite avec une autre, faite la veille du départ de Lamennais. D'ailleurs, puisque Lamennais, au lendemain de la mort de M. Carron, savait qu'il quitterait bientôt les Feuillantines, il a dû parler de ce prochain départ à Victor Hugo qui l'a cru plus rapproché qu'il n'était en réalité. Tout ceci est possible et plausible.

Mais une objection plus sérieuse nous vient des relations de Victor Hugo avec le duc de Rohan. C'est ce dernier qui a conduit Victor Hugo chez Lamennais, or Victor Hugo et le duc de Rohan n'ont, dit-on, lié connaissance que dans les jours qui ont suivi la mort de Mme Hugo, par conséquent après le 27 juin, et l'on apporte une page de *Victor Hugo raconté* qui semblerait le prouver.

Est-ce concluant ? Je ne le crois pas. Le duc de Rohan assista à l'enterrement de Mme Hugo, Victor alla le remercier ensuite au Séminaire, mais rien dans le récit de Victor Hugo ne nous dit qu'ils ne se connaissaient point auparavant. Il serait étonnant que le duc de Rohan prit part aux obsèques d'une personne complètement inconnue. Comment d'ailleurs placer entre le 27 ou le 30 juin et la mi-juillet tous les évènements que nous raconte Victor Hugo : d'abord sa connaissance avec le duc de Rohan, sa visite à Frayssinous, puis enfin sa visite à Lamennais. En quelques jours l'influence de Rohan sur Victor Hugo serait devenue bien profonde et leur intimité bien grande puisque Victor Hugo aurait ouvert largement son cœur (1), il aurait consenti à l'une de ces démarches qui coûtent beaucoup

(1) Ce n'était pas son habitude puisqu'il ne parla à Lamennais de son amour pour Adèle qu'au moment même de son mariage.

ordinairement et qu'un prêtre n'obtient qu'après de longs pourparlers. Comment, dès le mois d'août, aurait-il accepté l'hospitalité à la Roche-Guyon, chez un grand seigneur dont il aurait fait connaissance un mois auparavant, qu'il aurait vu deux ou trois fois, car le duc de Rohan dût partir en vacances dans les premiers jours de juillet !

Mais nous avons d'autres raisons de croire que Victor Hugo et le duc de Rohan étaient amis avant la mort de Mme Hugo. Ouvrons à cet effet *Victor Hugo raconté*. Nous y trouvons le récit de l'arrivée à Paris de Soumet, son portrait, sa première visite dans la mansarde de la rue du Dragon (1). Or Soumet vint se fixer à Paris en juillet 1820. Victor Hugo habitait alors avec sa mère rue de Mezières, nº 10. Continuons à lire : dans la semaine de l'arrivée de Soumet, Victor Hugo reçut la visite du duc de Rohan et il alla le voir dans sa cellule (2) : preuve qu'ils se connaissaient très bien au printemps de l'année 1821. Qui plus est, à cette époque il était déjà question d'un séjour à la Roche-Guyon. Le 21 avril 1821, Victor Hugo écrivait à Vigny : « Si je vais à la Ro-« che-Guyon, je n'y pourrai aller que dans le mois « d'août (3). »

On peut donc affirmer, sans trop de crainte de se tromper, que peu de jours après la mort de l'abbé Carron, le 30 mars très probablement, Victor Hugo fit la connaissance de l'abbé de Lamennais, aux Feuillantines.

Ce point établi, étudions maintenant leurs relations. Le récit en est fort court dans *Victor Hugo raconté*.

« M. de Lamennais donna sa nouvelle adresse et prit « rendez-vous.

« Victor se confessa fort sérieusement et avec tous

(1) *Victor Hugo raconté*, t. II, pp. 128-129.

(2) *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 129.

(3) *Correspondance 1815-1835*, p. 16.

« les scrupules des examens de conscience. Son gros pé-
« ché fut les agaceries que lui avaient faites Mlles Du-
« chesnois et Leverd. M. de Lamennais, voyant que c'é-
« taient là ses grands crimes, remplaça désormais la
« confession par une causerie (1). »

Ces quelques lignes nous font supposer que Victor Hugo se confessa à ce moment pour remplir son devoir pascal (2). Il n'a point menti dans le récit qu'il nous a fait de la première entrevue, nous devons le croire sur parole à propos de cette confession. Mais d'après les explications qui l'accompagnent nous sommes porté à croire qu'elle fut suivie peut-être de quelques autres entre le mois d'avril et la fin de l'année, tout au moins de fréquentes et simples causeries. C'est en effet dans les derniers mois de 1821 qu'eut lieu le départ de Lamennais pour la Chênaie. Fin septembre (3), il est à Paris. Non seulement il ne part pas en octobre, mais le 6 novembre il écrit à Mme Cottu que depuis trois semaines il n'est sorti qu'une fois (4). C'est de Paris encore qu'il lui écrit le 16 novembre pour lui annoncer qu'il ne quittera la capitale que pour aller en Bretagne et qu'on s'occupe de dissoudre la maison (5). Du 16 nombre au 9 janvier la correspondance de Lamennais ne nous dit rien de sa vie mais ce jour-là deux lettres vont nous renseigner. Elles sont datées toutes deux de la Chênaie : l'une est adressée à la baronne Cottu : « Me voici donc « encore une fois à cent lieues de vous et pour combien « de temps je l'ignore (6). » L'autre a pour destinataire le baron de Vitrolles : « Me voici donc, mon bon « ami, au milieu de nos bois et de nos bruyères, dans « une saison et dans un temps où rien de tout cela

(1) *Victor Hugo raconté*, t. II, pp. 134-135.

(2) Pâques tomba en 1821 le 22 avril.

(3) Une lettre datée de Paris, un vendredi après le 9 septembre, est adressée à la baronne Cottu. (*Lettres à la baronne Cottu*, p. 116-117).

(4) *Lettres à la baronne Cottu*, p. 117.

(5) *Ibid.*, pp. 118 et 119.

(6) *Idid.*, p. 120.

« n'est fort agréable (1). » Ces deux lettres sont d'un homme qui, arrivé au terme de son voyage, jette un regard en arrière, voit la distance qui le sépare de ses amis, puis examinant le paysage qui l'entoure en saisit toute la tristesse au fort de l'hiver. Lamennais, après avoir quitté récemment Paris, se trouvait depuis quelques jours seulement, quelques heures peut-être, à la Chênaie (2).

Lamennais parti pour la Chênaie, les lettres remplacèrent les visites. Nous ne possédons pas évidemment toutes les lettres qu'ils se sont écrites et nous ne pouvons que regretter celles qui se sont égarées ou perdues définitivement, mais il n'est pas à supposer qu'elles furent très nombreuses. Nous n'en connaissons que cinq pour l'année 1822 (3). Nous les utiliserons à propos de l'influence de Lamennais ; en ce moment nous ne voulons nous en servir que pour établir la chronologie des faits.

(1) *Correspondance inédite entre Lamennais et le baron de Vitrolles*, publiée par Eug. Forgues pp. 89-91.

(2) Il reste cependant à concilier cette date, avec celle attribuée à certaines lettres. M. Feugère (*Lamennais avant l'Essai sur l'indifférence*, p. 290) indique au 22 octobre une lettre datée de la Chênaie et adressée à Mlle de Tremereuc. Mais il fait certainement erreur, puisque M. Forgues, qui cite cette lettre (*Correspondance*, t. I, p. 160), marque Paris comme point de départ. Comment le même M. Forgues (*Correspondance inédite de Lamennais et du baron de Vitrolles*, pp. 85-89) peut-il donner, au 21 octobre et au 4 novembre 1821, deux lettres datées de la Chênaie. Lamennais ne peut être en même temps dans les deux endroits. Pour ces deux dernières lettres évidemment il y a erreur ou sur le point de départ ou sur la date de l'année. Ne seraient-elles pas de 1822 par hasard ? Leur contenu me le fait croire.

Enfin M. de Bonnefon a donné dans l'*Eclair* (18 février 1902) comme adressée de la Chênaie un samedi d'octobre 1821, une lettre dont il n'indique pas le destinataire et qui au dire de M. Christian Maréchal est M. de Vitrolles. La lettre est certainement partie de la Chênaie mais non pas en octobre puisque à cette époque, d'après la correspondance avec la baronne Cottu, Lamennais était à Paris. Il serait important de bien fixer la date de cette lettre puisqu'elle parle justement de la première entrevue de Victor Hugo et de Lamennais.

(3) 26 mars, lettre de Lamennais (la Chênaie) à Victor Hugo (*Amateur d'autographes*, juin-juillet 1876, p. 99) ; 17 mai, lettre de Victor Hugo à Lamennais à la Chênaie (*Correspondance 1815-1835*, p. 26-28) ; 9 juin, lettre de Lamennais (la Chênaie) à Victor Hugo (*Victor Hugo raconté*, t II, pp. 141-142) ; 1er septembre, lettre de Victor Hugo à Lamennais à la Chênaie (*Correspondance 1815-1835*, pp. 30-31) ; 6 octobre, lettre de Lamennais (La Chênaie) à Victor Hugo (*Victor Hugo raconté*, t. II, pp. 146-147).

Lamennais passa presque toute l'année à la Chênaie : il ne la quitta que pour faire un court voyage à Paris en août et septembre. Le 15 août il écrit de St-Malo au baron de Vitrolles qu'il va partir incessamment pour Paris, qu'il veut revenir le mois prochain. « Il faut, « dit-il, que je sois de retour dans cinq ou six semai- « nes (1). » Il était en effet de nouveau à la Chênaie le 17 septembre d'où il écrit à Mme Cottu. Le 23 septembre une lettre à Benoît d'Azy nous prouve qu'il est arrivé depuis quelques jours « mais tellement excédé « de fatigue qu'il n'a pu encore reprendre son tra- « vail (2). » Ce voyage, entrepris pour des affaires d'intérêt, avait donc été très précipité.

Victor Hugo en avait-il été prévenu d'avance, on peut se le demander quand on le voit écrire à la Chênaie une lettre datée du 1er septembre. Peut-être aussi la date de cette lettre est-elle fausse ? En tous cas, ce n'est point en apprenant le mariage de Victor Hugo que Lamennais lui écrivit de la Chênaie la lettre du 6 octobre que nous trouvons dans *Victor Hugo raconté* (3), mais il répondait bien plutôt à une lettre lui annonçant la date exacte de la cérémonie. A son passage à Paris, Lamennais avait vu Victor Hugo : pour remplacer l'acte de baptême que celui-ci ne pouvait présenter, il lui avait donné un conseil que nous trouvons dans une lettre de Victor Hugo à son père (4), il avait obtenu la promesse qu'il irait le voir l'année suivante en Bretagne (5). Ajoutons enfin qu'il avait dû lui délivrer le billet de confession nécessaire pour son mariage : Victor Hugo l'affirme et nous n'avons aucune raison de ne pas le croire sur parole.

Maintenant que nous avons fait l'historique des pre-

(1) *Correspondance inédite entre Lamennais et le baron de Vitrolles* publiée par Eugène Forgues, pp. 107-108.

(2) Auguste Laveille. *Un Lamennais inconnu. Lettres à Benoît d'Azy*, p. 153.

(3) *Victor Hugo raconté*, t. II, pp. 146-147.

(4) Lettre du 13 septembre ; *Correspondance 1815-1835*, pp. 172-173.

(5) Lettre de Victor Hugo à A. Trébuchet, 23 septembre. *Correspondance 1815-1835*, pp. 31-32.

mières relations de Lamennais et de Victor Hugo, essayons de tirer quelques conclusions de ces relations et de la correspondance échangée à cette époque.

Notre intention n'est point de rechercher au jour le jour dans l'œuvre de Victor Hugo une influence très problématique, car qui peut nous prouver que telle page a été inspirée directement ou indirectement par Lamennais, qu'à telle date Victor Hugo a lu tel ouvrage et s'est laissé influencer par tel point de la doctrine menaisienne. Ce procédé à notre avis n'est guère scientifique et l'on risque à chaque instant de se fourvoyer : il suffit pour cela de se tromper sur une date, d'attribuer un article à qui n'en est pas l'auteur, de prendre comme particulière à Lamennais une idée tellement répandue dans l'air ambiant qu'elle n'appartient plus à personne.

Arrivons à la première entrevue et tâchons d'analyser les impressions de Victor. Il est évident que ses souvenirs, quand il les a vécus à nouveau pour les traduire à sa femme qui allait les raconter, se sont nécessairement imprégnés de l'état de son esprit au moment où il narrait lui-même. Le souci de l'effet et de la forme a fait recherché des contrastes, des oppositions qui probablement n'ont jamais existé du moins ainsi qu'on nous les présente. La visite à Lamennais est précédée de la vision d'un vieux prêtre dans la chambre de l'abbé de Rohan, vieux prêtre dont le renoncement est certainement admirable, mais dont le portrait est un peu forcé au physique et probablement aussi au moral. A deux pas de la mort, le vicaire de St-Nicolas du Chardonnet accepte radieux les suprêmes épreuves : son vêtement est misérable, son corps est usé par les privations mais son âme est illuminée par la flamme du sacrifice.

Il est bien l'antithèse du prédicateur à la mode, l'abbé de Frayssinous, nullement détaché des intérêts terrestres, qui ne veut pas que l'on enfouisse son talent mais qu'on l'emploie au triomphe de la vérité et à la propagation des bonnes doctrines. Il faut d'après lui répan-

dre la piété par la parole et par l'exemple, il faut d'autre part réussir pour avoir à sa disposition une force puissante, le succès. Pour aider au triomphe de la religion il ne suffit pas de s'en tenir à la littérature, il convient d'aspirer à l'autorité directe de la politique. Le clergé, affirmait enfin Frayssinous, comptait sur Victor Hugo et l'aiderait.

Celui-ci trouva cette religion mondaine et commode, mais Frayssinous l'éloigna surtout en disant du bien des Jésuites et du mal de Chateaubriand, jacobin déguisé et très dangereux sous son masque.

Pourquoi Frayssinous ne plût-il pas à Victor Hugo ? Il ne lui apparut pourtant pas comme un abbé mondain et jouisseur. Lui-même nous avoue qu'à l'Abbaye aux Bois, Frayssinous n'avait qu'une pièce servant à la fois de chambre à coucher, de salle à manger et de salon. Le déjeuner qu'il servit à ses hôtes était frugal puisqu'il ne fut guère différent de celui que Victor Hugo aurait pris chez lui : deux œufs à la coque et un verre d'eau.

Est-ce le conférencier de Saint-Sulpice qui ne lui allait pas ? Ce serait curieux car Victor Hugo était un auditeur assez fidèle de Frayssinous, peut-être un peu à cause d'Adèle, peut-être un peu par snobisme, mais il ne pouvait pas ne pas entendre les idées exprimées par l'orateur. La religion dont Frayssinous fit le tableau à Victor Hugo n'était point différente de celle qu'il enseignait du haut de la chaire de Saint-Sulpice. Il était, pensa-t-il, en présence d'un jeune homme qui voulait travailler au triomphe de sa foi tout en restant dans le monde. Tous en effet ne sont pas appelés à la claustration et au détachement des intérêts terrestres. Frayssinous ne crut pas que Victor Hugo était destiné au cloître. Il est vrai qu'il l'a entretenu de politique, mais la chose déplaisait-elle beaucoup à Victor Hugo ? Ne venait-il pas de mener dans le *Conservateur Littéraire* une campagne ardente pour le triomphe de la cause ultra-royaliste. L'aide que le clergé lui offrait pour arriver lui répugnait-elle ? Nous savons

que Victor Hugo dès cette époque, s'il n'employait pas tous les moyens, cherchait tous les appuis capables de l'aider à se hausser au-dessus du vulgaire. Lamennais agira-t-il différemment sur ce point ? Evidemment non et Victor Hugo ne s'en formalisera pas, loin de là puisqu'il le remerciera de ses démarches auprès de la maison du Roi (1).

Nous avons dit que Frayssinous du haut de la chaire de Saint-Sulpice ne donnait pas des conseils différents de ceux qu'entendit ce jour-là Victor Hugo. Nous avons recherché en effet les conférences prêchées à ce moment-là par Frayssinous (2) et nous avons été frappé justement par les rapprochements que l'on peut faire entre les idées que lui prête Victor Hugo et celles qu'il développait en chaire. Ce ne peut être pure coïncidence, il y a plutôt chez Victor Hugo un souvenir précis soit du discours en chambre, soit du sermon entendu à l'église. S'il y a rappel des avis qu'il a reçus personnellement il faut conclure que plein des sujets qu'il traitait, Frayssinous les répétait plus ou moins dans l'intimité de la direction. Il est vrai que dans l'un et l'autre cas il s'adressait au même auditoire, aux jeunes gens de la classe aisée.

Les conseils religieux donnés par Frayssinous ne nous

(1) *Correspondance 1815-1835*, pp. 27-28, lettre Victor Hugo à Lamennais, 17 mai 1822.

(2) Il n'est point facile de donner une date aux conférences que contiennent les 3 vol. in-8 publiés en 1825 chez Le Clerc par Frayssinous sous le titre de *Défense du Christianisme ;* seuls les journaux de l'époque nous permettent de le faire. Ainsi le 11 mars, à St-Sulpice, d'après *la Quotidienne* du 12 mars, Frayssinous parla de l'*Union nécessaire de la religion et de la société* (cf. *Défense du Christianisme*, t. II, pp. 473-507) ; le 25 mars, à St-Sulpice, d'après le *Journal des Débats* du 26, il parla de l'*Education des enfants* (cf. *Défense du Christianisme*, t. III, pp. 517-547) ; le 4 avril, à St-Roch, d'après *la Quotidienne* du 6 avril, il montra *Ce que nous avons à craindre et ce que nous avons à espérer pour la religion en France* (Cf. *Défense du Christianisme*. t. III, pp. 436-473) ; le 29 avril, à St-Sulpice, d'après *La Quotidienne* du 1er mai, le sujet de la conférence était : *Nos devoirs comme chrétiens, nos devoirs comme Français.* Nous n'avons pu la retrouver dans la *Défense du Christianisme.* On le voit, les questions religieuses et les questions politiques se mêlaient intimement. *La Quotidienne* du 12 mars le reconnaissait en citant cette phrase du sermon de Frayssinous : « L'alliance inévitable de la politi-« que et de la religion dans la chaire chrétienne est une conséquence de « l'état actuel de la société. »

semblent donc pas être la raison qui écarta Victor Hugo. Faut-il la chercher dans les éloges donnés par Frayssinous aux Jésuites ? Je ne le crois pas, non plus. Victor Hugo n'était pas, du moins à cette époque, leur adversaire, comme le prouve le *Conservateur Littéraire*. Au mois de janvier 1821, nous y trouvons exprimée l'opinion de Victor Hugo ; il sait gré à M. Dufau de ses réflexions sages et modérées sur un ordre célèbre, dans un moment où il vient de narrer l'attentat de Jean Châtel et dans un siècle où le mot de Jésuites fait pousser des cris de rage (1).

Peut-être les attaques de Frayssinous contre Chateaubriand contribuèrent-elles davantage à éloigner Victor Hugo. Chateaubriand à cette époque n'avait pas d'admirateur plus enthousiaste : tous ses faits et gestes sont soulignés par Victor Hugo qui ne laisse échapper aucune occasion de parler du noble pair, du noble vicomte, de l'historien admirable, du chef des royalistes. Victor Hugo rend compte de ses œuvres, soutient sa cause contre le *Défenseur* quand celui-ci succède au *Conservateur* et ne rend pas justice suffisante à Chateaubriand (2). Il lui adresse ses vers sur le *Génie* : Le *Conservateur Littéraire* combat vaillamment dans le sillage du *Conservateur* et garde haut levés le même drapeau et le même fanion quand ce dernier s'est retiré de la lutte. Or Frayssinous est loin d'être un ultra, c'est un modéré, un centre droit qui voit en Chateaubriand « un jacobin très dangereux sous son masque ». Attaquer ainsi celui pour qui Victor Hugo avait un véritable culte était de la part de Frayssinous, qui probablement ignorait ce détail, une faute, un manque de tact que Victor Hugo ne pouvait lui pardonner.

De plus n'a-t-il pas voulu prendre trop au sérieux

(1) *Conservateur Littéraire*, t. III, liv. 28, p. 307, 20 janvier 1821, à propos de l'*Histoire de M. Dufau*.

(2) *Conservateur Littéraire*, t. II, liv. 16, 1er juillet 1820, pp. 246-248. Victor Hugo a sûrement collaboré à ces deux pages, s'il ne les a pas composées entièrement.

son rôle de directeur ? Victor Hugo consentait bien à marcher à côté d'un grand homme, de Chateaubriand, peut-être de Frayssinous, mais il voulait être, il voulait rester lui-même comme nous le prouvent les *Lettres à la fiancée*. D'autre part il manifeste dans le *Conservateur Littéraire* son esprit d'indépendance jusqu'à se séparer par moment des ultras pour offrir son encens à Voltaire, son autre maître. Or dans le petit discours que Frayssinous adresse à Victor Hugo on sent que le prêtre veut réellement remplir son office de directeur, être son ange gardien, le surveiller, le guider, en un mot mettre la main sur lui. Cette emprise ne fut pas du goût de Victor Hugo : il voulait garder intactes sa liberté et son activité ; le rôle de disciple, que semblait lui assigner Frayssinous, ne pouvait lui convenir.

A notre avis ces deux raisons, énoncées dans le récit de *Victor Hugo raconté*, furent, plus que celles qui sont complaisamment détaillées, les vraies causes de l'éloignement que Victor Hugo ressentit pour Frayssinous et d'autre part nous allons trouver dans les mêmes faits deux motifs qui l'attachèrent à Lamennais. Celui-ci à cette époque était un ultra, un ami de Chateaubriand avec qui il collaborait dans maints journaux, et il correspondait mieux à l'idéal que se faisait Victor Hugo d'un directeur.

Victor Hugo raconté nous fait un long récit de la première entrevue (1), mais qu'y trouvons-nous ? Un portrait détaillé de l'extérieur de Lamennais, ce petit homme chétif, bilieux de visage, aux grands beaux yeux inquiets, dont le nez dissimulait presque le menton, avec sa bouche à l'expression presque enfantine, avec ses traits tourmentés et nerveux. L'accoutrement dans lequel nous le dépeint Victor Hugo nous semblerait ridicule si par ailleurs nous ne savions que Lamennais n'avait pas le moindre souci de son habillement. Victor Hugo a bien étudié physiquement Lamennais. Mais pourquoi ne nous

(1) *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 134.

donne-t-il point l'impression qu'il ressentit en face de cet homme dont le nom était dans toutes les bouches, pourquoi ne nous révèle-t-il rien de leur entretien intime ? Ce n'est pas par pudeur d'âme, puisqu'il nous parle de ses péchés. Nous aurions pourtant plaisir nous aussi à opposer aux conseils de Frayssinous ceux de Lamennais, à voir s'ils furent vraiment pratiques.

Pour qu'un prêtre, pour qu'un directeur fasse besogne utile auprès de son dirigé, il faut que celui-ci ouvre d'abord son âme, se montre avec toutes ses qualités, ses défauts, ses faiblesses, ses tendances, il faut que le directeur connaisse le passé de son dirigé, qu'il sache les points vulnérables pour les fortifier, les côtés excellents pour les rendre meilleurs encore.

Or Victor Hugo a-t-il raconté son enfance sans éducation religieuse, sans pratiques chrétiennes ? S'était-il en effet jamais confessé, avait-il jamais communié ? Nous n'en savons rien et Lamennais n'en fut pas plus informé que nous probablement. Victor Hugo s'est confessé à Lamennais une ou peut-être plusieurs fois, il lui a raconté les agaceries de Mlles Duchesnois et Leverd, Lamennais dut avoir la conviction, partagée d'ailleurs par tous ceux qui à l'époque approchaient Victor Hugo, que c'était un jeune homme chaste et réservé. Mais a-t-il connu les secrets les plus intimes de cette âme ? Non, certainement, car Victor Hugo lui a caché son amour pour Adèle, il a jeté un voile sur son cœur pour que Lamennais n'en vit pas même les battements et c'est presque à la dernière heure, quand il ne peut plus sans impolitesse cacher « sa passion indomptable mais pure et innocente », quand, disons-le aussi, il a besoin de Lamennais, qu'il lui révèle son mariage prochain.

Lamennais pensa-t-il à instruire son pénitent des vérités religieuses les plus simples, les plus essentielles ? Il est assez probable qu'il n'y songea même pas. Comment aurait-il pu supposer que le jeune homme qui se présentait à lui avait eu une éducation religieuse absolu-

ment nulle ? On lui parlait de confession, de direction, il n'a pas cherché si l'édifice religieux qu'il s'agissait d'orner et de couronner avait des bases solides et bien d'autres probablement auraient fait comme lui.

Cependant dans leurs conversations il fut question de la religion. Tout incomplète qu'elle nous paraisse la lettre publiée dans *l'Eclair* (1) par M. J. de Bonnefon nous montre tout de même une certaine étude de Victor Hugo par Lamennais. Celui-ci est doucement ému : « M. « Victor Hugo a l'âme la plus pure et la plus calme que « j'ai rencontrée dans le cloaque de Paris. » Pure, soit, mais calme, non : Lamennais justement n'a pas vu toute la partie de cette âme qui nous est révélée par les *Lettres à la fiancée*. « Il est confiant et simple. » Tel il ne nous apparaît point aujourd'hui si tel il apparut à Lamennais. « Il comprend la religion ou plutôt « il y entre de plain-pied par l'arc divin de la poésie. « Je souhaite qu'il soit toujours dans les sentiments qu'il « a sur les choses spirituelles. Il donnera des ailes à la « pensée catholique que nos écrivains pieux traînent sou- « vent sur les pavés et même dans le ruisseau de la « rue... »

Cette phrase ne change nullement notre appréciation, elle la confirme plutôt. Lamennais a-t-il trouvé chez Victor Hugo des convictions religieuses, il n'en paraît rien : « Victor Hugo comprend la religion ou plutôt il y entre « de plain-pied par l'arc divin de la poésie. » L'image ne manque pas de grandeur, semblable à l'arc de triomphe de l'Etoile alors en construction, mais que nous révèle-t-elle ?

Lamennais a vu, par ci par là, dans les poésies composées par Victor Hugo et dont celui-ci lui a certainement fait hommage, des allusions à des faits d'ordre religieux, une sentimentalité religieuse. Quelques-uns de ses vers se revêtent de pensées chrétiennes qu'il a empruntées

(1) *Eclair*, 18 février 1902.

surtout au *Génie du Christianisme* ou aux *Martyrs*, mais dans ces formes qui habitent son esprit, comme certains vers de Virgile hantent son imagination, une conviction sincère, une foi chrétienne se cachent-elles ? Nous ne pouvons l'affirmer. On peut comprendre la religion, en voir la poésie, la beauté sans y croire, sans la pratiquer. Nous admettons volontiers que Victor Hugo ajoute foi à l'existence d'un Dieu personnel, comme les œuvres que nous avons étudiées jusqu'ici paraissent le prouver. Cette croyance en Dieu, à une vie future heureuse ou malheureuse, à l'immortalité de l'âme, malgré certaines éclipses, semble être demeurée en lui toute sa vie, mais, au moment où nous sommes, nous ne pouvons pas dire que nous avons trouvé des convictions chrétiennes ou catholiques qui lui appartiennent en propre, qui jaillissent spontanément de son cœur. Comme beaucoup d'autres poètes ou d'autres penseurs de cette époque il a mis sur sa poésie un vernis, « une couleur monarchique et religieuse (1) », mais grattez ce vernis, effacez cette couleur et vous ne trouvez plus rien de religieux.

Sous la Restauration il y avait, comme le dit Lamennais, « des écrivains pieux qui traînaient souvent sur les pa- « vés et même dans le ruisseau de la rue. » D'autres l'avaient vu et l'avaient dit avant lui. « Que peut se pro- « mettre, écrivait Charles Loyson, la religion de paix et de « majesté de ces écrits dévotement scandaleux, où la pié- « té sans doctrine et le zèle sans discrétion semblent « prendre à tâche de corrompre la foi par la petitesse d'une mysticité extravagante, et de contrister la charité « par la violence de leurs emportements ? (2) »

Mais à l'opposé de ces écrivains, il s'en rencontrait

(1) Le mot est, nous l'avons vu, du *Conservateur Littéraire* lui-même : t. III, *Préface*, pp. 5 et 6. On pourrait dire qu'il est de tous les journaux. La *Gazette de France* (11 novembre 1822) employait la même expression à propos du *Saül* de Soumet. Elle se félicitait de voir « des ouvrages empreints d'une « couleur religieuse réussir ».

(2) *Le Spectateur politique*, t. I, liv. 12, 30 mai 1818, à propos de la 2e édition de l'*Essai sur l'Indifférence*, de Lamennais, pp. 547-556.

qui comme Victor Hugo, liant la monarchie à la religion, trouvaient en cette dernière, à la suite de Chateaubriand, un thème fécond pour leur poésie, et, à l'occasion, croyaient peut-être sincèrement faire de l'apologétique chrétienne. Que valaient cette apologétique et cette poésie ? Loyson (1), dans l'article que nous venons de citer, les avait appréciées quelques années auparavant. Il se mettait au nombre « des âmes vraiment religieu-« ses et chrétiennes qui gémissent de voir le christianis-« me engagé dans ces malheureux démêlés, où chaque « secours est pour lui une blessure, et dont l'issue, qu'elle « qu'elle soit, ne peut lui apporter ni gloire ni avantage. « De quoi pourrait en effet profiter à la religion sainte « et vraie que tout le monde fut convaincu des ressour-« ces merveilleuses qu'elle offre au génie de l'orateur « et du poète et des facilités qu'elle donne pour composer « de belles tragédies et de magnifiques épopées ? »

Loyson était, on le voit, plus perspicace que Lamennais, qui dans l'enivrement du combat livré pour la cause catholique, se méprenait, comme bien d'autres, sur la valeur de certains combattants qui l'approchaient. Il s'est fait illusion certainement à propos de la jeune recrue que lui amenait de Rohan. Victor Hugo, pensait-il, entrait de plain-pied dans la religion par l'arc divin de la poésie, il devait donner des ailes à la pensée catholique. Pendant un temps assez court on a pu croire à la réalisation de cette prophétie mais le jeune poète a vite démenti les espérances fondées sur lui.

Faut-il faire grief à Lamennais de son erreur ? Je ne voudrais pas le dire. Il y a eu certainement chez lui un peu de naïveté, il s'est laissé prendre aux apparences mais n'est-ce pas une faute que l'on commet facilement dans un parti soit politique soit religieux ou

(1) Loyson, catholique par son éducation et par des convictions fortement assises, était libéral en politique et pratiquait le juste milieu avec sagesse et modération, ce qui lui valait d'être critiqué à droite et à gauche, mais pour nous qui maintenant sommes loin des événements nous pouvons, dans bien des circonstances, admirer la rectitude parfaite de ses jugements. Poète à ses heures il mourut trop jeune pour donner la juste mesure de sa valeur.

philosophique quand par exemple semble se lever une nouvelle étoile à l'horizon, ou quand du parti opposé un transfuge arrive ayant une certaine valeur ou du moins de la réputation. Cette valeur et cette réputation sont vues à travers des lentilles grossissantes qui trompent étrangement sur les services que le nouveau venu peut rendre à la cause et sur ses dispositions intimes. On le regarde comme un champion fidèle, convaincu, alors qu'il n'y a chez lui que des tendances à peine précisées, des velléités plus ou moins affermies. Le mettre au pinacle immédiatement est une faute à laquelle on se laisse entraîner par un manque de réflexion : l'erreur apparaîtra plus tard alors qu'il ne sera plus temps, alors que des éloges indiscrets, des louanges exagérées, feront que son départ, si par hasard il se produit, aura toute l'apparence d'une évasion, d'une fuite, et cependant celui qui passera pour un renégat n'en sera pas un car il n'a jamais fait précisément partie de la maison : il était sur le seuil et au lieu d'entrer, il s'est éloigné.

Tel nous apparaît Victor Hugo, quand il fit la connaissance de Lamennais, il avait depuis quelque temps commencé à écrire des vers d'une religiosité plus ou moins vague qu'il avait empruntée à Chateaubriand. Ses amis, par leurs exemples et leurs conseils, le poussaient vers cette religion qu'il commençait à chanter et dont la poésie l'attirait. Mettons aussi qu'il désirait avec une ardeur très grande réussir en ce bas monde et ne s'inquiétait guère pour le moment de l'autre vie, comme d'ailleurs la plupart des ultras qu'il fréquentait. Car, si pour faire partie de ce clan, il était nécessaire d'être royaliste, il suffisait d'être catholique en théorie seulement et même la pratique de la religion était mal notée aux regards de plus d'un. Pour toutes ces raisons Victor Hugo chantait le Roi et Dieu mais le premier d'abord parce qu'il était plus près et les récompenses qu'il accordait étaient plus palpables.

C'est justement à ce moment que le duc de Rohan et

Lamennais lui parlèrent de pratique religieuse (1). Ce mot n'avait pas pour lui toute l'importance qu'il revêt aux yeux d'un chrétien vraiment fervent ou même d'un homme instruit de la religion. Victor Hugo n'avait ni la piété du premier ni la science du second, aussi n'éprouvait-il aucune répugnance pour la chose, il était plutôt indifférent, mais par amitié et aussi par intérêt il tenait à faire plaisir à Rohan et à Lamennais. C'est pourquoi il accepta.

Que Victor Hugo, si la religion ne le poussait pas vers Lamennais, pouvait-il chercher auprès de celui-ci et qu'y a-t-il trouvé ? Lamennais avait le cœur large : il y donnait volontiers asile à ceux qui l'approchaient et lui témoignaient de l'admiration et de l'affection. Nous savons qu'il en arrivait facilement avec ses amis à une chaude intimité, qu'il leur prodiguait « une impétueuse tendresse (2). » Victor Hugo a-t-il connu, comme Henry Moorman, Benoît d'Azy et Mme de Lacan (Mme Cottu) les « effusions de sympathie », parfois un peu passionnées de cette âme ardente. Ce n'est pas à croire car si Victor Hugo fut aimé lui aussi, la correspondance qu'il échangea avec Lamennais le place cependant assez loin derrière les intimes que nous venons de nommer.

Il était content de son sort cependant et c'est avec un plaisir parfois enfantin qu'il parle de son ami, de son illustre ami (3), M. de Lamennais. L'amitié d'un grand homme est un don du ciel et Victor Hugo, dans

(1) N'oublions pas que l'idée première en appartient à de Rohan, fait qui a son importance pour juger la résolution de Victor Hugo. De Rohan, tout en étant au Séminaire, s'occupait de la jeunesse et faisait son apprentissage d'apôtre. *La Quotidienne* des 15 et 16 février 1821 nous en donne la preuve : « MM. les abbés de Rohan-Chabot, de la Bourdonnaye et de Bonald se pro- « posent de donner des conférences à St-Sulpice, dans la chapelle des Alle- « mands. Le but de ces ecclésiastiques est d'instruire les jeunes gens sur les « devoirs et sur les vérités de la religion. » Il s'agit tout simplement de ce qu'on a toujours appelé le catéchisme de St-Sulpice. Ne serait-ce pas là que Victor Hugo, présenté par son ami Rocher, aurait fait la connaissance du duc de Rohan.

(2) Laveille. *Un Lamennais inconnu. Lettres à Benoît d'Azy. Introduction*. p. IX.

(3) Lettre de Victor Hugo à son père, 13 septembre 1822, *Correspondance 1815-1835*, t. I, p. 172.

sa jeunesse, n'a jamais dédaigné ce présent, il l'a plutôt recherché. N'y trouvait-il pas son intérêt ? Lamennais savait se dévouer et rendre service.

Ainsi agit-il à l'égard de Victor Hugo. Il lui indique des corrections pour ses Odes et Victor Hugo docilement suit ses conseils tout en regrettant que Lamennais ne se montre pas plus sévère et n'écoute pas davantage « son goût excellent (1). » Lamennais s'intéresse aux démarches que Victor Hugo fait auprès de la maison du Roi et celui-ci en est vivement touché.

Pour faciliter la route de Victor Hugo il s'entremet auprès des journaux. Il écrit pour le *Journal des Débats* un article tellement élogieux que le journal en refusait l'insertion (2). L'article de Lamennais parut-il, nous n'en savons rien. Nous n'avons trouvé qu'un entrefilet de quelques lignes. « Un jeune poète, déjà connu « par quelques ouvrages, M. Victor Hugo, vient de pu- « blier un recueil d'Odes. De l'enthousiasme, mais d'un « enthousiasme toujours réglé par le goût, des inspira- « tions nobles et hardies, un style plein de chaleur, les « meilleurs sentiments exprimés en beaux vers, voilà ce « que nous avons remarqué en lisant ces Odes, voilà ce « qui doit attirer l'attention publique sur un jeune hom- « me d'une si haute espérance (3). » Cet entrefilet est-

(1) *Correspondance 1815-1835*, pp. 27-28. Lettre de Victor Hugo à Lamennais, 17 mai 1822.

(2) C'est Adolphe Trébuchet qui nous renseigne sur ce point dans une lettre à son père. « Ce qui retarde l'impression de l'article de M. Delamennais c'est « qu'il est trop flatteur ; M. Duvicquet, un des rédacteurs en chef *des Débats*, « a répondu à M. Soumet qui lui parlait de cet article : « *Comment voulez- « vous que je fasse. M. Delamennais aussi nous envoie un article où il traite « ce jeune homme de vingt ans comme un grand écrivain.* » Ainsi, mon cher « papa, ce n'est pas d'après ses œuvres mais d'après son âge que l'on doit « juger du mérite d'un écrivain. Toutes ces ganaches littéraires sont effrayées « de la réputation que Victor doit avoir et craignant d'en être écrasés ils « feront tout ce qu'ils pourront pour empêcher que l'on ne lui rende toute « la justice qui lui est due. Cependant je ne sais pas jusqu'à quel point un « misérable journaliste peut refuser un article qu'un des plus grands écri- « vains du siècle veut bien lui envoyer » (Lettre inédite d'Adolphe Trébuchet à son père, 14 juillet 1822). Le petit cousin de Bretagne, on le voit, défendait avec ardeur et conviction la cause de Victor.

(3) *Journal des Débats*, 14 juillet 1822.

il de Lamennais, la chose paraît assez probable d'après la lettre d'Adolphe Trébuchet.

Si Lamennais admire le jeune talent de Victor Hugo, celui-ci lui rend la pareille. Suivant son habitude à l'égard de tous ceux qui s'intéressent à lui, le poète ne marchande pas les éloges. Il éprouve un grand charme à voir l'âme de Lamennais si forte et si profonde dans ses ouvrages devenir si douce et si intime dans sa correspondance. Il lui semble en lisant une de ses lettres qu'elle lui apporte la consolation qu'il lui faut précisément à la souffrance qu'il ressent dans le moment même. Il ne peut s'empêcher de lui écrire une de ces phrases dont il deviendra coutumier : « Un homme supérieur aime avec son génie, comme il écrit avec son « âme (1). » Il craint de blesser « son austérité sublime » en lui avouant la passion indomptable quoique pure et innocente qu'il éprouve pour Adèle (2). Victor Hugo est heureux de faire parler Lamennais sur ses ouvrages et de lui demander des nouvelles du troisième volume de l'*Essai sur l'Indifférence* (3). Et Lamennais lui donne d'abondants détails sur sa manière de composer. Il apporte des résultats incontestables, il présente des preuves de tout ce qu'il avance et il donne ainsi « le tableau de la tradition du genre humain sur « les grandes vérités de la religion (4). » Il lui fait confidence des autres travaux qu'il prépare.

Plus tard il lui dira toute la difficulté qu'il rencontre à prêcher aux rois qui ont peur de Dieu ; les pauvres sont bien plus abordables. Lamennais l'entretiendra du rêve qu'il a caressé d'être humble curé de village (5) .

C'est donc en ami plutôt qu'en prêtre, que Lamennais

(1) *Correspondance 1815-1835*, p. 27. Lettre du 17 mai 1822.

(2) *Correspondance 1815-1835*, p. 30. Lettre du 1er septembre 1822.

(3) *Correspondance 1815-1835*, p. 28. Lettre du 17 mai 1822.

(4) *Victor Hugo raconté*, t. II, pp. 141-142. Lettre de Lamennais du 9 juin 1822.

(5) *Amateur d'autographes*, juin-juillet 1876, p. 99. Lettre du 26 mars 1822.

se montre à Victor Hugo. C'est l'ami aussi plutôt que le prêtre qui parle au moment du mariage de Victor. L'idée qu'il lui a suggérée de dire qu'il a été baptisé en Italie semble peu sérieuse. Si Victor Hugo n'était pas sûr d'avoir été baptisé, tout prêtre devait lui conseiller de recevoir le baptême au moins sous condition. En semblable occurence, c'est toujours le parti le plus sûr qu'il faut suivre et Lamennais a certainement ce jour-là oublié sa théologie, s'il l'a jamais sue. Les conseils qu'il lui donna en cette circonstance sont bien vagues, bien humains. Parfois dans certaine lettre de consolation (1), le prêtre se révèle davantage à nous. Il parle avec émotion de résignation et de conformité à la vie de Jésus souffrant.

On peut en lisant cette correspondance se demander si la doctrine de Lamennais a influé sur Victor Hugo. La négative nous paraît probable. Jamais Lamennais ne cherche à le convertir à ses idées, jamais Victor ne lui parle en disciple : il admire une doctrine qui est celle de son ami mais il ne semble pas la partager. Il en étudie le style, il approuve la solidité de l'argumentation mais son intelligence seule est en cause, son cœur n'est pas touché, son âme n'est pas convaincue. Lamennais n'a pas pu ou n'a pas su faire de Victor Hugo un chrétien, un catholique.

(1) *Amateur d'autographes*. 16 janvier 1867 p. 19. Lettre du 16 janvier 1823.

CHAPITRE XI

Les nouvelles Odes (1824)
La Muse française (1823-1824). — Conclusion.

L'homme est formé, dit-on, aux environs de sa majorité. Il a recueilli autour de lui un trésor de connaissances générales, auquel il ajoutera de nouvelles acquisitions, mais dont le fonds ne s'accroîtra pas sensiblement. Victor Hugo, au moment de son mariage ou dans les deux ou trois années qui vont suivre, fait d'immenses progrès dans la technique de son art, il se pose bientôt en chef d'école : si de ce côté il travaille avec une ardeur que double le bonheur dont il jouit dans son foyer, il semble que pour les idées religieuses un arrêt se produit vers 1825. Le poète, le penseur continue d'évoluer, mais le chrétien imparfait a terminé sa formation, son éducation. Les influences, que nous avons signalées, continuent à s'exercer encore pendant cette période, mais elles vont diminuant et d'autres arrivent à les contrebalancer et bientôt à les annihiler.

Parmi les *Odes et Poésies diverses*, qu'il publie en 1822, la plupart sont antérieures à cette époque par leur composition et nous les avons déjà examinées.

Quelques-unes seulement méritent une étude plus spéciale : le *Poète dans les Révolutions*, le *Baptême du duc de Bordeaux, Bonaparte, La Lyre et La Harpe*, le *Dévouement*. Les *Nouvelles Odes*, sans nous présenter un idéal

nouveau, sont le développement et comme le couronnement des *Odes et Poésies diverses*. Nous avons déjà signalé comment, dans la *Préface des Nouvelles Odes*, Victor Hugo a su puiser dans les revues et les journaux cette idée de l'union nécessaire de la monarchie et de la religion avec la littérature. A qui l'a-t-il empruntée, à Saint-Victor, à Nodier, à Lamennais ? Peut-être à l'un ou à l'autre, peut-être l'a-t-il recueillie tout simplement dans l'air ambiant puisqu'elle y flottait. Il a su l'utiliser dans ses chants (1) : elle domine *Vision*, on la retrouve dans *Bonaparte, le Dévouement* ; il ne l'oublie pas quand il s'adresse *A ses vers*. Il stigmatise dans la *Bande Noire* « les braves, les vaillants » qui « ont « brisé des os, dispersé des poussières, proscrit des tom- « beaux ! » Si l'épigraphe de cette ode est empruntée à Nodier, Victor Hugo sait rapprocher, comme lui, et cela dans le même vers, « les maisons de Dieu » des « manoirs des rois ». *La Liberté* nous présente « le trône appuyé « sur les lois » et le vers suivant chante Dieu qui « du « joug du mal a délivré le monde » et qui « parmi les « opprimés vient prendre son rang. » Dans la *Guerre d'Espagne* la Royauté nous apparaît « puissante et vé- « nérable

Consacrant sur l'autel le fer dont elle est ceinte
Et mêlant les rayons de l'auréole sainte
Aux fleurons du royal bandeau ;

Çà et là par ailleurs un mot, un vers nous font souvenir de cette idée qui le hante ainsi que tous ses amis. Après eux ne répète-t-il pas que

Les poètes ont fait les dieux ! (2)

(1) Les critiques de l'époque s'en sont aperçu avant nous, car la *Gazette de France* (7 mars 1824, article signé F. B.) salue le caractère religieux et politique des œuvres de Victor Hugo. O. Mahony, dans *la Foudre* du 29 septembre 1822 imagine un compte-rendu de la séance de l'Académie du 27 septembre 1842, Victor Hugo est couronné pour une pièce dont le sujet a été donné par le duc de Bordeaux : *La religion considérée comme l'unique source des grandes pensées et des grandes actions*.

(2) *La Lyre et La Harpe* : *Odes et Ballades*, p. 15.

Dans la seconde *Préface* des *Odes* n'a-t-il pas écrit : « La religion consacre la liberté, nous avons des citoyens. « La foi épure l'imagination, nous avons des poètes. » Dans la *Muse française* (1), il attaque les classiques et leur merveilleux et il proclame qu'il veut être de son pays, de son siècle, de sa religion. Sans cesse il parle de la mission du poète, de sa fonction (2). Les élus du génie sont des sentinelles laissées par le Seigneur sur les tours de Jérusalem, leurs chants sont l'expression anticipée de la société religieuse et monarchique qui va sortir des ruines récentes causées par la Révolution.

Aux théories il joint la pratique : un souffle chrétien anime plusieurs des odes qu'il écrit à cette époque. Il n'oublie pas de chanter la muse qui vient de s'asseoir à son foyer (3). Mais souvent sa pensée plane au dessus de la terre pour aller chercher des inspirations plus élevées. A cette époque, pour la deuxième édition de ses *Odes*, il fait des corrections et des additions qui accentuent la note religieuse de ses premiers chants, par exemple de la *Vendée*, et des *Vierges de Verdun*. Il choisit des sujets et des titres qui ramènent vers le christianisme l'esprit du lecteur : *le Baptême du duc de Bordeaux, le Dévouement, Jéhovah, la Bande Noire, le Repas libre, l'Ame, le Chant de l'Arène, le Chant du Cirque, l'Antechrist, la Lyre et la Harpe*. Nous n'osons pas dire que Victor Hugo cherche à nous tromper, il faut pourtant se défier, car dans la douzaine d'odes que nous venons de nommer, trois ou quatre seulement sont à retenir. On sent, à n'en point douter, que, élève de Chabriand et de Milton, ami de Soumet et de Guiraud, il étudie après eux la Bible. Il ne perd pas une occasion

(1) *Muse française*, 15 mai 1824.

(2) On peut sur ce point lire *Le Poète dans les Révolutions*, *Quiberon*, *Vision*, *l'Histoire* et bien d'autres odes.

(3) Citons en passant *Le Poète dans les Révolutions*, où il parle de sa mère et de ses amours, *Regret* dont l'épigraphe empruntée à A. de Vigny rappelle certaines pages des *Lettres à la fiancée*, *Au Vallon de Cherizy*, composé alors qu'il partait à la conquête d'Adèle, *A Toi* et *Encore à Toi* dont la dernière strophe est d'un sentiment très spiritualiste.

de la citer. *Le Baptême du duc de Bordeaux*, *Vision*, *La Mort de Mlle de Sombreuil*, *Encore à toi* lui permettent de montrer sa science récente. Tout l'Ancien Testament y passe avec quelques allusions au Nouveau : le glaive de l'Eden, l'échelle de Jacob, Moïse, le Sinaï, le buisson ardent, la colonne qui éclairait la marche des Hébreux dans le désert, le Jourdain, Saül à Endor, Tobie, le Chandelier à sept branches, la vision d'Ezéchiel, la mère des Macchabées, les harpes de Sion, le voile du Temple, l'étoile de Bethléem, le calice de Jésus. Tous ces noms, tous ces souvenirs nous rappellent l'érudition indigeste de Benignus Spiagudry dans *Han d'Islande*. L'esprit est aussi ramené à ce livre, composé à la même époque ; quelques odes, la *Chauve Souris*, le *Sylphe*, nous font penser aux superstitions si complaisamment décrites dans le roman. Les *Odes* par ailleurs, comme *Han d'Islande*, renferment des erreurs nombreuses dont quelques unes vraiment nous stupéfient. Nous ne parlerons pas de l'audace poétique de Victor Hugo qui, dans le *Dévouement*, le porte à se comparer à Jésus mourant sur la Croix. Son zèle pour ses frères, son amour de l'immolation l'égalent aux martyrs.

Oui, que brisant mon corps, la torture sanglante,
Sur la croix, à ma soif brûlante
Offre le breuvage de fiel,
Fier et content, Seigneur, je dirai vos louanges ;
Car l'ange du martyr est le plus beau des anges
Qui portent les âmes au ciel (1).

Il a récidivé dans le *Poète*. La colombe du Christ, dit-il, et l'aigle des prophètes souvent visitent ses nuits. L'antithèse est poétique, mais le vers nous choque non pas seulement parce qu'il exprime une idée fausse, les prophètes ne voyaient point d'aigle dans leurs nuits, mais parce que le sans-gêne du poète blesse la foi des chrétiens. La colombe, qui descendit, au Jourdain, sur Jé-

(1) *Odes et Ballades*, p. 269.

sus, au moment où Jean le baptisait, est pour eux la figure de l'Esprit Saint qui n'a jamais, croyons-nous, inspiré Victor Hugo. Dans l'ode *Actions de grâces*, il se met au rang des Apôtres :

Et la langue de feu descendit sur mon front.

Mon esprit de Pathmos connut le saint délire,
L'extase qui l'amène et l'effroi qui le suit ;

En parlant de sa femme, il abuse d'un texte qu'on n'applique qu'à Dieu

Car son joug est aimable et son fardeau léger.

Quelle idée se fait Victor Hugo de ce Dieu dont il parle si souvent ? C'est dans la Bible et auprès de Chateaubriand qu'il puise ses données. *L'Ame*, qui a pour épigraphe des vers dorés de Pythagore, nous prouve, malgré quelques erreurs, qu'il conçoit et qu'il révère un Dieu Créateur. C'est une ébauche des premières pages de la *Légende des Siècles* et une traduction souvent littérale de la Bible (1). On y voit Dieu, tel que Moïse nous l'a dépeint dans la Genèse, s'applaudissant de son œuvre, l'Esprit Saint planant sur le chaos et le fécondant, Satan plongé dans le gouffre de l'enfer ; on y contemple « les champs d'azur » d'où l'homme fut chassé. Victor Hugo se peint à nous tout différent du

Fils banni, qui, traînant sa misère ignorée,
Mendie et pleure, assis sur la borne sacrée
De l'héritage paternel.

Son âme ne s'est pas assoupie durant la veille du Seigneur. Secouant sa poussière, elle retournera radieu-

(1) *Le Sacre de la femme*. On pourrait soulever, à propos de l'*Ame*, quelques questions théologiques ou philosophiques. Quel sens Victor Hugo attribue-t-il à cette expression : *Dieu, centre commun des âmes ?* Croit-il aussi que Dieu a créé toutes les âmes aux premiers jours de l'univers ? Mais ce ne sont point là des interrogations qu'on puisse poser à un poète.

Une recherche curieuse et intéressante serait de voir comment, au cours de sa vie, Victor Hugo a pillé ses œuvres de jeunesse et comment il a développé plus tard ce qu'alors il avait simplement énoncé.

se au radieux séjour. Mais tout cela est poétiquement dit : on serait heureux d'avoir des définitions précises du juste et de l'impie, on ignore à quelles conditions l'âme déchue pourra remonter « pure à la source première. »

Les Juifs et les écrivains sacrés se représentaient Jéhovah plein de bonté, puisqu'il les comblait de ses bienfaits, et qu'une Providence aimable et prévoyante les conduisait par la main, mais, comme ils prévariquaient souvent, l'image d'un Dieu vengeur hantait surtout leur imagination. Victor Hugo les imite. *Bonaparte* commence par un rappel de l'engloutissement de Sodome et de Gomorrhe. Les conquérants sont les élus maudits de la fureur céleste et ces envoyés apparaissent au monde comme s'ils venaient de l'enfer.

A Chateaubriand Victor Hugo emprunte la description du ciel et de la Trinité Sainte. Quand il a chanté son fils mort et qu'il lui a dédié l'ode *A l'ombre d'un enfant*, c'est dans les *Martyrs*, au chapitre troisième, qu'il a puisé. Il voit son enfant « parmi les soleils, les sphères, « les étoiles, les portiques d'azur, les palais de saphir. » Comparons avec le ciel de Chateaubriand : « il est au « milieu des astres innombrables qui lui servent de rem- « parts, d'avenues, de chemins... là s'élèvent des arcs « de triomphe formés des plus brillantes étoiles, là s'en- « chaînent des portiques de soleils... » Les élus, dans les *Martyrs*, visitent les sphères célestes, la lune, Saturne, l'étoile du Matin, « tous les flambeaux errants de « la maison de l'homme. » Le jeune Hugo ne pouvait s'intéresser aux lois qui font rouler avec tant de légèreté ces mondes pesants, aussi son père nous le montre « d'un vieil astre, égaré dans les cieux, guidant les es- « sieux chancelants, avec de longs efforts et une voix « argentine. »

Dans l'ode *Vision*, Victor Hugo avait déjà mis à contribution le même chapitre des *Martyrs* : on reconnaît les mots, les expressions. « Au centre des mondes créés... flotte cette immense cité de Dieu », affirme Chateaubriand et l'élève répète

C'était dans la cité flottante,
De joie et de gloire éclatante...

« Aucun soleil ne se lève, aucun soleil ne se couche dans « les lieux où rien ne finit, où rien ne commence. » La pensée était diffuse : Victor Hugo l'a condensée en un vers :

Où le jour n'a pas de soleil.

Chateaubriand nous conduit de tabernacle en tabernacle, du Sanctuaire de Marie à celui du Verbe, pour nous introduire dans les abîmes de vie où habite le Père. « Un triangle de feu paraît alors à l'entrée du « Saints des Saints... Les essences primitives se sépa- « rent, le triangle de feu disparaît... » Ecoutons maintenant Victor Hugo :

Adorant l'essence inconnue,
Les saints, les martyrs glorieux
Contemplaient, sous l'ardente nue,
Le triangle mystérieux.

Nous avions bien raison de dire que Chateaubriand est le théologien qui a donné des leçons à Victor Hugo mais le maître comme l'élève étaient surtout des poètes, et par conséquent dans la doctrine ils sont loin d'avoir le don de l'infaillibilité. Que vaut la foi dont ils font montre ? Nous n'avons point à discuter ici celle de Chateaubriand ; pour Hugo on peut se demander à bon droit s'il connaissait toujours la valeur des mots qu'il employait pour exprimer ses croyances. Les erreurs contenues dans les *Nouvelles Odes*, répétition de celles que nous avons trouvées ailleurs, nous prouvent que sa science religieuse est imparfaite. Remarquons d'autre part que ce qui lui plaît c'est le côté poétique de la religion : il y cherche avant tout des images, des comparaisons. Le merveilleux, qu'il emprunte aux *Martyrs*, s'oppose admirablement au merveilleux qu'il a étudié dans son enfance chez les poètes de Rome. Les

soupirs de la Lyre antique s'harmonisent parfaitement avec les chants plaintifs de la *Harpe* chrétienne (1). Il écoute

Ces deux lointaines voix qui descendaient du ciel.

Le ciel, c'est alors l'Olympe, demeure des dieux qu'ont fait les poètes et que célèbre *la Lyre* ! Y croit-il ? Certainement non. Mais alors a-t-il foi en ce Dieu qu'il invoque avec la *Harpe* et qui voile sa majesté au fond du Saint des Saints ? Qui nous renseignera exactement ? Il a dit

Amis, dans ma douce retraite
. . . .
J'ai des autels pour chaque dieu (2).

Il s'agit, comme le contexte le prouve, de littérature et nous ne voudrions pas détourner ce vers de son sens naturel. Cependant il nous laisse rêveur et nous trouvons qu'il exprime assez bien l'état d'âme de Victor Hugo.

En 1824, à la suite de Benjamin Constant, on discutait beaucoup sur le sentiment religieux. Les uns le regardaient comme une émotion, c'est-à-dire un mouvement du cœur, une affection, une passion. C'était un mélange de joie, d'amour, de désir, de douleur, de haine, de colère. Suivant l'idée qu'on se fait de Dieu, il est doux, tendre, confiant, ou triste, inquiet, malveillant. D'autres voyaient en lui un acte de l'intelligence et non de la sensibilité, une manière de voir, de juger, de com-

(1) *La Lyre et la Harpe* nous rappellent les *Deux Ages*, idylle parue en février 1820 Les deux voix, qui alors se faisaient entendre, parlent encore d'amour mais le ton n'est plus le même. Victor Hugo courait jadis vers les bosquets de Gnide, il osait en secret suivre les pas d'une Vierge aimable et timide. En avril 1822, c'est presque un hymne du Carmel qu'il dit à l'écho du Pinde

Cherche pour ton cœur pur une âme virginale ;
Chéris-la, Jéhovah chérissait Israël.
Deux êtres que dans l'ombre unit un saint mystère
Passent en s'aimant sur la terre
Comme deux exilés du ciel !

(2) *A mes amis* : *Odes et Ballades*, p. 388.

prendre (1). Victor Hugo avait-il la passion ou la pensée religieuse, le cœur était-il pris ou l'intelligence conquise ? Il ne paraît pas, c'est notre conviction, avoir senti, vécu, ou compris le christianisme dont certaines de ces *Odes* semblent imprégnées. Celui-ci ne semble pas être l'expression de son moi intime, c'est « une couleur », un vêtement qu'au dernier moment il donne à ses œuvres pour plaire au lecteur. Son ami Sainte-Beuve n'est pas d'une opinion différente. N'a-t-il pas écrit en 1831 : « Le genre de monde qu'il fréquentait alors « et qui l'accueillait avec toutes sortes de caresses, en- « tretenait journellement l'espèce d'illusion qu'il se fai- « sait à lui-même sur ses croyances. Mais le fond de « sa doctrine politique était toujours l'indépendance per- « sonnelle ; et le philosophisme positif de sa première « éducation, quoïque recouvert des symboles catholiques, « persistait obscurément dessous (2). » Si, en 1824, ceux de son parti se faisaient illusion, plus d'un parmi ses adversaires du moment, qui prochainement deviendraient ses amis, était déjà de l'avis de Sainte-Beuve. Le 26 février 1825, le *Globe* publiait un article sur la déclamation en matière de religion. Tout n'y est peut-être pas parfaitement juste mais l'auteur voyait cependant assez clair dans le mouvement religieux dont il était spectateur. Visait-il personnellement Victor Hugo ? Nous n'en savons rien, mais les critiques malicieuses qui sortirent de sa plume nous semblent dirigées contre Lamennais, les écrivains du *Mémorial catholique*, les poètes de la *Muse française*, par conséquent contre Victor Hugo et ses amis.

L'écrivain du *Globe* parle de cette foule nombreuse de gens qui prennent une opinion parce qu'ils l'entendent retentir autour d'eux et qui réussissent bientôt à se persuader qu'ils la croient, sans toutefois être bien sûrs

(1) On peut lire sur ce sujet un article du *Globe* du 6 octobre 1824.

(2) *Revue des Deux Mondes*, 1831, t. III, p. 249.

qu'elle soit vraie. Peu à peu, sans examen approfondi ni adhésion consciencieuse, ils deviennent des sectateurs zélés, même emportés, d'une croyance superficielle, adoptée d'abord par laisser-aller plus que par devoir. Ils ornent ce texte de phrases bruyantes et hyperboliques qu'ils empruntent aux écrivains originaux et ne s'aperçoivent pas que ce qui est éloquence et nouveauté dans Bossuet devient platitude et lieu commun dans un écrivain vulgaire. Au lieu de se livrer à de solides études, de creuser jusqu'au fondement de leur doctrine, ils nient sans comprendre, condamnent sans juger, déclament sans raisonner. Occupés uniquement de propager leur influence sur le commun des esprits, non pour les élever, mais pour les soumettre, où trouveraient-ils le temps de rechercher la vérité ? Le mouvement religieux dont nous sommes témoins, disait-il en finissant, est sans importance : il faut le considérer comme une chose du moment, comme l'effet de faveurs changeantes et d'exemples passagers. Ce n'est guère plus de la religion que l'agiotage n'est du commerce, c'est une vogue, un jeu, une manie ; il n'y a rien d'intérieur, ni de fort, il n'y a point d'avenir dans cette réaction de dévotion ; l'orthodoxie est devenue une bienséance ; la foi est *convenable* et rien de plus. Bizarrerie étrange, la religion, la chose éternelle, la religion est à la mode. La bonne compagnie l'a reprise depuis dix ans, comme elle a repris ses titres.

Le libéral, l'adversaire des ultras, n'a-t-il pas raison sur plus d'un point ? En parlant de la religion de Victor Hugo et de ses amis ne pourrait-on pas en effet emprunter, à leur exemple, à la Bible et au Psalmiste une image et dire que leur religion est « *sicut foenum* « *tectorum ; quod, priusquam evellatur, exaruit ; de quo* « *non implevit manum suam qui metit, et sinum suum* « *qui manipulos colligit.* » Leur christianisme a poussé sur les toits où il n'a pas rencontré un sol fécond pour s'y développer. Quand vous voulez le cueillir, votre main

n'est point pleine et la gerbe que vous liez est si mince qu'elle s'échappe de vos bras.

Trouverons-nous dans la *Muse française* une plus abondante moisson ? Victor Hugo a collaboré à cette revue en vers et en prose. Ses vers n'ont rien de religieux. Serons-nous mieux renseigné par les articles de critique qu'il a consacrés à Voltaire et à Lamennais ? De prime abord il semble que l'ancien élève de Voltaire se révolte contre son maître et que le disciple de Lamennais s'attache à lui de plus en plus. N'attaque-t-il pas les athées et n'emprunte-t-il pas à Saint Jean une parole qui prouve une âme chrétienne : *Ad quem ibimus* ? *Verba vitae aeternae habes* ? Mais ne nous hâtons pas de conclure. Si Voltaire reçoit de sa main quelques flèches, les louanges ne font pas défaut. Cet article sur Voltaire n'est-il pas lui-même une preuve que toute affection pour le philosophe de Ferney n'est pas morte dans le cœur de Victor Hugo ? S'il avait été vraiment détaché de ses idées passées, il aurait pu choisir un autre sujet, il ne se serait pas fait l'éditeur de Voltaire en composant une préface au *Choix moral de Lettres* que Boulland donnait au public. Victor Hugo se tient d'ailleurs le plus qu'il peut sur le terrain de la critique littéraire et quand il loue Lamennais, c'est avant tout à l'écrivain qu'il adresse des éloges. Discute-t-il, approuve-t-il les idées du philosophe de la Chênaie ? Nullement. L'union de la royauté, de la poésie et de la religion trouve toujours en lui un approbateur. « Le trépied du poète a sa place près de l'autel. » Les vieilles monarchies ne sont pas vouées à la fatalité. On conserve quelque espoir de guérison en voyant « l'enthousiasme « avide qu'a éveillé dans notre siècle le *Génie du Christianisme*, l'empressement religieux qu'a excité *l'Essai* « *sur l'Indifférence*. » Mais s'agit-il de la controverse soulevée à l'occasion du deuxième volume de *l'Essai*, alors : « un sentiment d'impuissance purement personnel nous « interdit d'aborder ici ce sujet... Dans une discussion « où il s'agit d'autorité ce n'est pas à l'auteur de cet ar-

« ticle qu'il appartient d'élever la voix... Nous nous abs-
« tenons de prononcer sur les doctrines (1). »

Est-ce par timidité qu'il n'ose aborder la question religieuse, est-ce parce qu'il est convaincu de son ignorance en la matière ? Quand il s'est agi du *Conservateur Littéraire* nous avons expliqué ainsi son abstention. Ici nous n'osons pas être aussi affirmatif. Victor Hugo et ses amis, c'est-à-dire les romantiques sont-ils aussi attachés que le prétendent les journaux libéraux au principe d'autorité du *Père Lamennais.* Nous ne le croyons pas et nous pensons que, dès 1824, il y a sur ce point une scission entre le maître et les disciples. Charles Nodier et Victor Hugo ont déjà proclamé les droits de la liberté. Si aujourd'hui ce dernier ne parle pas des doctrines, c'est, nous le croyons, parce qu'il ne les partage pas et s'il n'ose pas publiquement se poser en adversaire, il laisse Saint-Valry attaquer Lamennais dans le dernier numéro de la *Muse française* (2). Cet article par son importance mérite plus qu'une simple mention.

« Les Romantiques, dit Saint-Valry, sont en présence de
« deux espèces d'hommes qui ayant un langage tout dif-
« férent et le même but, la domination, s'efforcent de
« ...faire accroire que la religion et la liberté sont en-
« nemies irréconciliables. » Ils sont aussi despotiques les uns que les autres et leur despotisme même éloigne d'eux les romantiques qui cependant se seraient laissé persuader si un illustre écrivain n'était venu à la traverse et n'avait fait manquer l'entreprise. Alors Saint-Valry nous trace le portrait de *Sévère* qui n'est autre que Lamennais.

« Sévère est un beau génie ; néanmoins il écrit sur la
« politique au XIXe siècle, et ne sort pas de la théo-
« logie ; il les mêle, il les confond, il n'en fait qu'une

(1) Pour ces citations nous renvoyons à *Littérature et Philosophie mêlées* mais surtout à la *Muse française*, car en rééditant ses articles, surtout celui sur Lamennais, il a retranché bien des choses qui nous semblent à nous intéressantes.

(2) *La Muse française,* t. II, livrais. 12e pp. 366-374, *Esquissses morales*, juin 1824.

« seule et même chose ; la tiare ne lui semble pas assez « large, s'il n'y coud le manteau royal. Et ne croyez « pas qu'avant de ressusciter ce vieux système il n'ait « point examiné l'état de la nation, ses besoins, ses in- « térêts, ses passions, ses habitudes et les grands chan- « gements qu'ont éprouvés nos mœurs depuis un demi- « siècle. Sévère voit tous les obstacles et les méprise ; « ce qui eût effrayé tout autre le détermine ; il ne fait « aucune concession et ne s'abaisse point à chercher des « détours et un langage doux et flatteur qui vous attire « et vous persuade peu à peu ; il marche droit à son « ennemi et prend le siècle corps à corps ; enfin c'est « d'autorité les yeux levés au ciel, que plein d'enthousias- « me et de bonne foi, il nous rappelle, comme un autre « Moïse, sous le gouvernement de Dieu. Comment se fait-il « donc, qu'un homme de génie, je le répète, qui est en « même temps un homme de bien, puisse mêler ainsi « l'erreur et la vérité dans la même coupe ? »

On voit immédiatement quels reproches Saint-Valry fait à Lamennais. Son ultra-montanisme ne lui plaît pas et ne plaît pas aux romantiques qui ne voudraient pas voir la théologie se mêler et se confondre avec la politique et celle-ci dominée par celle-là. Le ton d'autorité qui les rappelle sous le gouvernement de Dieu semble leur être tout aussi à charge car ils veulent la liberté. Saint-Valry, après quelques éloges de politesse, affirme ses prétentions.

« Lorsque Sévère, avec une éloquence admirable nous « reproche notre indifférence pour la religion de nos pè- « res, notre orgueil, notre endurcissement, notre corrup- « tion, et qu'il nous fait souvenir des maux effroyables « qui en ont été le châtiment, sans doute nous baissons « tous la tête en signe de confusion, sans rien répondre, car « notre conscience nous crie que nous méritons sa sain- « te colère ; mais s'il nous fait un crime d'aimer la li- « berté, la liberté fille du ciel et revenue d'exil avec « nos rois, s'il cherche à déconsidérer une forme de gou- « vernement consacrée et protectrice de tous nos inté-

« rêts de famille, s'il veut qu'elle soit incompatible avec « une religion de paix qui s'accommode des républiques « comme des monarchies... si en appuyant un système « de politique dangereux et trop cher à des hommes « qui n'ont ni sa simplicité de cœur, ni son désintéres- « sement, l'autorité de son grand talent et de ses ver- « tus ne sert qu'à entretenir le feu de nos discordes ci- « viles, déjà si lentes à s'éteindre ; je le demande, ne « nous sera-t-il point permis, je ne dis point de l'accuser, « mais au moins de nous plaindre à notre tour ? »

Saint-Valry continue en lui montrant la difficulté de la tâche qu'il entreprend. Est-il possible de lutter contre un fleuve grossi par un orage et de le faire remonter vers sa source. Que dire d'un homme qui voudrait abaisser une montagne ou comme Josué arrêter le soleil ?

« O Sévère... vous attaquez de front toute une généra- « tion ! Vous combattez le temps plus fort que tous les « fleuves pour lui faire rebrousser chemin ! Vous en- « trez en lice avec l'esprit de liberté, la plus formidable, « la plus indomptable passion de l'homme... oh ! pour- « quoi donc puisque nous ne sommes pas et que nous « ne pouvons pas être ce qu'ont été nos pères, ne pas « déclarer seulement la guerre à nos vices, en nous par- « donnant notre tempérament, qu'il n'est au pouvoir de « personne de changer ? Au lieu de cette résistance inexo- « rable, de ces malédictions inutiles et de ces présages « sinistres, pourquoi plutôt ne pas nous guider, nous « encourager, nous redresser dans une route nouvelle et « difficile, où déjà nous nous sommes égarés tant de « fois ? Parce qu'il y a des fanatiques et des faux dé- « vots, faut-il donc renverser les autels du vrai Dieu ? « De même, la liberté doit-elle être responsable de nos « vices qui l'offensent ? »

Saint-Valry souffre, on le voit, du désaccord profond qui existe entre Lamennais et ses amis. Victor Hugo éprouve-t-il les mêmes impressions ? Il ne semble pas. Admirateur de Lamennais comme écrivain, il néglige le philosophe, ressemblant sur ce point aux rédacteurs du

Globe (1). Il est heureux d'une amitié qui lui est chère, mais il n'a pas souci de réclamer les conseils du prêtre. Les luttes ardentes du *Mémorial Catholique* et du *Globe*, qui déjà commencent, vont les séparer car Victor Hugo ira de plus en plus vers la liberté. Jusqu'en 1825, il a semblé évoluer vers le catholicisme, mais à partir de ce moment il s'en éloigne peu à peu. Il descend lentement la colline sur laquelle il avait fait quelques pas incertains.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à résumer le travail que nous venons de terminer et à ramasser en un faisceau les conclusions que nous avons tirées au cours de notre ouvrage.

Nous avons commencé par étudier le père et la mère de Victor Hugo nous demandant quelle influence ils ont bien pu exercer l'un et l'autre sur la formation de ses idées religieuses. Sophie Trébuchet, suivant Victor Hugo, était une Vendéenne voltairienne. Les deux mots formaient sous sa plume une superbe antithèse. Les uns accordaient confiance au poète. D'autres n'ajoutaient aucune foi à cette parole trop souvent répétée. Nous avons apporté des documents qui, croyons-nous, détruisent d'une manière définitive cette légende créée par Victor Hugo sur sa mère. Sophie Trébuchet ne fut pas, ne put pas être une Vendéenne, mais elle fut une Voltairienne et par ce fait ne put avoir qu'une influence mauvaise sur la formation des idées religieuses de son fils.

Le général Sigisbert Hugo n'était pas plus catholique que la femme qu'il avait épousée civilement. Il fut un soldat de fortune, amoureux du travail, poète et littérateur à ses heures. Il fit maintes fois à la guerre preuve de courage et de talent. S'il eut une éducation chrétienne, il oublia vite les enseignements reçus : en Vendée, sur les Vosges, en Italie, en Espagne, il nous apparaît indifférent à toute idée religieuse et souvent hostile aux prêtres. Il n'a pas eu le temps de s'occuper beau-

(1) *Le Globe*, 4 octobre 1824, article sur *la Religion* de Benjamin Constant.

coup de ses fils, mais ni ses exemples, ni ses conseils ne portèrent Victor vers une religion que lui-même semblait ignorer.

Cette mère voltairienne, ce père pour le moins indifférent n'ont probablement pas fait baptiser leur fils Victor. Non seulement ils ne lui ont point parlé de Dieu, mais ils ont voulu, en Espagne du moins, que ce sujet ne fut pas traité devant lui. Au collège des Nobles, Victor a assisté passivement aux exercices religieux. A Paris, aux Feuillantines, le père Larrivière, le général Lahorie n'ont point cherché à éveiller en lui le sentiment religieux. Plus tard, à la pension Cordier, Victor s'est conduit comme au collège des Nobles à Madrid. A cette époque cependant Chateaubriand lui est révélé et il commence à le goûter.

Ses *Premiers Essais* nous montrent en lui une fièvre très ardente de poésie. Il aborde tous les genres en écolier qui s'ignore mais cherche à faire l'apprentissage de ses forces. Sa mère qui en veut à l'Empereur et à l'Empire est devenue avec la Restauration une royaliste intransigeante et Victor suit l'exemple de sa mère. Il écrit des vers de circonstance, des traductions, il concourt à l'Académie, compose une tragédie, un mélodrame, un poème. L'érudition toute païenne qu'il a puisée sur les bancs de l'école se révèle dans le *Bonheur que procure l'étude*. Sa tragédie et son mélodrame sont d'un royaliste. Dans son poème le *Déluge* apparaît l'élève de Chateaubriand ; il imite sans comprendre toujours la valeur de ce qu'il emprunte, aussi peut-on dire que dans ces premiers essais il n'y a rien de chrétien.

Il entre en relation avec l'Académie française et quelques académiciens, entre autres avec François de Neufchâteau, mais auprès d'eux il ne trouve que des encouragements à son voltairianisme. Les œuvres qu'il envoie au concours sont imprégnées de l'esprit de Voltaire sauf le *Dévouement de Malesherbes* où se montre l'influence de Chateaubriand et d'un christianisme littéraire ?

Il concourt aux Jeux Floraux mais ses correspondants de Toulouse ne traitent jamais avec lui la question religieuse ; les travaux qu'il compose pour cette Académie ne sont point inspirés par le christianisme, sauf *Moïse sur le Nil* d'une inspiration quelque peu biblique.

Toutes les œuvres de cette époque d'ailleurs sont politiques ou purement littéraires. Plus tard Victor Hugo a fait certaines additions qui les transforment et peuvent nous tromper, à première vue, sur les véritables sentiments de l'auteur. Quand il imite Chateaubriand, comme dans la *Canadienne*, il se garde de faire après son modèle une apologie de la religion.

C'est dans le *Conservateur littéraire* que nous observons pour la première fois une attitude nouvelle. Victor Hugo d'abord évite tout ce qui a trait aux faits religieux, puis peu à peu, avec une certaine hésitation, il essaie pour ainsi dire ses forces, puis enfin franchement il aborde ces questions. Les odes qu'il imprime dans cette revue se ressentent, elles aussi, de cet état d'esprit. On y trouve un mélange de christianisme et de paganisme, et quelques dogmes catholiques : la chute originelle et la rédemption.

Les *Lettres à la fiancée* qui sont de cette époque ne revêtent pas le même caractère. Malgré certaines expressions, elles ne sont pas chrétiennes, et il est bien peu probable qu'Adèle ait travaillé sur ce point à la formation de Victor.

Han d'Islande, sorte de réplique des *Lettres à la fiancée*, par son mélange de catholicisme et de protestantisme nous prouve l'ignorance de l'auteur. Tout au plus nous apparaît dans cette œuvre une sorte de christianisme littéraire.

L'évolution extérieure dont nous avons parlé se fait encore sentir dans les *Odes et Poésies diverses*, dans les articles de la *Muse française*, dans les *Nouvelles Odes*, et au moment où Victor Hugo atteint sa majorité, au moment où il devient un homme, il est regardé par

tous comme un poète religieux, comme le champion du catholicisme. Ses contemporains n'ont peut-être pas étudié ses œuvres avec assez d'attention et de critique. Ils ont été trompés par un appareil extérieur, et même, par un zèle inconsidéré, ils l'ont mis en avant, lui prêtant des dispositions et des sentiments qu'il était loin d'avoir.

Pendant plusieurs années il semble que Victor Hugo ait été hésitant. Il entendait dire partout autour de lui, dans les revues et les journaux de 1819 à 1825, que les royalistes seuls avaient du talent, qu'on ne pouvait être royaliste sans être catholique, que royalisme et religion étaient les deux seules conditions du succès. Les amis qu'il connaissait faisaient montre de sentiments religieux : Guiraud, Soumet, Durangel, Rocher, Lamartine, Chateaubriand étaient les partisans de l'orthodoxie. Tout près de lui, Adèle était une croyante et son cousin Adolphe Trébuchet pratiquait avec une ferveur qui, à un moment, fit presque de lui un membre de la Congrégation.

Mais ces influences furent contrebalancées par des exemples d'indifférence qu'il voyait aussi autour de lui, par son état d'esprit, par les évènements qui vont surgir. La foi qu'on cherchait à mettre dans son âme n'avait pas de base solide dans une éducation chrétienne. Victor Hugo par tempérament et par caractère était trop personnel pour se laisser guider à l'aveugle et imposer des dogmes qu'il n'avait pas étudiés et qu'au fond il ne connaissait pas. Bientôt dans le Cénacle dont il fait partie, il n'est plus seulement un membre dirigeant, il est le chef du mouvement littéraire et c'est lui qui impose ses idées et sa manière de voir.

Lamennais, qui pendant quelques années passe pour avoir été son directeur spirituel, n'a été tout au plus pour lui qu'un ami et un conseiller littéraire. A l'école de Lamennais, la somme des connaissances théologiques de Victor Hugo ne semble pas avoir augmenté. On peut dire qu'à vingt-trois ans il a tout à fait terminé sa formation religieuse.

Si parfois il a exprimé poétiquement certains dogmes, s'il a paru chrétien et même catholique aux yeux de la foule, lui qui se connaissait mieux que les autres a prétendu, avec raison croyons-nous, et Sainte-Beuve a répété après lui qu'il ne fut qu'un « chrétien littéraire ». Il a cru en Dieu, en l'immortalité de l'âme, en la vie future. S'il avait étudié sérieusement la religion, si les influences exercées sur lui avaient été puissantes, peut-être serait-il devenu un disciple fidèle de l'Eglise. Mais à le voir tel que nous le révèlent les œuvres de sa jeunesse nous n'avons pas le droit d'affirmer qu'il fut un catholique mais bien tout simplement un déiste.

INDEX

DES NOMS DE PERSONNES, DE LIEUX ET D'OUVRAGES
CITÉS DANS CE VOLUME

B

C

D

I

J

K

L

N

O

R

S

T

W

Y

Z

ERRATA

Page 5, ligne 11, *au lieu de* : rentes, *lire* : rente.
» », l. 18, *au lieu de* : enseigne, *lire* : enseigna.
» 23, l. 18, *au lieu de* : 1710, *lire* : 1810.
» 80, note 2, ligne 9, *au lieu de* : eut parlé, *lire* : eût parlé.
» 90, ligne 24, *au lieu de* : défendit, *lire* : défendît.
» 98, l. 7, *au lieu de* : peut être, *lire* : peut-être.
» 119, l. 31, *au lieu de* : prémisses, *lire* : prémices.
» 125, l. 5, *au lieu de : César passe, lire : César franchit.*
» 143, l. 1, *au lieu de* : vagnement, *lire :* vaguement.
» 149, note 1, ligne 1, *au lieu de : dicours, lire : discours.*
» 169, ligne 5, *au lieu de* : ses, *lire* : ces.
» 171, l. 11, *au lieu de* : pensées, *lire* : pensers.
» 190, l. 3, *supprimer la virgule après :* l'*Enrôleur politique.*
» 209, l. 4, *au lieu de* : étaient, *lire* : était.
» 211, l. 1, *au lieu de* : écrivant, *lire* : décrivant.
» 212, l. 14, *mettre une virgule après* poète *au lieu d'un point.*
» » dernière ligne de la note, *au lieu de* : ouanges, *lire* : louanges.
» 226, l. 19, *au lieu de* : avoient, *lire* : avaient.
» 229, dernière ligne de la note, *lire* : t. III, page 6.
» 237, ligne 20, *au lieu de :* en, *lire :* un.
» 243, l. 24, *au lieu de* : d'expression, *lire* : d'expressions.
» 274, l. 7, *mettre une virgule à la fin de la ligne.*
» 276, l. 27, *supprimer le mot* : volontiers.
» 310, note 2, avant-dernière ligne, *au lieu de* : *Poésiques, lire* : *Poésies.*
» 347, ligne 22, *au lieu de* : nombre, *lire* : novembre.

TABLE DES MATIÈRES

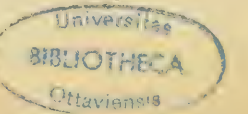
CHAPITRE VIII

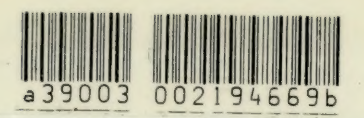
CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

Luçon. — Imp. S. Pacteau.




a39003 002194669b

